Doctrine médicale de l'École de Montpellier, : et comparaison de ses principes avec ceux des autres écoles d'Europe; / par M. F. Bérard.

Contributors

Bérard, F. 1789-1828.

Publication/Creation

A Montpellier : Chez Jean Martel aîné, seul Imprimeur de la Faculté de Médecine, près la Préfecture, No. 62, 1819. [i.e. 1821]

Persistent URL

https://wellcomecollection.org/works/kr59ffqr

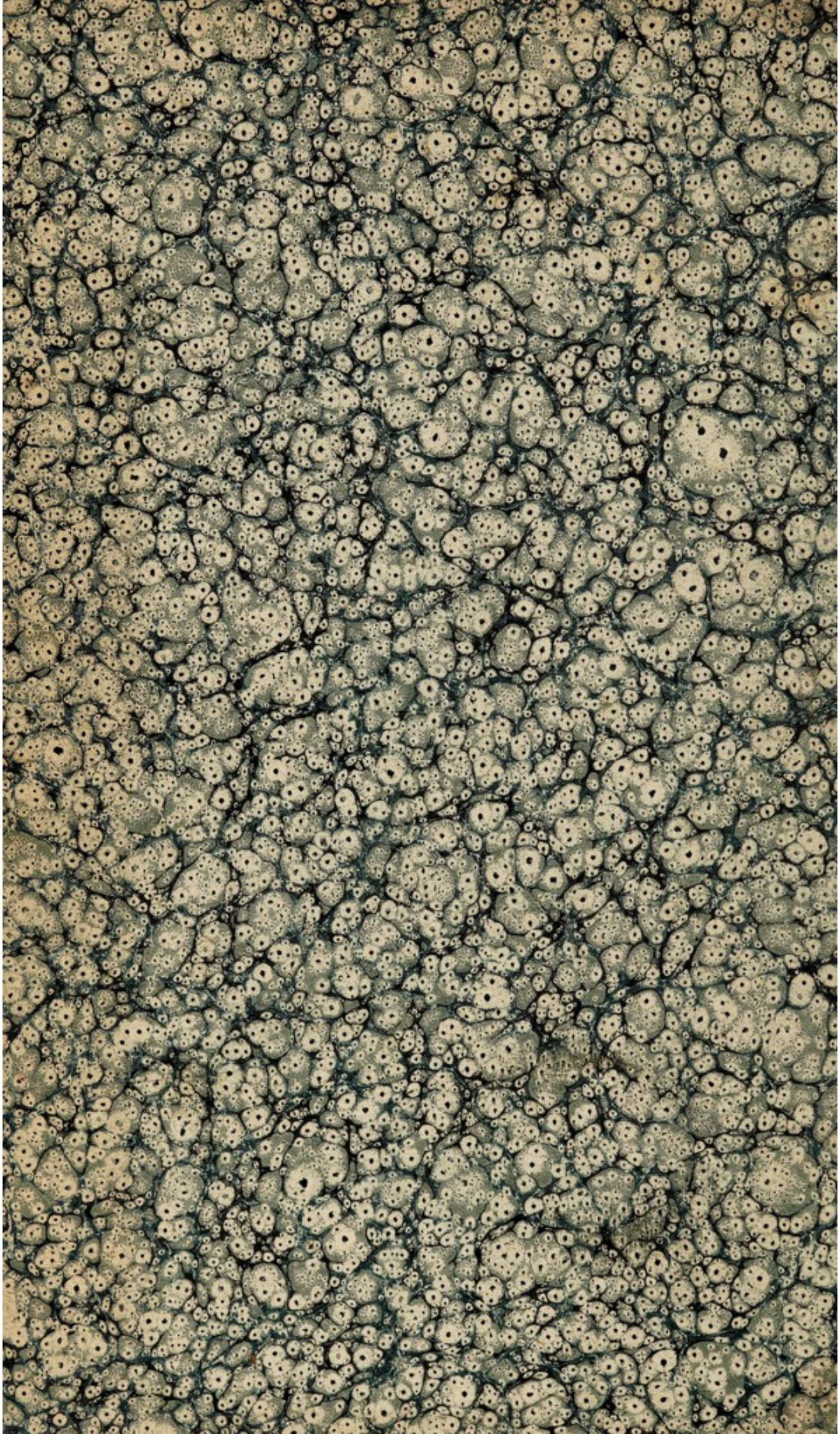
License and attribution

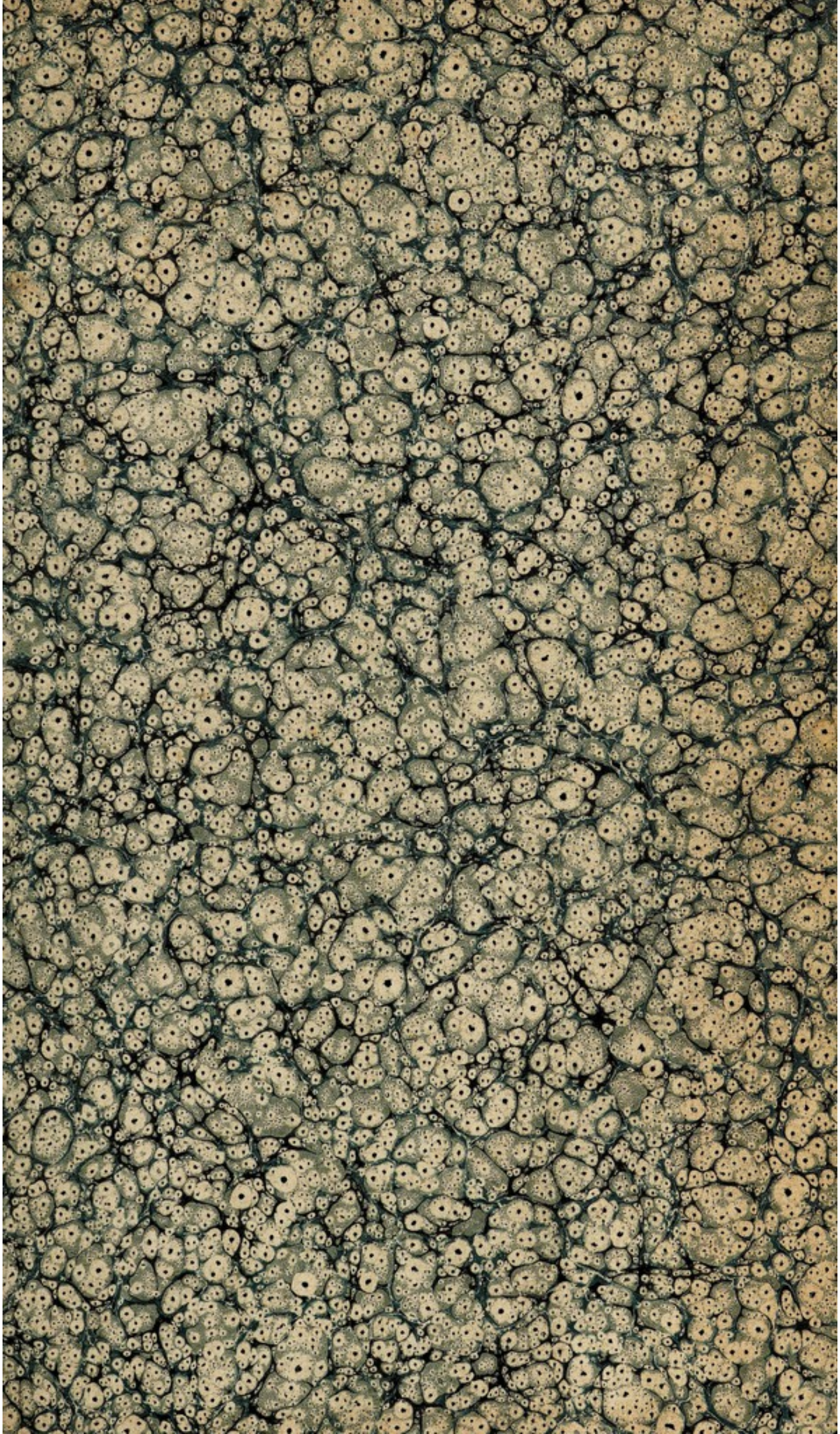
This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

wellcome collection

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
https://wellcomecollection.org





A-xxxiii.u

Barrad
11-3-28
45 Hs

G 11
DE

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b29348389

DOCTRINE
MÉDICALE
DE L'ÉCOLE
DE MONTPELLIER,

ET

COMPARAISON DE SES PRINCIPES

AVEC CEUX

DES AUTRES ÉCOLES D'EUROPE;

Par M. F. Bérard,

Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Professeur particulier de Médecine-pratique, Membre de la Société de Médecine-pratique de Montpellier, de Marseille, etc.

Olim Coïs, nunc Monspeliensis Hippocrates.

A MONTPELLIER,

Chez JEAN MARTEL aîné, seul Imprimeur de la Faculté de Médecine, près la Préfecture, N.° 62. 1819.

1821

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

Des obstacles de toute espèce, qu'il est inutile d'indiquer ici, ont retardé la publication de notre ouvrage, et nous ont donné des torts que nous nous efforcerons de réparer, en mettant à profit ce temps de retard pour soigner davantage notre travail, et en allant au-delà des conditions que nous nous étions imposées. D'ailleurs, qui pourrait dire toute la lenteur qu'éprouve l'impression en Province. Les auteurs qui ont eu à souffrir les contrariétés de ce genre, apprécieront le courage qui nous est nécessaire pour achever notre ouvrage.

La *Doctrine médicale de l'Ecole de Montpellier* devait avoir deux volumes de

25 feuilles d'impression chacun (en tout 50 f.). Cependant, le premier volume a 32 feuilles, le second en aura autant et peut-être davantage, ce qui fait 15 feuilles d'impression de plus que ce que nous nous étions engagés de donner : cela seul convaincra de la pureté de nos vues et ne nous laissera que le reproche seul du retard dans la publication.

Le tome second va être mis à l'impression, il paraîtra à la fois et non point par livraisons, et très-certainement avant la fin de cette année 1821. Ces deux volumes formeront un ouvrage complet en lui-même.

DOCTRINE MÉDICALE

DE

L'ÉCOLE DE MONTPELLIER,

ET

COMPARAISON DE SES PRINCIPES

AVEC CEUX DES AUTRES ÉCOLES D'EUROPE.

INTRODUCTION.

Depuis long-temps nous avions formé le dessein de présenter le tableau de la Doctrine médicale de l'École de Montpellier. Cette exposition nous paraissait d'autant plus nécessaire, qu'aucun de ses Professeurs n'avait jamais, à proprement parler, entrepris cette tâche importante. Tout occupés du soin d'agrandir l'édifice majestueux qu'ils élevaient à la science, avec cette sage lenteur, seule capable d'en assurer la durée, et de suivre les développemens progressifs de leur doctrine, soit dans les recherches d'une érudition vaste et choisie, soit dans les richesses toujours croissantes de l'observation clini-

que, ils avaient négligé de résumer leurs principes sous un point de vue général, et de leur prêter le secours d'une exposition rapide et lumineuse. Placés trop haut pour entendre les injustes déclamations de l'esprit de secte, ils s'étaient contentés de publier, par intervalle, quelques-uns de ces ouvrages capables de créer la gloire d'une École, si elle n'existait déjà ; et, dans ces derniers temps, l'*Histoire de la maladie d'Andalousie*, la *Doctrine des maladies chroniques*, le *Traité des hémorrhagies, etc.*, leur semblaient répondre dignement à ceux qui avaient l'air de croire qu'elle était déchue de son antique splendeur, et que chaque jour la voyait descendre du rang élevé que lui avaient mérité tant d'honorables travaux.

Nous avons cru convenable, sous plusieurs rapports, de rompre un silence que l'on pourrait mal interpréter, et qu'il importait autant pour les intérêts de l'École que pour ceux de la Science elle-même, de réunir en un seul foyer les vives lumières qu'elle a répandues dans divers ouvrages. Les nations étrangères pourront mieux connaître par ce tableau l'ensemble systématique de ses principes, et s'en laisser moins imposer par les rapports mensongers de quelques élèves fanatiques qui croient servir l'École de Paris, en s'efforçant de rabaisser celle dont elle peut encore s'honorer d'être la rivale.

Nous nous garderons bien de donner à cet écrit une forme apologétique ; nous nous proposons de faire connaître avec autant de simplicité que de franchise, les dogmes de notre École, ses vœux et

ses espérances, et de repousser des préjugés funestes que ne partageraient pas toujours ceux qui mettraient le plus d'ardeur à les répandre.

Nous nous attacherons spécialement à saisir avec vérité l'esprit de la philosophie qui l'anime, esprit tout expérimental, même lorsqu'il s'élève aux sublimités de la physiologie transcendantale : esprit tout pratique, et toujours dirigé vers les progrès de la vraie médecine, qui n'est point pour elle l'objet d'une vaine et stérile contemplation, comme le serait une science naturelle destinée à amuser les loisirs d'un philosophe, mais bien la recherche importante des indications thérapeutiques.

Nous développerons les secrets de cette analyse clinique, instrument naturel de l'instinct médical perfectionné par le génie. Nous montrerons comment tous les principes de notre doctrine s'enchaînent les uns avec les autres, la physiologie et ses conjectures avec la médecine-pratique et ses calculs; et comment enfin tous ces dogmes se lient aux faits dont ils embrassent si bien le vaste ensemble.

Nous ne présenterons que les idées fondamentales, adoptées généralement par tous nos Professeurs, négligeant les opinions particulières que quelques-uns d'entre eux peuvent avoir sur quelques points isolés de médecine. Cela nous sera d'autant plus facile, qu'écoutant tous le langage de l'observation, ils ne peuvent qu'être d'accord sur les dogmes essentiels; et que notre École n'est point livrée à cette anarchie, et à cet esprit d'une inquiète indépendance, qui prouve que l'on cherche

encore la vérité. En effet, ils se réunissent dans le moyen, l'ensemble des faits ; ainsi que dans le but, la recherche approfondie des indications variées d'une même affection morbide, à l'aide d'une investigation savante qui se plie à tous les cas.

C'est dans ces vues que nous analyserons avec soin les ouvrages les plus marquans de notre École, ceux sur-tout qui ont fixé nos principes, et qui depuis 50 ans ont commencé à renouveler le système médical de l'Europe, par une révolution qui n'est point encore achevée : tels sont les écrits de Sauvages, Lacaze, Bordeu, Barthez, Fouquet, Desèze, Grimaud, Dumas, Lordat, etc. etc.

Nous appuyerons par de nouveaux faits quelques propositions encore douteuses par elles-mêmes, ou qui peuvent le paraître à ceux qui ont des dogmes tout opposés; et nous nous efforcerons de les rendre si claires, qu'il ne sera plus permis de les rejeter, sous le spécieux prétexte de l'obscurité dans le langage.

Dans certaines occasions nous donnerons un extrait des Cours de la Faculté, qui présenteront des vues neuves et importantes. Nous ne manquerons pas de faire mention des heureux efforts de M. le professeur Prunelle, pour venger la France des reproches que les nations étrangères croient devoir encore adresser à notre enseignement de médecine-légale. Nous communiquerons aussi les observations intéressantes que la médecine-clinique doit à MM. Broussonnet, Lafabrie et Delpech.

Nous donnerons une place, toujours relative à leur importance, à l'analyse de nos Dissertations

inaugurales, résultat des leçons de Professeurs qui ne sont pas dans l'usage de faire un livre toutes les fois qu'ils ont une idée, ou le fruit des méditations de jeunes savans destinés quelquefois à honorer notre École, et à continuer la chaîne des grands hommes qui soutiennent l'éclat de sa gloire depuis ses premières lueurs.

Nous n'oublierons pas les travaux et la pratique des Médecins les plus recommandables qui sont sortis de son sein, soit de ceux qui conservent l'antique réputation de la nouvelle Cos, soit de ceux qui la portent au loin. Nous nous attacherons à constater particulièrement leur pratique générale, et tout ce qui peut rendre raison de leurs succès : ainsi, après avoir parlé de MM. les prof. Baumes, Fages, etc., de MM. Chrestien, Roucher, Caizergues, Double, Ste. Marie, Gilibert, Martin, Latour, Portal, Bally, Crespi, Rodamel, Tourdes, Viguerie, etc. etc., nous mentionnerons successivement Lamure, Venel, Fize, Fouquet, Barbeyrac, dont l'illustre Sydenham se glorifiait d'être le disciple, le fameux Rivière, etc. etc. Nous insisterons sur les méthodes nouvelles de traitement qu'on leur doit dans une foule de maladies chirurgicales et médicales; méthodes qu'il est d'autant plus important de rapporter à leur véritable source, que plus d'une fois l'on s'est plu à faire méconnaître celle-ci.

Il nous sera facile, avec tous ces matériaux, de donner une idée complète de la Doctrine. Nous la comparerons, avec toute l'impartialité dont nous sommes capables, à celle des Écoles les plus célèbres,

afin de faire sentir la différence qui les sépare et de faciliter le jugement définitif sur les points de contestation. Nous montrerons par quels principes, seule de toutes les autres Ecoles, nous osons le dire, celle de Montpellier a su se préserver de ce Brownisme funeste qui, sous des noms différens et même opposés, a envahi le domaine entier de la médecine. Nous hâterons peut-être ainsi la chute d'un despotisme presque universel, contre lequel un Professeur de Paris dirige des coups d'autant plus forts, qu'il se sert des armes de la secte, armes qui sont déjà usées, et qui doivent se briser enfin dans les mains de celui qui s'en sert avec autant d'adresse que d'opiniâtreté.

Nous prouverons que les travaux de l'École de Montpellier ne sont que la continuation progressive et l'exécution achevée des grandes vues qu'avait saisies la célèbre École de Cos, et que ce n'est point par le sentiment injuste d'un vain orgueil, qu'à la face de l'Europe elle s'est constituée son héritière légitime. Nous nous appliquerons encore à démontrer, par un exposé détaillé de leurs ouvrages, que tous les grands praticiens ont suivi, même à leur insu, les inspirations de cette analyse qu'elle a en quelque sorte créée, puisqu'elle l'a tirée de l'instinct médical dans le sein duquel elle était cachée ou perdue ; ainsi, nous établirons une sorte de *communion* entre les médecins de tous les temps et de tous les pays, et nous préparerons l'heureuse époque où ils n'auront tous qu'un seul système, les faits physiologiques et pathologiques, arrangés

selon leurs plus grandes et légitimes analogies, unis par des liens réciproques indissolubles.

Nous nous occuperons de l'Histoire de la constitution de l'École, et nous suivrons les effets naturels des changemens auxquels elle a été soumise. Nous la dépeindrons toute brillante de gloire au-dedans et au-dehors, lorsqu'elle n'avait d'autres ressources que le mérite de ses membres, et les trésors inépuisables d'une sage indépendance ; et nous ferons entrevoir le danger qu'il y aurait à l'enchaîner par des liens trop étroits à une autorité étrangère ou rivale.

Les circonstances pénibles dans lesquelles se trouve la Faculté, nous ont engagé à presser la dernière rédaction de notre travail (1). A en croire certains bruits venus du dehors, l'existence de l'École de Montpellier serait menacée, et celle de Paris obtiendrait de l'autorité une suprématie qui n'est que ridicule, lorsqu'on l'accepte de toute autre autorité que de celle de la supériorité du talent. A Dieu ne plaise que nous partagions des préventions aussi calomnieuses à un corps aussi respectable : ce ne sont pas les Pinel, les Hallé, les Boyer, les Dupuytren, etc. qui ont pu concevoir de pareilles idées. Ces grands maîtres tiennent à la gloire médicale de la France par trop de liens, pour vouloir la diminuer dans la portion qu'elle doit à d'autres qu'à eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, si l'École de Montpellier était à jamais détruite, elle devrait au monde médical,

(1) Ceci a été écrit dans le mois de mai 1819.

le soin de faire connaître l'ensemble de ses dogmes et ses vues ultérieures pour le complément de son système ; afin que le même édifice continué par d'autres mains, fût-ce dans un autre hémisphère, pût servir à la fois les intérêts de la science, et venger sa gloire méconnue.

Nous considérerons spécialement notre sujet sous les cinq chefs suivans et dans autant de sections.

1.° Manière générale de philosopher de l'École de Montpellier.

2.° Sa doctrine physiologique.

3.° Sa doctrine pathologique.

4.° Sa constitution organique, son mode d'enseignement, etc.

5.° De la manière dont sa doctrine a été reçue ; des véritables obstacles qu'elle a eus à vaincre ; des améliorations qu'elle peut subir ; de ses destinées futures, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

PHILOSOPHIE MÉDICALE DE L'ÉCOLE DE MONTPELLIER.

I.re SECTION.

LA Science des méthodes est la première de toutes les sciences. Elle détermine ce qu'est la vérité par rapport à nous, et nous donne les moyens de l'atteindre : elle renferme donc la législation souveraine des autres sciences. Elle est à l'entendement ce qu'est la morale aux affections du cœur, l'hygiène à la santé, un maître quelconque à l'art qu'il enseigne. C'est la méthode qui fait, à proprement parler, la science ; puisqu'elle seule préside à la formation des dogmes qui la constituent, et qu'elle est le principe de la liaison des idées qui la caractérise. Sans elle, en effet, celles-ci se perdraient dans des détails confus et incohérens, et se borneraient à des individualités isolées ; l'esprit n'aurait à sa disposition que les sensations actuelles : c'est la méthode seule qui unit les sensations de cet ordre aux sensations passées, et impose des lois à l'avenir. Sous ce rapport, la méthode, prise dans sa plus grande extension, est en quelque sorte la raison humaine ; et celle-ci

semble ne se séparer de l'instinct borné de la brute, que parce qu'elle se montre susceptible d'obéir à son empire. C'est elle qui paraît décider ce qu'on pourrait appeler la *constitution intellectuelle* de l'homme en général, des nations et des individus en particulier; *constitution*, d'où dérivent la santé et les maladies de l'esprit, la sagesse et la folie, les raisonnemens exacts et les paralogismes, le génie et la stupidité.

D'après ces considérations rapides, il ne doit point paraître étonnant que la science des méthodes ait toujours eu une si grande influence. En effet, c'est de son sein que sont parties toutes les grandes révolutions dans tous les genres, celles-là même que l'on croirait le plus étrangères aux sciences; et il ne nous serait pas impossible de prouver que les derniers perfectionnemens qu'elle a reçus, sont pour quelque chose dans les commotions et les espérances qui agitent ou consolent aujourd'hui le monde. Les changemens qu'elle a éprouvés dans les différentes époques, donnent presque toujours la raison suffisante des évènemens importans que présente l'histoire des sociétés, des sciences et des arts; et elle peut être prise pour leur cause la plus générale et de l'ordre le plus relevé. Ce sont ces changemens qui déterminent et fixent le caractère particulier de chaque siècle. La méthode est le ressort central de toutes les opérations intellectuelles et morales; elle dirige les plus sublimes idées de la philosophie, comme les détails les plus simples de la conduite journalière, les calculs de la théorie et

la routine de la pratique, les notions grossières du sauvage et les subtilités de l'homme civilisé.

L'empire des méthodes ne s'est pas moins fait sentir en médecine que dans aucune autre science, et l'histoire de ses révolutions nous ramène toujours à la logique régnante. La science des méthodes affecte les droits de souveraineté sur les autres sciences, et l'on sait que le caractère du prince décide le plus souvent de celui de ses sujets. Il faut l'avouer, et au fond ce n'est pas à notre honte, les métaphysiciens conduisirent les médecins comme tous les autres savans. En vain Hippocrate crut pouvoir se vanter, avec quelque raison, d'avoir séparé la médecine de la philosophie de son temps; il fut inspiré par elle. Dans la suite, la logique péripatéticienne gouverna Galien, et par lui toute la science, pendant plusieurs siècles. La scolastique barbare, enfant dégénéré de ce même Péripatéticisme, régenta long-temps la médecine, et parvint à lui faire croire qu'à l'aide de quelques mots et de quelques divisions subtiles, elle lui ferait découvrir, comme par une sorte de magie et de science occulte, les secrets de la nature entière. Le philosophe Descartes s'empara de notre domaine, comme par droit de succession, et le travailla à sa manière. Il le traita en véritable fermier, comme tous ceux qui l'avaient précédé. Il soumit la médecine, qui ne s'en accommodait pas trop, à sa méthode générale de raisonner par hypothèse, et à l'application despotique des théories particulières qui en furent le résultat immédiat. Il ne

serait pas difficile de montrer que les deux grandes sectes qui se partagèrent alors, et qui se disputent peut-être encore notre héritage, sous des noms différens, l'animisme et le mécanicisme, le vitalisme et l'organicisme, sont les enfans toujours ennemis d'un même père, et qu'elles doivent leur origine à la manière absolue dont Descartes concevait la matière toujours passive, et ses principes d'action toujours étrangers.

Lorsque Leibnitz admit, dans tous les êtres, des puissances particulières, des *monades*, de petits principes de mouvement, de vie et d'intelligence, la médecine se ressentit encore de ce changement dans la métaphysique ; et le savant Sprengel n'a pas eu de peine à saisir les rapports, qui existent entre les forces primitives, qu'il répandit généreusement dans l'univers, et le dynamisme, qui s'est étendu jusqu'à nos jours. Avons-nous besoin de parler de l'immortel Chancelier d'Angleterre, et de sa belle méthode d'induction, pour signaler la cause des plus heureuses réformes qui aient eu lieu dans le système médical ?

Ces considérations suffisent, sans doute, pour prouver que les grandes révolutions de la médecine sont venues de celles de la philosophie elle-même, et que les améliorations importantes que l'on doit espérer encore, ne peuvent être cherchées que dans cette source première. Ainsi, une école qui travaillerait au perfectionnement de la médecine, ne saurait trop insister sur l'étude des méthodes. Elle ne devrait point s'en laisser détourner par

les reproches que ne manqueraient pas de lui adresser, ceux qui ne verraient pas la science d'aussi haut. Si Montesquieu eut écouté les avis bénévoles des conseillers de sa cour, ou des huissiers de son parquet, il se serait borné à juger les procès des Bordelais, et nous n'aurions pas l'*Esprit des lois*.

Plus que dans aucune autre école ancienne ou moderne, on s'occupe à Montpellier de la science des méthodes. On ne s'en cache pas; si nous parcourons les ouvrages des fondateurs de sa doctrine actuelle, nous nous assurerons que tous croient devoir commencer par établir leur manière de philosopher. Depuis long-temps, c'est pour nous un usage sacré, une routine inviolable à laquelle ne juge pas pouvoir déroger le plus mince de nos auteurs. Nos Professeurs, dans leurs leçons, rappellent souvent les principes de l'art de raisonner ; et c'est à eux qu'ils ramènent presque toujours les questions les plus particulières, parce qu'ils pensent que la philosophie générale renferme, à proprement parler, le code de toutes les décisions de détail. Nos élèves, obéissant à leurs guides, suivent la route qui leur est ouverte : pour peu qu'ils aient acquis de l'instruction, et qu'ils soient à même de comparer les résultats des différentes méthodes, ils ne croient pas devoir renoncer à celle de l'École de Montpellier. Aussi les voit-on lire indifféremment les ouvrages des grands métaphysiciens, comme ceux des grands observateurs, Bacon et Hippocrate, Locke et Sydenham, Condillac et les Nosographes modernes J'en conviens à notre honte, si l'on veut; mais j'ai lieu

de craindre que plus d'un de nos élèves répondît ; avec plus d'assurance, sur certains dogmes de la manière de philosopher, que sur telle formule de médicamens, ou sur tel point minutieux d'anatomie. Dans leurs conversations amicales et scientifiques, si communes dans un pays où il y a si peu de distractions, aux examens probatoires, on y revient sans cesse : quelquefois même, à nous entendre, l'on croirait moins être dans une école de médecine, que dans une école de philosophie. Je n'examine point ici si cette manière n'a pas quelques inconvéniens, d'ailleurs très-faciles à éviter, et que le temps n'aura pas beaucoup de peine à faire disparaître, par plus de simplicité dans la méthode, et sur-tout par l'habitude de son application. Je dois raconter les choses en simple historien, je dois dire ce qu'on fait chez nous, et pourquoi l'on le fait, autant que je l'entends.

Chaque école a son allure, ses mœurs, son langage. Ailleurs, on pense qu'il n'est rien de plus facile que de bien raisonner ; qu'il n'est nul besoin de faire une étude particulière d'un art qui n'en est pas un, à proprement parler ; qu'il n'y a en ce genre qu'à se livrer à l'instinct de la nature, qu'à ramasser des faits un peu par-tout, et à laisser aller les conclusions d'elles-mêmes. Ailleurs, on croit devoir ne s'occuper que de l'art ; on met en contestation les droits de la science, on se hâte de jouir des résultats, on ne fait pas trop d'attention à la cause à laquelle on peut les devoir. Bacon ne pensait pas tout-à-fait ainsi, sa manière de voir se rapprochait de

la nôtre; ou plutôt nous n'avons fait qu'emprunter à ce grand homme sa patience et sa méthode.

La métaphysique de l'École de Montpellier est devenue un véritable sujet de scandale pour quelques *faibles* (1); on nous l'a reprochée comme un crime,

---

(1) Barthez a repoussé avec force cette inculpation qui le touchait de si près, dans sa préface *du Traité des maladies goutteuses*, p. LXXXIII. « Je crois devoir en finissant, dit-il, répondre à une objection qu'on fait assez communément contre les dogmes abstraits qu'on doit tirer des observations de médecine-pratique, bien séparées et bien combinées, pour approcher, autant qu'il est possible, de déterminer les meilleures méthodes du traitement des maladies. »

« On dit souvent que cette doctrine n'est que de la *métaphysique*, et cette vaine objection est avidement saisie, et assidûment répétée par beaucoup de médecins, qui sont d'autant plus empressés de rejeter les vrais dogmes de la science médicale, qu'ils sont incapables de les méditer et de les appliquer. »

« En affectant de désigner, par le nom vague de *métaphysique*, des théories abstraites, qui appartiennent essentiellement à la science de la médecine-pratique, on veut faire entendre qu'elles sont vicieuses ou étrangères aux objets qu'elles doivent avoir. Mais c'est ce qu'il faudrait établir avant tout, en réfutant solidement ces théories: et jusqu'alors une qualification quelconque qu'on emploie pour les dépriser, ne prouve rien. »

« Dans toutes les parties des sciences naturelles, les vues générales et abstraites qu'on tire des faits, suivant les règles d'une bonne logique, peuvent seules lier les expériences et les observations, de manière à en faire sortir de nouveaux principes qui soient simples et vastes. »

« Les auteurs qui se bornent à entasser des collections de faits propres à une science, sans faire naître de semblables principes de ces faits habilement séparés et combinés, ne produisent que des compilations qui ne peuvent être que d'une faible utilité par rapport aux autres compilations qui existaient auparavant sur les mêmes sujets. »

dont nos accusateurs s'avouent innocens. Une fois pour toutes, faisons notre profession de foi, afin que du moins notre arrêt de condamnation puisse être motivé.

Nous marchons; tout le monde ne peut pas en dire autant: il y a tant de personnes qui reviennent sur leurs pas! Eh bien, nous voulons savoir où nous sommes, et quelle est la route que nous avons prise? Nous regardons de temps en temps d'où nous sommes partis. Nous ne voulons pas cheminer à l'aventure, comme de simples *naturalistes*, qui parcourraient un pays en amateurs et ne feraient qu'y passer. Nous voulons former des établisse-

---

« Dans tous les cours que j'ai faits sur la science de la médecine-pratique, j'ai montré, par des exemples sans nombre, en quoi consiste la vraie philosophie de cette science; elle doit en fonder les dogmes, et sur l'*analyse* et sur la *synthèse* des observations; c'est-à-dire, sur des séparations de faits qui sont liés ensemble, et qui doivent être distingués, et sur des résultats généraux, qu'on forme de faits séparés qui sont analogues entre eux. »

« Quelques écrivains, venus plus récemment, ont cru suivre et ont mal connu cette bonne manière de philosopher dans la science de l'homme sain ou malade. Ils ont pensé qu'ils pouvaient multiplier à volonté des dogmes propres à cette science, en faisant arbitrairement des séparations et des combinaisons des faits qui y sont relatifs. »

« Les abstractions qu'ils ont produites n'ont donné que des conjectures qui sont mal fondées, parce qu'elles ont toujours une étendue, sans comparaison plus grande que celle des observations sur lesquelles ils ont voulu les faire porter. Il est essentiel, pour les progrès d'une science de faits, de mettre une juste proportion d'étendue entre les bases que donnent les observations propres à cette science, et les dogmes qu'on établit sur ces bases. »

mens durables et vraiment utiles ; nous aimons mieux aller plus lentement, et ne pas faire un seul pas en vain. On prétend même que nous nous arrêtons de temps en temps, et que plusieurs d'entre nous s'endorment ; cela est possible, la chose arrivait bien à Homère. Mais nous pensons que tout cela ne fait pas grand mal, pourvu que nous nous réveillions, et que nous continuions sur la même ligne : nous pourrions bien devancer à la fin ceux qui marchent toujours, même pendant la nuit. Lequel des deux voyageurs arriverait le premier au but ; celui qui irait sans cesse, mais ne suivrait que le désir d'arriver ; qui, ne s'informant pas assez du chemin qu'il doit prendre, s'engagerait dans mille traverses, s'égarerait mille fois, se retrouverait souvent, sans s'en apercevoir, au point d'où il était primitivement parti : ou bien celui qui s'occuperait d'établir avec beaucoup de temps, de frais et même un peu trop d'appareil, un chemin commode et sûr ?

Afin de faire mieux saisir la manière de philosopher de notre École, nous la prendrons dans ses premières ébauches, et nous la suivrons graduellement dans ses perfectionnemens successifs. Car, il faut le dire, et je ne pense pas qu'on en doive mal augurer, les grands Maîtres auxquels nous la devons, ne l'ont pas trouvée tout d'un coup. D'abord, ils ont entrevu la route qui devait conduire au but qu'ils se proposaient d'atteindre ; ils ont tracé les limites qui la dessinaient, établi les jalons qui devaient guider les travaux de ceux qui entre-

prendraient de l'achever, et les pas des voyageurs qui voudraient y passer. Ce n'était qu'un sentier inconnu, dans lequel s'engageaient quelques hommes favorisés par le bonheur des circonstances et la rectitude naturelle de leur jugement; peu à peu, c'est devenu un chemin, une voie publique. Qui sait ce qu'il sera un jour, si l'on laisse quelque liberté au commerce des sciences, et si les progrès de la civilisation et de l'esprit humain s'opposent désormais à toute invasion dévastatrice des pirates, des barbares du nord et des chefs de secte? Ce n'est qu'en y marchant qu'il s'est formé; tous les jours il devient plus facile; le moment approche peut-être, où le voyageur le plus faible pourra gravir des obstacles que pouvait vaincre à peine l'homme le plus fort; et l'esprit le plus médiocre pourra aller plus loin que le génie lui-même, à l'aide des moyens que celui-ci lui aura préparés.

Dans son premier établissement, l'École de Montpellier ne se piqua guère de philosophie (1). Les médecins arabes et juifs, qui la composèrent primitivement ou qui l'augmentèrent, ne prirent pas les choses de si haut. Les malades arrivaient en foule, attirés par l'influence d'un commerce étendu, par les priviléges d'un climat délicieux, et par les miracles mêmes du pays, qui multipliaient les ressources d'une population spirituelle et industrieuse (2).

---

(1) Dans le courant du XI.e siècle, peu de temps après la fondation de l'École de Salerne, qui eut lieu dans les premières années de ce même siècle.

(2) Voy. p. 51 du *Discours* de M. le professeur Prunelle *sur*

Cependant les hommes devenaient tous les jours moins simples et plus éclairés, il leur fallait plus de remèdes et moins de prières. Ces circonstances décidèrent la tournure que prit dès-lors notre École; tournure toute pratique, toute dirigée vers l'observation des maladies, et qu'elle s'est piquée de conserver jusques à nous (1).

---

l'influence exercée par la médecine sur la renaissance des lettres, 1809, monument également honorable à notre art et à l'auteur de ce beau travail.

(1) Les praticiens de Montpellier eurent une très-grande réputation dès la première fondation de l'École. Dès l'an 1153, l'on voit un Héraclius de Montboissier, Archevêque de Lyon, venir à Montpellier chercher le rétablissement de sa santé: *Cùmque infirmaretur, pertransiit usque ad Montem-pessulanum; ibi aliquandiù commoratus cum medicis.* (S. Bernardus, Epist. 307.) Césarius, Religieux de l'ordre de Citeaux, tire parti de l'habileté des médecins de Montpellier, pour établir la vérité des miracles de Notre-Dame: « Ces miracles, dit-il, se font sur des malades qu'abandonnent les médecins de Montpellier, *ubi fons est artis physicæ.* » Mathieu Paris rapporte que Pierre d'Egueblanche, Évêque d'Herfort, en Angleterre, étant attaqué, en 1257, d'une espèce de polype au nez et de plusieurs autres maladies, on lui conseillait unanimement d'aller au plutôt à Montpellier pour se faire guérir. Au commencement du 14.e siècle, Jean de Luxembourg, Roi de Bohême, fils de l'Empereur Henri VII, et père de l'Empereur Charles IV; ou pour dire quelque chose de plus intéressant pour la nation, Jean, Roi de Bohême, ami constant de la France contre les Anglais, et beau-père de Jean, fils aîné de Philippe de Valois, Roi de France, ayant perdu un œil dans une expédition qu'il avait faite en Pologne contre les Lithuaniens, qui étaient alors payens, et craignant pour l'autre qui commençait d'être malade, vint *incognito* à Montpellier, pour demander des remèdes aux Docteurs de cette célèbre Faculté.

Le cardinal Conrard, légat du St.-Siége en Languedoc, dit dans la Bulle fameuse par laquelle il organisa notre École: *Cùm*

Nous ne le dissimulerons pas cependant, elle partagea les erreurs du siècle qui la vit naître; elle paya tribut, pendant long-temps, à la scolastique des Arabes : c'était un droit de conquête. Dès cette époque, on parlait comme tout le monde ; mais, le plus souvent, on agissait un peu mieux. On le sait, les malades sont exigeans, ils veulent être guéris à quelque prix que ce soit, même lorsque l'art n'y peut ou n'y entend pas grand'chose. Nos praticiens se virent donc obligés d'observer avec soin, pour traiter avec succès. D'ailleurs, il fallait fournir des médecins aux Papes et aux Cardinaux, aux Rois et à leurs Ministres; presque toute l'Europe malade était sur nos bras ; l'on ne pouvait donc pas perdre le temps à des discussions étrangères à l'art. On vit commencer à se former cette chaîne de praticiens habiles dont la succession non interrompue constitue, à proprement parler, notre École, et que nous oserons comparer, sous quel-

---

dudùm medicinalis scientiæ professio sub gloriosis præfectuum titulis in Monte-pessulano claruerit, floruerit et fructuum fecerit ubertatem multipliciter in diversis mundi partibus salubrem. Dans la première période de son existence, elle compte de grands praticiens; Gilles de Corbeil, Blasius, Gér. de Solo, Gordon, Grimoard, de Vinario, Saporta, Bruguières, Demoulin, Tornamire, Miro, Piquet, Tremolet, Balescon de Tarente, de Molières, Guy de Chauliac, Rondelet, Joubert, etc.

Les priviléges que les Papes et que nos Rois avaient accordés à la Faculté de médecine de Montpellier, donnaient le droit authentique aux Docteurs, qui y prenaient leurs degrés, d'exercer la médecine par-tout, *ubique terrarum.* Ils ont joui long-temps de cet avantage ; on ne commença à contester l'étendue de ce privilége, que dans le milieu du 17.e siècle et à Paris.

ques rapports, à celle dont l'Église Catholique fait le fondement le plus solide de son existence et de sa gloire.

Dans la suite, l'École fut chimique et mécanicienne, comme elle avait été scolastique dans le principe ; mais elle le fut peut-être d'assez mauvaise grâce, et elle se montra toujours docile à l'observation clinique. Il y eut toujours dans son sein quelque *mécréant*, quelque *philosophe*, comme dirait le vulgaire des médecins. C'est ainsi que Barbeyrac ne fut pas en entier la dupe de l'application de la chimie à la médecine : la pratique le retint dans des idées plus saines, elle lui fit sentir le danger de ces méthodes incendiaires que Willis et sa secte avaient introduites si généralement dans la thérapeutique. Elle le fit créateur de cette méthode rafraîchissante, que les écarts des chimistes avaient rendue plus nécessaire dans le dogme et même dans la réalité ; car on ne saurait calculer jusqu'à quel point une méthode décidée altère les maladies de tout un siècle. On pense à Montpellier, et ce n'est pas sans raison, que Barbeyrac fut le précurseur et le maître de Sydenham. Locke, qui vint parmi nous, établit des communications entre ces deux grands médecins : et quel autre que Locke était plus digne, par sa manière de philosopher, de servir d'interprète à l'Hippocrate Languedocien ! Le fait que nous rappelons ici est de la plus haute importance pour caractériser la méthode que l'on suivait habituellement à Montpellier.

Fizes fut mécanicien : devant ses élèves, il dis-

courait en robe, et en latin, sur l'application des mathématiques à la médecine; auprès de ses malades, il observait avec une sagacité rare et rendait ses oracles en patois du pays. Je ne garantirai pas que nos Professeurs fussent les meilleurs physiciens du temps; mais je puis dire, une fois pour toutes, parce que l'Europe entière l'a répété très-souvent, qu'ils étaient comptés au nombre des meilleurs praticiens. Déjà ils avaient pris l'heureuse habitude de regarder la médecine comme une science à part, et qui, pour sa plus grande gloire, devait conserver une existence indépendante. Ils adoptaient les théories du temps, on ne leur aurait point pardonné de les mépriser; mais ils étaient moins ardens à les répandre, ou, si l'on veut, moins habiles à les développer.

Les sciences physiques et naturelles seront toujours bien moins cultivées en Province que dans les Capitales. Elles exigent un concours nombreux de savans dans tous les genres, des fonds considérables, des machines sans fin. Il leur faut toute la puissance des Rois pour soutenir leur existence et leur éclat. La médecine n'a pas besoin de tant de ressources et d'un si grand appareil; des malades et des observateurs lui suffisent : voilà ses riches moyens et ses inépuisables trésors. Oserai-je le dire? Les grands praticiens ne se sont guère formés dans les grandes villes. La tyrannie plus despotique des sciences à la mode; le besoin plus pressant de faire une fortune rapide dans un pays où l'argent fixe presque tous les rangs de la société; la né-

cessité d'employer des moyens plus habilement combinés, auprès d'une population plus éclairée et plus difficile à manier; le désir de la gloire exalté au-delà de toute borne, et dans un âge souvent si précoce, qu'il en résulte quelquefois l'impuissance de le satisfaire : voilà quelles sont en partie les causes d'une exception que les intéressés eux-mêmes auront quelque peine à contester (1).

Ce ne fut pas à Athènes que parut Hippocrate; le peuple frivole de la Métropole de la Grèce ne rendait justice qu'aux comédiens qui amusaient ses loisirs, et aux orateurs qui flattaient son amour-propre; il n'aurait pas peut-être récompensé dignement les soins des grands médecins; tout au

---

(1) Voici ce qu'on lit dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, vol. XXXI, art. *médecine*, p. 291. «Les grandes villes sont le point de ralliement des médecins et des médicastres de tout genre; ils ne refluent dans les campagnes, qu'autant que des circonstances impérieuses leur en font une loi. Pour réussir dans une ville du premier ordre, il faut du temps, beaucoup de patience, et sur-tout de savoir faire. Fixer l'attention publique est une tâche difficile; on ne peut y parvenir qu'en trouvant des routes inconnues à la foule qui s'empresse de courir au même but. Dans les petites villes, au contraire, si le médecin ne peut espérer autant d'opulence qu'il lui serait possible d'en acquérir ailleurs, au moins a-t-il l'avantage de posséder beaucoup plutôt la confiance publique: il peut y prendre autant d'expérience que dans les cités les plus populeuses. Un ancien règlement prescrivait aux médecins, qui se destinaient à pratiquer dans les grandes villes, d'exercer plusieurs années dans les campagnes voisines. Puisse ce que nous avons dit à cette occasion, faire sentir aux médecins des petites villes leur prix et leur dignité, et consoler leur amour-propre du mépris injuste qu'on s'efforce trop souvent de répandre sur eux! »

plus, Hippocrate aurait-il pu ouvrir une école de philosophie, s'il avait voulu obtenir des suffrages en rapport avec son grand talent. Le Père de notre art se forma dans la petite île de Cos, dans l'ombre du sanctuaire d'Esculape, au sein des foyers domestiques d'une famille divine, dont on ne connaissait guère dans la Grèce les noms des divers membres que par une suite non interrompue de bienfaits. S'il faut en juger par ses ouvrages, il n'a pratiqué que dans des villages et dans des bourgs. C'est dans une ville d'Espagne (Antequéra), inconnue au voyageur, que se cacha Solano. Stoll pratiqua en Hongrie comme *Physicien* avant d'aller à Vienne, Lieutaud à Aix avant d'aller à Paris, Zimmermann à Brug, Tissot à Lausanne, etc. C'est dans les Pyrénées que Bordeu reçut sa première éducation médicale, sous les yeux d'un père qui avait déjà puisé dans notre École le goût de l'observation (1). Ce fut dans les quartiers retirés de notre ville provinciale, et perdu parmi la population studieuse et isolée de nos Élèves, que

---

(1) Je ne puis me refuser au plaisir de rapporter quelques traits de ce drame admirable, dans lequel Bordeu met son père en scène, et lui paye le tribut de reconnaissance que lui devait son génie. « J'avais ouï parler d'un médecin célèbre dans une vallée des plus voisines d'Espagne. Je désirai de le voir chez lui, il y consentit, et je m'y rendis; il me parla d'abord de son fils. »

« Je serais, dit-il, heureux, si je l'avais avec moi.., je lui ai appris le secret de la médecine. Il est dans une des premières villes d'Espagne, où sa façon de penser lui fera des affaires. Le temps de parler vrai dans les cités fort peuplées n'est pas encore arrivé pour les médecins. Il est presque nécessaire qu'ils

ce grand homme perfectionna les leçons paternelles, et créa cette doctrine qui devait établir les

---

mentent, ou qu'ils soient peu instruits du fond de l'art, dans ces lieux où règnent l'envie et la dissimulation, fruits dégénérés de la semence de l'émulation et de la cordialité. Mon ami, beaucoup de vos habitans des villes ont perdu la plupart de leurs sens naturels ; leur vie n'est qu'une suite de symptômes d'une maladie habituelle et incurable. »

« Je ne fus pas long-temps à m'apercevoir que mon docteur était un peu babillard, fort rempli de l'importance de sa profession, fort engoué du rôle qu'il jouait dans sa vallée, où il jouissait de la plus grande considération et où sa famille est distinguée depuis plus de quatre siècles. Il était si accoutumé à sa logique médicinale, qu'il appréciait tout suivant ses règles, il n'aimait point à être contrarié. Je résolus de le faire expliquer sur ce qu'il appelait le secret de la médecine, et je pris le parti d'écrire chaque soir ce qu'il m'aurait dit dans la journée. Je ne rapporterai ici que l'extrait de deux ou trois conversations. »

« Entrons, me dit-il un jour, dans ma bibliothèque : vous verrez ensuite mon jardin des plantes, mon cabinet d'histoire naturelle et mon laboratoire.... Mon premier livre c'est la Bible du Concile de Trente ; je la lis et je l'admire, j'y trouve même de très-bons préceptes de médecine.... Ce paquet de feuilles volantes que vous voyez sont des lambeaux des Arabes, Razès, Avicène et quelques autres. J'ai déchiré le reste de ces ouvrages comme inutile..... J'ai conservé et élagué de la même manière quelques livres de Galien et de ces autres, qu'un libraire a décorés du nom de Princes de la médecine. »

« Rivière de Montpellier est chez moi tout entier, hors ses contes sur les élémens. C'était un des grands hommes du métier que ce Rivière ; qu'il eût pillé ou non le gros Sennert, il était bon.... Son prédécesseur, Rondelet, était excellent aussi, de même que Ranchin et le Dulaurens, dont je préfère l'anatomie à celle de Riolan.... Voilà les aphorismes d'Hippocrate et quelques autres livres de ce prince de la médecine.... Dioscoride et Mésué étaient des têtes bien meublées.... J'ai aussi le Fernel

vrais principes de la science de l'homme sur les débris du mécanicisme ruiné.

---

tout entier et il est usé à force que nous l'avons lu, car il parle bien élégamment.... Ce Baillou veut trop imiter Hippocrate; ses petites histoires sur les bourgeois de Paris m'ennuient : elles sont la plupart trop étranglées pour être utiles.... Duret, dont vous voyez les commentaires sur les Coaces, était trop sec, trop austère, trop serré.... Houlier que voilà ätait son maître en tout.... Je ne sais point comment la Faculté moderne de Paris n'a pas fait brûler ces ouvrages : ils condamnent ses dogmes et sa théorie, et sur-tout sa pratique. »

« Vous connaissez sans doute la médecine de Chauliac...., et celle d'Oribaze...., et celle de Paracelse, le plus médecin de tous les fous, et le plus fou de tous les médecins.... Voilà le bon Ambroise Paré ; c'était une des meilleures têtes d'hommes qui aient vécu du temps de Henri II, de François II, de Charles IX, et de Henri III, auxquels il eut l'honneur d'être attaché. Je suis fâché qu'il n'ait pu servir notre Henri IV.... Ce Van-Helmont, qui est le vainqueur de l'ancienne école, fait mes délices; je le prends souvent le soir pour m'endormir gaîment.... Je ne hais pas Deleboé.... Je lis aussi mon Rabelais...., et j'ai quelques lettres du Gui-Patin.... Voilà Montagne : je me suis défait de Bayle pour de bonnes raisons.... Virgile, Corneille et Molière sont les seuls poëtes que j'aime .... avec quelques restes de nos troubadours et de nos chansons de la vallée.... »

« Je ne vous parle pas de mes auteurs espagnols : ils valent bien vos français. Je ne vous dis rien de tous ces fatras de livres que vous voyez dans la poussière: je les y laisse. Je conserve pourtant un rang distingué pour les Mémoires des Académies médicinales de nos jours, quoiqu'ils ne soient au fond qu'une répétition de ce que les anciens ont dit, ou bien un tissu de menus détails, de petits faits, dans le cas d'être prévus par les connaisseurs, ou du moins bien traités lorsqu'ils se présentent. »

« Voici mes manuscrits et ceux de mes pères: c'est un corps de médecine propre à notre pays : je le destine pour mon fils. Il m'a emporté de très-bons morceaux de Sthal, que je regrette beaucoup. Sthal est, à mon avis, le roi des modernes,

La médecine-pratique exige l'absence de toute distraction, une réflexion sévère, du calme dans les passions ; ce que l'on ne trouve pas aisément dans les grandes villes. La plupart des praticiens qui ont illustré les Capitales, leur sont venus des Provinces ; ils y ont apporté des trésors dont l'amour-propre n'a pas toujours voulu reconnaître la véritable source : ou si de grands médecins se sont formés dans ces villes, ils ont vécu dans la retraite et dans les hôpitaux, long-temps avant que de se produire ; et cette exception ne fait que confirmer notre règle générale. Je dois dire, pour dédommager les Capitales, qu'elles sont beaucoup plus favorables à la chirurgie que les villes de province. Bien différente de la médecine, la chirurgie demande un grand théâtre ; elle étale avec complaisance ses prodiges, elle perfectionne son habileté dans les grands hôpitaux, sur les champs de bataille.

Je n'insisterai pas plus long-temps sur ces considérations : mais, d'après cela, je laisse à penser s'il est permis d'assimiler entièrement l'enseignement de la médecine-pratique à celui des sciences physiques et

---

qui me paraissent avoir un peu trop loué Sydenham.... Car son rival, Morton, que j'ai placé auprès de lui, n'était pas un sot....., non plus que Willis qui m'amuse.... Ce livret, n'est-il pas du Chirac? Sa tête était bien bouillante !..... J'ai ouï parler de Boërhaave, que je ne lirai point sur ce qu'on m'en a dit... J'ai assez lu.... Je ne lis pas même la gazette, non plus que toutes les thèses de vos Facultés : en voilà quelques-unes que j'ai collées sur de la toile pour me faire un paravent pour l'hiver.... » *Œuvres de Bordeu, vol. II, p.* 691.

naturelles; de croire, comme on se plaît à le répéter dans certains lieux, que c'est seulement dans les capitales que l'on peut imprimer de grands progrès à l'une; ce qui est incontestable par rapport aux autres. Nous ne voulons pas provoquer le système injuste des préférences. Nous pensons que l'émulation, la rivalité même, malgré ses petites injustices, tournent toujours aux profits de l'art. Nous voulons seulement faire pressentir, que si on se croyait obligé de faire un choix en ce genre, ce ne serait peut-être pas les grandes villes qu'on devrait prendre pour établir le siége de l'enseignement médical. Encore un coup, s'il y était forcé par des préjugés ridicules, le législateur, désireux de servir les progrès de la médecine et les besoins de l'humanité, devrait préférer sans doute un pays assez en relation avec le centre des sciences naturelles pour en profiter, mais pas assez pour se laisser dominer par elles; un pays où les médecins obtinssent le plus haut rang de considération, et ne le partageassent qu'avec les ministres des lois et de la religion; un pays heureux qui, présentant un climat analogue à celui de la Grèce, permît à la nature le libre développement de ses forces, et l'exercice normal de ses fonctions pathologiques, afin que l'on pût observer la marche régulière de la Nature pour apprendre à la diriger; un pays enfin où le Ciel donnât aux habitans des sens fins et délicats, un esprit inventif, et quelque chose de cette imagination poétique qui fait les grands médecins, comme le prétendait Huarte, et qui

rappelle qu'Apollon était à la fois le dieu de la poésie et de la médecine (1). Nous ne craignons pas que les vrais savans de tous les genres et les hommes sages des villes de tous les rangs, se scandalisent de ce que nous venons de dire, et que l'on nous prenne pour un barbare, ennemi des sciences comme un empirique, ou pour un provincial entiché de son pays comme un sauvage. Nous aimons les sciences qui honorent et servent l'humanité, nous reconnaissons leurs rapports légitimes avec notre art; mais nous nous piquons aussi d'être médecins (2). Nous avons voulu seulement arrêter,

---

(1) Ranchin, dans son *Apollinare sacrum*, a exalté ainsi les avantages de la moderne Cos. *Vagabatur olim Apollo noster tutelaris medicinæ Deus, tanquam exul, et profugus per Galliam nostram Narbonensem, et de stabiliendo medico imperio sollicitus, ab aliis Asiæ, Africæ et Europæ regionibus expulsus, omnes istius provinciæ civitates lustrabat, ut locum sibi, suisque sectatoribus gratum et opportunum inveniret, eligeretque: tandem novæ istius civitatis, atque ex ruinis urbis Magalonensis, Lateranensis, et Sextantionis constructæ, situm, adspectumque contemplatus, locorumque vicinorum varietatem, et commoditatem admiratus, et sibi, et sacerdotibus suis Sacrum in hoc Monte Pelio stabilire, utile, commodumque duxit. Apollinis desiderio fortuna ipsa favere videbatur; ingenio siquidem loci, hominumque nulla videtur urbs aptior studio litterarum sed præsertim medicinæ nostræ.*

(2) Voici comment notre Bordeu s'exprime à l'occasion de l'application des sciences physiques à la médecine (Œuv. de Bord., vol. II, p. 799.) « Il n'est que trop vrai, plus le système des mécaniciens plait aux esprits superficiels et nourris dans les principes physiciens, moins il entretient et fait naître le goût de la véritable médecine. Or, sans ce goût, il n'y a plus d'art; il se réduit à d'inutiles et trop faciles détails anatomiques, mécaniques, physiques, économiques: aussi, quels ouvrages

s'il est possible, l'élan ridicule de certains amours-propres, et nous avons cru devoir faire pencher la balance dans un sens pour qu'elle puisse se remettre dans un juste équilibre. Revenons à notre sujet.

D'après ce que nous avons déjà dit, l'on peut se convaincre que notre École, durant le règne même des hypothèses, se distinguait honorablement par une tendance prononcée à observer la Nature,

---

pour la médecine, que ceux qui sont établis sur de pareilles explications, et suivant la logique des Académies ! »

« Les médecins doivent s'en défier et s'en garantir, sur-tout dans notre siècle où l'amour de l'histoire naturelle, de la chimie, de l'anatomie, des dictionnaires, des collections, répand tant de fausses lueurs et fait tant d'illusion aux lecteurs qui n'y regardent pas d'assez près. Les médecins sont faits pour planer au-dessus de ces connaissances, et pour les contenir dans leurs bornes, en ce qui regarde l'économie animale et ses dérangemens ; ils doivent éviter de fatiguer leur mémoire, d'étouffer leur jugement, et d'user leur attention par ces immenses amas de petites connaissances et de nomenclatures, à quoi se réduisent toutes les sciences physiques. »

« Les anciens systèmes de médecine eurent des côtés beaucoup plus heureux que les modernes. Ces derniers ne brillent que dans les Académies, sur les chaires entourées d'enfans et de curieux, dans les assemblées du grand monde, et même sur les tréteaux, et dans les livres que tout le monde veut juger. Les élémens de la médecine ancienne s'apprennent et s'éclaircissent auprès des malades, dans les hôpitaux, et dans le commerce des hommes valétudinaires, dans la méditation, dans l'étude des phénomènes particuliers aux divers tempéramens, aux passions, aux talens, aux positions particulières où se trouvent les hommes, à leurs habitudes ; enfin, la médecine s'apprend dans les vieux auteurs, ennuyeux pour les physiciens, qu'il faut étudier pour les entendre, et auxquels on ne peut appliquer ni le calcul, ni le compas, ni les expériences amusantes qui arrêtent les passans. »

à considérer toutes les faces qu'une même maladie peut présenter, et à saisir toutes les indications dont elle est susceptible. La plupart de nos médecins, marchant sur les traces des grands maîtres de tous les temps, analysaient déjà les maladies à leur manière, et préparaient ainsi les découvertes ultérieures de la philosophie médicale. Les méthodes d'observation étaient donc connues et suivies parmi nous; mais il faut avouer que ce n'était que comme par instinct, et par cette rectitude d'esprit que donne la pratique de la médecine, le plus difficile et le plus philosophique de tous les arts, quoi qu'on en dise. La méthode de notre École, à cette époque, me paraît être purement empirique; car j'écarte à dessein les théories dont on enveloppait ses résultats. Le naturisme, qui est une des conséquences les plus immédiates de l'observation, eut toujours, parmi nous, des partisans décidés. Selon Arnaud de Villeneuve, le médecin n'est que le ministre de la nature, de cette cause première, de cette chaleur naturelle, comme il la nomme, que l'animal apporte en naissant. Ce n'est pas, continue ce même auteur, en faisant prendre beaucoup de remèdes, qu'on parvient à guérir le plus de maladies. Malheureux celui qui serait obligé de mettre en eux toute sa confiance (1)! La guérison dépend sur-tout de la nature; c'est elle qui prépare la maladie à être détruite; c'est la chaleur, c'est le feu qui cuit la matière morbifique

(1) *Arnald. Villan. Parabolæ medicationis*, passim.

et en décide souvent l'évacuation. La médecine n'est que l'instrument employé par l'artiste pour seconder la nature dans son travail (1). Gordon, Dulaurent, Rivière, La Chambre, etc., reconnurent les droits de la nature : il les attribuèrent même à l'âme, et préparèrent ainsi l'animisme, système qui est devenu si fameux, quand il a été repris par Stahl. C'est à tort qu'on l'a rapporté trop exclusivement au Professeur de Halle, et que l'on a accusé notre École de l'avoir reçu immédiatement et seulement de ce grand homme. Nous ne nions pas ce qu'elle lui doit ; mais nous croyons pouvoir dire qu'elle l'a puisé également dans Hippocrate, son premier fondateur, et sur-tout dans l'observation des maladies. Le fougueux Chirac, formé dans notre École, n'avait pas osé renoncer formellement à la doctrine des crises, et à certains jours, où il suspendait l'action impétueuse de sa médecine turbulente.

Tandis que nos praticiens rassemblent avec peine les matériaux du système médical, arrêtons-nous un instant à considérer la manière de raisonner introduite successivement dans les sciences en général, et dans la médecine en particulier; et voyons comment on parvint à animer, en quelque sorte, le corps de la science dont on avait rapproché et organisé jusque-là les élémens divers.

L'histoire de la philosophie, depuis la renaissance des lettres jusques à notre siècle, paraît se partager en trois grandes époques : la première

(1) *Arnald. Villan., de Calculo, p.* 219 *et seq.*

est celle de l'érudition ; la seconde, celle des hypothèses ou des causes supposées ; la troisième, celle de l'induction ou de la recherche des causes expérimentales. Suivons rapidement l'influence de chacune de ces méthodes sur la médecine.

1.° Les hommes inventent rarement les sciences, ils les reçoivent telles qu'elles, des mains de ceux qui les ont cultivées avec plus ou moins de soin et de profit ; et les reprenant au point où ceux-ci les ont laissées, ils les augmentent à leur manière, pour les transmettre ainsi à leurs descendans. Les sciences ne sont donc pas le patrimoine d'un seul individu, d'un seul peuple, d'un seul siècle : elles appartiennent à l'humanité entière. On peut les considérer dans leurs progrès, comme une suite d'idées qui s'enchaînent, se donnent naissance les unes aux autres, et arrivent ainsi graduellement à leur dernier développement. Les individus diffèrent d'opinion et périssent ; l'esprit humain est un et immortel. Cette façon d'envisager l'histoire philosophique de l'esprit humain, me paraît être la seule qui permette une solution satisfaisante de tous les problèmes qu'elle peut présenter.

Nos barbares ancêtres ne pouvaient donc rien faire de mieux que de recevoir des anciens l'héritage des sciences, quoique leurs fils ingrats leur en aient fait si souvent un crime. Il leur fallut même un très-long temps pour interpréter ou pour deviner les Oracles de la Grèce et de Rome. D'abord, ils dûrent s'attacher beaucoup aux mots, très-peu aux choses. La médecine ne dut consister

qu'à entendre ou plutôt qu'à commenter Hippocrate et Galien. Cependant ces modèles les familiarisèrent peu à peu avec l'observation de la nature même ; la traduction était si fidèle, qu'elle rappelait forcément le texte. Le moment où les Écoles parvinrent enfin à comprendre ces immortels ouvrages, ne fut pas l'époque la moins glorieuse de leur existence. Ces heureux temps de docilité parurent peut-être obscurcis, je ne crains pas de le dire, par l'indiscipline et les hardiesses de l'époque qui les suivit. En dernière analyse, il n'y avait alors, dans les écoles, que peu ou point de philosophie : comme des enfans encore sous des régens de collége, nos premiers aïeux étaient tout occupés de retenir les choses par la mémoire et non de les inventer par le génie. L'esprit des nations se développe par degrés, comme celui des individus. Aristote pour la philosophie, Hippocrate et sur-tout Galien pour la médecine : tels furent les chefs ou plutôt les précepteurs de ces premiers siècles.

2.° Quand on eut saisi tout ce que les anciens savaient, ou que l'on crut du moins en être arrivé à ce point, les esprits accablés d'une sorte de satiété d'érudition furent pris d'une certaine inquiétude qui présageait les plus grandes découvertes. Tout annonce déjà un mouvement, une révolution : l'esprit humain a grandi, et il semble ne pas l'ignorer. Il est parvenu à l'âge de la jeunesse et de l'indépendance ; ce n'est pas encore celui de la raison, mais il le prépare et l'emmène à sa suite.

Il ne se nourrit que d'illusions et de rêves; l'imagination se réveille et se développe. Dès-lors on voit s'établir une nouvelle logique, ainsi qu'il était arrivé aux premiers philosophes de l'antiquité, dans les mêmes circonstances. On veut connaître les causes premières de l'univers entier ; l'ambition d'une science qui ignore ce qu'elle peut, et comment elle le peut, pose des problèmes insolubles qu'elle entreprend de résoudre par des moyens chimériques : on procède par hypothèse. Pouvait-on attendre plus de l'esprit humain à cette période ? Connaissait-on tous les faits ? Non, sans doute. Avait-on épuisé toutes les erreurs pour arriver à la vérité ? Moins encore, et cependant l'expérience des temps prouve que cette condition singulière est de rigueur. L'on devait donc travailler la science par des hypothèses. On cherchait un trésor que l'on ne devait pas trouver ; mais l'on devait donner au sol, par cette culture active, sinon habilement conduite, toute sa fécondité naturelle. L'histoire des sciences rappelle la fable du laboureur et de ses enfans. Ceux qui ont beaucoup blâmé les hypothèses, n'ont pas connu leurs usages et leurs services ; pas plus que ceux qui veulent les introduire aujourd'hui dans la science, ne connaissent leur place dans l'ordre des progrès de l'esprit humain. Que l'on me donne de la matière et du mouvement, s'écrie Descartes, et je vais faire le monde, la lumière et les ténèbres, la mort et la vie ; je vais créer des plantes, des animaux, l'homme lui-même. Les phénomènes

mécaniques avaient été étudiés les premiers ; la mécanique et les mathématiques fourniront donc l'explication de la nature entière. Trouver une hypothèse qui rende raison des phénomènes physiologiques et pathologiques, et prendre cette hypothèse dans la chimie et dans la physique : tel est le problême que se proposèrent tous les médecins de cet âge, et le moyen de solution dont ils se servirent.

Cette période ne fut pas favorable à la médecine ; la manière de philosopher qu'on suivait était trop dangereuse pour fournir des résultats vraiment utiles. Mais cependant tous ces efforts annonçaient de l'énergie morale ; c'était cette vigueur de la jeunesse qui, le plus souvent, ne donne que plus de force aux passions et aux erreurs ; mais qui prépare les matériaux de la raison et les lui fournit à un prix qui les lui rend précieux. La médecine pratique eut beaucoup à souffrir, elle s'enfuit loin des Académies savantes, et plus d'une fois elle fut même obligée de déserter les Écoles, ou du moins de s'y cacher sous un costume étranger et sous un masque imposteur.

3.° Tandis que Descartes affranchit l'esprit humain et exalte ses espérances, Galilée lui presente les moyens de les satisfaire par l'art de l'expérience. Bacon crée sa méthode générale d'induction, qui doit soumettre les sciences à une administration plus sage que celle qui avait eu lieu jusqu'alors. Ce grand homme établit que l'on ne peut remonter à la recherche des causes que par les

faits ; qu'il faut recueillir ceux-ci avec exactitude, en multiplier le nombre avec zèle, les considérer sous toutes leurs faces avec attention ; des faits s'élever aux principes, des principes redescendre aux faits ; et des uns et des autres aux applications pratiques, pour remonter encore aux notions théoriques. Dès-lors, la route de toutes les sciences est ouverte : on pourra à l'avenir la rendre plus commode et plus sûre ; on pourra retrancher quelque chose des prétentions hardies de l'immortel Chancelier, qui pense que, à l'aide de l'induction, on doit parvenir enfin à connaître les causes et les premiers ressorts du monde, à maîtriser la nature, à faire de l'or, prolonger indéfiniment la vie humaine, trouver une panacée contre toutes les maladies, etc. ; mais Bacon n'en aura pas moins toujours la gloire, quelque perfectionnement que subisse jamais sa doctrine, d'avoir détruit l'ancienne manière de raisonner par hypothèse, ou du moins d'avoir créé une méthode qui multiplie les richesses de l'expérience, et qui, si elle aboutit quelquefois aux mêmes résultats, rend les hypothèses même plus probables, en ne les puisant que dans les analogies d'un très-grand nombre de faits. Car il ne serait pas impossible de prouver, par ses principes et par ses conséquences, que la méthode de Bacon ne s'écarte pas autant qu'on l'a cru de celle de Descartes, et qu'elle n'en diffère peut-être essentiellement que par le chemin qu'elle a pris pour arriver au même point.

L'immortel Newton simplifia cette méthode et

l'appliqua à l'étude des phénomènes physiques ; il prit, dans les phénomènes mêmes, une idée qui, si elle n'est pas le secret du monde, peut du moins en tenir la place. En effet, l'hypothèse de l'attraction, telle que l'a conçue son auteur, rend raison de tous les faits qu'elle n'avait pas renoncé d'expliquer (1).

Au reste, ce qui pourrait confirmer dans l'opinion que la méthode de Bacon et de Newton n'était pas, dans le principe, aussi pure qu'elle le devint par la suite ; c'est la considération des applications vicieuses que ces deux grands hommes en firent eux-mêmes à la science de l'homme physique. Entr'autres idées erronées, Bacon admit chez l'homme, outre l'âme raisonnable, une âme irrationnelle produite des matrices des élémens, et qui lui est commune avec les animaux. Selon lui, cette âme est une substance corporelle, atténuée et rendue invisible par la chaleur ; elle tient de la nature de l'air dont elle a la mollesse, pour recevoir des impressions, et de la nature du feu dont elle a la force, pour propager au loin son action. Dans les animaux parfaits, elle a son siége dans la tête, parcourt les nerfs, et s'entretient par le sang spiritueux des artères. Il place chaque faculté de l'intelligence dans diverses portions du cerveau, comme dans des loges, et il va jusques à dire que l'âme habite dans l'eau des ventricules, etc.

Newton, de son côté, a cru que les sensations dépendaient de cette matière éthérée, à laquelle il avait

(1) D'Alembert, Elém. de philos., p. 229.

fantaisie, de temps en temps, de rapporter tous les phénomènes de la nature. Je ne fais pas un crime à Bacon et à Newton d'avoir été mauvais physiologistes, mais je ne puis m'empêcher de relever un peu leur manière de philosopher, et de les accuser de procéder toujours par hypothèse comme Descartes, tout en parlant contre celles-ci, et en vantant l'expérience et l'observation. Ils ne furent donc pas entièrement infidèles à la philosophie de Newton et à ses principes, les médecins qui continuèrent les travaux des mécaniciens, à l'aide de l'attraction et de nouvelles théories physiques; car Newton comme Descartes donna naisssance à une secte mécanicienne ou physicienne. On peut voir dans l'histoire de l'école iatro-mathématicienne, comment elle commença par être Cartésienne et finit par être Newtonienne, changeant ainsi de principes, mais non de méthode. Elle compta de très-grands médecins parmi ses prosélytes, s'étendit dans l'Europe entière et dura assez long-temps (1).

Ce qui tendrait encore à les rapprocher, c'est qu'il ne faudrait pas penser que tous les mécaniciens procédassent par hypothèses pures; on a beaucoup calomnié cette secte depuis qu'elle a été vaincue. Plusieurs avaient même été entraînés dans leurs erreurs par une marche trop sévère et par une réserve trop timide. Hoffmann, par exemple, qui était un excellent esprit, détestait les hypothèses, il ne remontait jamais jusqu'aux forces elles-mêmes, il

(1) Voyez Sprengel, Hist. de la méd., vol. V, p. 155-194.

recherchait les effets généraux, d'où il déduisait ensuite les effets particuliers. Le premier principe de son système est que le corps humain, de même que tous les autres corps de la nature, possède des forces matérielles à l'aide desquelles il opère ses mouvemens. Tout corps, selon lui, par cela même qu'il est corps, a les forces de résistance et de cohésion qui lui ont été données par le Créateur, et toutes les forces du corps agissent d'après le nombre, la mesure et l'équilibre : on peut donc les expliquer toutes mécaniquement et mathématiquement (1). L'on voit que Hoffmann proteste contre les hypothèses et la recherche des causes, qu'il ne veut s'attacher qu'aux effets les plus généraux, et qu'il prend ensuite ceux-ci comme causes. L'effet dont il est parti, le mouvement et l'idée qu'il y ajoute, qu'il est soumis au nombre et à la mesure, sont incontestables ; mais il a beaucoup trop généralisé l'un et l'autre, et il les a pris à tort pour les bases *adœquatas* de la science : voilà comment il s'est égaré.

Pitcairn, un des iatro-mathématiciens les plus hardis dans ses conséquences, raisonne dans le principe avec cette même retenue.

« Tous ceux, dit-il, qui sont versés dans les mathématiques et dans l'étude de la médecine, savent que la connaissance que nous avons des choses se réduit à celle des rapports qu'elles ont entr'elles, des lois et des propriétés qui produisent

(1) *Op. vol. I, p. 97. De differentiis organismi et mechanismi.*

en elles les changemens qu'on y remarque ; on ne parle ici que des choses corporelles. Or, on connaît ces forces et ces lois des mouvemens par les actions qu'elles exercent mutuellement les unes sur les autres, et ce sont ces actions et les effets qui en résultent, qui nous conduisent à la science des lois qu'elles observent. A l'égard de la cause physique que les philosophes recherchent avec tant de soin, et qu'ils regardent comme le principe de ces forces, on l'ignore complètement. Comme donc on ne peut la connaître qu'on ne connaisse auparavant les forces et les lois qu'elles gardent entr'elles ; il s'ensuit que, si ces forces sont inconnues, la cause physique l'est de même, et que la connaissance de celle-ci serait inutile à ceux qui connaîtraient ces forces. Les médecins doivent donc se borner à étudier les forces des médicamens et des maladies au moyen de leurs opérations. Ils doivent les observer avec soin et s'efforcer d'en constater les lois, et ne point se fatiguer à la recherche des causes physiques, qu'on ne peut connaître qu'on ne soit instruit des lois que ces forces suivent, et dont la découverte est inutile au médecin, lorsqu'il est une fois instruit de ces lois (1). »

A Dieu ne plaise que, par ces considérations et ces rapprochemens, je veuille diminuer le mérite du grand Newton et l'importance de ses réformes dans les méthodes, je veux simplement relever un peu

(1). Pitcairn, Préf., p. 10.

les mécaniciens qu'on a beaucoup trop rabaissés ; je veux signaler une erreur, qui a été de tous les siècles et qui leur a été très-funeste, celle que les savans qui nous ont précédés se sont tous égarés, et que ce n'est que de notre temps que l'on a commencé, à proprement parler, à raisonner ; opinion qui calomnie les siècles passés et trompe les siècles présent et à venir Quoi qu'il en soit, je suis loin de contester l'heureuse révolution que Newton fit dans les moyens logiques ; s'il ne changea pas peut-être en entier le but de la science, il changea la route, et celle-ci devait à son tour conduire à un but tout différent de celui que l'on s'était proposé d'atteindre jusques alors. *Natura non amat saltus*, ont dit les philosophes théistes ; la chose n'est pas très-sûre par rapport à la nature à laquelle nous avons tort de prêter nos petites vues, mais elle est incontestable pour les progrès de l'esprit humain.

La science de l'homme ne devait pas être étrangère à cette grande révolution ; l'application de cette méthode devait être ici seulement plus lente, parce qu'elle est beaucoup plus difficile. Les médecins s'élancent dans cette nouvelle route ; voyons tout ce que l'École de Montpellier fit en ce genre. C'est à ce point que nous avons pris l'histoire de sa doctrine, comme l'on pourrait commencer, à proprement parler, celle de toutes les sciences.

Les sectes mécaniciennes dominaient dans cette École, comme par-tout ailleurs ; Boërhaave, leur plus digne interprète, avait obtenu un empire que

rien ne semblait pouvoir lui disputer. Sauvages fut le premier, en Europe, qui attaqua le mécanicisme (1737). J'exposerai, avec quelques détails, la manière de philosopher de ce grand homme, auquel on a été loin de rendre la justice qu'il mérite sous ce rapport. On ne le considère ordinairement que comme un savant compilateur, et l'on s'est servi de sa vaste érudition pour calomnier son génie. Je prouverai qu'il peut être compté au rang des esprits les plus droits qui se soient occupés de médecine. C'est sur-tout par le discours préliminaire de sa Nosologie que l'on doit le juger.

Sauvages ne fut pas un praticien très-répandu, il n'obtint pas une clientelle nombreuse, trop souvent le prix de l'intrigue. Il vit cependant des malades; les étrangers, plus justes que ses compatriotes, selon l'usage de notre pays comme de bien d'autres, le consultèrent de toutes parts; il fut long-temps à la tête de l'hôpital général de Montpellier. Plus que tout cela, il vivait dans une ville médicale, et dans une école spécialement dirigée vers la médecine-pratique. Il connaissait parfaitement les écrits de tous les observateurs dignes de quelque attention, depuis Hippocrate jusques à lui; de telle sorte qu'il avait à sa disposition les matériaux du système médical. Ce ne sont pas les manœuvres auxquels on doit les édifices, mais bien aux architectes, qui en conçoivent le plan et en dirigent la construction. Le plus souvent les praticiens ne sont tout au plus que de simples maçons qui bâtissent des maisons particu-

lières, et non de ces monumens publics, l'honneur de l'art : les détails rétrécissent les vues. Il ne serait pas difficile de montrer que les grandes révolutions, qu'a éprouvées la médecine, lui sont moins venues des praticiens les plus habiles, que des théoriciens les moins occupés; et que les premiers ont presque toujours reçu, sans s'en douter, les lois que leur imposaient les seconds, si souvent l'objet de leurs plaisanteries. Je ne décide pas si c'est pour le plus grand profit de l'art que les choses vont ainsi; je laisse à chercher aux médecins philosophes les moyens d'établir, entre des hommes également recommandables, une association plus intime et plus solide, et une constitution plus libérale, qui confonde un peu mieux les rangs et les services. Quoi qu'il en soit, j'indique ici les instrumens dont Sauvages se servit pour élever à la médecine le système le plus étendu que l'on eût encore jamais eu. Notre professeur ne possédait pas seulement les ouvrages des médecins, il était familiarisé avec les écrits des plus grands métaphysiciens, et sur-tout de Wolff, disciple fameux de Leibnitz. La connaissance de l'anglais et l'étude des mathématiques lui firent prendre part aux travaux de Newton. Il put admirer ses découvertes et participer aux bienfaits de sa méthode. En outre, il était très-habile dans les sciences naturelles, et sur-tout dans la botanique. De toutes parts, à cette époque, on s'occupait de classer les êtres et les idées; on pensait être assez riche en faits particuliers; le moment semblait être venu de les réduire en système,

Sauvages fait d'abord sentir tout le danger des hypothèses appuyées sur de pures imaginations, et ne donne pour base à la saine théorie que le témoignage des sens. « La cause, dit-il, des erreurs que commettent les médecins, n'est, selon moi, que le mépris des observations évidentes et des faits qui, avec le secours de la logique, pourraient fournir des corollaires aussi sûrs qu'utiles. Les médecins aspirent sans cesse aux choses cachées et qui passent l'intelligence, et moins elles sont à portée de leur esprit, plus ils s'opiniâtrent à les atteindre par la force de l'imagination, et à les exprimer par des paroles. Ce n'est que par une observation constante et assidue, qu'on découvre les phénomènes de chaque maladie. Ces phénomènes sont évidens, il ne faut aucun effort d'esprit pour les saisir, et c'est cette facilité même qu'on a à s'en instruire, qui fait mépriser l'histoire exacte des maladies. On ne la donne qu'en passant et à la hâte, quoique ce soit le seul moyen de déduire une bonne théorie, fondée sur la vérité ; de même que c'est de l'observation exacte des phénomènes célestes, que les astronomes ont tiré leurs meilleurs systèmes. »

Effrayé de l'incertitude des hypothèses, Sauvages en vient à un paradoxe qui scandalisera sans doute les systématiques de tous les temps, et qui paraîtra cependant incontestable aux physiologistes de toutes les sectes, dès qu'ils ne sera pas question de leur opinion particulière. La physiologie, selon lui, ne peut servir de base première, fondamentale et unique

à la médecine-pratique. Il distingue à cette occasion deux sortes de nosologies, la nosologie historique et la nosologie philosophique. La nosologie historique prend pour ses matériaux les histoires particulières des maladies ; à l'aide de celles-ci, elle trace leur histoire générale ; elle s'élève enfin aux caractères essentiels des maladies. Elle les classe d'abord selon leurs grandes différences symptomatiques ; elle distingue ensuite les espèces selon les circonstances plus ou moins essentielles, quelquefois selon les causes quand elles sont connues, presque toujours d'après l'indication majeure ou secondaire. L'on voit que Sauvages a entrevu, sous certains rapports, la méthode analytique et *élémentaire* que Barthez devait développer. Sans doute que la classification de Sauvages n'est point parfaite : elle ne remplit pas, bien s'en faut, tous les vœux de la médecine-pratique ; mais elle les trompe peut-être moins encore que plusieurs autres travaux du même genre postérieurs au sien.

Sauvages établit que la nosologie descriptive, tant connue dans la suite sous le nom de *nosographie*, constitue seule la médecine-pratique ; et le premier, il donne à celle-ci des fondemens vraiment inébranlables. Il fit servir la classification des maladies à des vues neuves et très-philosophiques, qui n'ont pas toujours été saisies par les nosologistes venus après lui. Selon cette excellente idée, la médecine-pratique ne reposerait point sur la notion plus ou moins exacte que l'on peut se faire du mécanisme de la maladie ; mais sur les caractères

essentiels et évidens qui la signalent, et qui seuls peuvent être la source pure des indications ; il a trouvé en partie la solution si long-temps cherchée, du problême de l'empirisme raisonné. « Que les mécaniciens renoncent aux préjugés des écoles ; qu'ils obéissent à la raison plutôt qu'à l'usage, et qu'ils n'autorisent point les abus. La théorie qu'ils suivent étant fausse, obscure et incertaine dans plusieurs points, elle ne peut les conduire à cette évidence et à cette certitude dont on a besoin lorsqu'il s'agit de la vie des hommes, vu qu'elle en est elle-même dépourvue. La théorie est, par rapport à la médecine, ce qu'est l'hypothèse par rapport à la physique ; elle sert non point à prouver une thèse, comme quelques philosophes se l'imaginent faussement, mais à découvrir la vérité. Elle doit être pour le médecin, ce que sont pour les géomètres les fausses positions qu'ils font pour résoudre les problêmes..... »

« Quelles erreurs les médecins ne doivent-ils pas commettre, lorsque, sans consulter l'expérience, et guidés par la seule théorie, ils osent décider de ce qui se passe dans le corps humain, et qu'ils se fondent sur des hypothèses ou des principes évidemment faux ! O chimistes, humoristes, mécaniciens, qui avez été si souvent trompés, ne conviendrez-vous jamais que la connaissance historique doit servir de base à la médecine, et que la théorie est un guide infidèle (1) ! »

---

(1) *Sauvag. Nos. method.*, vol. I, p. 87.

Cependant Sauvages ne s'arrête pas à ce point; il entrevoit l'utilité de la nosologie philosophique ou de la théorie médicale; et, le premier encore, il assigne la nature de ses véritables rapports avec la médecine clinique. Considérons les principes très-sages, d'après lesquels il pense que l'on doit s'élever à la théorie des phénomènes vitaux.

« Le corps jouit de forces mortes et de forces animées. On donne le nom de *force* à tout ce qui contient la raison suffisante de l'existence d'une action. La force est donc une cause, dont l'effet est appelé *action*. Toute force suppose une faculté: car là où il n'y a ni puissance ni faculté, il ne peut y avoir d'action..... C'est à tort que les modernes ont banni les facultés des Écoles de médecine, pour leur substituer une matière subtile. Serait-ce parce que leur essence nous est inconnue? Mais, sur ce principe, ils auraient dû également bannir les noms d'élasticité, de gravité, dont on ignore l'essence; ou serait-ce parce qu'il y aurait à craindre qu'on ne donnât que des noms à la place des choses? On voit cependant des mathématiciens qui emploient les lettres x et y, pour désigner des quantités inconnues, et cela avec d'autant plus de succès, qu'ils découvrent, à l'aide de ces moyens, des vérités inaccessibles aux autres philosophes. De même, les mécaniciens emploient, dans la pratique, des puissances animées dont ils ignorent l'essence, et ils font entrer dans leur théorie des choses dont ils ne connaissent les forces et les effets que par l'expérience. J'userai du même droit; j'examinerai, à l'exemple des

mécaniciens, les facultés qui sont propres à l'homme, en tant que nous les connaissons par l'expérience ; je les examinerai comme causes des effets et principes de plusieurs fonctions, sans prétendre expliquer la manière dont elles agissent sur le corps (1). »

« Il déclare qu'il importe très-peu au médecin de savoir si les facultés motrices résident dans l'âme ou dans le corps (2). »

Sauvages avait donc vu que les causes devaient être expérimentales, que l'on devait se servir des dénominations abstraites pour la commodité du langage et la facilité des calculs analytiques. Il avait établi la distinction des forces animées et des forces mortes, et commencé ainsi la doctrine des propriétés vitales. Cependant le désir de trouver les causes des phénomènes vitaux, même en les cherchant dans l'expérience ; le vœu formel de s'élever à l'explication du mécanisme des fonctions, à l'aide d'une hypothèse rendue aussi probable que possible par un très-grand nombre de faits, dernier reste secret de l'ancienne méthode, qui avait encore tant de partisans publics ou cachés ; des habitudes de raisonnement et d'induction contractées dans l'étude des mathématiques ; outre tout cela, les idées régnantes de l'application directe des mathématiques à la médecine : toutes ces circonstances conduisirent Sauvages à rapporter les mouvemens de la machine animée aux affections obs-

(1) *Id.* vol. I, p. 49-50.
(2) *Id.* p. 53, §. 240.

cures de l'âme. Il pensa qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour *expliquer* l'énergie, l'automatisme, l'harmonie et les lois particulières des mouvemens vitaux, que d'admettre un principe intelligent qui produisait et dirigeait l'action des organes. Il modifia singulièrement l'hypothèse de Stahl, la rendit plus conforme aux faits, et la rapprocha heureusement de la Nature directrice et conservatrice des anciens. Sauvages eut donc la très-grande gloire d'attaquer, le premier en Europe, et de renverser le mécanicisme : il imprima au système de Stahl des changemens qui devaient le faire adopter par tous les bons esprits ; et prépara ainsi, dans le sein de notre École, une révolution plus complète et plus légitime.

Il faut le dire, l'opinion de Stahl n'était au fond qu'une hypothèse, comme celle de Boërhaave et d'Hoffmann ; mais cette hypothèse embrassait un plus grand nombre de faits ; et sans être la vérité, elle pouvait en tenir la place, autant que cela est possible à la supposition et à l'erreur. Il est plus que douteux que ce soit une intelligence qui dirige l'exercice des fonctions, dans l'état de santé et de maladie ; mais il est incontestable que si une intelligence en était chargée, elle ne les conduirait pas mieux ni autrement, pour la conservation et le rétablissement de l'ordre. « Je ne cherche point, dit Sauvages, à découvrir l'essence des causes premières, mais celle des mouvemens de la machine. Il suffit que le médecin sache que les mouvemens du corps sont tellement liés avec ceux de l'âme,

que quand même celle-ci les conduirait, ils ne seraient pas différens de ce qu'ils sont (1). »

Cette considération explique la différence énorme qui sépare les heureux effets des hypothèses métaphysiques et les tristes conséquences des hypothèses mécaniques ; elle montre comment l'animisme, passant graduellement au *sensibilisme* et au vitalisme, doit arriver à la collection systématique et pure des faits physiologiques et pathologiques, but essentiel et définitif de la science.

Dans la nouvelle manière de raisonner, on ne s'était servi jusques alors, pour établir les dogmes médicinaux, que des expériences physiques (2)

---

(1) *Id.* vol. I, pag. 59, §. 259.

D'après Sprengel, (*Hist. de la médec., vol. V, p.* 203.) Stahl n'aurait réuni les causes de tous les changemens du corps animal sous le nom collectif d'*âme*, que pour obéir à la loi de Newton, qui défend de multiplier les forces et les causes à l'infini. Sous ce rapport, la philosophie de Newton aurait eu la même influence que celle de Descartes, qui en médecine a donné naissance à deux systèmes diamétralement opposés, le mécanicisme et l'animisme, comme, en métaphysique, aux opinions contradictoires de Mallebranche et de Spinosa.

(2) C'est dans ce sens que Lacaze a dit qu'il méprisait la physique expérimentale, et non dans celui qu'a fait entendre M. Sprengel. En général, cet illustre savant a jugé très-défavorablement les auteurs de notre Ecole. Au milieu de ses lectures immenses, il n'aura pas eu le temps de méditer des ouvrages, qui exigent quelque réflexion et une certaine indulgence pour les expressions poétiques. Je ne vois pas comment l'ouvrage de Lacaze est fanatique, et celui d'Abadie mystique; je ne conçois pas comment un homme du mérite de M. Sprengel peut trouver insignifians les écrits de Robert, trop peu connus d'ailleurs même par les Français. Il en veut beaucoup au ton que prend Lacaze; selon lui, il n'aurait aucun droit à notre

faites sur des machines ou des cadavres, et c'était avec ces matériaux corrompus et toujours prêts à se dissoudre, que l'on élevait l'édifice de la science de la vie. Sauvages lui-même avait eu recours à cet appareil étranger. On l'avait vu, dans nos hôpitaux, mesurer la hauteur d'une colonne de sang pour déterminer la force du cœur, évaluer la densité respective de chacun de nos organes pour détruire l'opinion de Willis, ou pour étudier la théorie des plaies. Il avait renversé le mécanisme par les moyens mêmes dont on s'était servi pour l'établir. Ce n'était, en effet, qu'en comparant les principes mécaniques aux faits, que l'on pouvait découvrir leur peu de rapport. Cette marche était naturelle ; elle annonçait les nouvelles idées qui, selon la coutume, partent toujours et se débarrassent du sein des anciennes : le jour est précédé par le crépuscule, état qui unit par gradation les ténèbres et la lumière. D'ailleurs, c'était la méthode la plus efficace pour combattre l'erreur : toute autre n'eût pas même été entendue et eût été sans relation avec les hypothèses régnantes. Maintenant (1751) Lacaze ouvre une nouvelle source de vérités, établit un nouveau moyen d'investigation : c'est l'observation de ce qui se passe en nous dans l'état de santé ou dans les désordres de la mala-

---

estime par sa jactance, qu'il dit être digne d'un Gascon. Je crains bien que le savant allemand n'ait pas toujours pu suivre la marche vive et légère du médecin méridional, et qu'il ait pris pour une jactance insolente une plaisanterie ingénieuse.

die (1). En effet, nous nous sentons vivre, nous discernons les impressions particulières et quelques-uns des phénomènes qui accompagnent l'exercice de nos fonctions, soit dans l'organe qui en est immédiatement chargé, soit dans les organes éloignés, mais qui ont plus ou moins d'union sympathique avec celui-ci. Ainsi, quand nous digérons, quand nous nous livrons à des efforts musculaires, lorsque nous pensons, etc., etc., nous avons conscience de diverses impressions qui nous révèlent l'état des forces vitales, leur direction, leur concentration, leur concours, etc. etc.; et de même que le sens intime fournit les matériaux de l'analyse métaphysique, de même, sous un rapport éloigné s'entend, les sensations qui ont lieu dans l'exercice des fonctions peuvent jeter quelque jour sur leurs lois les plus essentielles.

En outre, Lacaze établit la haute importance, pour les progrès de la physiologie, de l'étude attentive de tous les agens extérieurs sur l'économie vivante; agens que les anciens semblaient avoir vicieusement écartés sous le titre de *choses non naturelles*, et dont les modernes eux-mêmes se sont encore peu occupés, ou ne l'ont fait que d'après des hypothèses, comme Brown et son École. Il rendit ainsi la physiologie toute expérimentale. Lacaze me paraît donc avoir commencé une révolution très-grande dans la logique; il créa, à

(1) Voy. les excellens prolégomènes de *l'idée de l'homme physique et moral*.

proprement parler, la physiologie médicinale ou d'observation, qui, comme nous le verrons bientôt, caractérise et distingue honorablement notre École. Cette nouvelle méthode rapprochait singulièrement la physiologie de la pathologie, et préparait entre ces deux sciences une association plus légitime que celle que le mécanicisme s'était efforcé d'établir.

Nous verrons ce moyen d'investigation acquérir une perfection toujours croissante dans les mains de Bordeu et de ses disciples, de Barthez et de M. Lordat.

Lorsque nous exposerons les détails du système physiologique de Lacaze, nous indiquerons les grandes vérités qu'il a puisées dans cette idée-mère. Nous nous assurerons qu'il a très-bien saisi que la physiologie médicinale, celle qui est plus immédiatement applicable à la clinique, celle qui devait prendre naissance dans une École de médecine, et non dans le sein d'une Académie étrangère à notre art; que cette physiologie, dis-je, devait moins se perdre dans l'étude des détails d'une fonction particulière, que s'élever à des considérations générales sur les rapports des organes, dans l'exercice de leurs fonctions respectives, sur leur concours et leur harmonie. Nous prouverons qu'il a été un des premiers fondateurs de la physiologie du système entier; physiologie qui est une des découvertes de notre École les plus importantes par la fécondité de ses principes et l'étendue de ses résultats.

Il faut l'avouer, Lacaze n'était point un esprit

du premier ordre; et quand il l'eût été, il n'eût point échappé à l'influence imprescriptible des idées régnantes ; on le voit mêler aux conséquences immédiates de l'observation la plus profonde, les hypothèses les plus arbitraires. Ces hypothèses sont toujours puisées dans les idées mécaniques du temps: ce sont des mouvemens de ressort, de vibration, d'élasticité physique, qui animent le corps vivant. Le mouvement se communique, se suspend et se renouvelle ; il se renforce et s'affaiblit, toujours par des procédés mécaniques ; les fibres se tiraillent, s'entraînent ou se balancent. Cependant tout annonce que la nouvelle logique va se perfectionner de plus en plus, et qu'elle avancera tous les jours la révolution que Sauvages a commencée. Les mécaniciens sont réduits au silence; battus de proche en proche, ils ont été obligés d'abandonner le champ de bataille; ils ne gardent l'empire de la science, que parce qu'aucune autre secte ne se présente pour prendre leur place. Le trône de l'opinion est vacant, du moins il en est ainsi dans notre École qui, dès ce moment, semble abandonner les autres Écoles d'Europe dont elle ne peut plus partager les principes; dès-lors elle se porte en avant et marche à grands pas par des voies qui lui sont propres, malgré les réclamations vives des traîneurs, qui prétendent toujours qu'elle s'égare. Le temps seul justifiera les hardiesses de l'une ou les réclamations des autres, et sa sentence sera aussi promptement exécutée de part et d'autre qu'elle sera équitable.

Bordeu paraît, il assure à jamais le sort de la nou-

velle méthode; il veut, il ordonne, avec l'ascendant de l'esprit et du génie, que l'on étudie l'homme dans toutes les phases de son existence physique. Toujours il a recours à l'observation des phénomènes soit physiologiques, soit pathologiques; et de même que Locke avait créé la méthaphysique, en l'arrachant aux principes abstraits au moyen desquels on l'avait cultivée jusqu'alors, et en la soumettant à l'observation directe des phénomènes; de même, par ce procédé, Bordeu établit sur ces véritables bases la science de l'homme et crée la doctrine de l'organisme. Profond anatomiste, il rattache les idées métaphysiques de Stahl et de Sauvages à l'étude de l'organisation, et leur prête ainsi un point d'appui. Il imagine un système mixte qui fait le passage des théories métaphysiques aux théories dynamiques ou à la doctrine des propriétés vitales. Il admet le sentiment et le mouvement comme propriétés inhérentes à la fibre animale, augmentées, dirigées et éclairées par l'âme immortelle. Ceux qui ont admiré les découvertes de ce grand homme, n'ont pas toujours peut-être assez apprécié la source où il les avait puisées. Il est d'autant plus important de tenir compte au génie des procédés qu'il emploie, que ce sont eux qui le distinguent et le caractérisent. Bordeu me paraît plus grand encore par la manière dont il a conçu que l'on devait étudier la science des êtres vivans, que par les belles découvertes de détail qui ont été le résultat de cette manière de philosopher.

C'est d'après les observations physiologiques et

pathologiques, qu'il vit que les organes sont animés de sentiment et de mouvement; qu'ils jouissent d'une vie propre ; qu'ils sont liés les uns aux autres, d'abord en départemens plus ou moins étendus, et enfin en un seul tout. C'est de ce point, le plus élevé de la science, qu'il étudia la marche des maladies et qu'il les compara au mécanisme des sécrétions.

Pour s'assurer de la révolution que Bordeu opéra dans la logique médicinale, l'on n'a qu'à rapprocher ses ouvrages et ceux de sa nombreuse École, de ceux qui paraissaient à la même époque. C'est ce qu'a très-bien fait Robert, son disciple.

Voici ce qu'il disait en 1766 : « Je dois observer que le goût de la médecine commence à s'épurer; on voit, avec regret, les jeunes médecins occuper un temps précieux à la discussion de mille questions frivoles, qui ne peuvent contribuer à l'avancement de la médecine. Les médecins, désabusés pour la plupart de la vanité des systèmes, s'accordent à regarder leur science comme une science fondée sur des faits, et ils ont honte de la voir travestie par les faux brillans du raisonnement emprunté de la physique expérimentale (1). »

L'on se convaincra que l'observation directe des phénomènes vivans était singulièrement négligée avant Bordeu, que l'on faisait toute la science avec quelques principes généraux de mécanique appliqués à ces phénomènes, considérés toujours d'une manière

---

(1) Traité des principaux objets de méd., *disc. prél.*, *p. xxxjij.*

vague et générale, jamais dans ces détails qui seuls révèlent et éclaircissent la vérité. Leurs auteurs perdaient tout leur temps à faire ressortir les rapports imaginaires de ces principes mécaniques avec les phénomènes : chose tellement difficile par elle-même, qu'elle les occupait tout entiers.

Lorsque l'on veut juger une doctrine et apprécier l'influence qu'elle a eue sur les progrès d'une science, il faut lire successivement, et dans l'ordre de leur publication, les ouvrages qui ont précédé et suivi l'introduction de cette doctrine. Dès-lors on voit naître celle-ci, et l'on peut mesurer sans exagération les pas qu'elle a fait faire à la science. A s'en tenir à des idées *à priori*, ou à des considérations générales, c'est le moyen de n'avoir aucune notion claire et exacte. C'est pour avoir omis ce précepte, que tous les jours on attribue à une doctrine ce qui ne lui appartient nullement.

Depuis Bordeu, l'École de Montpellier a marché d'un pas ferme et assuré dans les voies qu'il lui avait ouvertes. L'on doit avoir cette circonstance toujours présente à l'esprit, lorsqu'on veut saisir la manière générale de notre École. Celui qui veut connaître franchement une doctrine, doit se placer dans le même point de vue, pour se convaincre si l'on ne s'est point mépris sur les objets que l'on a cru apercevoir de ce point. C'est par ce moyen que l'on verra comment tel principe de l'École de Montpellier, qui n'est pas démontré ou qui est même combattu par les expériences faites sur les animaux vivans ou par les analogies les plus

probables de l'anatomie comparée, lui semble suffisamment établi, si elle peut lui donner pour appui l'observation médicale. C'est par là encore que l'on peut expliquer quelques préventions injustes, ou des craintes exagérées que les parties intéressées n'ont pas toujours l'indulgence de pardonner.

Quant au système pathologique, il éprouva, à cette même époque, une très-grande révolution, à ne le considérer toujours, comme nous le faisons ici, que sous le rapport de la philosophie médicale. Bordeu, en recommandant l'observation, en rétablissant le naturisme sur ses véritables bases, rappela la médecine hippocratique dont les hypothèses mécaniciennes avaient tant écarté les esprits; et il n'y eut pas jusques aux derniers détails de la thérapeutique, qui ne se ressentissent des changemens généraux. Il remit la médecine au point où Hippocrate l'avait laissée, et permit tous les développemens ultérieurs dont on l'enrichit dans la suite. Ce fut Bordeu qui resserra la chaîne qui liait l'École de Montpellier à celle de Cos; chaîne qui, sans se rompre, s'était plus d'une fois relâchée, et dont on avait peine à saisir la continuité.

Suivons un peu les développemens de la méthode de Bordeu dans les ouvrages de ses disciples les plus célèbres. C'est d'autant plus nécessaire, qu'entraîné par la vivacité de son esprit, le maître négligea de résumer sa logique et ses principes fondamentaux. L'illustre Fouquet fut un des premiers à se charger de ce soin. Il donna une place à la nouvelle doctrine

dans le Dictionnaire Encyclopédique (1) ; ce qui annonçait déjà le rang qu'elle jouait dans la science et l'influence qu'elle obtenait. Fouquet eut le tort sans doute, comme on le lui a reproché, de rapporter tous les phénomènes de l'économie vivante à une seule force vitale, à la sensibilité. Mais il n'en est pas moins vrai que cette propriété embrasse un nombre immense de phénomènes, qu'elle ouvre presque toujours la série de nos fonctions, et met en jeu toutes les autres propriétés vitales. La sensibilité devait frapper les premiers regards des premiers observateurs de la nature vivante.

Fouquet appuie toujours ses dogmes sur un grand nombre de faits, empruntés sur-tout à la médecine - pratique : tel était le caractère de la secte ; mais nous convenons aussi qu'il hasarda plus d'une hypothèse. L'on ne lui rendrait point justice, si l'on comparait sa marche libre et quelquefois même égarée, à la marche sévère et quelquefois même gênée que l'on suit aujourd'hui. Pour apprécier toute l'excellence de sa méthode, l'on doit la rapprocher de celle qui régnait à la même époque en Europe.

En outre, Fouquet a le défaut propre à l'École entière de Bordeu, défaut qui se rattache peut-être à l'influence du climat méridional sous lequel elle s'était formée. Une imagination ardente, spirituelle et poétique, donne presque toujours une forme positive à ses conceptions les plus abstraites : il

(1) Art. *Sensibilité*.

personnifie, il réalise tout. Il était d'autant plus porté à saisir ces fantômes, qu'il lui avait paru à propos de rechercher l'essence ou la nature de la sensibilité. Il veut remonter aux causes, et par voie de conjecture, il se permet des hypothèses plus ou moins gratuites. Suivons le fil qui l'égare dans ce labyrinthe.

La sensibilité consiste essentiellement dans une intelligence purement animale, qui discerne l'utile et le nuisible des objets physiques. La mobilité n'est que l'expression muette du sentiment, c'est-à-dire, l'impulsion qui nous porte vers un objet, ou nous en éloigne. Ainsi l'araignée se contracte toute en elle-même; les limaçons retirent soudainement leurs cornes, lorsqu'ils se sentent piqués ou blessés : au contraire, ces mêmes animaux se dilatent, s'épanouissent, pour ainsi dire, à l'approche des objets qu'ils reconnaissent leur être utiles ou qui flattent agréablement leur sensibilité. Dans le plaisir, l'âme sensitive semble vouloir s'élargir, s'amplifier, pour présenter plus de surface à la perception.....; c'est un principe sentant et se mouvant en soi, une âme corporelle.....; tous les mouvemens de l'animal sont inspirés par la sensation intime de son existence, et dirigés par le désir de son bien-être.... Deux contraires, l'âme et le corps ne peuvent être associés que par un milieu, c'est l'âme sensitive..... L'âme sensitive peut être considérée comme une dépendance de l'âme du monde, admise par les Stoïciens : elle est la silique de l'âme raisonnable. S'il faut se décider sur ces ma-

tières par le nombre et le poids des autorités, on sera porté à croire que la sensibilité ou l'âme sensitive est substantielle et non simplement formelle. Cela posé, et en n'adoptant ces opinions qu'à titre de théories lumineuses, et à quelques égards même sublimes, il est à présumer que cette substance est un composé d'atomes subtils et légers comme ceux du feu, non de ce feu grossier et destructeur, appelé *feu élémentaire*, mais une émanation d'un principe plus sublime, ou le feu intelligent des Stoïciens. »

« Ces atomes ainsi animés s'insinueront dans la texture de certaines parties du corps, disposées à les admettre, en sorte qu'on pourrait se représenter l'assemblage distributif de ces atomes comme un tout figuré ou modelé sur l'ensemble de ces mêmes parties. Cette forme du principe sensitif est justifiée par ce qui s'en manifeste dans les passions. C'est, en effet, le relief de cette âme qui semble varier celui du corps sous des caractères relatifs aux affections qu'elle éprouve ; souvent même ces caractères restent représentés sur certaines parties, quelques momens après la mort ; ce qui rend plus qu'applicables à des êtres réels les expressions figurées des historiens et des poètes, comme par exemple le *Relictæ in vultibus minæ* de Florus, *lib. I*, et le *e morte anco minaccia* du Tasse. De tout ce que nous venons de dire, il suit qu'on peut regarder le sentiment, dans les animaux, comme une passion physique ou de la matière, sans qu'il soit besoin, pour rendre raison des spasmes affreux que peut causer un stimulus même

léger, de recourir à l'âme spirituelle, qui juge ou estime les sensations, comme le prétend Stahl... C'est donc une condition inséparable de l'état d'animal, que celle de percevoir ou de sentir matériellement, comme on dit, ou dans sa substance. L'âme raisonnable peut sans doute ajouter à ces sensations par des circonstances morales; mais, encore une fois, ces circonstances n'appartiennent point à l'animal considéré comme tel, et il est même probable qu'elles n'ont point lieu chez plusieurs. Restera toujours cette différence entre l'homme et la brute, que, dans l'homme, la sensibilité ou l'animalité est dirigée ou modérée par un principe spirituel et immortel qui est l'âme de l'homme, et que, dans la brute, elle tient à un être moins parfait et périssable appelé *instinct* ou *âme des bêtes.* »

L'on doit remarquer ici que Fouquet ne voulait pas de l'hypothèse de Stahl, et qu'il l'adopte cependant malgré lui et sans s'en douter. Il rapporte seulement à l'âme sensitive les phénomènes que Stahl attribuait à l'âme spirituelle, non pas en tant que raisonnable, mais en tant qu'animée de forces sensitives dirigées par l'instinct; ce qui revient à peu près au même, tant il est vrai que, lorsque l'on sort des faits pour se perdre dans la recherche des causes, on ne sait trop où l'on arrivera !

Nous insistons à dessein sur les erreurs qui ont échappé à notre École et sur les hypothèses qu'elle a pu se permettre, soit pour l'instruction de ceux qui continueront sa doctrine, soit afin de donner

à chaque instant au lecteur la garantie de notre impartialité.

L'on peut encore étudier avec fruit la manière de philosopher de Bordeu, dans les *Recherches physiologiques et philosophiques sur la sensibilité ou la vie animale.* Par cet ouvrage, écrit avec autant d'esprit dans l'expression que de profondeur dans la pensée, M. Desèze ne contribua pas peu à répandre la doctrine de Bordeu, et l'on regrette, en le lisant, que ce médecin estimable n'ait pas continué une carrière dans laquelle il était entré avec tant d'éclat, et qu'il n'ait pas suivi dans ses progrès ultérieurs une révolution à laquelle il avait coopéré avec tant de gloire.

Il me paraît que, dans l'ouvrage de M. Desèze, la nouvelle logique prend plus d'assurance et de fermeté, et sous ce rapport il doit nous arrêter quelques instans, malgré la marche rapide à laquelle nous nous sommes astreints, nous occupant, dans cette partie de notre travail, moins d'exposer les principes de chaque auteur que sa manière de philosopher, et les dogmes fondamentaux qui en ont été le résultat.

Il commence ses recherches par attaquer le mécanicisme : tel était l'usage consacré pour tous les ouvrages qui sortaient de notre École à cette époque. L'on n'a pas assez vu que si le mécanicisme est tombé, c'est à elle que la science doit sa chute. D'ailleurs, on a toujours aimé un peu à *ferrailler* dans notre École, c'est encore un des effets du climat ; et puis, nous l'avons déjà dit, depuis

quelque temps nous nous piquons de nous porter en avant, on en a ici la preuve évidente ; les traîneurs nous tiraillent et nous harcèlent, nous les aiguillonnons, nous voudrions les débarrasser de l'équipage qui les surcharge, et les empêche de nous tenir pied (1).

« Le principe des mécaniciens est-il vrai ? Le corps humain est-il une machine stato-hydraulique? Y a-t-il du sentiment dans une machine? Y a-t-il une mobilité spontanée? Le premier mobile n'est-il pas étranger aux rouages qu'il fait mouvoir? Est-on bien sûr, d'ailleurs, qu'il y ait une physique dont les lois puissent embrasser tous les corps naturels? La vraie philosophie doit-elle toujours généraliser les causes, et restreindre la nature aux seules manières d'agir analogues à nos conceptions ? Pourquoi n'accorderions-nous pas aux corps animés une physique particulière? Les facultés qu'on remarque en eux, et qu'on ne remarque qu'en eux, n'annoncent-elles pas qu'ils font une classe à part, qui a ses lois d'action, ses lois de mouvement, indépendantes de celles qui dirigent les autres corps ? La sensibilité, qui est leur premier ressort, a-t-elle le

---

(1) Certains amours-propres pourront être blessés par le nôtre, et on ne manquera pas peut-être de nous en faire un crime. Les personnes charitables s'apercevront, j'espère, que je ne parle pas ici pour mon propre compte, quoique je me serve d'une expression qui m'identifie avec mes maîtres. Ce n'est que pour la commodité du langage, et de la même manière qu'un tambour parle des victoires de son général, comme s'il y avait coopéré de tout autre façon qu'en faisant un peu de bruit.

moindre rapport avec les forces motrices connues? A-t-elle une marche que l'on puisse calculer? Quoi! une machine active et sensible dans toutes ses parties, pourra être comparée à une machine inactive, insensible, morte, dont une force étrangère meut tous les ressorts! Jetez les yeux sur la marche des maladies, sur le travail de la coction, sur les mouvemens tumultueux des crises, sur les sympathies de tous les organes, sur les dépôts critiques, sur les métastases; sont-ce là des phénomènes concordans avec les lois physiques admises dans l'économie animale, et n'annoncent-ils pas un agent conservateur, qui modifie à son gré tous les mouvemens vitaux pour le plus grand avantage de l'être qui reçoit de lui le sentiment et la vie? »

« L'esprit humain, lassé de l'erreur, se repose enfin du mouvement rapide qui l'avait si long-temps entraîné vers elle; il fuit, dans les sciences, les hypothèses ingénieuses qui, presque toujours, ne sont fondées que sur de fausses applications; il veut monter des faits aux principes, et non descendre des principes aux faits. Grâces à la révolution générale qui s'est opérée dans toutes les branches de la philosophie naturelle, le règne de l'observation renaît; on s'occupe à rassembler les faits, à suivre la marche de la nature, à épier ses mouvemens secrets; et de là naîtra, sans doute, une théorie plus lumineuse, la seule vraie, la seule qui éclaire la pratique, et qui en soit éclairée à son tour (1). »

(1) Recherch. pag. 16.

Voici comment il s'exprime sur l'opinion de Stahl, qui, à cette époque, faisait tant de bruit à Montpellier, et comment il croit devoir la modifier : ce passage est très-important pour montrer les rapports et les différences qui existent entre les deux doctrines. « La théorie de Stahl est simple et étendue; elle joint à la fécondité des détails l'unité du principe; si elle n'a pas séduit tous les esprits, c'est qu'ils ont été rebutés par le style barbare de son auteur : elle a eu pourtant pour partisans des hommes célèbres, qui l'ont exposée dans un jour plus favorable. Les difficultés qu'on a faites ne tombent que sur le premier mobile que Stahl a choisi ; mais plus on méditera le fond de cette doctrine, plus on en sentira la vérité. Ainsi, en admettant un autre principe que l'âme pour diriger toutes nos fonctions, principe intimement uni avec elle, mais qui ne jouit pourtant pas des mêmes attributs, on résout une partie des objections qui combattent le Stahlianisme (1). »

Il est évident qu'ici, comme dans le Stahlianisme, on reçoit la nécessité d'un principe pour diriger nos fonctions, et les faire concourir à un but commun ; on cherche à expliquer ces fonctions, on les attribue à une cause positive et absolue. Le dogme fondamental du Professeur de Halle est admis, on ne s'écarte du système général que par quelques différences secondaires qui doivent avoir cependant, dans la suite, de très-grandes et très-heureuses influences. D'après cette manière de raisonner,

(1) *Id.* p. 59.

l'on se jetterait bientôt dans des hypothèses qui altéreraient les résultats des meilleures méthodes, l'on s'efforcerait vainement de pénétrer dans l'essence des choses.

« Si, dans la nuit profonde qui nous environne, nous osions toucher au voile qui couvre l'essence des choses, nous ne serions pas éloignés de croire, avec les Stoïciens, en nous restreignant pourtant dans les bornes qu'ils ont négligées, que la matière ne peut passer, par des progrès sensibles, de l'état d'inertie ou de mort à l'état d'activité ou de vie, qu'en admettant dans son sein une substance qui lui est étrangère, et qui contient en elle des facultés vitales. Cette substance, qui ne peut être conçue, unissant les propriétés d'un esprit pur aux propriétés de la matière, parce que ces deux sortes d'êtres sont d'une nature opposée, peut cependant avoir, sous une forme matérielle, des propriétés dont la matière ordinaire ne jouisse pas. On peut croire que les facultés qu'elle a en puissance ne sont réduites en acte que dans les corps dont l'organisation en favorise l'exercice ; elle déploiera, par exemple, dans les minéraux et dans toutes les masses de matière brute qui, d'après la configuration de leurs molécules intimes, ou d'après le plan initial de celui qui créa tout, ne peuvent recevoir les qualités d'une nature vitale; elle déploiera, dis-je, une simple force d'attraction dans la masse totale, ou d'affinité dans les agrégés de ces corps.... »

« Dans les végétaux, le principe du mouvement général manifeste une nouvelle puissance; les lois

qui en ont combiné le mécanisme et qui le soutiennent, se compliquent. Il faut que la sève circule pour nourrir tous les rameaux de la plante, qu'elle circule dans des routes tortueuses, et que néanmoins son cours soit toujours réglé. Ce suc peut s'altérer, se corrompre; il faut donc un principe conservateur qui agisse d'après un plan fixe, qui garantisse la plante des maladies qu'elle peut éprouver et de la mort qui la menace. Le fond de la vie végétale paraît être borné au mouvement tonique et à une sorte d'irritabilité obscure dans quelques-unes, assez manifeste dans les sensitives, etc. Cette espèce d'irritabilité des végétaux a bien pour cause la sensibilité à l'impression de la lumière, du fluide électrique, ou d'un stimulus quelconque; mais cette sensibilité n'est qu'individuelle, elle ne donne pas la conscience des perceptions qui n'appartient qu'à l'animal; elle veille seulement à la conservation de l'individu; elle lui fait exécuter toutes ses fonctions.....»

« Le même principe, se combinant avec des corps doués d'une organisation moins simple et bien plus délicate, accroît encore le nombre des propriétés qu'il a développées dans les autres règnes. Il unit, dans les animaux, à cette force d'attraction, de combinaison dont jouissent les minéraux, qui réside dans les élémens particuliers qui les composent, et à l'irritabilité des végétaux, la sensibilité, faculté précieuse qui seule établit l'excellence du système animal, et lui fait occuper la place la plus honorable parmi les merveilles de la création.....»

« Si l'homme tient à tous les règnes de la nature, s'il fait partie de l'ensemble des corps organisés, soit par les molécules matérielles dont l'union forme le tissu de ses organes, soit par ce germe vivifiant qui en dirige tous les mouvemens suivant des lois particulières, il en est séparé par un principe plus noble, rayon de l'intelligence divine, qui échappe aux vicissitudes des combinaisons de la matière, et va, quand le corps est détruit, se rejoindre au foyer céleste dont il est émané. »

« La substance vivante circule donc, comme la substance ignée, dans toute la matière; elle en anime toutes les formes, y déploie toutes ses facultés; c'est un germe indestructible, un véritable élément qui fait croître le corps auquel il s'attache... Ce feu ne s'éteint point, il pénètre de nouveaux corps, déploie de nouveau tous ses attributs, jouit dans ces nouvelles créations des avantages qu'il n'aurait plus dans des corps épuisés et languissans (1). »

M. Desèze sent cependant qu'il s'enfonce de plus en plus dans les ténèbres. « Ne scrutons pas plus avant, dit-il, dans l'essence du principe universel. La nature est un abîme dont l'homme mesure la surface, et dont Dieu seul sonde la profondeur. Dans des matières aussi obscures, et qui ne sont d'ailleurs que de pure spéculation, ne nous suffit-il pas d'avoir un point fixe; et ce point, c'est l'existence de ce mobile intérieur attaché à l'organisation, comme le germe à une matrice où il se déploie? Et pourquoi nous refuserions-nous à le

(1) *Id.* p. 73.

regarder comme une émanation de l'esprit de vie circulant dans tous les corps, si cette idée, très-probable en elle-même, ne nuit à aucune vérité, si elle sert à agrandir la sphère étroite de nos conceptions, et à faire briller à nos yeux, de couleurs plus vives, le tableau de l'Univers. L'homme peut-il concevoir rien de plus beau que ce qui existe ; et le plan le plus vaste qui s'offre à son intelligence, n'est-il pas nécessairement le plan qu'a suivi la puissance créatrice, ou celui qui en approche le plus (1) ? »

L'on voit avec quelle réserve M. Desèze s'engage dans toutes ces hypothèses : tel était déjà le caractère propre à son École. J'ai voulu rapporter tout au long ce passage remarquable pour faire voir comment on raisonnait à cette époque, et pour faire mieux apprécier les dangers de cette méthode séduisante. M. Desèze me paraît faire la nuance entre Bordeu et Barthez. Il avait été disciple de tous les deux, lorsque l'un portait sa gloire au plus haut degré, et que l'autre la commençait avec tant d'éclat.

Jusqu'ici les perfectionnemens successifs que l'École de Montpellier a introduits dans la science de l'homme, se réduisent aux trois chefs suivans: 1.° à l'affranchissement de la médecine, soumise jusqu'alors au despotisme de la physique et de la chimie (Sauvages, Bordeu); 2.° à l'observation plus attentive et plus étendue des phénomènes de l'état de santé et de maladie (Lacaze, Bordeu,

(1) *Id.* p. 88.

Robert); 3.° à la découverte de quelques propriétés fondamentales des êtres vivans, que l'on étudiait d'après les phénomènes et de toute autre manière qu'on l'avait fait. C'est ainsi que Bordeu avait rapporté tous les phénomènes vitaux au sentiment et au mouvement, et qu'il les avait déjà soumis à une analyse heureuse, quand il les avait considérés sous deux modes différens le mode latent ou caché, et le mode sensible ou manifeste. Il avait considéré les rapports de ces deux forces fondamentales et de leurs divisions, et avait enfin rattaché toutes les fonctions à ces deux phénomènes primitifs.

« En poussant, dit-il, aussi loin que possible les recherches sur la vie, on voit qu'elle consiste dans la faculté qu'a la fibre animale de sentir et de se mouvoir d'elle-même. Cette faculté, innée dans les premiers élémens du corps vivant, n'est pas plus étrange que le sont la gravité, l'attraction et la mobilité qui appartiennent à divers corps (1). »

L'on voit ici un essai de l'application de la méthode Newtonienne à la science des êtres vivans. C'est encore ainsi que Haller avait distingué les parties vivantes en irritables et en sensibles.

Cependant on ne sait pas recevoir en entier ces propriétés comme le résultat pur et simple de l'expérience, quoique l'on en ait bien la fantaisie; l'on y ajoute toujours quelque idée hypothétique, on se croit obligé d'en donner l'explication. On ne sait donc point encore où l'on doit s'arrêter,

(1) Bordeu, ouv. cit., vol. II, p. 924.

quoique l'on sache enfin où l'on doit tendre. Haller compare son irritabilité avec l'élasticité et les autres propriétés mortes, il les compare d'après des faits, il proclame leur différence essentielle ; et il persiste à croire qu'elle dépend du gluten de la fibre et de l'élasticité de celui-ci : ce qui ramène l'erreur qu'il s'est efforcé de détruire ; mais Haller est disciple de Boërhaave, et l'on connaît la force des premières habitudes. On le tracasse sur ce point, il se retire d'assez bonne grâce, il se retranche sur cette proposition générale que rien ne rend d'ailleurs plus assurée, quoiqu'elle soit plus vague, savoir, qu'en dernière analyse, l'irritabilité doit dépendre de la fabrique de la fibre (1). Les sécrétions, les excrétions et une foule d'autres phénomènes vitaux sont toujours expliqués par la chimie et la physique, dans sa grande physiologie, comme ailleurs.

Bordeu avait admis la sensibilité et la mobilité comme propriétés primitives : il les avait considérées comme purement vitales et inhérentes à la fibre animale, comme un des attributs caractéristiques de la matière vivante qu'il distingue de la matière morte. L'âme ne faisait plus que prêter sa lumière et sa vivacité à ces propriétés vitales. Le moment approche où l'École de Montpellier ne sera plus Stahlienne. Il avait encore mêlé ce Stahlianisme modifié à quelques opinions mécaniques du temps, la vibration des nerfs, etc. L'étude de ce système mixte est un exemple frappant de cette marche de

(1) Mém. sur la nature irritable et sensible. Tissot, vol. I, p. 82.

l'esprit humain que nous nous plaisons à signaler et à suivre. Les idées se perfectionnent par nuances; elles ne tranchent jamais les unes sur les autres.

On n'étudie plus maintenant les phénomènes vitaux d'après des hypothèses préconçues, comme l'avaient fait jusque-là les médecins anciens et modernes, ainsi que le prouve l'histoire de la première origine du système des quatre humeurs, du *calidum innatum*, du *laxum* et du *strictum*, du *chimisme*, du mécanicisme, de l'animisme, etc. On ne commence pas par l'hypothèse pour finir par les faits que l'on plie à celle-ci, bon gré ou mal-gré; mais on commence par les faits, et l'on finit trop souvent par l'hypothèse: ce qui est bien différent; les hypothèses de ce genre font beaucoup moins de mal, mais elles en font encore. Tel serait un homme qui voudrait se corriger de ses vices, et qui, faute de notions exactes sur la vertu, ou plutôt par la force de l'habitude seule, ne serait encore rien moins qu'un honnête homme, au moment même peut-être où il se glorifierait d'être un sage.

Voilà quel était l'état de la logique de la science de l'homme; et ce qu'il y a de remarquable, mais ce qui doit peu nous étonner, c'est que la logique de toutes les sciences présentait les mêmes espérances et les mêmes imperfections à cette époque. De toute part, on détruisait les hypothèses et l'on vantait l'observation; on ramassait des faits, et l'on pressentait déjà que, pour les *théoriser*, il ne fallait que les classer: seulement on n'était pas

encore bien fixé ni sur les bases, ni sur les règles de cette classification.

Ce fut au milieu de ces circonstances favorables, que se forma Barthez (1777-1778) (1). Il saisit avec génie que toutes les erreurs et les incertitudes de la médecine provenaient de ce qu'on n'avait pas pleinement suivi les règles de la bonne manière de philosopher dans la formation des dogmes médicinaux. Il vit qu'il ne fallait pas s'amuser à émonder quelques branches mortes et dégénérées du vieil arbre de la science; mais qu'on devait le transplanter sur un sol plus favorable, qui pût lui permettre tout son développement naturel, et lui rendre la fécondité dont il était susceptible.

« C'est en vain, dit-il (2) avec Bacon, qu'on espère de grands accroissemens dans les sciences, lorsqu'on se borne à y sur-ajouter ou à hanter les connaissances nouvelles sur les anciennes; mais il faut en reconstruire le système entier, depuis leurs premiers principes, si l'on ne veut y être toujours borné à un mouvement comme circulaire, qui ne permet que des progrès presque insensibles. »

Marchant ainsi sur les traces du chancelier d'Angleterre, le médecin veut avoir la gloire d'être compté au nombre des législateurs dans la science

---

(1) Dans cette partie importante de notre travail, nous avons dû nous servir très-souvent de la *Doctrine médicale de Barthez* par M. le professeur Lordat, ouvrage qui honore autant son auteur que le grand homme à la mémoire duquel il est consacré.

(2) Nouv. élém. de la science de l'homme, seconde édit., 1806, pag. 3.

des méthodes ; il donne plus de précision et de netteté à la philosophie de Bacon ; il la rend moins ambitieuse, et commence, si j'ose me servir de cette expression, à couper un peu les ailes de cet aigle hardi, toujours prêt à voler vers la recherche des causes premières. Barthez fit une réforme qu'appelaient les vœux de tous les savans de cette époque, qu'ils entrevoyaient, qu'ils embrassaient même, mais qu'ils n'étraignaient pas peut-être avec assez de force pour qu'elle ne leur échappât bientôt.

La philosophie naturelle (1) a pour objet la re-

---

(1) La philosophie de Barthez est exposée dans le *discours préliminaire* des Nouveaux élémens, dans les notes correspondantes et dans plusieurs passages de ses ouvrages. Je recommande ces divers morceaux à l'attention du lecteur ; je conviens qu'ils sont abstraits et obscurs, mais, au fond, ils sont très-courts et pas aussi difficiles à entendre qu'on le suppose, pourvu qu'on se dépouille de ses préjugés pour adopter un moment la manière de voir de Barthez. J'ose assurer le lecteur qu'il sera amplement dédommagé des peines qu'il aura prises en ce genre. Il ne s'agit point ici d'un systématique dont les opinions n'intéressent que les curieux, il s'agit d'un très-grand médecin qui affiche la prétention de réformer la science sur les principes de la bonne manière de philosopher, et qui semble l'avoir légitimée. Dans le temps, nous comparerons le discours préliminaire des Nouveaux élémens, avec les beaux prolégomènes de l'anatomie générale ; et l'on verra quelle différence dans la force de tête et dans la pureté des principes ! Je ne connais aucun morceau de ce genre dans aucun ouvrage de médecine. On lira encore avec le plus grand fruit, dans les mêmes vues, la *Doctrine médicale de Barthez*, pag. 119-140, et *passim* ; les Nouveaux conseils sur la manière d'étudier la physiologie de l'homme ; l'Éloge funèbre de Dumas, par M. Prunelle, pag. 16-22 et *passim*. Ce dernier discours est remarquable par la franchise et la sage liberté avec lesquelles un professeur de l'Ecole de Montpellier s'exprime sur le compte

cherche des causes des phénomènes de la nature, bien différente de l'histoire naturelle, qui ne s'occupe que de l'exposition de ces mêmes phénomènes. La philosophie naturelle classe et généralise les faits : elle seule crée la science. L'expérience ne peut nous faire connaître ce en quoi consiste essentiellement l'action des causes, même les plus simples ; par exemple, nous ne savons pas par quel mécanisme intérieur le mouvement se communique dans l'impulsion ; comment un corps élevé en l'air et abandonné à lui même est ramené vers la terre. Nous ne pouvons que constater les effets, les résultats de ces causes, l'ordre de succession des phénomènes entre eux, les lois auxquelles ils se montrent soumis. On entend donc par *cause*, ce quelque chose d'inconnu pour nous, mais qui n'en existe pas moins, et qui fait que tel phénomène vient toujours à la suite de tel autre, ce lien secret des phénomènes, dont nous ne voyons que les apparences et le jeu extérieur. Il est donc évident que nous n'avons aucune idée, aucune conception de la causalité en général, ni d'aucune cause en

---

d'un collègue, la gloire et l'orgueil de son Ecole. Pour ce qui me regarde, je me suis servi des propres expressions de Barthez, afin de présenter sa doctrine avec plus de pureté, me réservant seulement le droit de les étendre, lorsqu'elles me paraissent avoir besoin de ce secours. Il est possible qu'après toutes ces lectures et toutes ces explications, il y ait tel passage particulier que l'on ne comprenne pas ; mais, s'il en était ainsi de l'ensemble des dogmes, ce qui est le point important, ne pourrions-nous pas accuser la bonne foi d'un lecteur prévenu, si d'ailleurs il avait une intelligence ordinaire.

particulier. Barthez pense seulement que nous sommes forcés d'admettre la possibilité de la causalité comme fait fondamental de la philosophie des sciences, et qu'il faut nécessairement établir que les effets, quels qu'ils soient, reconnaissent des causes. Ses prétentions en ce genre ne vont pas au-delà.

Il suit de ces principes, que nous ne pouvons connaître les causes que par les lois que l'expérience consacre sur leur action. Nous ne pouvons pas voir directemenr les causes, nous n'avons aucun sens, aucune faculté qui nous mette en rapport avec elles, nous ne pouvons les étudier qu'à travers leurs effets.

On peut donner à ces causes générales, qu'il appelle *expérimentales*, les noms synonymes et pareillement indéterminés de *principe*, de *puissance*, de *force*, de *faculté*, etc. Ces mots ne désignent par eux-mêmes que l'admission présumable des causes en général; ils ne disent rien sur leur nature et leur mode d'action.

Toute explication des phénomènes naturels ne peut en indiquer que la cause expérimentale prise en ce sens. Expliquer un phénomène, se réduit toujours à faire voir que les faits qu'il présente se suivent dans un ordre analogue à l'ordre de succession d'autres faits qui sont plus familiers, et qui dès-lors semblent être plus connus.

C'est ainsi, qu'après avoir trouvé que la pesanteur et la force centripète de la lune suivent une même loi dans leurs effets, Newton a dit que leur cause commune est la gravitation.

L'état présent de chaque science naturelle doit y faire admettre un certain nombre de causes expérimentales qui correspondent à la comparaison analytique des phénomènes et de leurs lois. Il est également nuisible à la marche de cette science, d'y trop étendre le nombre de ces causes, ou de le trop resserrer. Les anciens ont eu trop de facilité à multiplier, dans l'étude de la Nature, le nombre des causes expérimentales. Ils ont introduit souvent une cause ou faculté nouvelle, pour rendre raison des phénomènes qu'ils auraient pu expliquer, par leur analogie avec d'autres phénomènes dépendans des facultés qu'ils avaient déjà admises.

Ils ont aggravé encore cette multiplication vicieuse des causes données par l'expérience, lorsque, au lieu d'énoncer simplement une de ces causes, ils l'ont définie par une affection morale ou autre, qu'ils ont supposée arbitrairement dans un principe inconnu. C'est ainsi qu'ils ont donné pour cause de l'ascension de l'eau dans les pompes, l'horreur du vide, qu'ils attribuaient à la Nature ou au principe universel.

Les modernes ont porté trop loin leurs préjugés sur l'imperfection de la philosophie ancienne; elle n'est pas repréhensible pour avoir établi des causes ou des facultés occultes, mais elle l'est pour n'avoir pas limité le nombre de ces facultés, d'après l'état présent des connaissances positives sur les résultats des faits.

La plupart des modernes sont tombés dans un

défaut opposé, en diminuant, dans les sciences naturelles, le nombre des causes expérimentales, fort au-dessous de celui qu'indique l'observation. Quelques-uns d'entre eux ont voulu rapporter toutes les forces motrices des corps à la seule force de communication du mouvement par l'impulsion ; et ils ont ainsi voulu réduire à une seule force, les facultés occultes des anciens, qu'ils croyaient d'ailleurs pouvoir détruire. Mais ce n'est qu'en multipliant de vaines hypothèses, qu'on peut diminuer à ce point le nombre des causes expérimentales.

Dans toute science naturelle, les hypothèses qui ne sont pas déduites des faits propres à cette science, mais des faits empruntés à une science plus ou moins étrangère, sont contraires à la bonne méthode de philosopher. Il serait absurde, pour voir un objet, d'en regarder un autre dont on n'aurait pas prouvé l'identité avec le premier ; ce serait aller à Londres pour savoir ce qui se passe à Paris. C'est cependant ce qu'on a presque toujours fait dans la science médicale ; au lieu d'étudier les êtres vivans dans les phénomènes qui leur sont propres, on les a considérés dans les corps privés de vie. Encore un coup, c'est tourner le dos à un objet pour le mieux voir. On croyait, il est vrai, qu'il y avait analogie entre les uns et les autres ; mais c'était cela même qu'il fallait préalablement établir, et dans ces vues il fallait commencer par étudier les phénomènes vitaux en eux-mêmes. On a suivi la marche inverse, et quelque vicieuse qu'elle paraisse, elle était cependant na-

turelle; l'esprit humain va toujours du connu à l'inconnu, il a dû passer ainsi de la physique et de la chimie à la physiologie.

Lorsque l'on veut deviner la nature par des hypothèses où l'on emploie des principes étrangers aux faits qui sont l'objet de cette science, on néglige ou on altère ces faits, selon qu'ils se refusent ou qu'ils s'accommodent à ces hypothèses.

C'est en combinant et en calculant, c'est-à-dire, en déterminant le nombre respectif des faits bien observés qui se rapportent à chaque cause générale ou faculté expérimentale une fois établie, qu'on parvient à la découverte des lois secondaires de cette cause. Ainsi, ces lois secondaires ne sont que le résultat des faits arrangés d'après leurs grandes et légitimes analogies.

Il est évident que, d'après cette manière de philosopher, on ne prend aucun engagement avec aucune idée préconçue, pas même avec les dogmes qu'on est parvenu à établir. L'on peut changer les causes expérimentales elles-mêmes, si, par une comparaison analytique plus exacte de leurs lois, l'on juge convenable de les classer différemment.

On n'admet aucune notion intermédiaire entre les phénomènes, pour leur servir de lien et de moyen d'explication. On déclare formellement qu'on ne veut ni qu'on ne peut pénétrer dans leur mécanisme intérieur. On se croit obligé seulement de reconnaître que ces phénomènes, auxquels on est remonté graduellement et en suivant leur succession, doivent avoir une cause; on proclame l'existence générale

de cette cause ; on ne dit rien sur sa nature, ni sur son mode d'action ; tout ce dont on est assuré, c'est qu'elle agit. On étudie cette action d'après les résultats de cette action même : résultats que l'on rédige en lois générales ou particulières.

Mais, dira-t-on, pourquoi s'arrêter à telle ou telle force, à l'attraction, par exemple, pour les corps physiques ? Parce que, au-delà du fait qu'elle est censée produire, je ne vois plus rien ; parce que ce fait me paraît seul de son espèce, qu'il ne peut être comparé à aucun autre ; du moins il en est ainsi dans l'état actuel de la science. Car, si un examen ultérieur de la Nature faisait découvrir un phénomène antérieur à l'attraction ; dès-lors celle-ci ne deviendrait qu'un effet secondaire, et il faudrait créer un mot qui exprimât la nouvelle faculté que le nouveau phénomène supposerait.

Comme cette méthode est très-abstraite, comme elle demande un esprit dégagé de toute espèce de prévention et même des préjugés les plus naturels, ou consacrés par les habitudes les plus fortes, il faut convenir qu'il n'est pas très-facile de la concevoir, et moins encore d'en faire l'application aux détails des sciences ; mais cependant elle devient très-simple une fois qu'on l'a saisie, et très-avantageuse quand on sait s'en servir.

Elle avait été entrevue, il est vrai, par Bacon, dans son dogme fondamental, quoique ce grand homme me semble avoir plus insisté sur les moyens logiques, que sur le but définitif de la science qu'il a placé beaucoup trop haut, dans la

région des causes transcendantales et premières, c'est-à-dire, au sein même des ténèbres. Elle avait été sur-tout suivie par Newton, et mieux encore par ses nombreux disciples, qui chaque jour lui faisaient faire de nouveaux progrès. Elle était, si l'on veut, une conséquence des principes du Chancelier d'Angleterre ; mais je ne crains pas d'affirmer qu'elle n'avait jamais été établie, avant Barthez, d'une manière aussi précise et aussi formelle, qu'elle n'avait jamais été mise en pratique aussi franchement, et qu'elle ne l'avait été encore que par rapport aux sciences physiques, beaucoup plus faciles à étudier que les sciences physiologiques.

A voir comment cette méthode a été appliquée aux sciences, et sur-tout à l'étude des êtres vivans, j'ose déclarer que même aujourd'hui elle est méconnue en partie par un grand nombre de philosophes très-recommandables. Pour s'en assurer, on n'a qu'à faire attention à la manière dont la plupart des médecins proposent les divers problèmes physiologiques, et aux solutions qu'ils prétendent en donner. Les détails ultérieurs que nous aurons à présenter éclairciront ce point important de philosophie médicale, et justifieront ces reproches.

Dans la recherche des lois secondaires d'une cause ou faculté expérimentale, l'on doit employer le nom de cette faculté, préférablement à tout autre. Ainsi, par exemple, je dois me servir du mot de *sensibilité*, lorsque j'étudie les lois de cette propriété, quoique cependant je ne sache pas ce que c'est que la sensibilité. Cette dénomination a pour

moi un sens vague et indéterminé, elle ne spécifie rien sur la nature de cette force ; je dois l'employer cependant pour m'empêcher de me jeter dans quelque hypothèse que ce soit. Alors, je puis étudier les phénomènes avec pureté, et selon leurs analogies les plus légitimes; mon esprit n'est embarrassé par aucune prévention. Encore un coup, les mots de ce genre n'indiquent rien par eux-mêmes, ils ne signalent que la cause inconnue des phénomènes. Si on y ajoute une autre idée quelle qu'elle soit, et quelque problable qu'elle paraisse, ce ne peut être qu'une hypothèse, qui sera la source féconde de mille erreurs. Ce ne sont que des moyens artificiels de classification, qui ne sont destinés qu'à fixer la pensée sur certains points de vue, afin qu'elle ne s'égare point dans les vaines illusions de l'esprit : ils ne doivent avoir d'autre sens que celui que leur donnent les faits eux-mêmes. Que le sens ajouté soit formel et décidé, ou indéterminé et vague, que ce soit une idée positive ou une simple conjecture, une conception subtile ou grossière, métaphysique ou mécanique, on ne la recevra jamais sans de graves inconvéniens, selon nous.

Ces mots remplissent les mêmes fonctions que les x et y dans les mathématiques. Ces lettres n'expriment aucune valeur par elles-mêmes ; mais elles tiennent heureusement la place d'une valeur arbitraire et erronée, que l'on prendrait nécessairement, si l'on croyait devoir commencer le problême par une solution approximative, et si l'on

faisait entrer celle-ci dans les calculs, qui par cela seul deviendraient de plus en plus inexacts. Ils permettent la suite des calculs qui doit conduire à la solution véritable. C'est ainsi que la dénomination de *sensibilité* ne signifiait pas grand'chose, quand je m'en suis servi pour la première fois ; mais lorsque, à l'aide de ce mot, j'ai eu étudié tous les faits relatifs à la sensibilité, que j'en ai eu établi les lois générales, ce mot me les rappelle à la fois : il les réunit en un seul faisceau, les empêche de s'isoler et de se perdre dans les hypothèses : ce qui serait arrivé inévitablement, si j'avais commencé par prendre une idée plus décidée de la chose. « Une solution indéterminée abrège donc le calcul analytique des phénomènes, comme le dit Barthez, calcul dans lequel on ne peut substituer aucune explication qui ne soit hypothétique, et qui ne rende les propositions où on la fait entrer incertaines ou fausses (1). » On voit dans quel sens il a pu dire qu'il est utile d'employer le nom d'une cause ou faculté expérimentale, comme si cet élément était connu.

Tels sont les dogmes fondamentaux, à l'aide desquels on doit entendre le langage de ce grand philosophe, toutes les fois qu'il exprime une cause quelconque. Nous allons voir comment Barthez a suivi l'application de ces dogmes.

« D'après ma manière de raisonner, dit-il, je donne le nom de *principes* aux causes générales des phénomènes du mouvement et de la vie, qui ne

(1) Ouv. cit., vol. I, *disc. prél.*, p. 15.

sont connues que par leurs lois que manifeste l'observation. Je n'entends désigner par ce mot que le commencement, l'origine, le principe de ces phénomènes, qui existe, quel qu'il soit. Ainsi, j'appelle *principe* du mouvement, les causes qui produisent les mouvemens de la matière morte. Dans l'état actuel des sciences physiques, ces causes expérimentales sont l'impulsion, l'attraction ou la gravité, l'élasticité, l'affinité chimique; l'expérience ne nous conduit pas au-delà de ces phénomènes primitifs, et des causes qu'ils supposent et représentent. » Ces mots, je le répète encore, dussé-je ennuyer mon lecteur, pourvu qu'il me comprenne à la fin; ces mots, dis-je, ne font qu'exprimer ces causes cachées, occultes, inaccessibles à tous nos moyens d'investigation. Vouloir pénétrer plus avant et s'enfoncer dans le mécanisme intérieur de ces phénomènes primitifs, c'est vouloir s'égarer dans mille hypothèses, c'est abandonner l'expérience pour se livrer aux suppositions. Les anciens ont commis cette faute, lorsqu'ils ont rapporté ces mouvemens à des affections morales, à des attractions ou à des répulsions. Les modernes suivent les mêmes erremens, lorsqu'ils s'imaginent pouvoir les attribuer à l'action des agens impondérables, de l'électricité, du galvanisme, du magnétisme, etc. Le point fondamental, dans la philosophie des sciences physiques, consiste à ne donner aucune solution de ces questions insolubles par elles-mêmes, ou à rendre la science indépendante des conjectures que l'on peut faire à ce sujet, si toutefois même

cette complaisance ne présente pas quelque danger, et si elle est également permise pour toutes les sciences, pour tous les temps et pour tous les esprits.

Barthez étend la même manière de raisonner à la science des êtres vivans ; ainsi, il reconnaît que les plantes obéissent à des lois qu'on ne peut rattacher aux lois physiques et chimiques ; il faut donc admettre ici de nouvelles forces, de nouvelles causes qui correspondent à d'autres modes d'action, et à une nouvelle série de faits.

Ces forces, ces causes ne doivent pas être expliquées, pas plus que l'attraction et l'affinité : il y a le plus grand inconvénient à prendre parti en ce genre. C'est cependant ce qu'ont fait et ce que font encore aujourd'hui toutes les sectes. Il n'en est aucune qui ne se soit efforcée de rendre raison de ces forces, ne fût-ce que d'une manière vague et générale, en les rapportant à l'organisation, à la constitution chimique, ou à un principe métaphysique plus ou moins analogue à notre âme ; et cette erreur première, fondamentale, a modifié tous les résultats ultérieurs de l'observation ; de telle sorte, qu'ainsi que nous le verrons, tous ces systèmes sont essentiellement ruineux par cette seule circonstance. La base sur laquelle ils reposent n'est qu'un sable mouvant, qui ne saurait prêter un point d'appui solide à l'édifice, celui-ci fût-il d'ailleurs construit selon toutes les règles de l'art, et parfait par lui-même.

Les forces vitales diffèrent, sous un très-grand

rapport, des forces physiques ; celles-ci sont isolées et indépendantes. Les forces sensitives et motrices, au contraire, se correspondent, s'unissent, se lient de manière à paraître ne faire qu'un seul tout ; il semble donc qu'une même cause enchaîne ces deux phénomènes, qui ne seraient alors que les deux actes de cette cause unique. En outre, les forces vitales concourent au même but ; les fonctions qui en sont le résultat paraissent être dirigées par une seule et même cause, du moins les phénomènes se présentent dans une sorte d'unité incontestable.

D'après ces considérations, et plusieurs autres répandues dans l'exposition de la doctrine, Barthez croit devoir admettre une cause unique de la vie, qu'il appelle *principe vital*.

Selon lui, le nom de cette cause est assez indifférent ; celui qu'il a choisi peut être pris à volonté ; il est susceptible de plusieurs sens très-variés, même opposés, ou plutôt de tous les sens, et par cela seul il ne lui paraît susceptible d'aucun en particulier. C'est par cette raison qu'il préfère cette dénomination indéterminée, à d'autres qui donneraient des idées plus limitées, comme le nom d'*impetum faciens* (Hippocrate), ou autres par lesquels on a désigné la cause des fonctions de la vie. Ce mot de *principe vital* n'indique donc, dans la doctrine de Barthez, que la cause, quelle qu'elle soit, de la vie, fût-ce un principe matériel ou métaphysique, un être substantiel ou une simple modalité de la substance organisée. Il peut se tra-

duire indifféremment par *cause de la vie*, *puissance vitale*, *force vitale*, *vie*, *être vivant*, *système vivant*, etc. etc., même par un caractère algébrique. Si Barthez réunit toutes les forces vitales sous une seule dénomination, c'est, encore un coup, parce que ces forces particulières se correspondent étroitement et paraissent dépendre d'une même cause, et que cette circonstance particulière des propriétés vitales ne pouvait pas être impunément négligée. Elle est fondamentale dans l'ordre des vérités de la science, et la plupart des systèmes de physiologie sont ruineux, parce qu'on n'a pas fait entrer cette idée essentielle dans la base même.

Plusieurs auteurs, avant Barthez, avaient bien admis un principe vital; mais tous, comme il serait aisé de le démontrer, avaient cherché à s'en faire une idée en partant de notions empruntées à la physique ou à la métaphysique. Barthez est le seul, et je ne crains point d'être démenti, qui ait présenté le principe de vie, comme une notion abstraite, indéterminée, dont il a dit qu'il fallait bien se garder de pénétrer la nature et le mode d'action, parce qu'on ne le peut que par des hypothèses qui détruiraient toute science physiologique. Cette opinion n'a pas été émise en passant, comme on pourrait la trouver implicitement dans quelques ouvrages où l'on a été forcé de convenir qu'on ne devait point rechercher la cause de la vie, mais elle a été établie formellement et en termes précis ; elle a été posée comme le principe essentiel de la manière de philosopher dans toutes les sciences, et

est devenue le fondement d'un système de physiologie entrepris sur ce plan et suivi jusque dans ses derniers détails.

Tout en établissant que le principe de vie devait être conçu d'une manière indéterminée, il a senti cependant que l'esprit humain aurait toujours une propension invincible à vouloir en prendre une idée plus positive ; il s'arrête ici pour prouver qu'il est impossible à un esprit sage de décider les questions de ce genre, et que par conséquent, sur ce point, il faut se fixer comme à une ancre sacrée, à un scepticisme absolu. Il invoque à la fois les autorités les plus imposantes et les raisonnemens les plus puissans, pour établir cette thèse si importante pour les destinées ultérieures de la science ; il montre que, dans tous les temps, les philosophes et les médecins n'ont point su s'ils devaient rapporter les phénomènes de la vie à un principe isolé de l'âme et du corps, ou bien si la vie n'était qu'une simple modalité de l'organisation ; ou plutôt il établit qu'ils ont embrassé alternativement ces opinions opposées, et qu'ils n'ont pu se fixer à aucune d'elles.

Selon lui, on ne peut donner, à cet égard, que des assertions négatives, des doutes et des conjectures. Il est utile de développer et de fortifier ce scepticisme, pour diriger plus sûrement l'étude des forces de la vie. En effet, lorsque aucune opinion préjugée sur les causes prochaines et immédiates des faits n'entrave les recherches de l'esprit, l'on arrive, d'une manière sans comparaison plus facile et plus directe, à des formules ou expres-

sions générales des analogies de ces faits ; et ces analogies sont toujours vastes et fécondes, si elles ont été conçues avec une grande intelligence, et examinées avec une logique sévère.

Ainsi, je suppose que l'on décide avec Bichat, et tant d'autres, que la vie dépend de l'organisation et des propriétés locales des tissus ; avec Cullen, de l'action nerveuse ; avec Hoffmann, du fluide nerveux ; avec Sthal, de l'âme, etc. etc. ; il est très-sûr que, dès cet instant, l'esprit sera fixé dans une hypothèse gratuite, et que c'est à travers ce prisme trompeur qu'il examinera tous les faits. Il est incontestable que l'on ne tiendra compte que de ceux qui seront en rapport avec l'hypothèse qu'on aura choisie ; que l'on écartera les uns et torturera les autres. On sera loin de les considérer en eux-mêmes, et de les réunir en lois expérimentales ; mais on ne s'occupera que de les rattacher tant bien que mal à cette même hypothèse, c'est-à-dire, à rendre plus probable une proposition qui par sa nature est souvent arbitraire et supposée. En un mot, il serait aisé de démontrer, qu'en partant de pareils principes, on travaillerait la science pendant des siècles entiers presque en pure perte, ou du moins sans autre profit que celui des faits nouveaux, auxquels l'hypothèse aurait pu conduire.

C'est dans ces vues que Barthez balance toutes les opinions. « Il se peut, dit-il, sans doute que, d'après une loi générale qu'à établie l'Auteur de la nature, une faculté vitale, douée de forces motrices et sensitives, survienne nécessairement, d'une manière in-

définissable, à la combinaison de matière dont chaque corps animal est formé, et que cette faculté renferme la raison suffisante des suites de mouvemens qui sont nécessaires à la vie de l'animal, dans toute sa durée (1). » « Il est possible, ajoute-t-il dans le même sens, que ce principe ne soit qu'une faculté innée, ou qui advient au corps animal, et qui y produit et dirige, suivant des lois primordiales, toutes les chaînes de mouvemens spontanés dont ce corps est susceptible. Un art divin peut faire que, dans un système de matière, les mouvemens automatiques de chaque partie concourent à la formation et à la réparation du tout, et que le corps animé ressemble, suivant la pensée ingénieuse de Galien, à la forge de Vulcain, où les soufflets même étaient vivans (2), pourvu toutefois qu'on ne croie pas être en droit d'expliquer les phénomènes de la matière, en tant que vivante, par les lois chimiques et mécaniques auxquelles elle est soumise, en tant que morte; car, dans l'état actuel de la science, on ne le peut que par la voie de l'hypothèse, et nullement par la voie d'une légitime analogie des phénomènes et de leurs lois respectives. » Mais il se peut aussi, d'un autre côté, que Dieu unisse à la combinaison de matière qui est disposée pour la formation de chaque animal, un principe de vie qui subsiste par lui-même, et qui diffère, dans l'homme, de l'âme pensante (3), pourvu toutefois qu'on étudie

(1) Ouv. cit., vol. I, p. 97.
(2) *Id.* p. 106.
(3) *Id.* p. 98.

l'action et les lois de ce principe dans l'expérience pure et simple, et non point dans des analogies arbitraires prises des phénomènes moraux, qui sont totalement différens. »

Je le répète encore, on ne peut avoir sur ces opinions diverses, que des probabilités dont la discussion ne donne pas seulement matière à des spéculations curieuses, mais est encore indispensable, pour établir dans la science un scepticisme qui devient la source unique de la certitude de tous les dogmes ultérieurs (1).

Il a paru superflu à Barthez de recueillir des probabilités en faveur de la première opinion, qui a été la plus généralement suivie dans ces derniers temps, et qui semble être la plus naturelle par sa simplicité, savoir: que le principe vital, quoique différent des principes mécaniques connus, peut n'avoir point d'existence séparée de celle du corps de l'animal qu'il vivifie. Il se borne à indiquer des probabilités que l'on a trop négligées, et par lesquelles on peut rendre fort vraisemblable, selon lui, le sentiment de ceux qui croient que le principe vital a une existence distincte et substantielle. Il me paraît insister avec trop de complaisance sur les probabilités de ce genre, et l'on voit qu'il tend à partager l'opinion de ces derniers, en ne l'admettant cependant que comme une conjecture, dont il se promet de ne tirer aucune conséquence. Mais quand même Barthez aurait commis cette faute, comme

(1) *Id.* p. 98.

je le crois, elle n'en fait pas moins sentir la nécessité et la sagesse de sa manière de philosopher, elle en confirme même le besoin.

Voici la conclusion définitive à laquelle il s'arrête. « Dans tout le cours de mon ouvrage, je personnifie le principe vital de l'homme pour pouvoir en parler d'une manière plus commode ; cependant, comme je ne veux lui attribuer que ce qui résulte immédiatement de l'expérience, rien n'empêchera que, dans mes expressions qui présenteront ce principe comme un être distinct de tous les autres et existant par lui-même, on ne substitue la notion abstraite qu'on peut s'en faire, comme d'une simple faculté vitale du corps humain qui nous est inconnue dans sa naissance, mais qui est douée de forces motrices et sensitives (1). »

En effet, que l'on prenne tel passage que l'on voudra des Nouveaux élémens, et j'ose affirmer que l'on peut toujours substituer le nom de *force vitale* ou tel autre, à celui de *principe vital*; que, dans l'ensemble de l'ouvrage, on ne se sert point du principal vital comme moyen d'explication, tandis que Sthal et Van-Helmont ont employé constamment dans ce sens les noms d'*âme* et d'*archée*; que ces idées étaient pour eux la conséquence rigoureuse de leur manière de philosopher par hypothèses pures, et des idées primitives dont il étaient partis; qu'ils se sont entièrement livrés à ces conséquences; que les notions métaphysiques faisaient le fond de leur

(1) Ouv. cit., vol. I, p. 107.

système ; tandis que si quelquefois Barthez paraît s'oublier, il est en contradiction formelle avec ses principes fondamentaux, ses erreurs en ce genre ne sont que passagères, elles n'embrassent jamais la totalité d'un dogme ; elles peuvent altérer seulement sa pureté sans jamais la défigurer complètement ; il y a très-peu de changement à faire pour rectifier celui-ci, tandis que, dans le système de Sthal et de Van-Helmont, tout est vicieux.

« Il ne m'importe, continue Barthez, qu'on attribue ou qu'on refuse une existence particulière et propre à cet être que j'appelle *principe vital* ; mais je suis la vraie méthode de philosopher, lorsque je considère les fonctions de la vie dans l'homme, comme étant produites par les forces d'un principe vital, et régies suivant ses lois primordiales. Ces lois, qui règlent l'usage et les directions des forces vitales, doivent toujours être déterminées d'après des résultats de faits propres à la science de l'homme, et peuvent ensuite être confirmées par leurs applications à d'autres résultats de faits analogues. »

« Il me paraît essentiel, pour la bonne méthode de philosopher, dans l'état actuel de la science de l'homme, et pour les véritables progrès de cette science, de reconnaître un principe vital qui produit, dans les organes du corps humain, une infinité de mouvemens nécessaires aux fonctions de la vie, d'après des *sentimens aveugles*, et par des *volontés non réfléchies* ; et de bien séparer ces mouvemens de ceux qui sont opérés dans l'homme

vivant, d'après les *sentimens éclairés* et les *volontés raisonnées* de l'âme pensante. »

« On manque aux règles de la méthode philosophique, lorsqu'on assure à présent qu'une seule âme, ou un seul principe de vie, produit, dans l'homme, la pensée et les mouvemens des organes vitaux. Cependant, on ne doit pas affirmer qu'il soit impossible que la suite des temps n'amène la connaissance de faits positifs qui sont ignorés aujourd'hui, et qui pourront prouver que le principe vital et l'âme pensante sont essentiellement réunis dans un troisième principe plus général. »

« Si ce cas a lieu un jour, ce sera seulement alors qu'en se conformant aux règles de la méthode philosophique, on pourra réduire ces deux causes ou facultés occultes, à une seule cause ou faculté occulte, indiquée par l'expérience..... »

« On n'a pas su ou voulu m'entendre, quand on a assuré que je fais consister la nouveauté de ma théorie (ou manière de voir) en physiologie et en médecine, dans l'adoption d'un principe vital, comme d'un être dont il suffisait de supposer l'existence et l'action, pour expliquer toutes les fonctions de la vie. »

« Mon objet est de rappeler les faits que présentent les phénomènes de la vie, à des analogies simples et très-étendues, pour approcher de plus en plus de connaître les forces, les fonctions et les affections de ce principe vital inconnu. Si ces analogies que je proposerai sont bien formées, il en résultera un corps de doctrine nouvelle, qui

sera du genre le plus utile pour assurer les progrès de la science de l'homme, et pour fonder solidement les méthodes de l'art de guérir (1). »

Je crois avoir déterminé, par les propres expressions de Barthez, le sens qu'il attache au mot de *principe vital*, d'après sa manière de philosopher. Je vais suivre celle-ci dans quelques exemples qui achèvent d'en donner une idée complète, me réservant, dans l'exposition particulière de la doctrine physiologique, le soin de faire ressortir sa méthode par tous les détails.

Le principe de vie ou la force vitale agite et meut les parties vivantes. Barthez constate, d'après les faits, quelles sont celles qui jouissent spécialement de cette faculté, et quels sont les divers modes sous lesquels elle se présente. Haller, qui, par une idée purement arbitraire, quoique presque généralement reçue encore aujourd'hui, admettait que les propriétés vitales dépendaient de l'organisation, fut très-prompt à profiter des expériences qui paraissent rattacher la force motrice à la fibre musculaire, et il dut être très-peu disposé à tenir compte des faits physiologiques et pathologiques qui prouvent que tous les organes vivans possèdent plus ou moins cette propriété. Jusques à Barthez, on avait cherché à expliquer ce que l'on appelait le mécanisme des mouvemens vitaux, et on avait cru presque toujours y être parvenu par des hypothèses ; on n'avait d'autre manière de concevoir

(1) Ouv. cit., p. 108; Notes 17 et 18, p. 96.

le mouvement que par impulsion, attraction ou combinaison chimique. Le mouvement tonique de Stahl n'était que l'élasticité des parties, dont l'âme était seulement le premier agent. Baglivi, Lacaze, Bordeu n'avaient vu, dans les mouvemens animés, qu'une force de ressort; les nerfs eux-mêmes n'exécutaient les fonctions motrices si étendues, dont on les avait chargés, qu'à l'aide d'une semblable propriété morte. Les théories chimiques et physiques que l'on donne de nos jours des mouvemens vitaux, reposent sur les mêmes bases fondamentales, et prouvent qu'encore l'on n'a pas renoncé à expliquer le mouvement vital, quoiqu'on y ait été pris si souvent; et qu'on s'obstine à ne pas recevoir la force motrice comme un fait, comme un mouvement particulier, propre aux êtres vivans, dont il faut étudier les lois et les circonstances d'après l'expérience seule, et non d'après des analogies chimiques ou mécaniques que rien ne justifie.

Au lieu de se perdre dans toutes ces hypothèses, inévitables dans la manière ordinaire de raisonner, voici tout ce que dit Barthez d'après la sienne. « Je pense que tous les mouvemens vitaux sont produits par le principe vital ou par une force vitale, de quelque nom qu'on l'appelle, qui agit immédiatement dans chaque partie du tissu musculaire, c'est-à-dire, en d'autres termes, que les muscles ont la propriété de se mouvoir, soit qu'ils la tiennent du tissu même vivant, ou d'un principe qui est présent à tous nos organes. »

« Cette manière de voir l'action du principe vital,

comme opérant immédiatement les mouvemens musculaires dans tous les points des fibres des muscles auxquels il est inhérent, me paraît présenter les notions les plus sûres et les plus simples, sur ce que disent les faits concernant le mouvement quelconque des muscles, et le passage qui peut se faire dans l'instant de ce mouvement à un parfait repos. »

« D'ailleurs, il est aussi facile de concevoir que la force vitale agit immédiatement sur les molécules de la fibre musculaire pour les mouvoir, que d'imaginer qu'elle meut les fibrilles nerveuses ou les esprits animaux à l'origine des nerfs, comme on l'a prétendu dans les deux hypothèses vulgaires par lesquelles on a jugé pouvoir expliquer tous les phénomènes du mouvement musculaire (1).

Les expériences et les observations pathologiques, sur lesquelles on a fait reposer ces hypothèses, n'ont donné de pareils résultats, que parce qu'elles ont été interprétées par des hommes qui ne rapportaient les phénomènes vitaux qu'à des agens mécaniques ou chimiques, et ne pouvaient concevoir d'autre communication d'organe à organe que celle qui a lieu par des voies mécaniques. Ces expériences, considérées en elles-mêmes, prouvent seulement que l'intégrité des communications nerveuses est une des conditions du mouvement musculaire. « C'est, dit Barthez, en me bornant aux faits même qui sont essentiellement relatifs à l'action des forces musculaires, que j'établis une théorie qui est expérimentale sur la force motrice des muscles. »

(1) Ouv. cit., p. 118.

En effet, Barthez est le seul de tous les physiologistes qui ait donné une véritable théorie des mouvemens des muscles, c'est-à-dire, une simple collection de faits; seul il n'a point été au-delà de ces faits, et il a admis avec franchise un mouvement vital et essentiel, dont il a considéré les lois toujours d'après l'expérience; tandis que tous les autres, sans exception, ont voulu expliquer ce mouvement par des idées métaphysiques, physiques ou chimiques, par des circonstances organiques ou par des agens intermédiaires purement hypothétiques (1).

Prenons un autre exemple : l'idée des forces sensitives a été toujours embarrassée, dans les autres doctrines, par des notions plus ou moins arbitraires. On a très-souvent confondu ces forces avec les forces motrices, quoique l'observation directe ne légitime pas cette union. On a même rapporté les unes et les autres à un mouvement mécanique, à un fluide nerveux, à une combustion chimique, etc.; en un mot, l'on s'est efforcé de se faire des conceptions matérielles de ces forces; et cela, nous ne saurions trop le répéter, parce qu'on a voulu expliquer ce qui est inexplicable, et que l'on a prétendu pénétrer dans le mécanisme de la sensibilité par des analogies trompeuses.

Voici le langage de Barthez dans sa manière de philosopher. La force vitale ou les organes vivans

(1) Voy. notre article *Force musculaire*, vol. XVI du Dictionnaire des sciences médicales.

jouissent de forces sensitives. Le sentiment : voilà un fait primitif, un fait au-delà duquel il n'y en a point d'autre dans l'état actuel de la science. Je suppose une force qui le produit et je m'arrête à ce point. J'examine toujours, d'après les faits, ses modes, ses lois, ses conditions vitales et organiques, ses véritables rapports avec les forces motrices, etc. Barthez donne ainsi une place commode à tous les faits, même à ceux que l'avenir cache dans son sein ; tandis que toutes les autres doctrines n'en embrassent qu'une très-petite partie. Elles s'établissent en guerre ouverte avec leur plus grand nombre ; et si elles ne sont point le résultat des faits connus, à grand'peine pourront-elles s'accommoder à ceux que la science peut découvrir ultérieurement.

Ainsi, par exemple, pour ne pas parler des hypothèses mécaniques, chimiques et organiques de la sensibilité, hypothèses qui ne sont presque en rapport avec aucun fait, je rappellerai les opinions plus vraisemblables par lesquelles on a rapporté les phénomènes vitaux à la sensibilité et à l'irritabilité, à la force nerveuse, à l'incitabilité, etc. Toutes ces doctrines se sont mises dans l'obligation de repousser les faits qui établissent que, dans certaines circonstances, les mouvemens vitaux sont spontanés, et ne se montrent pas subordonnés à une excitation préalable.

Je crois qu'en voilà assez pour faire sentir quelle est la manière de philosopher de Barthez ; comment elle ne consiste pas dans l'admission d'un principe

particulier, moyen d'explication ; mais dans la collection de tous les faits sous les dénominations qui désignent les forces expérimentales auxquelles il pense qu'on doit les rapporter, comme il le répète si souvent en principe, et le montre presque toujours dans l'application. Il voulait ainsi réduire la science de l'homme physique aux rapprochemens des faits bien observés, aux analogies simples et étendues de ces faits, aux lois spéciales que ces analogies indiquent et qui mènent aux causes expérimentales, qui, selon lui, sont les seuls moyens artificiels de réunir ces faits. Par cette méthode, on ne s'oblige à rien qu'à tenir compte de tous les faits, quels qu'ils soient, des plus extraordinaires ainsi que des plus communs, des exceptions les plus rares comme des lois les plus générales de la nature.

Cette méthode, prise en elle-même, ne saurait être mauvaise, lors même que toutes les classifications de faits données par Barthez seraient démontrées fausses. C'est la seule qui puisse amener des progrès réels dans la science ; seule, elle embrasse les principes les plus élevés comme les détails les plus particuliers.

Tel est l'esprit fondamental de la doctrine de notre illustre Professeur ; telle est la marche qu'il a généralement suivie. Avouons cependant que Barthez n'est pas sans reproche, et la liberté avec laquelle nous signalerons ses fautes, nous mettra à couvert peut-être de toute accusation de fanatisme et de prévention.

Le mot de *principe vital* dit un peu plus que ce que l'auteur voulait dire; il n'exprime pas simplement l'existence d'une cause quelconque, de la manière la plus vague et la plus indéterminée, comme le voulait Barthez ; mais il décide qu'il existe un principe vital, indépendamment de l'organisation matérielle. Ainsi ce mot consacre ou inspire, si l'on veut, une hypothèse qu'il repoussait par ses principes fondamentaux de philosophie. Il aurait dû mettre son langage plus en harmonie avec sa pensée. Les mots, en effet, ont une signification, une valeur par eux-mêmes; ils réagissent sur les idées, et bon gré malgré ils les modifient. L'on peut se défendre quelque temps contre une notion étrangère dont on connaît tous les dangers et qu'on a pris l'engagement de rejeter ; mais l'on n'est pas toujours sur ses gardes, l'on cède à la fin, même sans s'en apercevoir. L'on ne peut pas à chaque instant, et par un effort d'esprit d'ailleurs aussi ennuyeux que pénible, rendre à une expression sa valeur réelle, absolue et métaphysique.

Je suppose qu'en physique ou en chimie on employât la dénomination de *principe moteur* ou toute autre analogue, et qu'on parlât sans cesse de l'*action* de ce principe, de ses *affections*, de ses *déterminations*, de ses *idées*, de son *attention*, de sa *mémoire*, etc., etc.; certes l'on se jetterait bientôt forcément dans une foule d'hypothèses plus ridicules les unes que les autres.

Nous avons établi, nous avons démontré que

Barthez n'avait jamais fait usage du principe vital comme d'un moyen unique et absolu d'explication, ainsi qu'on le lui a reproché; mais nous sommes obligés de convenir, que la notion théorique que ce mot représente, a pu entrer dans les combinaisons de sa pensée, altérer plus d'une fois la pureté des résultats de l'expérience, et que, comme il le dit lui-même, ce mot a pu lui servir pour faciliter la *conception* des phénomènes, ce que précisément il devait éviter, d'après ses principes; car il est évident que nous ne pouvons pas concevoir les choses; nous ne pouvons que les voir telles qu'elles sont, ou plutôt telles qu'elles nous paraissent, sous des considérations générales ou particulières.

Barthez devait prendre ses précautions avec d'autant plus de soin contre l'animisme, que ce système, déjà très-heureusement modifié, était celui de ses maîtres et de ses collègues; et que les défenseurs de Stahl l'accusaient de donner une idée inexacte de cette fameuse théorie, soit pour la réfuter avec plus d'avantage, soit pour séparer avec plus de netteté la doctrine qui lui était propre, de celle de l'illustre professeur de Halle avec laquelle il ne voulait pas qu'on la confondît. Barthez poussait l'injustice, par rapport à Stahl, jusques à ne le considérer que comme un grand chimiste et à ne vouloir presque pas reconnaître son mérite comme physiologiste (1). Il faut le dire, Barthez a

(1) Voy. Nouv. élém., vol. I, notes, p. 26; Mém. sur le traît. méth. des flux. et sur les col. iliaq. Séville, 1816, p. 94.

été aussi injuste envers Stahl, qu'on l'a été envers lui-même, et en faveur de celui-là même qu'il s'était tant efforcé de déprécier; punition sévère qu'il eût évité peut-être, s'il avait eu la noble franchise d'avouer le premier ce qu'il devait à Stahl et à plusieurs autres, et de se donner ainsi le droit incontestable de revendiquer ce qui lui était propre. Sa portion de gloire réelle eût été aussi grande que légitime, et il l'eût même augmentée par de pareils aveux qui ne doivent coûter qu'à la médiocrité qui a tout à perdre en les faisant. On ne peut pas contester que les opinions qui régnaient dans notre École, à l'époque où parut Barthez, n'aient eu plus de part qu'il ne voulait le faire croire à la formation de ses dogmes. Nos idées ne se forment pas de toutes pièces, et comme si elles venaient du ciel, ou si elles étaient créées par les inspirations seules du génie; elles naissent de l'examen et de la discussion des idées de ceux qui nous ont précédés, et sur-tout de ceux qui nous environnent. Il ne peut qu'en arriver ainsi, à moins qu'un homme ne vécût complètement isolé de ses semblables; et alors même il ne produirait rien, pas plus qu'une terre qui n'aurait pas été ensemencée.

Une fois pour toutes, donnons la généalogie des idées de notre École, généalogie sur laquelle on a jeté tant d'obscurité, soit pour rabaisser, soit pour relever leur origine. Elles se composent primitivement de l'animisme, puisé dans l'observation clinique ainsi que dans les travaux analogues des anciens, de Stahl et de Van-Helmont, modifié

par des notions plus saines et plus exactes (Sauvages), associé à l'admission des propriétés vitales inhérentes à la fibre nerveuse (Bordeu), rendu peu à peu indépendant des volontés et des affections de l'âme pensante, et soumis à des lois propres. De ce point à l'admission du principe vital, il n'y avait qu'un pas ; aussi Bordeu, avec un peu de cet amour-propre d'auteur dont tous les grands hommes n'ont souvent que trop, pouvait se faire illusion jusques à accuser Barthez de l'avoir copié (1). Mais Barthez eut le mérite, ce qui l'élève bien au-dessus de Bordeu et de tous les autres physiologistes; il eut, dis-je, le mérite d'établir les principes généraux de la méthode de philosopher, de considérer les faits sous un point de vue plus large, de les débarrasser de tout nuage d'explication, et d'arriver presque à la contemplation pure des phénomènes, quoiqu'il fût peut-être primitivement parti d'une hypothèse et qu'il y revînt de temps en temps. Cette position singulière de Barthez rend raison de l'incertitude qu'on remarque quelquefois dans sa doctrine, et de sa tendance manifeste vers certaines erreurs.

En supposant que Barthez se sentît assez fort pour résister à un piége auquel aucun autre génie n'avait encore échappé, devait-il avoir une idée aussi favorable du commun de ses disciples ? Ceux-ci devaient-ils avoir la même puissance intellectuelle, la même prudence, ou, si l'on veut, la même adresse ? Sauraient-ils éviter l'erreur, ou

(1) Œuv. de Bordeu, vol. II, p. 972.

du moins la cacher? Distingueraient-ils toujours la doctine positive à laquelle il n'était pas permis de rien changer, et les opinions sur lesquelles le maître laisse un peu plus de liberté malgré tout le despotisme de l'École, en d'autres termes, la doctrine extérieure et intérieure, *exotérique* et *ésotétique*? N'était-il pas à craindre que quelqu'un d'entr'eux n'insistât spécialement sur l'hypothèse, comme il est déjà arrivé si souvent; et que ce système, ainsi que tous les autres, se détruisît par les efforts mêmes destinés à le défendre.

Plus on réfléchit sur l'histoire des sciences, plus l'on voit que les grands maîtres avaient été toujours assez fidèles à l'observation. Mais ils avaient laissé échapper une conjecture, ils s'étaient permis un mot équivoque; le germe d'erreur a fermenté et le système entier est tombé en pourriture. Quiconque veut établir une doctrine de quelque durée, doit sur-tout prendre ses précautions contre l'avenir: c'est l'ennemi qu'on redoute le moins, et celui cependant qui est le plus à craindre. L'on doit se prémunir moins contre les attaques des adversaires, que contre les exagérations des amis. Les disciples de Boërhaave ne devaient pas être tous des Van-Swieten (1); ni ceux de Barthez des Lordat. C'est Chirac qui fut la cause de la chute du Boërhaavianisme par sa pratique hardie et téméraire; il divulgua tous les secrets que le maître avait

(1) Encore même beaucoup de personnes pensent-elles que Van-Swieten gâta plus d'une fois les aphorismes de son maître.

tenus cachés et qu'il avait enveloppés avec art dans un vaste ensemble de faits précieux et d'autorités imposantes. D'ailleurs, le génie se corrige, la médiocrité n'est susceptible d'aucune réforme. On le sait, Boërhaave changea d'opinion vers la fin de sa vie, sans que l'on s'en aperçût ; du moins il n'y eut guère que nos Professeurs de Montpellier qui furent assez habiles pour le prendre sur le fait et assez malins pour le dire à l'Europe entière. Stahl souriait aux incartades de ses disciples ; il avait tort, il aurait dû les tancer vivement, et les ramener à l'ordre : ils lui firent plus de mal que les mécaniciens les plus acharnés. Encore un coup, dans les sciences comme dans la morale, dans la conduite privée comme dans les grandes révolutions publiques, c'est souvent de nos amis que nous devons le plus nous défier.

Le mot de *principe vital* répand dans le langage physiologique une très-grande obscurité ; il détourne l'attention de l'observation des phénomènes et de leur comparaison analytique, ce qui constitue, selon nous, toute la science, pour la diriger vers la recherche des causes ou vers leur prétendue découverte, ce qui doit la détruire tôt ou tard. Si les ouvrages de Barthez sont si peu lus, si peu compris, si mal entendus, c'est à lui-même qu'on doit s'en prendre. Ce mot métaphysique, qui revient à chaque ligne et que l'auteur répète avec une dangereuse complaisance, distrait le lecteur et use toutes les forces de son intelligence dans des abstractions trop relevées et souvent perdues dans le

vague des hypothèses. Si l'on donnait une nouvelle édition des Élémens de la science de l'homme, en retranchant complètement l'expression de *principe vital* et en lui substituant celle de *force vitale*, en se servant même de celle-ci aussi peu que possible, et se contentant d'exprimer tout simplement les différentes classes de phénomènes et leurs lois expérimentales ; la doctrine de Barthez deviendrait par cela seul et sans autre changement, aussi claire dans l'exposition qu'elle est inébranlable dans les dogmes. Elle le serait même beaucoup plus que toutes celles où l'on s'efforce en vain de faire concevoir les phénomènes vitaux par des analogies physiques, mécaniques, chimiques, ou organiques, auxquelles on n'entend rien au fond, pour peu qu'on ait l'esprit juste et qu'on ne se paye pas de mots ou d'idées superficielles. Elle n'aurait dès-lors plus besoin que de développement dans les détails, chose que Barthez a un peu trop négligée ; mais Barthez n'était pas un maçon, c'était un architecte ; c'était Michel-Ange, concevant le plan de l'église de Saint-Pierre, et laissant à des mains moins habiles le soin de l'exécution.

Une observation importante à faire encore par rapport à la *manière* de Barthez, c'est qu'il procède presque toujours par la méthode synthétique. C'est ainsi qu'il arrive de plein vol, et dès son entrée dans la carrière de la science, à l'expression ou à la formule la plus générale de tous les mouvemens du corps vivant (*principe vital*) ; en descendant ensuite de cette expression ou de ce fait

primitif aux faits secondaires, il découvre, dans ces derniers, des analogies moins étendues, il en forme des combinaisons nouvelles, les étudie sous le plus grand nombre de leurs rapports, et s'essaie ainsi à déterminer la valeur de l'inconnue, exprimée dans l'énonciation du problême.

Cette méthode suppose et annonce sans doute un grand génie, mais elle me paraît dangereuse. C'est la voie la plus courte, mais la moins sûre. Il se pourrait que l'on se fût trompé dans la première vue, sur-tout en regardant si vîte; dès-lors tous les travaux successifs seraient altérés par une première erreur. C'est prendre une lunette, au lieu de se servir de ses yeux; on peut y voir plus au loin, mais le verre peut prêter aux objets des couleurs mensongères. D'ailleurs, on borne les progrès que l'on peut faire dans une science. Enfin, cette méthode est nécessairement obscure, puisqu'elle semble souvent supposer préalablement la connaissance de ce qu'elle veut enseigner.

Au contraire, la méthode analytique, c'est-à-dire, celle qui dans la physiologie s'élève des faits particuliers aux phénomènes généraux; de ceux-ci aux forces qui les produisent; de celles-ci à la notion de leur réunion en une force unique; cette méthode, dis-je, est sûre et facile; elle permet un libre examen des dogmes, et laisse une place commode à tous les perfectionnemens possibles.

Au reste, Barthez n'a fait que suivre ici l'influence et le goût de son siècle: celui-ci était porté vers les méthodes synthétiques. Les choses ont changé; de

toute part on introduit aujourd'hui dans la médecine les méthodes analytiques. Peut-on calculer tous les effets de cette réforme que réclame plus d'un esprit sage, par rapport à la doctrine de Barthez? On prendrait les choses en sens inverse, on partirait d'un point opposé; devrait-on toujours arriver au même résultat?

A Dieu ne plaise, que par ces remarques nous voulions rabaisser le mérite de Barthez! Mais a-t-il pu arriver seul à tous les perfectionnemens des méthodes de philosopher? A-t-il pu les suivre dans tous leurs détails? De même qu'il a emprunté à ses devanciers, n'est-il pas à croire qu'il a laissé à faire quelque chose à ses successeurs? Ce sera un aussi grand homme que l'on voudra; mais enfin il tient sa place dans la chaîne des intelligences. Quelque admiration que j'aie pour un homme, j'en ai encore plus pour l'esprit humain. Barthez a-t-il pu s'arracher en entier à l'influence de son siècle, qui passait encore des faits aux hypothèses, et qui était peu familiarisé avec les saines méthodes à peine introduites dans les sciences? S'en est-il tenu aux faits seuls? N'a-t-il pas donné quelque chose à l'esprit d'hypothèse? Il aurait franchi un espace trop grand. Pour honorer dignement le génie, faut-il renverser les lois éternelles de la Nature? L'homme marche, mais ne vole pas. A-t-il pu résister à l'entraînement d'une des têtes les plus métaphysiques, et échapper à un piége dans lequel était tombé Aristote? La méditation profonde, en donnant plus de netteté aux idées abstraites, finit presque toujours par les réaliser.

On pourrait dire, pour excuser Barthez, qu'il a senti la propension invincible de l'esprit humain à la recherche des causes, et que, ne pouvant la surmonter; il a cru convenable de la tromper par des mots qui n'avaient d'autre valeur que de laisser toujours en supposition le problème insoluble. C'est ainsi que Cotes défendait Newton d'avoir présenté son attraction comme une hypothèse, et non comme un fait généralisé. On occupe ainsi, par un mot, une place qu'il faut toujours remplir par quelque chose. Mais il me paraît que cette excuse ne peut être reçue; on ne s'amuse pas ainsi impunément des poisons, il n'est pas peu dangereux de nourrir l'espérance de la découverte des causes, et de la tromper en l'irritant; à la première occasion on est puni de cette complaisance. Il est à présumer cependant que l'introduction de la doctrine de Newton aurait été retardée d'un demi-siècle, s'il avait donné son attraction comme une simple observation. Je n'ose affirmer, même pour son honneur, qu'il y ait entendu finesse, et que cette conduite soit le résultat d'un calcul; il me paraît plus probable qu'il a subi la loi de l'enchaînement des intelligences, à laquelle n'échappent pas même les plus grands génies.

Exposons maintenant la manière de philosopher de Barthez dans la médecine-pratique.

La médecine, considérée comme l'art de guérir ou plutôt de traiter les maladies, doit être définie la science dogmatique des indications. Son but est donc la thérapeutique, en prenant ce mot

dans le sens le plus étendu, et non comme synonyme de matière médicale ou de simple formulaire. Jusques à Barthez on n'avait envisagé les maladies que sous des points de vue plus ou moins rétrécis, quelquefois même purement hypothétiques et erronés ; et c'était de ces notions incomplètes, arbitraires ou fausses, que l'on avait déduit les indications. Ainsi, les médecins s'étaient tous partagés en humoristes ou en solidistes, en expectans ou en agissans, en métaphysiciens ou en matérialistes ; certains prenaient même des bases moins larges d'indication, ils ne tenaient compte que de la constitution physique de la fibre, qu'ils supposaient lâche ou serrée ; des troubles de la circulation, qu'ils imaginaient embarrassée par des obstructions et des stases ; du dérangement des premières voies, qu'ils croyaient surchargées de matières surabondantes ou putrides ; de l'état dynamique des forces, dont ils n'admettaient que les lésions en plus ou en moins, etc. Tous n'étudiaient la Nature qu'à travers le prisme trompeur d'une idée plus ou moins bornée, et ne considéraient les maladies que par un champ de vision très-étroit.

Les esprits sages de tous les temps avaient senti les inconvénieus et les graves dangers de cette manière de procéder, et n'avaient trouvé d'autre moyen pour les éviter, que d'avoir recours à l'empirisme ou à l'éclectisme. Mais l'empirisme grossier et brut, si j'ose me servir de cette expression, c'est-à-dire, celui qui n'est soumis à aucune règle dogmatique, détruit presque toute médecine, à force

de restreindre son domaine ; il la décompose en la réduisant à ses matériaux primitifs. L'éclectisme n'est souvent qu'une association bizarre d'erreurs et de suppositions, dont les détails particuliers n'ont pas plus de valeur que leur ensemble général.

Barthez conçoit la belle idée de plier la médecine-pratique à la même philosophie qu'il a introduite dans la science physiologique. Il présente à son esprit le tableau complet de toutes les méthodes variées que l'on a jamais appliquées aux maladies ; il les prend à leur source et à leur première origine ; il détermine leur caractère, évalue leurs avantages et leurs inconvéniens ; il les met à leur place respective, et les coordonne selon leurs légitimes usages. Il fait, en un mot, pour la médecine-pratique, ce que le génie de Montesquieu avait fait dans l'étude des gouvernemens et des lois. Il se garde bien de s'attacher à telle ou telle idée particulière ; il embrasse tout son sujet et ne lui donne d'autres limites que celles que lui ont laissées les travaux réunis de tous les grands observateurs. Jamais médecin, nous osons le dire, ne s'était élevé si haut ; et l'on s'assurera bientôt que lors même que l'on pourrait lui contester, sous quelque rapport que ce soit, quelque application particulière de ses principes généraux, on ne pourrait pas lui refuser la gloire d'avoir créé la philosophie de la médecine-pratique considérée sous le point de vue le plus étendu, philosophie, qu'aucun des grands hommes qui l'avaient

précédé n'avait jamais conçue dans ce vaste ensemble (1).

Il entend par *méthodes* les plans divers de traitement que l'on peut opposer aux maladies. Jusques à lui on n'avait guère connu que les médicamens

---

(1) Galien, esprit éminemment systématique, avait eu le premier des idées analogues, quoique très-éloignées encore de celles de Barthez, lorsqu'il avait distingué les méthodes de traitement en deux ordres, les méthodes rationnelles et les méthodes empiriques. (Giraudy, *Traité de thérap. génér.*, *p.* 242, 1816.) Il faut ensuite franchir des siècles et arriver à Fordyce. M. Lordat a prouvé (*Doct. méd.*, *p.* 309 *et* 311.) contre M. Dumas, que Stahl n'avait eu rien moins que des idées de ce genre ; et que notre illustre Professeur avait été trompé à cet égard, par une analogie d'expressions, et peut-être par le désir secret de diminuer le mérite de Barthez, qui ne reconnaissait pas assez le sien. L'auteur anglais paraît s'être plus rapproché de Barthez; mais, dans le peu qu'ils ont de commun, il n'a fait qu'entrevoir vaguement ce que Barthez a vu d'une manière fixe et arrêtée. D'ailleurs le principal mérite de celui-ci est moins encore, selon nous, d'avoir distribué les différentes méthodes de traitement que d'avoir fait servir ces vues à la philosophie entière de la médecine-pratique ; et c'est sous ce jour particulier qu'il faut considérer et apprécier sa doctrine. Elle est la clef et la base de la médecine-pratique. Sous ce rapport, Barthez est sans égal, et il ne peut être comparé à personne. C'est pour ne s'être pas formé une idée exacte des *Méthodes* Barthéziennes, qu'on ne les prend très-souvent que pour des divisions scolastiques assez indifférentes. M. Lordat a très-bien relevé cette erreur, quand il a dit (Ouv. cit., p. 308) : « dans ce grand travail, il éclairait toutes les faces des faits pathologiques ; il en faisait réfléchir la lumière sur les lois de l'économie animale ; il rangeait sous des principes solidement établis un nombre prodigieux d'observations thérapeutiques, qu'un empirisme timide et grossier laissait isolées, et que le dogmatisme hypothétique rejetait, quand elles ne s'accordaient avec la théorie reçue. »

et leur classification systématique plus ou moins heureuse. J'affirme même que les médecins étrangers à sa doctrine ne savent pas trop encore ce que c'est qu'une méthode. On ne s'occupe que de nosographie, de thérapeutique et de matière médicale ; on n'a pas d'idée d'une science antérieure à toutes celles-là, et qui décide de leur direction et de leurs destinées ultérieures, la philosophie de la médecine-pratique ou la science des méthodes. La science des méthodes est à la thérapeutique, ce qu'est la tactique à l'art militaire, la législation à l'administration.

Il distingue les méthodes en naturelles, en analytiques et en empiriques (1).

1.° *Méthodes naturelles.* La nature guérit les maladies, elle les guérit par des actes sensibles ou cachés; il arrive quelquefois que ces actes s'annoncent, se commencent, mais ne s'achèvent pas.

---

(1) Il faut lire sur les méthodes la préface de la *Nova doctrina*, 1774; les *Nouveaux élémens*, vol. I', p. 44, *notes*, p. 25, (9); *Mém. sur la col. il.*, §. V; *Traité des malad. goutteuses*; la Préface est consacrée en entier à l'exposition et à l'application de ces méthodes; — *Consult. de Barthez*, préface de M. Lordat; -- Dumas, *Traité des mal. chron.*, p. 602; - Bérard, *Dict. des sciences médicales*, art. *Élément*. Je crois avoir rendu à l'analyse le service d'ailleurs très-facile :

1.° De l'avoir isolée de toute discussion physiologique et métaphysique, dont on ne l'embarrasse que trop souvent.

2.° D'avoir insisté plus spécialement sur les caractères essentiels de chaque élément et sur leur description à la manière de la célèbre École de Pinel.

3.° D'avoir restreint à un plus petit nombre les élémens des maladies, et d'avoir établi des principes plus tranchans et plus sévères pour distinguer le symptôme de l'élément.

Dans ce cas, l'art a les moyens de les préparer, de les faciliter et de les fortifier : ainsi, par exemple, une fièvre inflammatoire paraît-elle vouloir se juger par une hémorrhagie nasale, et cependant les efforts en ce genre sont-ils incomplets, ou ne remplissent-ils pas entièrement leur but, l'art peut les aider, les soutenir et les terminer.

Ces méthodes ont composé la pratique d'un très-grand nombre de médecins. Hippocrate et la plupart des anciens, Sydenham, Stahl, Bordeu, et les plus sages parmi les modernes, en ont fait l'emploi le plus étendu, et quelquefois même ils se sont bornés vicieusement à elles seules, ce qui a rendu leur pratique timide et rétrécie. Barthez restreint sagement leur domaine aux cas où la nature a une tendance manifeste à affecter une marche réglée et salutaire.

2.° *Méthodes analytiques.* L'art ne se contente pas de faciliter les mouvemens de la nature, il a encore d'autres instrumens en sa puissance. Il peut combattre des états morbides par des moyens directs : ainsi, il peut faire disparaître l'état inflammatoire que nous venons de considérer dans ses rapports avec les crises, par des saignées plus ou moins répétées ; ainsi, on attaque l'état vénérien par le mercure, la faiblesse par les toniques, la douleur par les narcotiques, etc. etc. Ces moyens n'agissent plus en imitant la Nature, ou plutôt en facilitant ses efforts spontanés ; bien loin de là, ils détruisent les états morbides auxquels on les oppose directement, de quelque manière que cela

se fasse ; car, pour le moment actuel, nous ne voulons ni ne devons entrer dans aucun détail à cet égard : rendons la question générale indépendante de toute discussion particulière.

Or, il est prouvé par l'expérience journalière, que les états morbides diffèrent les uns des autres ; que la diminution des forces n'est point la même chose que leur augmentation, la douleur que le spasme, etc. Je ne veux ni ne dois encore donner aucune idée déterminée de ces états, fixer leur nombre et leurs caractères ; je ne sais ni ne veux dire jusques à quel point l'on peut s'en tenir aux analyses qui ont été faites en ce genre : tout ce que je prétends, c'est qu'il y a des états morbides différens ; que, dans l'état actuel de l'observation clinique, il y a plus d'une maladie et même plus de deux, quoi qu'en disent les systématiques anciens et modernes ; qu'il y a plus, par exemple, qu'atonie ou qu'irritation prises exclusivement (Brown, M. Broussais), réunies, ou suivies dans toutes leurs combinaisons.

D'un autre côté, l'expérience prouve qu'il y a plusieurs classes de médicamens ; que chacune de ces classes bien distincte est ou doit être en rapport avec quelque état morbide particulier ; enfin, cette même expérience établit qu'un individu, dans la même maladie, n'a pas toujours un seul état morbide, qu'il peut en avoir plusieurs à la fois, qu'il ne faut pas se servir d'une seule classe de remèdes, mais bien en employer de plusieurs classes adaptées à chaque état morbide différent. Décomposer ainsi une maladie, c'est l'analyser ; la traiter

d'après cette analyse, c'est la traiter d'après une méthode analytique. En d'autres termes, saisir les indications fondamentales et essentielles que présente une maladie; les saisir dans leur nombre plus ou moins multiplié et dans leurs rapports respectifs; les remplir par des moyens convenables et proportionnés, c'est ce qu'on entend par *méthode analytique*.

« Les méthodes analytiques, dit Barthez, sont celles où, après avoir décomposé une maladie dans les affections essentielles dont elle est le produit, ou dans les maladies plus simples qui s'y compliquent, on attaque directement ces élémens de la maladie, par des moyens proportionnés à leurs rapports de force ou d'influence (1). » Citons quelques exemples pour faire ressortir cette vérité importante : un individu est atteint d'une fièvre inflammatoire-bilieuse. Y a-t-il un seul praticien qui nie les faits de ce genre; car, pour les systématiques, je le déclare une fois pour toutes, je les récuse, ce n'est pas devant leur tribunal que j'en appelle dans le moment; j'ai recours à une cour suprême et de l'ordre le plus relevé dans la hiérarchie médicale, à l'expérience ou à l'observation clinique pure et simple. Eh bien! n'y a-t-il dans ce cas qu'une seule affection, ou mieux encore, pour parler un langage moins sujet à discussion, n'y a-t-il qu'une seule indication à remplir, qu'une seule classe de moyens thérapeutiques à employer ? Non, il y en a deux: la saignée et l'ensemble des moyens anti-phlogistiques,

(1) Traité des mal. goutt., préf. p. *xj*.

les évacuans et l'ensemble des moyens *anti-gastriques*, *anti-bilieux*, tout comme on voudra les appeler. Pour tout praticien, ces deux ordres de médicamens ne seront jamais les mêmes.

Maintenant est-il indifférent de commencer par la saignée ou par l'émétique? Non; il y a donc un art qui apprend à distribuer ces différens agens thérapeutiques, à les proportionner aux rapports qu'ont les deux affections élémentaires; donc il y a une analyse clinique, une analyse thérapeutique; il y a des méthodes de ce nom; et Barthez ne s'est pas perdu dans de vaines abstractions métaphysiques, quand il les a admises dans sa belle classification des méthodes.

A-t-il trop étendu leur domaine? Ce n'est point ce dont il s'agit; nous devons examiner seulement si ces méthodes existent. C'est à l'expérience, suffisamment instruite, à prononcer sur toutes les questions de détail, et à juger tous les incidens; mais la question générale est complètement et irrévocablement décidée aujourd'hui; la cause de l'analyse est gagnée.

Mais, qu'est-ce qu'un élément ou une affection essentielle? C'est un sujet d'indication majeure; ce n'est pas autre chose. Mais, telle indication qui nous paraît aujourd'hui majeure, pourra, dans la suite, devenir très-secondaire, et être réunie à une autre indication déjà connue. Eh bien! il y aura une indication de moins dans le tableau général. Cela ne détruit pas le système; bien loin de là, cette circonstance le confirme.

Les méthodes analytiques se confondent avec les méthodes symptomatiques. Il est possible que certains auteurs aient très-souvent commis cette faute; que Barthez lui-même s'en soit rendu aussi coupable que l'on voudra (1). Dans un très-grand

---

(1) Barthez me paraît avoir commis l'erreur fondamentale d'avoir considéré, comme élémens des maladies, tous les divers actes qui constituent une même affection; ainsi, par exemple, dans une inflammation, il prend pour ses élémens, dans tous les cas, la douleur, la fluxion, l'irritation phlogistique, etc. Je craindrais beaucoup que la doctrine, si l'on s'obstinait à lui donner ce sens, ne fût jamais reçue par les esprits sévères qui ont une juste appréhension des abstractions métaphysiques, et qui ne redoutent rien tant qu'un système qui consacrerait, par la philosophie la plus relevée, la médecine symptomatique, la plus mauvaise de toutes les médecines.

J'ai jugé convenable de présenter la doctrine de l'analyse thérapeutique dans ses principes les plus généraux, et abstraction faite de l'application particulière qu'a pu en faire Barthez. J'ai cru en outre devoir rapporter à Barthez, comme à son premier auteur, tous les développemens ultérieurs qu'elle peut avoir reçus.

M. Lordat, qui a exposé la doctrine de Barthez dans d'autres vues, et nécessairement avec plus de détails que nous, pourra nous en fournir les principaux traits. Il l'a développée à sa manière, avec autant d'esprit que de profondeur, il semble n'avoir rien oublié pour la faire ressortir; il a même osé divulguer des secrets que Barthez aurait réservés peut-être pour les adeptes. Chaque secte a ses expressions consacrées, qu'il ne convient peut-être pas pour ses intérêts, de trop répéter devant les profanes, qui pourraient les prendre dans un mauvais sens et en faire leurs profits.

« Selon Barthez ou selon M. Lordat, une maladie se compose d'affections variées ou d'*idées* différentes de la puissance vitale; et pourquoi la modification de l'unité vitale, d'où dépend la maladie qui détermine cette cause active à produire divers actes insolites dans le système entier ou dans quelques parties, ne pourrait-elle

nombre de cas limitrophes, elles sont analogues, et on ne doit pas même trop se piquer, pour les intérêts bien entendus de la médecine-pratique,

---

pas s'appeller *idée morbifique?* (Barthez avait laissé échapper, en passant, cette opinion Helmontienne, dans les Nouv. élém., vol. II, p. 31, *idée de mouvement*, p. 212, *idée canine.*) Cette dénomination serait d'autant plus commode que, si elle devenait usuelle, on pourrait continuer d'emprunter à la physiologie les mots qui expriment les qualités et les relations des idées intellectuelles, pour rendre des qualités et des relations analogues des idées morbifiques, comme la simplicité, la complication, la composition, l'association. »

« On sait que les opérations mentales, quelque variées qu'elles soient, se résolvent en un petit nombre d'actes simples, dont l'âme arrange la succession selon le but qu'elle se propose. On sait encore que toutes les fonctions naturelles se composent de combinaisons et de suites de phénomènes simples que l'unité vitale exécute au moyen des facultés sensitive, motrice, altérante, plastique, etc., dont elle est douée, phénomènes qu'elle co-ordonne suivant des lois primordiales qui se rapportent à des fins utiles. Ces analyses doivent aider à concevoir que les maladies, quelque longue qu'en soit l'énumération, se résolvent de même en un nombre circonscrit de phénomènes élémentaires que présente la puissance vitale vicieusement modifiée: ce sont des altérations de la sensibilité, un exercice insolite des mouvemens, une aberration des actes qui règlent la constitution chimique des humeurs, etc. etc. » C'est là ce que Barthez nomme les *élémens* des maladies. (*Doct. méd.*, *p.* 289.)

« La complication proprement dite est d'autant plus digne d'attention, qu'elle embarrasse singulièrement la marche des maladies connexes, comme les fièvres périodiques doubles, triples, en offrent la preuve journalière. La puissance vitale est, dans la conduite de ces affections simultanées, aussi sujète à des aberrations, que la puissance morale, lorsqu'elle veut mener de front deux opérations intellectuelles, disparates, comme dicter deux lettres sur deux sujets différens. On me pardonnera ces comparaisons fréquentes tirées de l'être pensant: je ne puis comparer l'individualité vitale qu'à un principe d'unité, et il est naturel

de tracer une ligne de démarcation rigoureuse entre les unes et les autres : mais enfin, dans l'exemple que nous avons supposé d'une fièvre réellement inflammatoire-bilieuse, peut-on considérer l'état inflammatoire comme fournissant une simple indication symptomatique; d'autres en diront autant de l'état bilieux. Que deviendra la maladie? Observez que je ne nie pas qu'il ne puisse en être ainsi dans certains cas, mais ce n'est pas de ces cas dont il s'agit maintenant, et celui dont il est question ne peut pas être révoqué en doute.

Une fois la méthode générale étant établie, si l'on la considère dans tous ses détails, l'on verra bientôt qu'elle sert admirablement pour classer tous les faits que la pratique présente; que seule, elle se plie avec facilité à toutes les formes des maladies, et peut suivre toutes leurs combinaisons; que seule, elle utilise les travaux des observateurs de tous les temps, de tous les pays et de toutes les sectes, pourvu qu'ils soient exacts, lors même qu'ils seraient en opposition plus ou moins directe

---

de préférer celui que nous sentons en nous-mêmes. » (*Ouv. cit.*, *p.* 298.)

Au reste, je dois avertir que ces expressions métaphysiques, qui peuvent arrêter ceux qui ne sont point habitués à ce langage, ne sont que métaphoriques; ce mot d'*idée morbifique* n'est que synonyme d'affection vitale, dans l'intention de son auteur. J'avoue que je ne puis déterminer jusques à quel point Barthez aurait été bien aise de voir introduire dans sa doctrine le langage de Stahl. Je soupçonne qu'il n'était pas assez ami du professeur de Halle, pour souffrir un si grand rapprochement, même dans les expressions.

entre eux, ce qui arrive assez souvent : tandis que, dans les autres systèmes exclusifs et absolus, comme ils le sont tous sans exception, l'on n'embrasse forcément qu'une série de faits, l'on néglige tous les autres et l'on se jette nécessairement dans un très-grand nombre d'erreurs graves.

Prenons un exemple remarquable. L'ouverture des cadavres constate que, chez des individus qui ont succombé à différentes espèces de fièvres, l'on trouve très-souvent des traces d'inflammation dans la muqueuse des voies digestives. Si nous avons arrangé le système médical de telle manière que nous ne puissions avoir qu'une seule idée, qu'une notion absolue sur ce que les théoriciens appellent la *nature* de la fièvre, et que nous supposions, par exemple, que l'excitation générale du système circulatoire, qui constitue, dit-on, la fièvre, est toujours produite par un point d'irritation locale que l'on décide positivement ne pouvoir avoir d'autre siége que les muqueuses abdominales, il en résultera forcément que toutes les fièvres ne seront que des inflammations abdominales. Si on nous montre au contraire des cas dans lesquels l'autopsie cadavérique offre des traces de relâchement et d'atonie dans les tissus, avec ce même système absolu et décidé, avec cette manière tranchante de philosopher, nous nous jetterons dans le système opposé, le Brownisme. Le matin nous aurons une opinion, le soir nous en embrasserons une autre, le lendemain nous en changerons encore, à moins que nous n'ayons une opiniâtreté qui nous

mette au-dessus des faits, et dans tous les cas nous nous égarerons également, nous ne ferons que tourner dans un cercle continuel d'erreurs, et j'ose affirmer encore, à cette occasion, que quand plusieurs millions d'individus du plus grand mérite travailleraient de cette manière la médecine-pratique pendant plusieurs millions d'années, le système général n'en serait pas plus parfait et resterait toujours frappé du même vice radical.

C'est ce qui est constamment arrivé depuis l'origine de la médecine jusques à nos jours ; mais dans les premiers temps on était pardonnable, on ne peut pas tout voir à la fois, et le meilleur moyen de découvrir un objet, n'est-il pas de commencer par en étudier chaque face, même avec ces préventions qui animent le zèle? C'est dire en d'autres termes, j'en convieus à notre honte, qu'aujourd'hui que nous n'avons pas les mêmes excuses, les fautes de ce genre commencent à être véritablement criminelles. Dans le principe, c'était des péchés de simple omission, des péchés véniels selon les casuistes les plus sévères ; ceux d'omission sont beaucoup plus graves et ont d'autres conséquences pour le salut.

Voyons, au contraire, comment, d'après la méthode d'analyse dont nous parlons, l'on peut étudier le rôle que jouent les inflammations abdominales dans les fièvres. Il faut classer les faits selon leurs grandes analogies: telle est la loi fondamentale. Or, il y a des cas dans lesquels on n'oberve, durant la maladie, aucun phénomène d'inflammation ou d'irri-

tation quelconque, dans lesquels on constate même la présence de phénomènes diamétralement opposés, des cas où l'autopsie ne laisse aucune trace de phlogose dans la muqueuse. Il y en a d'autres, au contraire, dans lesquels, d'après les symptômes, la marche de la maladie, le traitement et les lésions cadavériques bien interprétées, il y a incontestablement phlegmasie. Ici l'inflammation doit être considérée comme état essentiel, la fièvre n'est que symptomatique.

M. Broussais a rendu un très-grand service à la médecine, en faisant mieux connaître qu'on ne l'avait fait avant lui les cas de ce genre, en dévoilant les formes différentes les plus insidieuses sous lesquelles se cache l'inflammation, en corrigeant des écarts que les méthodes de classifications symptomatiques multipliaient tous les jours. Nous l'en remercions au nom de tous nos confrères de tous les pays; mais que l'on prenne garde de ne pas faire payer trop cher à la science un service qui reconnaît enfin ses bornes, quelque grand qu'il soit, et qui ne mérite pas qu'on lui livre en revanche la médecine entière (1).

Il y a d'autres cas où l'inflammation se combine

(1) Nous nous plaisons à rendre cet hommage public à l'immortel auteur du Traité des phlegmasies chroniques. Il me semble que ce médecin s'était fait déjà un assez beau nom parmi les grands observateurs, pour ne pas craindre un peu plus de se compromettre auprès de la postérité la plus reculée, par des exagérations qu'elle n'a jamais pardonnées. Les grands hommes ne doivent pas se permettre de ces faiblesses qui font souvent la fortune de la médiocrité.

se complique avec d'autres états morbides. Tout prouve qu'elle n'existait pas auparavant, qu'elle n'a paru que durant le cours de la maladie ; ou bien que, si elle existait primitivement, elle marchait avec d'autres symptômes qui n'étaient point le résultat de celle-ci ; que ces symptômes particuliers avaient leurs causes, leurs marches et auraient pu avoir lieu sans elle. L'on doit donc ici, par une analyse exacte, rechercher quels sont les élémens de la maladie composée, et quels les rapports de ces élémens ; en d'autres termes, si, dans les cas de ce genre, il ne faut employer que la saignée, les sangsues, l'eau de gomme, etc., ou bien s'il faut faire concourir d'autres méthodes.

Enfin, il y a des cas où l'inflammation n'est que symptomatique : elle n'a paru que vers la fin de la maladie, et elle n'est que le résultat des autres états morbides qui ont précédé.

Il est incontestable que l'on ne peut pas nier toutes ces distinctions essentielles, rejeter l'existence de toutes ces combinaisons, et par conséquent contester la nécessité de l'analyse clinique et thérapeutique. Il n'est pas facile, dira-t-on, de suivre ces divisions dans la pratique : j'en conviens autant que l'on voudra ; mais toujours faudra-t-il reconnaître qu'elles existent, et qu'il importe d'étudier les maladies d'après cette méthode.

3.° *Méthodes empiriques.* Dans ces méthodes, on s'attache directement à changer la forme entière de la maladie par des remèdes qu'indique le raisonnement fondé sur l'expérience de leur utilité

dans des cas analogues. Ces méthodes empiriques sont ou vaguement perturbatrices, ou imitatives des mouvemens salutaires que la nature affecte dans d'autres cas de la même maladie, ou administratives des spécifiques que l'expérience a fait connaître dans cette maladie.

Nous développerons dans la suite l'application heureuse de ces différentes méthodes au traitement des maladies goutteuses. Pour le moment, nous devons nous borner à l'exposition de la manière générale de philosopher dans la médecine-pratique.

On le voit aisément, Barthez a suivi ici le même esprit que dans la physiologie. Embrasser tous les faits de la science pathologique, toutes les méthodes thérapeutiques, les lier selon leurs plus grandes analogies, arriver ainsi à des dogmes généraux; faire autant d'espèces de maladies qu'il y a de classes de faits semblables et de méthodes identiques, tel est le principe fondamental de sa doctrine, telle est la méthode dont il a donné le premier l'exemple, quoiqu'il faille reconnaître encore ici qu'il n'a pas pu ni voulu la présenter dans tous ses détails et dans toutes ses applications, exposer toutes les vérités qui en émanent dans leur gradation de probabilité et de certitude, se dépouiller sur-tout de toute espèce de prétention à l'explication des phénomènes, du moins comme médecin-praticien. Car il faut le dire, il s'est trop hâté d'associer la pathologie à la physiologie, et il paraît n'avoir pas assez insisté sur leur indépendance réciproque que je crois être la base de la constitution la plus

heureuse de la science médicale. Il faut, en effet, que celle-ci établisse la liberté et les rapports des *pouvoirs*, pour prévenir l'invasion du despotisme des dogmatiques et de l'anarchie des empiriques. Les sciences se sont perdues comme les états, parce que l'on n'avait pas assez nettement déterminé ces *pouvoirs*. Dès-lors la pratique n'a pas voulu reconnaître de maître, ni la théorie de lois; mais aussi les états politiques ne commencent-ils que de nos jours à entendre ce que c'est qu'une constitution libérale. Peut-on exiger plus des sciences? La vérité n'est-elle pas fille du temps et de l'expérience, comme la félicité des nations et du genre humain?

Je dois cependant le dire à la défense de Barthez. Il ne recevait les applications de la physiologie à la médecine-pratique, que comme de simples conjectures plus ou moins fondées; et dans son Traité des maladies goutteuses, il ne donne sa théorie sur cette maladie que comme extrêmement probable, et il insiste spécialement sur les faits thérapeutiques qui semblent démontrer que l'état goutteux doit être considéré comme essentiel et spécifique. Sans doute que la physiologie de Barthez, sortie presque toute entière du sein de la pratique, pouvait lui être appliquée ou mieux encore rendue plus aisément que toute autre; sans doute que l'on doit admirer les beaux résultats cliniques auxquels les théories physiologiques l'ont conduit dans le traitement méthodique des fluxions, dans la doctrine et la thérapeutique des affections nerveuses, de la malignité et de la paralysie qui a lieu après la colique de Poitou;

mais nous n'en pensons pas moins que ces heureuses exceptions ne doivent pas renverser la loi générale que nous avons posée, savoir, que l'analyse purement empirique doit être le fondement de la médecine-pratique, et que les théories empruntées à la physiologie ne peuvent être considérées, surtout dans l'état actuel de la science, que comme des moyens d'investigation toujours plus ou moins infidèles, et même comme essentiellement dangereux, quand on s'en sert habituellement.

Une des preuves qui porterait le plus à penser que la manière de philosopher de Barthez ne fut point d'abord saisie, et qu'elle favorisait même sous certains rapports l'introduction des hypothèses Stahliennes qu'il avait voulu écarter à jamais de la science, ce sont les efforts de Grimaud, son élève, son ami et son suppléant dans ses fonctions, pour renouveler sous ses yeux ce même animisme que le maître avait proscrit avec tant d'empire. L'on doit remarquer que Grimaud part des mêmes principes logiques, ce qui peut faire soupçonner que ceux-ci sont entachés de quelque erreur grave ou de quelque imperfection secrète, puisqu'ils ont pu conduire un esprit aussi sevère et aussi conséquent que celui de Grimaud, à des résultats aussi hypothétiques et aussi éloignés du but primitif.

Il commence par établir, comme Barthez, que les causes ne peuvent être que les lois que nous avons aperçues et observées dans l'ordre successif des phénomènes que nous présentent les objets de la nature; et il cite l'autorité de Berkeley, à

l'appui de ce dogme important, à côté de celle de son illustre maître (1).

Il pense que la véritable manière de raisonner consiste à comparer ces lois les unes aux autres, et à s'assurer de leur ressemblance ou de leur opposition. D'après ces vues, il sépare à jamais les phénomènes vitaux des phénomènes mécaniques (2). Selon lui, l'histoire aussi exacte que possible des fonctions physiologiques et des maladies est la base de la science de l'homme. « Tous les raisonnemens, dit-il, qui ne portent pas sur les faits, ne sauraient aboutir qu'à des conséquences vicieuses, par rapport aux choses vraiment existantes, ou par rapport aux productions réelles de la nature (3)... La vie nous est absolument inconnue dans sa nature; tout ce que nous en savons se réduit aux phénomènes que nous avons pu saisir, et l'ensemble ou la collection systématique de ces phénomènes observés pendant l'état de santé, compose, à proprement parler, tout le fonds de notre science physiologique. De même encore, pour acquérir sur l'état maladif des connaissances solides, il faut suivre la même route, il faut observer de la même manière, il faut également amasser des faits pour nous procurer des idées; et ces idées seront d'autant plus lumineuses, et elles seront d'autant plus éminemment applicables à la pratique, que nous aurons plus multiplié ces

(1) Premier mémoire sur la nutrition, p. 25.

(2) *Idem*, et Cours de physiologie, vol. I, p. 334.

(3) Cours de physiologie, vol. I, p. 1.

faits, et que l'ordre de distribution que nous aurons établi entre eux répondra plus exactement à leurs rapports naturels de dépendance et de succession... (1). »

« Pour étudier les fonctions, l'on doit rechercher l'ordre dans lequel elles se suivent, marquer les rapports qui les unissent, et sur-tout il faut tâcher de s'élever par des analogies simples aux lois qui les dirigent (2)..... Il faut négliger les hypothèses, il faut étudier les faits dans toute leur simplicité, dans toute leur pureté; il faut savoir les dépouiller de toute interprétation; car toute interprétation qui n'est pas déduite des faits mêmes, ou des faits analogues, est arbitraire et vaine, et toutes les théories qui ne sont pas des faits observés, rangés selon l'ordre de subordination naturelle, ne sont que des monumens élevés à l'erreur, monumens d'autant plus funestes qu'ils auront été élevés par des hommes d'un plus grand génie (3). »

D'après ces excellentes vues de philosophie, Grimaud classe un très-grand nombre de faits physiologiques et pathologiques, les considère sous le jour le plus vaste, et les débarrasse d'une foule de petites explications; mais malheureusement il n'échappe pas au danger de les réunir tous sous une seule hypothèse: l'admission d'un principe substantiel qui produit également les phénomènes vitaux et les phéno-

(1) Cours de fièvres, vol. I, p. 1, 2.e édition publiée par M. Demorcy-Dellettre (1815), et enrichie de supplémens précieux.

(2) Cours de physiologie, vol. I, p. 1.

(3) *Idem*, p. 89.

mènes moraux ; et observons encore qu'il s'est engagé dans ces suppositions, toujours par cette seule et même raison qui a égaré les plus grands et les plus sages physiologistes, savoir, que l'on peut sortir des faits, que l'on peut s'élever des phénomènes à leurs causes par la voie de l'expérience ; qu'il n'y a aucun danger dans la recherche de ces causes, lorsqu'on y parvient par la comparaison analytique des faits, et que c'est même en cela que consiste le fonds de la science, que l'on ne croit pas pouvoir exister sans cette détermination des causes.

Cette philosophie paraît si probable, si sûre, si modeste, si bien en rapport avec nos facultés intellectuelles, ou du moins avec l'analyse que nous en ont donnée jusqu'ici les meilleurs métaphysiciens, qu'on regardera peut-être l'opinion par laquelle on veut l'ébranler, comme un paradoxe insoutenable, inutile à proclamer, d'une application impossible, et ne tendant qu'à jeter la science dans un empirisme trop étroit ou dans un vague indéfini.

Grimaud nous servira d'exemple pour faire apprécier au juste cette manière de raisonner, et faire entrevoir tous ses dangers. Il adopte sans façon l'hypothèse de Stahl, et donne ainsi les motifs de sa conduite : « on reproche, dit-il, communément à ce grand homme d'avoir rapporté à l'âme toutes les opérations du corps ; mais ce beau génie avait bien vu, comme Hippocrate et comme tous les autres philosophes théistes, que la raison d'individualité d'un être vivant ne pouvait être que dans l'unité du principe qui l'anime : il avait bien vu que les

différentes parties qui le composent ne peuvent s'unir, s'accorder, concerter leurs opérations, et tendre à certaines fins par des mouvemens communs, qu'autant qu'elles sont sous la dépendance d'un être simple qui, à raison de sa simplicité, peut exister à la fois dans toutes ses parties, et les faire concourir à des fonctions qui ne se rapportent ni à telle partie, ni à telle autre, mais qui se rapportent au tout formé par leur assemblage ; il avait bien vu qu'en admettant dans le corps animal deux principes différens, comme on le fait si communément dans ce siècle, et même encore en le livrant à l'action rigoureuse et nécessaire des causes mécaniques, c'était introduire dans ce corps une opposition ou un conflit de mouvemens que rien ne pourrait calmer, c'est-à-dire, que c'était rendre de tout point impossible l'existence de l'animal, qui ne subsiste que par le concert, l'ordre et l'harmonie qui règnent dans ses fonctions (1). »

Il est incontestable que Grimaud ne donne dans cette hypothèse, que parce qu'il cherche la raison de l'individualité de l'être vivant, que parce qu'il ne peut pas expliquer, sans l'admission de ce principe un et intelligent, le concours des fonctions, leur harmonie, leur manière d'être, leur tendance manifeste à la conservation de la santé et à son rétablissement par des moyens très-variés, très-compliqués, et toujours proportionnés aux besoins, même à ceux du moment ou à ceux qui sont pure-

(1) Cours de phys., vol. I, p. 325.

ment accidentels. On pourrait s'amuser à remarquer ici que Barthez avait eu plus d'une fois l'imprudence de faire valoir ces mêmes raisons pour appuyer l'existence de son principe vital, et pour démontrer, selon lui, la nécessité de son admission. Barthez, comme Grimaud et tant d'autres, quand il établit des dogmes ou attaque ceux des autres, se sert presque toujours moins des faits directs, que de la possibilité ou de l'impossibilité de concevoir une chose dans un système donné : manière de raisonner aussi puissante dans la dispute qu'elle est faible dans la recherche de la vérité.

Je le déclare avec assurance, et il ne me sera point impossible de soutenir ma proposition devant tout homme de bonne foi, et qui réfléchit un peu sur les conséquences d'un principe. L'hypothèse de l'animisme, en tant qu'elle se charge d'expliquer les phénomènes vitaux et surtout l'unité de l'homme physique et moral, l'harmonie des fonctions, etc., me paraît la plus probable de toutes, la plus rigoureuse et la plus inévitable (1), et cependant elle est la plus insoutenable, et j'oserai dire la plus ridicule, quand on la suit dans tous ses développemens ultérieurs. D'après ces vues, voilà la science jetée dans une position singulière, que

(1) Si je me croyais condamné à choisir entre les hypothèses métaphysiques et celles mécaniques, chimiques, organiques et même dynamiques de Brown et de plusieurs autres modernes, je ne balancerais pas; je me déciderais en faveur des premières : elles s'accordent avec un plus grand nombre de faits, et expliquent mieux les phénomènes.

je me plairai volontiers à prolonger pour la forcer de changer de méthode. De deux choses l'une : ou il faut renoncer à l'obligation de remonter à la cause des phénomènes, et de s'arrêter en ce genre à l'hypothèse rendue la plus probable par le plus grand nombre de faits, il faut être formellement décidé à ne s'en tenir qu'aux faits eux-mêmes, généralisés et exprimés dans toute leur pureté ; ou bien il faut recevoir, bon gré malgré, l'hypothèse de Stahl. C'est cette circonstance qui explique, sans doute, comment cette opinion a été admise, sous des noms différens, par les plus grands génies qui se sont occupés de la science de l'homme, depuis Hippocrate jusques à nous. Cette hypothèse est tellement dans les faits, qu'elle a été celle des meilleurs praticiens, même de ceux qui protestaient contre toute espèce d'explication, comme l'illustre empirique Sydenham. Rien ne prouve mieux, ce me semble, que cette manière de s'enfoncer dans la recherche des causes peut être aussi dangereuse dans ses résultats qu'elle est séduisante dans ses moyens.

Si l'on suit Grimaud dans les détails, l'on s'aperçoit avec étonnement qu'il se sert précisément des mêmes faits que Barthez, qu'il les interprète de la même manière, qu'il les rattache aux mêmes lois, aux mêmes forces, qu'il les réunit et les confond comme lui dans un seul principe. L'on ne peut souvent distinguer entre ces deux grands hommes que la différence des expressions, et encore même Grimaud employait-il quelquefois le mot de *principe vital*.

Le système de Grimaud se rapproche d'autant plus aisément de celui de Barthez, qu'on n'y rapporte point les fonctions vitales à des affections purement morales, à des impressions avec conscience, et à des volontés réfléchies. Selon Grimaud, et selon Stahl dont il se charge ici de faire connaître les véritables idées (1), l'âme dirige les fonctions vitales d'après des notions intuitives, par des impressions sans conscience, par des déterminations instinctives, automatiques, non réfléchies et forcées par des lois primordiales que le physiologiste doit étudier d'après l'observation et l'expérience. Dès-lors tombe l'objection que Barthez avait faite à l'animisme; objection contre laquelle Stahl lui-même avait constamment protesté, comme dirigée contre une opinion qu'il déclarait n'avoir jamais été la sienne.

Enfin, après tant de réclamations, on commence aujourd'hui à rendre justice à Stahl sous ce rapport. Sprengel a relevé, avec impartialité, cette infidélité de Haller et de tous les adversaires de l'animisme (2).

« C'est à tort, disait Grimaud, qu'on a cru devoir regarder le sentiment intérieur comme le caractère nécessaire des opérations de l'âme. L'âme est susceptible d'autres facultés, ou plutôt le sentiment qui accompagne ses actes n'est qu'un accident, qu'une circonstance qui se trouve ou ne se trouve pas avec eux. Je n'ai jamais pu concevoir comment M. Barthez avait cru pouvoir combattre avec

---

(1) Cours de physiol., vol. I, p. 927.

(2) Sprengel, Hist. de la méd., t. V, p. 368.

avantage le Stahlianisme, d'après cette opinion de Locke (1). »

Grimaud fait cette dernière remarque aussi judicieuse qu'importante dans une note de l'ouvrage ; je ne crois pas qu'il ait eu le courage de la proclamer dans ses leçons, le maître ne l'aurait pas souffert patiemment.

Nous avons vu comment Stahl protestait contre toute explication métaphysique empruntée de l'ordre moral, nous avons cru devoir recevoir ces réclamations. Eh bien ! nous devons convenir maintenant, avec la même impartialité, que toutes les explications qu'il a données sont cependant frappées de ce vice radical et que l'on a eu raison de le lui reprocher (2).

De toutes ces contestations et ces incertitudes, résulte le dogme le plus intéressant pour la phi-

---

(1) Cours de physiologie, vol. I, p. 408.

(2) De cette circonstance résulte la très-grande différence qu'il y a entre la doctrine de Stahl et celle de Barthez. Celle de Barthez est toute tournée vers les faits, de temps en temps seulement elle se dévie vers l'hypothèse ; ses desirs le portent peut-être et l'entraînent vers ces régions inaccessibles, mais la sagesse le retient : d'ailleurs l'analogie des mots peut tromper quelquefois ; ils répètent, en effet, les mêmes mots, mais ils y attachent des sens bien différens. Ces considérations, cependant, font sentir la nécessité de faire cesser cette ambiguité dans les termes qui peut permettre à tout le monde des méprises funestes. On me reprochera peut-être de ne pas distinguer assez ces deux systèmes, d'autres m'accuseront de ne pas assez les confondre. Je me suis efforcé de les présenter tels qu'ils sont, et de ne pas être plus tranchant dans mon jugement qu'ils ne le sont eux-mêmes dans leurs doctrines, qui se touchent il est vrai par certains points, mais s'écartent par beaucoup d'autres.

losophie de la science de l'homme: savoir, que, malgré lui, Stahl a été conduit à des résultats qu'il déclarait lui-même absurdes, et qui étaient cependant la conséquence rigoureuse de sa manière de philosopher qui admettait la recherche des causes et s'efforçait de concevoir le mécanisme intérieur des phénomènes.

Il est incontestable qu'avec toutes ces notions intuitives et ces affections sans conscience, il raisonne dans les détails particuliers, comme s'il avait admis des notions réfléchies et avec conscience; et ne peut-on pas se servir de cet exemple pour faire connaître tous les dangers des systèmes métaphysiques, et plus généralement encore de l'idée de remonter des phénomènes à la recherche de leurs causes? La vue de ces écarts ne serait-elle pas propre à prévenir la tendance vicieuse que pourrait prendre, dans certains cas, la doctrine de l'École de Montpellier, si elle n'était suffisamment surveillée? Elle doit marcher désormais au milieu du mécanicisme et du Stahlianisme, et se tenir également éloignée de ces deux écueils contre lesquels se sont venues briser presque toutes les sectes de physiologie. Cela lui sera d'autant plus facile, que si nous avons bien fait connaître l'esprit de la philosophie de Barthez, encore plus que ses principes, celle-ci n'a contracté aucun engagement avec aucune opinion; que pour elle les hypothèses n'ont guère été qu'un vain luxe auquel la véritable richesse peut toujours aisément renoncer; que l'essentiel est la collection systéma-

tique des faits, d'après leurs analogies les plus vastes et les plus exactes.

Quant à la médecine-pratique, Grimaud adopta l'application de l'analyse telle que Barthez l'avait conçue, et suivit les développemens de cette doctrine dans l'étude des fièvres. Le Cours de fièvres est un recueil immense de faits admirablement classés; nul autre n'offre un cadre plus commode à tous ces faits, ne précise mieux les indications variées et combinées de ce genre de maladies, nul autre ne présente la médecine plus débarrassée de toutes ces petites hypothèses, que l'on admet dans tous les autres systèmes; l'on a cependant toujours à lui pardonner son idée Stahlienne, à laquelle il revient sans cesse. Mais, ce qu'il y a de remarquable, c'est que, malgré sa doctrine métaphysique, Grimaud analyse en véritable praticien; presque jamais, il ne se perd dans les divisions trop subtiles auxquelles cette méthode est presque naturellement exposée. Il la consacre par les observations de tous les grands modernes, et la justifie par les autorités les plus respectables. Pour ceux qui ont médité le Cours de fièvres, et qui savent avoir quelque indulgence pour les faiblesses de l'humanité, qui jusques ici n'a pu se refuser de payer un tribut plus ou moins fort aux hypothèses, c'est un des ouvrages de médecine-pratique dont la philosophie est la plus pure et la plus étendue.

L'opinion de Stahl fut encore embrassée par un autre élève de Barthez, par l'ingénieux auteur du *Système physique et moral de l'homme et de la*

femme, et nous pouvons encore profiter de cet exemple dans les mêmes vues ; nous ne ferons que rapporter les principaux passages, nous nous dispenserons de toute réflexion, nous observerons que Roussel associe le plus souvent les idées de Bordeu, son maître et son ami, à celles de Barthez, et qu'il se jette cependant dans le Stahlianisme que l'un et l'autre avaient proscrit, et sur-tout le dernier. C'est dans un Essai sur la sensibilité, que Roussel expose ses idées fondamentales.

« La faculté de sentir est le moyen que la nature a donné à tous les corps vivans, de choisir ce qui est propre à maintenir leur existence, et de rejeter ou de fuir tout ce qui peut leur nuire..... Cette faculté de sentir nécessite à chaque instant les êtres vivans à des mouvemens spontanés, dont leur bien-être et leur conservation est toujours l'objet plus ou moins éloigné (p. 342.)..... Tous les phénomènes de la sensibilité indiquent dans l'animal un instinct vigilant, dont les efforts pour repousser les atteintes qui peuvent lui être funestes, semblent moins répondre à la nature et à la puissance des causes dont elles émanent qu'au jugement qu'il en porte et au danger qu'il aperçoit. (p. 344.)..... L'essence de la sensibilité, considérée indépendamment de ses effets, ne pourra pas plus se chercher, que l'essence du mouvement, du temps et de l'espace (p. 346.). » Pourquoi cet auteur la cherche-t-il donc, et prétend-il l'avoir trouvée comme tant d'autres?

« Il en est de la médecine comme de la politique,

celle-ci se propose de parvenir à la connaissance de l'homme moral, en s'attachant à démêler le motif de ses actions dans la société; la médecine aspire à connaître l'homme physique, ou, pour mieux dire, le caractère vital de l'homme, en tâchant de découvrir le but des mouvemens et des actions organiques. La première a pour objet l'homme extérieur; la seconde, l'homme intérieur; les actions de l'un et de l'autre dépendent du même principe, qui est l'amour de nous-mêmes. Cet amour prend le nom d'*intérêt* dans l'homme extérieur; on peut l'appeler, dans l'homme intérieur, *désir de la vie et de la conservation.* » (p. 354.)...

« Tous les organes ou tous les sens dont chacun a ses fonctions particulières à remplir (ce qui a fait dire à Bordeu que chaque organe était en quelque sorte un animal), sont cependant soumis à un principe universel, à un moteur unique qui régit toute la machine; l'activité de chaque organe lui est subordonnée. C'est pourquoi les mêmes parties ne sont pas toujours également sensibles, son énergie s'appliquant tantôt à l'une, tantôt à l'autre (1). Ce phénomène singulier qu'Hippocrate avait aperçu, est inexprimable par les idées de ceux qui croient que tout ne s'opère dans le corps vivant que par l'irritabilité locale des parties qui les constitue.... » (p. 356.)

---

(1) C'est ce que Fouquet expliquait à sa manière par l'admission des forces disponibles que l'âme sensitive distribuait à son gré.

« Le défaut essentiel de cette hypothèse, c'est de présenter les diverses parties qui composent l'animal, trop isolées et trop en détail, et de nous dérober la connaissance des effets qui résultent de leur ensemble. Ce dernier point de vue est celui qui doit le plus intéresser le philosophe et le médecin, qui ne peuvent point considérer le corps vivant comme un assemblage d'individus, mais comme un seul individu, comme un composé de parties liées entre elles par des rapports plus ou moins évidens, et toutes sous la direction d'un mobile principal; car les actions les plus solitaires et les plus indépendantes en apparence sont le fruit du concours harmonique de tant de parties, qu'elles semblent plus appartenir à la machine qu'à aucun organe particulier. Selon les partisans de l'irritabilité, chaque partie faisant séparément ses fonctions et sans aucune dépendance réciproque, il n'y aurait point d'unité sensitive dans les êtres organisés, point de *moi*; les mouvemens dont chacun ne tend pas moins à la conservation du tout qu'à celle de chaque organe particulier, n'y seraient point subordonnés à un principe qui les dirige et les dispose à propos pour les rendre efficaces (1). Sans ce surveillant, sans ce principe modérateur, il n'y aurait dans tous les corps doués de sentiment et de vie qu'une multiplicité d'actions sans ordre, sans liaison, de laquelle résul-

(1) M. Lordat a très-bien développé ce point de doctrine.

terait un être bizarre, et non un animal bien ordonné.... » (p. 357.)

« Les fonctions ne sont pas bornées à la seule action de l'organe immédiat où elles s'exécutent..... La digestion n'est pas l'ouvrage du seul estomac.... (p. 359.) Le principe vital, dans ce cas, dirige les efforts nécessaires des organes qui doivent avoir part à cette fonction, dispose les humeurs, détermine leurs divers courans de la manière la plus avantageuse.... (p. 360.) Toutes les sensations vont se confondre dans le sentiment commun de l'existence..... Toute perception est un jugement rapide en vertu duquel l'âme émue se porte aussitôt vers l'objet qui l'a causée, ou tâche de se dérober à son impression. Si cet objet intéresse l'individu en bien ou en mal, c'est sur le jugement des diverses impressions auxquelles l'animal est en butte, que sont fondées toutes ses fonctions organiques. Les objets de ses perceptions qui sont hors de lui produisent les passions, comme les impressions des causes qui sont au-dedans de lui produisent le bien-être ou les maladies. Si, à l'aspect d'un serpent ou d'une bête féroce, un homme timide recule, en pâlissant, et manifeste tous les symptômes de la frayeur; si la présence d'un objet propre à réveiller en lui l'idée du bonheur, dilate au contraire ses organes, et en y allumant le feu du désir, en augmente le mouvement et l'action; en un mot, si chaque passion donne constamment à l'animal une détermination conforme à la nature de cette passion : de même, lorsque quelques

causes de maladie affectent le corps vivant et le menacent de quelque danger, ses organes prennent plus ou moins promptement une disposition propre, ou du moins tendante à repousser cette cause ou à éluder ses effets. Par la même raison que les regards d'un homme s'animent, et que son pouls s'élève, lorsqu'il est frappé des charmes d'une belle femme, les impressions d'un venin dangereux ou d'une humeur malfaisante excitent en lui des convulsions ou la fièvre. »

« Tous ces différens mouvemens découlent d'une source commune. Rien ne serait plus inutile et plus contraire à l'observation des phénomènes de la vie, que de les rapporter à des principes différens.... » (p. 362.)

« On doit donc reconnaître combien il serait superflu d'admettre plusieurs principes d'action dans les corps vivans, pour expliquer les différens ordres des fonctions auxquelles ils sont assujétis, et avouer que l'exercice de toutes ces fonctions est l'ouvrage d'un même principe doué d'autant de facultés qu'il y a d'espèces de faits dont la machine qu'il gouverne est capable.... » (p. 364.)

On voit à quelles conséquences conduit une première hypothèse, et comment elle peut envelopper les faits les plus précieux qu'il faut cependant toujours conserver.

Jusqu'ici nous avons prouvé qu'il se formait graduellement dans le sein de l'École de Montpellier une nouvelle manière de philosopher, qui consistait à observer avec soin les phénomènes vitaux, et à

remonter de l'ensemble des faits à la recherche de leurs causes et de leurs lois expérimentales. A mesure que nous avançons, nous pouvons nous convaincre qu'on s'arrête tous les jours plus long-temps dans les faits, et qu'on s'élance avec moins d'ardeur vers la recherche des causes. Ces causes mêmes ne sont le plus souvent que des expressions de faits plus ou moins correctes. Telle était, d'ailleurs, la tendance favorable de la logique de toutes les sciences à cette même époque. La métaphysique avait déjà éprouvé la plus grande révolution; l'empire des principes abstraits, qui avaient si long-temps despotisé la pensée, était complètement détruit. Locke, et Condillac après lui, avaient démontré que toutes nos idées, du moins intellectuelles sinon affectives, venaient primitivement des sens, et ils avaient établi sur ces bases solides un empirisme universel. Newton était entendu de l'Europe entière, et sa philosophie perfectionnée par l'esprit français, si propre à en tirer les meilleurs résultats, était généralement appliquée. L'on sentait tout le vide des explications, et l'on acquérait de plus en plus la conviction profonde que l'intelligence humaine ne peut sortir du cercle des sensations ou des phénomènes que par l'arrangement et la classification abstraite de ces sensations mêmes, et que par conséquent la connaissance des causes lui est à jamais interdite. L'on n'a peut-être pas encore une idée nette et précise des moyens dont il faut se servir pour dogmatiser l'empirisme, afin d'en faire un système vraiment rationnel, digne de

reproduire d'une manière aussi fidèle que commode la collection immense des faits que la science possédait déjà. Mais tous les jours la lumière devient plus vive et plus pure, et le moment approche où l'astre qui éclaire les sciences, arrivé en quelque sorte à son zénith, s'arrêtera à jamais dans ce point fixe, et ne fera que prolonger ses rayons dans l'immensité des siècles à venir.

Cette amélioration importante dans la logique était très-avancée vers la fin du siècle dernier, sans qu'on puisse trop déterminer quel a été le chef d'une révolution dont les progrès ont été trop exaltés par les uns et trop rabaissés par les autres. Il en a été de celle-ci comme de presque toutes les autres : car je suis tenté de croire que dans les sciences, comme en tout autre genre, jamais un individu n'a fait, à proprement parler, une révolution. Les hommes marchent dans un certain sens; quelques-uns d'entre eux, plus habiles ou plus ambitieux, vont un peu plus vite, se trouvent ainsi à la tête et se donnent les airs de conduire la troupe.

M. Dumas reprit les travaux de ses prédécesseurs et continua la suite de leurs perfectionnemens naturels, en se servant d'ailleurs du secours de la philosophie régnante (1800). Il commence par établir les moyens que nous avons pour acquérir des connaissances solides. Ces moyens sont, selon lui, l'expérience, l'analyse et l'induction. L'expérience embrasse la collection complète et légitime des faits, soit que la nature se présente

à nous dans l'observation, ou que nous allions au-devant d'elle par l'expérience proprement dite. « L'analyse décompose les objets, distingue leurs parties, montre successivement chacune de leurs faces à l'attention qui éprouve moins de peine que si elle était obligée de les considérer dans leur ensemble. Elle écarte toutes les circonstances excédantes ou accessoires ; et remontant à leur origine, elle les livre à la réflexion dans leurs premiers élémens ; elle leur rend ensuite toutes les parties qu'elle en a retranchées ; elle les unit de nouveau, et par des combinaisons successives elle les rétablit dans l'état où ils doivent être, en observant la liaison de leurs parties et la suite de leurs rapports » (1).

« L'induction rapproche les faits travaillés, épurés par l'analyse, les compare, saisit leurs traits de similitude et de dissemblance, en déduit des conclusions rigoureuses qui sont autant de vérités inconnues. De ces vérités naissent de nouveaux faits, de nouvelles idées, qui, analysés, comparés, mènent à d'autres découvertes (2).... Si l'on procède dans cet ordre, on viendra sans doute à bout de déterminer les lois qui règlent la production successive des phénomènes de la nature, et d'assigner

---

(1) Princip. de Physiol., 1.re édit., vol. I, p. 14. C'est sur-tout dans cette première édition que l'on doit étudier les dogmes de la philosophie médicale de M. Dumas, ainsi que dans son *Discours sur les progrès futurs de la science de l'homme.*

(2) Ouv. cit., p. 15.

des causes expérimentales semblables à tous les effets naturels du même genre.... Déduites de cette manière, les notions que l'on aura prises des objets exprimeront du moins l'ensemble de leurs propriétés constitutives » (1).

C'est sur ces bases larges et solides que M. Dumas fait reposer l'édifice de la science de l'homme ; et l'application de ces trois instrumens de l'intelligence lui donne la division la plus étendue et la plus utile qu'on ait présentée de la physiologie ; il partage celle-ci en partie expérimentale ou historique, en partie philosophique ou raisonnée, en partie médicale ou pratique. Voici le programme qu'il se proposait de remplir.

« Le traité de physiologie philosophique ou générale aura pour but de présenter la science dans sa plus grande extension possible, et de suivre les changemens ou les modifications de son objet dans toutes les circonstances capables de le faire varier. On y recherchera les conditions, les effets, les causes de l'action vitale, en parcourant l'universalité des êtres où elle s'établit. On montrera les développemens et les progrès de cette action chez l'homme qui l'éprouve avec toute l'énergie, toute la plénitude de ses moyens. On examinera d'abord comment elle opère sur la constitution entière du corps animal, puis sur les systèmes d'organes dont il se compose, ensuite sur chacun de ses principaux

(1) *Id.* p. 17.

organes séparés. On évaluera le caractère, la direction, l'influence respective des propriétés et des forces par lesquelles les phénomènes de la vie se succèdent ; enfin, l'action vitale sera considérée sous l'aspect le plus général ; et si, dans un genre de travail tout-à-fait neuf, il était permis de se proposer un modèle d'un genre différent, nous oserions le comparer à cette nouvelle statique, où le savant Berthollet, avec toute la profondeur du génie, éclaircit les résultats de l'action chimique, en déterminant les conditions, les propriétés, les forces qui concourent à la produire. »

« Le traité de physiologie expérimentale ou démonstrative devra s'appliquer à recueillir avec choix, à distribuer avec ordre les expériences et les observations intéressantes, qui, faites pour éclairer la science, en constituent les véritables matériaux. Ce sera une sorte de répertoire, de magasin ou de recueil, dans lequel on aura réuni et rangé tout ce que les épreuves tentées sur les animaux vivans nous ont appris. Il s'agira d'établir de bonnes divisions auxquelles toutes les expériences puissent être ramenées ; d'opposer ces expériences les unes aux autres, de signaler celles qui paraîtront fausses ; de tirer à la suite de chacune les seules inductions qu'elles doivent rigoureusement fournir ; de mettre au jour les conséquences arbitraires, les résultats hasardés qu'on a voulu en déduire, et de désigner le terme où les produits de l'imagination se mêlent à ceux de l'expérience. On aura soin de rattacher ces idées expérimentales aux di-

vers ordres de phénomènes qu'elles peuvent éclaircir, en distinguant les expériences qui se rapportent aux phénomènes physiques et chimiques, celles qui concernent les phénomènes organiques et anatomiques; enfin, celles qui regardent les phénomènes hyperorganiques ou vitaux. En méditant sur l'objet d'un tel ouvrage, on se rappelle cette vaste collection de faits et d'expériences que le restaurateur de la philosophie forma pour l'histoire naturelle; et sans la crainte d'être taxés de témérité ou d'orgueil, nous n'hésiterions pas de comparer notre dessein avec celui de Bacon, dans le *silva silvarum*, qui fût à la connaissance de la nature, ce que le traité de physiologie expérimentale bien exécuté serait à la connaissance de l'homme et des animaux. »

« Le traité de physiologie médicale ou pratique offrira l'application des principes et des connaissances physiologiques à l'étude de l'homme malade. Il considérera la science de l'économie animale dans ses rapports avec la médecine-pratique, et l'action de la vitalité dans les changemens qu'elle subit par l'effet des maladies. On y développera les circonstances et les causes qui altèrent les forces, les propriétés, les fonctions des corps vivans, et il en résultera un tableau fidèle de toutes les vérités physiologiques strictement applicables à la manière de traiter ces altérations et de les réparer. La meilleure classification des maladies indiquera l'ordre et la méthode de cet ouvrage, qui sera sans doute plus utile à la science que ne l'ont

été les livres d'anatomie pathologique auxquels on pourrait le comparer » (1).

M. Dumas classe les phénomènes que présentent les êtres vivans, toujours avec cette même étendue de vues. Il reconnaît des phénomènes physiques et chimiques, des phénomènes organiques et des phénomènes hyperorganiques ou vitaux. Plus on étudiera la physiologie, et plus on se convaincra combien ce système de distribution est vrai en lui-même et utile dans ses conséquences; comment seul il embrasse l'ensemble des faits dont l'étude partielle et isolée a donné naissance aux opinions de toutes les sectes.

Il faut reconnaître sans doute que, dans l'état actuel de la science, il n'est pas toujours facile de déterminer à quel ordre de phénomènes appartient telle circonstance particulière, et que l'on ne doit pas s'en tenir en ce genre aux premières apparences, sur-tout pour les phénomènes physiques et chimiques qui, le plus souvent, ne fournissent que les matériaux ou les instrumens du travail des forces vitales, et de simples données pour la solution des problèmes physiologiques : mais il n'en sera pas moins incontestable que cette division est la seule qui s'accorde avec tous les faits, et qu'elle présente un modèle de la méthode générale à l'aide de laquelle l'on doit cultiver désormais la science.

De la comparaison analytique des phénomènes

(1) Principes de physiologie, 2.e édit., *Avert.*, *p.* v.

ainsi distribués en trois grandes classes, M. Dumas s'élève à la recherche des causes. « Les premiers principes de la vie des corps animés sont encore à découvrir (1), et ceux des mouvemens des corps matériels ne sont pas mieux connus; ils résultent pareillement des lois que la nature suit dans la succession des phénomènes sensibles qu'elle développe, tantôt sur la matière vivante, tantôt sur la matière morte: et comme il y a, de part et d'autre, des phénomènes qui ne sont point produits par les mêmes lois, il doit y avoir dans la nature autant de principes divers, que ces lois combinées doivent fournir des résultats différens. »

« Si l'on observe avec soin l'ordre non interrompu dans lequel les phénomènes les plus constans se succèdent, on trouvera bientôt que, d'effets en effets, il faut remonter à quelques effets plus généraux dont les particuliers dérivent. Ces effets généraux sont pour nous les vraies lois auxquelles on ramène tous les faits du même genre qui paraissent en dépendre, et *dont il ne nous est pas permis de deviner les causes.* Ces lois ne déter-

---

(1) L'on voit que M. Dumas ne renonçait pas en entier à la connaissance des sources premières de la vie; c'est dans ces vues qu'il recherche les causes des phénomènes, du moins par des suppositions de convention prises des faits. La méthode est conséquente au principe, mais le premier me paraît faux, et la seconde en outre fort dangereuse. Nous ne pénétrerons jamais les causes, nous classerons seulement les effets; il faut prendre son parti, c'est ce qu'il y a de mieux à faire; mais il faudra encore quelque temps pour que l'homme se soumette franchement et sans restriction à l'arrêt irrévocable de la nature.

minent rien par leur propre énergie, mais elles représentent les seuls principes des choses que notre esprit ait la capacité de concevoir. Elles ne suffisent pas pour expliquer l'histoire du monde et le système de la nature, mais elles dispensent d'imaginer des explications et des hypothèses. Elles ne sauraient donner la raison des faits qu'on y rapporte, mais elles renferment l'énoncé ou l'expression même de plusieurs faits principaux, d'où l'on peut partir pour connaître tous ceux qui en découlent... » (1).

« Ces lois que l'observation et l'expérience ont découvertes peuvent recevoir les noms indéterminés de *principes*, *puissances*, *forces*, *facultés*, etc., *en attendant que, par une suite d'observations nouvelles et d'expériences réitérées, on vienne à bout de leur assigner une cause déterminable et certaine* » (2).

« Dans un calcul analytique où il y a nécessairement des *inconnues* qui balancent les données, il faut pouvoir exprimer ces *inconnues* d'une manière abstraite, indéterminée, qui facilite cependant les moyens d'en faire ressortir la valeur. La première chose qui nous frappe, lorsque nous venons à étudier les êtres vivans, c'est la différence qui les sépare des êtres morts et inanimés. Toute la science physiologique se borne à développer cette différence. *Pour la trouver, nous la*

(1) Princip. de phys., 1.re édit., p. 314.

(2) Ouv. cit., p. 316.

supposons sans la connaître, exprimée par un principe quelconque qui existe dans les êtres vivans, et n'existe pas dans les morts ; car il est évident que leur différence réelle doit être prise de quelque chose qui se trouve chez les uns, et ne se rencontre pas chez les autres. *Ce quelque chose*, nous l'appellerons âme, archée, esprit, principe vital, x, y, z, comme les quantités inconnues des géomètres, peu importe, il ne nous reste qu'à déterminer la valeur de cet *inconnu*, dont la supposition facilite, abrège le calcul des phénomènes que nous connaissons, et de ceux que nous cherchons à connaître (1).

---

(1) Ouv. cit., pag. 61.

M. le Professeur Prunelle, dans son excellent Éloge de M. Dumas, ne paraît point disposé à reconnaître les avantages de cette comparaison, et il montre très-bien qu'il n'y a pas identité complète dans ses élémens: « Il est facile, dit-il p. 13, de remarquer que lorsqu'on met des quantités en équation, et qu'on exprime les termes inconnus de cette équation par des caractères convenus, les opérations ou transformations que l'équation subit ensuite, conduisent à découvrir la valeur de l'inconnue. La chose ne se passe pas ainsi dans l'histoire d'une fonction animale, dont on peut bien mettre les phénomènes principaux en équation, pour les comparer plus aisément entre eux ; mais aussitôt que le problème physiologique est réduit à l'état d'équation, on ne s'occupe plus des moyens de le résoudre, en cherchant la valeur des quantités inconnues qui s'y trouvent exprimées. » Nous avons déjà indiqué à la page 86 de cet ouvrage le seul sens légitime dans lequel on peut se servir de la dénomination des forces pour faciliter la suite des recherches. Il paraît ici que M. Dumas exagère leurs avantages et les rattache toujours à cette espérance secrète de la découverte des causes! Ceci indiquerait en partie le vœu caché de la doctrine Barthézienne. Ce qui me le prouverait encore, c'est que cette fameuse compa-

D'après ces vues, M. Dumas conçut la notion des forces vitales, et il en établit une classification plus complète que toutes celles qui avaient été proposées jusque - là. Aux forces sensitive et motrice, admises par tous les vitalistes, il ajouta la force assimilatrice sur laquelle Barthez n'avait donné que quelques idées heureuses, mais trop vagues, et qui rendirent très-précieux les développemens de Grimaud sur ce point de doctrine. Il créa, enfin, une force de résistance vitale dont on peut bien contester la nécessité, mais non pas mettre en doute les faits importans et trop négligés qu'il a rappelés à cette occasion.

Les quatre forces qui animaient la matière vivante, répondaient, selon lui, aux quatre propriétés de la matière morte : l'impulsion, l'attraction, l'affinité et l'inertie, qui n'est pas plus une propriété pour les corps morts, que la résistance vitale pour les êtres vivans. M. Dumas se plaisait dans ce rapprochement, et il était à craindre que ce sentiment ne l'attachât un peu trop à une analogie d'ailleurs fort peu importante et même dangereuse. Dans ses derniers cours, il avait réduit à trois phénomènes principaux tous les phénomènes de l'économie animale, la réaction, l'assimilation et la résistance vitales ; mais la dénomination de *réaction*

---

raison prise des caractères algébriques, et qui a été l'objet d'une dispute assez vive entre Barthez et M. Dumas, n'appartient ni à l'un ni à l'autre, mais bien à Sauvages, en propres termes, comme nous l'avons prouvé, p. 50, et l'on sait que le Stahlien Sauvages l'employait adroitement pour légitimer ses hypothèses.

vitale me paraît confondre les forces sensitive et motrice par une circonstance qui n'est qu'occasionelle par rapport à leur développement, et qui ne détruit point leurs différences primitives et fondamentales, quelques rapports qui existent d'ailleurs entre elles.

L'on peut se convaincre que M. Dumas suivait, en général, la manière de philosopher de Barthez; il sentit cependant vivement le danger des abstractions réalisées, et reconnut que son illustre maître n'avait pas toujours échappé à ce danger. M. Dumas me paraît donc faire une époque très-importante dans l'histoire de la philosophie de notre École; il s'efforça le premier de la débarrasser de quelques abstractions métaphysiques, qui n'en faisaient pas sans doute le fond et l'essence, comme l'on nous le reproche encore si souvent, mais qui enveloppaient et défiguraient sa véritable doctrine. Il a mis les travaux de ce corps illustre en harmonie avec les progrès de la philosophie, et l'on peut calculer déjà les grandes améliorations qui seront nécessairement le résultat d'une direction plus sage et plus modeste. Que l'on y fasse cependant bien attention, l'École de Montpellier n'a pas changé pour cela ses dogmes fondamentaux, ce qui justifie l'excellence de la méthode dont elle s'était servie jusqu'alors.

Ainsi, au lieu de considérer les propriétés vitales comme les actes divers du principe vital, M. Dumas les étudie dans les organes qui les recèlent et les appliquent. La vie n'est plus une simple abstraction fugitive, toujours prête à se perdre ou à

s'obscurcir dans de vaines abstractions ; elle devient quelque chose de réel et de sensible, c'est l'action vitale des différens organes. Il faut même le dire, M. Dumas ne se tint point dans un juste équilibre à cet égard. Il poussa cette opinion trop loin et parut soumettre la physiologie au matérialisme qui à cette époque avait envahi le système entier des connaissances humaines, et n'avait pas même épargné les sciences métaphysiques et morales. Il regarde toutes les propriétés que la matière organisée nous offre, telles que la vie, le sentiment et la pensée, comme attachées à cette matière et une dépendance de sa nature essentielle ; quoiqu'il soit incontestable, lorsqu'on ne sort point des faits, que nous ne connaissons la nature de la matière sous aucun rapport, que nous ne pouvons point saisir le lien qui unit à elle les propriétés mortes, et encore moins les propriétés de la vie et de la pensée. Ici M. Dumas violait à sa manière et en sens inverse le principe fondamental de la philosophie de Barthez, par lequel il était expressément défendu de décider les questions de ce genre, même de la manière la plus générale et la plus indéterminée. Et observons toujours qu'il l'a violé sans s'en apercevoir, tout en protestant de son pyrrhonisme, et que cependant il n'en a pas moins été puni par plusieurs erreurs graves qui ont été la suite inévitable de cette première faiblesse. Barthez avait souvent spiritualisé la vie : M. Dumas la matérialise à son tour. Barthez avait considéré la science sous un point de vue trop vague : M. Dumas donne

quelquefois à ses idées une précision rigoureuse que la nature n'avoue pas toujours. Barthez n'avait tenu compte que des forces vitales : M. Dumas s'appesantit sur l'action des organes et des systèmes d'organes, sur leur influence, leur harmonie et leur antagonisme. C'est entre ces deux directions que la doctrine de l'École de Montpellier doit marcher désormais d'une manière ferme et assurée ; ce sera d'autant plus facile, que les deux grands hommes dont nous venons de signaler les méthodes peuvent servir de guide presque toujours dans cette route difficile : ils ne s'en écartent que rarement et de très-peu de chose. En rapprochant, en effet, ces deux doctrines, on les ramène dans les faits, on redresse la déviation que chacune d'elles avait commencée, et qui conduirait inévitablement aux erreurs les plus graves, si l'on ne corrigeait cette tendance vicieuse. La science des êtres vivans n'a souvent été étudiée que par des analogies physiques ou métaphysiques ; elle peut être comparée, sous certains rapports, à une personne qui ne sachant pas se servir de ses membres naturels et ignorant même qu'elle en avait, aurait long-temps marché sur deux jambes factices; elle s'est tenue tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre ; elle apprend tous les jours de plus en plus qu'elle peut aller par elle-même ; tous les jours elle acquiert plus de force, et ses pas deviennent moins incertains. Les enfans ont besoin de lisières dont se passent très-bien les adultes.

M. Dumas a rendu les plus grands services à la

philosophie médicale de l'École appliquée à la pathologie. Il a placé en tête de sa *Doctrine générale des maladies chroniques*, un discours préliminaire dans lequel il expose la manière d'étudier ce genre de maladies ; ou plutôt, ses préceptes, comme tous ceux de son ouvrage, embrassent le système entier des maladies, et c'est sous ce point de vue plus étendu que nous allons les présenter. Il trace les obstacles, les difficultés et les moyens de l'esprit d'observation. Il indique avec plus de précision qu'on ne l'avait fait avant lui, même dans notre École, les divers sens dans lesquels l'on doit prendre le mot d'*analyse*, afin d'épuiser toutes les ressources de la méthode. D'abord, il commence par établir que ce n'est qu'à l'aide de cet instrument que l'on peut étudier les symptômes d'une maladie, en les considérant isolément, c'est-à-dire qu'il développe tous les avantages de l'analyse, telle que l'a conçue Condillac, et que les nosographes modernes l'ont appliquée, avec tant de succès, à la détermination des maladies ; mais il ne s'arrête pas à ce point ; tout en reconnaissant les avantages incontestables de ce genre d'analyse, il la considère encore sous un autre rapport plus important pour la médecine-pratique ou la science des indications. « C'est en faisant connaître, dit-il, les principes ou les élémens des maladies, que l'analyse est particulièrement utile ; c'est en cela que ses procédés brillent et triomphent. La première espèce d'analyse est l'origine et le fondement de la seconde ; car une

maladie est bientôt ramenée à ses élémens primitifs, lorsqu'on possède une bonne distinction analytique de ses phénomènes. Les divers ordres de signes évalués et connus indiquent assez les divers principes dont ils dépendent, et remontant, par cette voie, des phénomènes aux causes; ils en développent pleinement la génération et la nature.... » (1).

« Ce serait avoir une idée bien fausse de l'analyse, que de la borner uniquement à tracer la description exacte des maladies, à représenter leurs caractères distinctifs sous forme de tableaux, à déterminer la place qu'elles peuvent occuper dans un cadre nosologique, à énumérer les espèces, les genres, les ordres et les classes qui composent une distribution arbitraire, à recueillir beaucoup de faits particuliers, et à fonder leurs connexions sur des rapports tirés des circonstances les moins essentielles. Ce sont là certainement des choses utiles et curieuses. Mais il faut se proposer un objet plus élevé, et tendre vers de plus grands résultats; c'est de comparer les faits connus, d'y joindre les observations nouvelles, de les examiner sous leurs différentes faces, de les combiner ensemble, de fixer leur similitude et leur dissemblance, de les rattacher à des faits plus généraux, de remonter par leurs secours aux principes et à la formation des maladies, de développer les affections simples dont elles résultent, d'établir les

(1) Doctrine génér. *Disc. prél.*, p. xxj.

rapports qu'il y a entre leurs élémens, de montrer comment ceux-ci se mêlent, se succèdent, se modifient, se compliquent ; et d'appliquer enfin cette marche vraiment analytique au perfectionnement des méthodes curatives » (1).

Il ajoute à l'observation et à l'analyse, d'autres moyens logiques d'une utilité non moins incontestable, quoique plus bornée : l'analogie dont il signale les inconvéniens et dirige les avantages, et la méthode par exclusion qu'il a, en quelque sorte, acquise à la philosophie médicale. Le premier, il a donné la description détaillée des élémens des maladies, et il a tracé les caractères essentiels qui séparent l'élément de l'affection symptomatique. Voici par quelle méthode habilement combinée M. Dumas arrive, par la doctrine des élémens, aux causes immédiates des maladies, et s'efforce d'en déduire, sans hypothèses intermédiaires, les vrais principes des théories par lesquelles on explique leur formation. Il a développé cet usage de la doctrine, d'une manière aussi neuve que profonde ; et les considérations qu'il a présentées ont tant d'intérêt par elles-mêmes qu'elles valent bien la peine qu'on cherche à les saisir au milieu même d'un langage un peu trop abstrait et métaphysique. On aura d'ailleurs le plaisir d'y reconnaître toujours l'unité des principes propres à notre École. «L'objet d'une théorie est de remonter aux faits les plus généraux, et de lier étroitement avec eux les faits

(1) Ouv. cit., p. LV.

particuliers qui en dépendent. L'observation et l'expérience recherchent, vérifient, constatent et multiplient ces faits. La théorie et le raisonnement les rapprochent, les distribuent, les unissent et les expliquent mutuellement les uns par les autres, d'après l'ordre de leur filiation et de leurs rapports. Cette méthode établit une suite d'inductions rigoureuses, qui s'élèvent des phénomènes sensibles à quelques phénomènes essentiels et primitifs dont les autres dérivent, et que l'on peut regarder comme leurs causes. C'est la méthode la plus sage pour nous éclairer dans l'étude et l'explication des phénomènes de la nature. Elle a fait découvrir les principes du mouvement des corps célestes, et ceux de l'action intime des molécules de la matière. En l'appliquant aux maladies, elle nous fera parvenir, sinon aux causes prochaines, du moins aux principes les plus immédiats de leur formation. »

« Les phénomènes les plus généraux des maladies, ceux qui semblent être les plus propres à fournir les principes simples dont elles résultent le plus directement, sont les affections essentielles et primitives auxquelles tous les autres phénomènes de ces maladies peuvent se rattacher » (1).

La théorie consiste donc à déterminer l'ordre de succession des phénomènes qui constituent une maladie, à remonter ainsi aux phénomènes-

(1) Ouv. cité, chap. VII. *Théorie générale de la formation des maladies chroniques*, p. 452.

principes, à ceux qui renferment la raison de tous les phénomènes particuliers, ou que du moins l'expérience prouve pouvoir produire ceux-ci, sans que l'on doive rechercher le lien d'union intérieur de ces mêmes phénomènes. C'est ainsi qu'ayant déduit tous les faits relatifs à l'hydropisie de quelques phénomènes principaux qui sont la faiblesse universelle, l'inertie des forces absorbantes, la dégénération séreuse des humeurs, etc., on peut se flatter, selon M. Dumas, d'avoir la vraie théorie de cette affection, puisque c'est de ces circonstances majeures, premières en date et en force, que l'on peut déduire tous les phénomènes de ce genre de maladies ; c'est ainsi que le fait unique de l'exaltation de la sensibilité, auquel s'enchaînent tous les phénomènes observés dans certaines maladies nerveuses simples, est le fondement de leur théorie. Remarquons ici que cette exaltation de la sensibilité est un fait, un fait qu'il n'est point permis de contester, dont on reconnaît ne pouvoir ni ne devoir rechercher la nature. Dans cette doctrine, l'on ne sort jamais des faits relatifs à l'homme vivant en général, et en particulier à la maladie dont on veut connaître la cause expérimentale. L'on peut bien se tromper dans la détermination de ce phénomène primitif ; l'on peut prendre pour cause un phénomène qui n'est qu'effet ; mais du moins, on ne s'échappe point hors du cercle de l'observation directe ; l'on a toujours les faits sous ses yeux, l'on les voit tels qu'ils sont : un examen plus attentif peut et doit nécessairement redresser

l'erreur d'un premier jugement. On n'a recours à aucune hypothèse étrangère ; on ne s'efforce point de plier la maladie à aucune idée préconçue ; on remonte des phénomènes particuliers aux phénomènes généraux ; on peut ne pas aller assez loin, l'on peut ne pas toujours saisir la filiation naturelle des phénomènes, mais on tient du moins leur chaîne ; on ne la lâche jamais, et peu à peu on est sûr d'arriver au bout. Tandis qu'à rechercher la cause des maladies par des hypothèses vagues, générales et souvent même complètement étrangères aux êtres vivans, l'on ne peut que s'égarer ; l'on ne regarde point l'objet, comment pourrait-on le voir ? L'on n'est pas à la chose, comment pourrait-on la connaître ? On s'est abandonné presque au hasard d'une première conjecture, trop heureux si l'instinct du sens commun et de l'observation rattache, tant bien que mal, l'explication imaginée à quelques-uns des phénomènes de la maladie ! Ainsi, par exemple, lorsque les médecins de l'antiquité attribuaient les maladies aux qualités sensibles du chaud et du froid, du sec et de l'humide, ils ne tenaient compte que de cette simple circonstance physique, circonstance qui n'était qu'accessoire et accidentelle, qui ne jouait qu'un rôle très-secondaire dans la formation de la maladie ; ils ne voyaient que ce phénomène, et dans ces mêmes maladies, il y en avait mille autres plus importans. Il en est de même des hypothèses prises de la prédominance et de la dégénération humorale du sang, de la pituite, de la bile, de l'atrabile. Dans le corps

vivant, il y a du sang, de la bile, de la pituite, peut-être même de l'atrabile, pour ne pas chicaner sur le principe ; ces humeurs ne prédominent ni ne s'altèrent pas sans doute dans toutes les maladies : accordons encore ce point ; mais n'y a-t-il que cela dans les affections morbides ? Ces données sont-elles les seules ? Et de quel droit retranchez-vous toutes les autres ? Celles-ci sont des effets ; l'avez-vous prouvé par un examen complet de tous les phénomènes ?

Les humeurs circulent dans les vaisseaux ; sous certains rapports, elles sont soumises aux lois de l'hydraulique, comme tous les autres fluides. Ces circonstances sont incontestables ; mais sont-elles encore les seules dans une machine animée ? Sont-elles effets ? Sont-elles causes ? Quel rôle infiniment petit ne jouent-elles pas dans l'état de santé ? N'en est-il pas de même dans l'état de maladie ? Et cependant, c'est sur cette base frêle et étroite que Boërhaave fait reposer tout son système pathologique. Il ne voit que la circulation, parce qu'il pense que les phénomènes de ce genre se plient mieux à son hypothèse que tous les autres. L'homme est-il donc réduit à un seul système d'organes ? N'est-il qu'une espèce de syphon rempli de sang ?

Parlons des doctrines modernes qui sont plus complètes et plus probables, mais qui sont cependant frappées de ce même vice radical : on y ramène, bon gré malgré, tous les phénomènes des maladies à une seule force, à une seule propriété, telle que la sensibilité, l'irritabilité, la force nerveuse,

l'excitabilité, etc. Ici, l'on va d'une idée générale aux faits particuliers; tandis que, dans la méthode de M. Dumas, l'on va des phénomènes mêmes de la maladie, à ces mêmes phénomènes devenus ainsi primitifs. On arrive alors à des divisions larges et entières ; l'édifice est vraiment solide, sa base est proportionnée à sa surface. Ce n'est qu'en réunissant les phénomènes particuliers qu'on les généralise; la vue se répand sur les détails, les saisit dans toutes leurs parties, les embrasse graduellement dans leur ensemble : ainsi, après avoir étudié avec soin un pays, l'on détermine les divers points de vue d'où l'on peut l'observer avec plus de facilité et d'avantage.

Dans la méthode de M. Dumas, au lieu de rechercher vaguement les causes directes et prochaines des maladies, on s'applique à connaître les affections primitives dont elles se composent, et à déterminer l'influence que celles-ci exercent sur les phénomènes, sur la marche, et sur toutes les modifications de ces maladies. Le résultat de cette influence donne la véritable cause de leur formation.

« Ce procédé est une imitation heureuse de la meilleure méthode que l'on ait pu suivre dans les sciences, pour établir la théorie spéciale des objets qu'elles considèrent. En se laissant conduire par cette méthode, la chimie reconnaît que la composition et les phénomènes chimiques des corps, ont pour cause l'action déterminée de leurs principes constituans, et le rapport des affinités

mutuelles qu'ils exercent les uns à l'égard des autres ; la mécanique trouve que les mouvemens et les effets d'une machine sont dus à l'action réciproque des parties qui la forment, et au rapport convenable de ces parties entre elles ; la métaphysique attribue l'origine des connaissances et des opérations de l'esprit, au développement et au rapport des affections primitives, comme la sensation, la perception, la réflexion, etc., qui en sont les matériaux et les élémens. La médecine aura le même succès, lorsque, prenant le même guide, elle expliquera la cause immédiate et déterminante des maladies, par la force et les rapports combinés des affections élémentaires qui sont les principes de leurs phénomènes les plus généraux et les plus constans » (1).

Un des services que M. Dumas a encore rendus à l'analyse, toujours dans l'esprit qui distingue et caractérise ce médecin, a été de rattacher les élémens des maladies aux divers organes de l'économie vivante. Barthez les avait considérés d'une manière trop abstraite et trop isolée de l'organisation. Pour lui, les élémens n'étaient que des affections, des déterminations, presque des vices du principe vital, des idées exagérées ou fausses. Il avait toujours rapporté les maladies à des modifications de l'unité vitale, M. Dumas les attribue à l'exaltation, à la diminution et aux altérations des forces des divers organes.

(1) Ouv. cit., p. 462.

Lorsqu'on suit le système d'analyse de M. Dumas, le médecin philosophe admire sans doute la profondeur de tête qu'il suppose, mais le praticien n'est pas peut-être aussi content, il n'éprouve pas ce sentiment du besoin satisfait. Il semble que si ce système est incontestable en principe, l'application en est sujète à beaucoup de discussions. D'abord il me paraît avoir établi une association trop intime et prématurée, entre l'analyse pathologique et l'analyse physiologique. Le nombre des propriétés vitales qu'il a admis, est-il suffisant pour rendre raison de tous les faits ? Ce nombre est-il reçu par tous les médecins ? Faut-il considérer les maladies comme des affections de propriétés isolées, ou bien comme les affections d'une seule force ? Le plus souvent toutes les facultés sont également compromises, il est aussi impossible qu'inutile de chercher à débrouiller cette combinaison inextricable ; par exemple dans l'inflammation, est-ce l'augmentation de la contractilité qui seule constitue la cause de la maladie ? Est-elle même la cause première ? La sensibilité organique n'est-elle pas préalablement augmentée ? La sensibilité animale est-elle parfaitement intacte ? En outre, M. Dumas ne multiplie-t-il pas trop les élémens, lorsqu'il en reconnaît quatre dans l'inflammation la plus simple ? La clinique avouera-t-elle jamais des distinctions aussi subtiles ? Il est évident que M. Dumas, en rapprochant trop la médecine-pratique de la physiologie, a fait partager à l'une, comme par contagion, les faiblesses, les imperfections et les erreurs de

l'autre. Il prolonge trop la chaîne de l'analyse, elle peut ne se casser que plus aisément ; en l'allongeant, elle devient plus faible ; en la portant trop au loin, elle se perd enfin dans les régions abstraites. Plus on voit de près, mieux on voit. C'est encore à cette circonstance qu'il faut rapporter l'obscurité, le vague, et l'indécision de l'exposition de la doctrine. On croit être un peu dans les espaces du chaos, on découvre bien les élémens des choses, mais l'on ne voit pas précisément le monde. Si l'excellent traité de M. Dumas n'a point mérité à notre doctrine, il faut en convenir, un peu plus de cet assentiment général qu'elle aura vraisemblablement un jour ; il faut l'attribuer à cette tournure métaphysique et abstraite, qui paraît dans tout cet ouvrage, comme dans presque tous ceux de notre École, et qui sera peut-être pendant long-temps un obstacle à l'introduction de nos principes dans les autres Écoles d'Europe. Mais cet obstacle doit disparaître, enfin, lorsqu'on aura détruit peu à peu et avec la prudence convenable, l'échafaudage métaphysique, dont l'École a cru devoir se servir, pour élever le vaste édifice qu'elle avait conçu, et pour le soutenir, avant son entier achèvement, à la hauteur qu'elle lui avait destinée. Les dénominations abstraites, mêlées même à certaines idées hypothétiques, assez heureusement choisies pour tenir la place des faits, sont indispensables dans le principe pour la construction du système de la science. Ces moyens artificiels peuvent seuls soutenir les faits avant qu'ils se soutiennent par eux-mêmes, par

leur rapprochement seul et par leur liaison naturelle. Dès-lors ces mots n'auraient d'autre inconvénient que celui de cacher aux regards de l'observateur, étranger au plan de l'architecte, le chef-d'œuvre que celui-ci prépare. Notre édifice est-il déjà très-avancé? Est-ce le moment de briser l'échafaudage? La science peut-elle se passer aujourd'hui du secours heureux, quoi qu'on en dise, des hypothèses sagement employées, et des dénominations qui amusent l'esprit d'explication?

M. Dumas ayant décidé que la vie était attachée à l'organisation, ou du moins étant parti de cette supposition, a pu aisément méconnaître l'ordre des faits qui établissent l'unité vitale; pour mieux étudier les détails, il a négligé l'ensemble sur lequel Barthez avait jeté tant de lumières. C'est avec peine qu'on le surprend, cherchant à expliquer par une double série de mouvemens opposés, le phénomène inexplicable de la sensation, embrassant sur l'action cérébrale les hypothèses de quelques matérialistes modernes, tenant un peu trop de compte des circonstances physiques et chimiques, etc.

Sous M. Dumas, la Doctrine de l'École de Montpellier avait perdu, il est vrai, avec avantage quelque chose de cette tournure trop abstraite et trop métaphysique, que ses adversaires lui reprochaient avec tant d'exagération: mais en cherchant à la protéger sous ce rapport, il avait fait un peu comme le gouverneur d'une place assiégée qui porterait toutes ses forces sur un point, et qui, oubliant les autres, les livrerait à l'ennemi. M.

Lordat s'est efforcé de corriger cette déviation des vrais principes, et de ramener les esprits à la considération de ce qu'il appelle l'*unité vitale*, ou des rapports qui enchaînent et unissent toutes les forces et toutes les fonctions de la vie. Il a jugé même convenable de donner une impulsion en sens inverse, qui fût proportionnée à la résistance qu'il croyait avoir à combattre, afin de rétablir un juste équilibre.

Il s'est chargé de ramener la science dans les voies que lui avait ouvertes Barthez, et de continuer les travaux de notre Chancelier : à qui cette fonction honorable convenait-elle mieux qu'à celui qui semble avoir moins hérité des manuscrits de son illustre ami, que de son esprit philosophique? M. Lordat a introduit une forme plus systématique, plus sévère et plus précise dans les principes de Barthez. Il les a mis plus en rapport avec les progrès des méthodes générales ; et en donnant à la doctrine tous les développemens dont elle pouvait être susceptible, et que Barthez n'avait pas eu le temps ou peut-être même l'intention de fournir, il l'a fait mieux connaître, et a permis de la juger avec plus d'impartialité. Nous l'avons déjà dit, c'est dans les écrits des disciples qu'il faut examiner la doctrine des maîtres. Là, seulement elle s'achève et se complète ; ainsi l'on ne peut déterminer une plante, apprécier sa beauté, reconnaître ses avantages ou ses inconvéniens, que lorsqu'elle a acquis son dernier accroissement. Avant cette époque, les végétaux les plus salutaires, comme les poisons les

plus dangereux, ne manifestent presque rien de leurs propriétés.

La manière de raisonner de M. Lordat, pourra servir de conclusion à ce que nous avions à dire sur la philosophie de Barthez, et plus généralement encore sur celle de notre École entière, à quelques modifications près (1813).

« Les phénomènes apparens de la vie ont pour cause d'autres phénomènes cachés, qui se passent dans l'intérieur du corps. Il s'agit d'aller à la recherche de ces derniers, d'assigner l'ordre de leur filiation et le mode de leur combinaison, de suivre leurs successions, depuis les phénomènes apparens jusqu'aux actes les plus élevés que notre esprit puisse apercevoir dans ces chaînes ; de déterminer le nombre des principes d'action, d'après celui de ces actes, et d'établir les lois selon lesquelles ces agens produisent leurs effets » (1).

En rédigeant le problême physiologique avec cette sagesse, M. Lordat ferme l'entrée à toute espèce d'idée préconçue. La règle, en effet, doit être hors de l'application, comme la loi politique ou civile hors de l'administration. L'une et l'autre, pour être avantageuses, doivent être également générales, indéterminées, et ne point se perdre dans les détails particuliers qui pourraient les influencer. M. Lordat n'a point voulu, comme la plupart des physiologistes, imposer l'obligation d'analyser les

(1) Conseils sur la manière d'étudier la physiologie de l'homme, pag. 7.

phénomènes des corps vivans, jusqu'à ce qu'on les ait ramenés aux lois générales de la physique et de la chimie ; ou de les expliquer par telles propriétés dont il lui aurait plu de déterminer le nombre. Ici, on ne préjuge rien, on ne se fait pas un devoir de trouver ce qu'on s'imagine être la vérité. On ne croit pas être en état de circonscrire le nombre des principes d'action, et de soutenir que la science sera complète quand ils suffiront pour rendre raison de tout.

M. Lordat examine ensuite quelles sont les données que fournit, pour la solution du problême, la connaissance de la structure matérielle des parties, et il montre que les circonstances cadavériques ne peuvent nullement rendre raison des phénomènes de la vie.

En suivant ainsi une marche vraiment analytique, que l'on trouve si bien développée dans ses *Conseils* et dans l'excellente thèse de son frère (1), jeune médecin de la plus haute espérance, et qui semblait promettre à la postérité l'ambiguité heureuse de noms peut-être également fameux, M. Lordat montre quel serait le danger d'avoir recours aux hypothèses pour l'explication des phénomènes, ou bien à l'idée prématurée de quelques forces primitives qui ne peuvent expliquer qu'un très-petit nombre de faits. Quant à la question sur la première origine des forces vitales, question sur laquelle tous les physiologistes ont fait reposer à tort l'édifice

(1) Cette thèse est intitulée : *Esquisse d'un plan de Physiologie.*

entier de la science : voici quels sont les sages préceptes de M. Lordat à ce sujet. « Nous n'avons pas les données nécessaires pour nous décider : si, d'une part, il est contraire à la manière de philosopher de supposer l'existence d'un être substantiel, et de faire, de cette supposition, la base d'une doctrine ; de l'autre, nous sommes obligés d'établir une certaine relation entre nos idées : or, il n'y en a point entre ce que nous connaissons de la matière, et l'idée que nous avons de la sensation, de la génération, de l'individualité d'un être, etc. Si l'arrangement de la matière peut produire de tels effets, le mode de cet arrangement passe nos conceptions, ou la matière a des propriétés que nos sens ne peuvent saisir et dont l'organisation développe les effets..... »

« Prendre un parti, ne me paraît donc pas conforme aux règles de la prudence, et je sens de la méfiance pour quiconque a le ton affirmatif sur cette question. Heureusement, nous pouvons rester en suspens. L'admission d'une force est une abstraction qui ne préjuge rien sur sa nature, ni sur son origine. Ce qui nous intéresse, ce sont les effets : or, la certitude de ces effets et des conséquences qu'on en tirera, dépend de la manière dont on constatera les uns, et dont on déduira les autres, et non de l'opinion qu'on peut avoir sur la source des principes d'action. »

« Une autre règle sur laquelle tout le monde est d'accord, c'est que le nombre de ces principes doit être égal à celui des ordres de faits, et que les ordres eux-mêmes doivent être établis sur les diffé-

rences essentielles de ces faits ; mais il s'en faut bien qu'il y ait la même unanimité quand on vient à l'application..... »

« Pourquoi avons-nous reconnu la nécessité d'admettre des principes d'action particuliers aux corps vivans ; principes qui se combinent avec les propriétés générales de la matière, pour produire les phénomènes que nous observons dans ces corps? C'est, premièrement, pour nous dispenser d'avoir recours aux explications hypothétiques ; secondement, pour mettre une relation entre les idées que nous avons des effets, et celles que nous nous faisons des causes. Or, si nous diminuons trop le nombre des principes d'action, il arrive qu'il n'y a plus de relation entre un grand nombre d'effets et les causes auxquelles on les attribue, et que, pour en établir une, on est obligé de recourir à l'hypothèse » (1).

Après avoir donné ces principes généraux, M. Lordat indique les différentes sources dans lesquelles on doit puiser les faits du système physiologique ; il examine tour-à-tour leur abondance et leur pureté. Ces sources sont l'anatomie pathologique, l'anatomie comparée, les expériences sur les animaux vivans et l'observation médicale. Il pense avec raison que ce dernier moyen d'investigation est le plus sûr et le plus riche. Il juge même qu'avec celui-là l'on peut se passer de tous les autres, dont il a prouvé les inconvéniens par les abus qu'en

(1) Ouv. cit., pag. 43-46.

ont fait la plupart des physiologistes, qui s'en sont servis jusqu'ici. C'est à l'aide de ces faits que M. Lordat veut que l'on étudie les fonctions de nos organes. Après avoir conduit l'esprit de ses élèves à ce point, il leur déclare qu'ils sont encore loin de posséder toutes les lois de l'économie; celles qui restent à étudier lui paraissent même d'une importance supérieure. « Indépendamment des forces vitales qui résident dans chaque partie et qui sont indispensables à la vie, il y a dans le corps un surcroît d'énergie, qui peut se distribuer également ou s'accumuler dans un endroit et y produire une augmentation d'action et d'autres phénomènes insolites, ou passer successivement d'une partie à l'autre..... »

« Quand, par une distribution inégale de ces forces disponibles, il est survenu, dans un point du corps, une augmentation d'action, ou qu'il s'est établi un état insolite de spasme, de fluxion, ou d'éréthisme quelconque; une impression extraordinaire produite sur un point éloigné, peut, dans certains cas, détourner une partie de l'énergie employée à cette action ou à cette affection, et égaliser la répartition des forces. »

« Plusieurs actes du corps vivant ne peuvent s'exécuter que par le concours d'un grand nombre d'organes, entre lesquels on n'aperçoit aucun rapport anatomique spécial, et dont les actions sont d'ailleurs indépendantes pour plusieurs autres actes; on peut citer pour exemple la toux, l'éternûment, l'hémorrhagie active avec frisson. Quand le moment

de l'exécution est arrivé, les organes qui doivent y contribuer entrent en action, ou simultanément ou successivement, avec une harmonie étonnante, et l'acte s'accomplit..... »

« De ces considérations naît l'obligation d'examiner l'homme tout entier, et de chercher les lois des actes généraux qu'il exécute, par une méthode semblable à celle qu'on a suivie pour la physiologie de chaque partie. L'homme sera donc un grand organe que vous étudierez selon la marche expérimentale, et dont vous rapporterez encore les actes à autant de principes d'action qu'il en faudra pour *classer* les faits... . »

« Le plus important des résultats qu'on obtient en considérant l'homme sous ce point de vue, c'est que tous les phénomènes vitaux sont liés par une cause secrète qui les produit au besoin, qui n'obéit pas *nécessairement* aux agens extérieurs qui tendent à les faire naître, mais est *déterminée* par leur impression ; qui les dispose dans un tel ordre pour les faire concourir à certaines fins, et qui les maintient au degré convenable à l'opération qu'ils doivent naturellement exécuter. C'est cette unité et cette harmonie qui ont de tout temps frappé les médecins, et pour l'explication desquelles ils ont souvent admis des causes hypothétiques, telles que des êtres d'une nature intermédiaire entre l'âme et le corps, ou l'action immédiate, non réfléchie et non sentie, de l'être pensant. »

« L'inutilité et même les dangers des hypothèses ont été trop bien démontrés, pour que je puisse

vous conseiller de faire grâce à aucune. Celles même dont les résultats se rapprochent le plus de la vérité, par cela seul qu'elles sont hypothèses, doivent être bannies. Les faits tous nus, sans explication, valent toujours mieux qu'une théorie fictive. »

« Quant à la liaison qui existe entre les actes vitaux, sa considération est essentielle, et on ne peut se faire des notions justes sur les lois de l'économie animale, si, dans l'expression analytique et générale des faits, on néglige les termes qui les représentent. Bien plus, la physiologie du système total et la pathologie cessent alors d'être des sciences. »

« Puisqu'il faut parler de cette harmonie, il faut un nom pour en désigner la cause. Ce nom doit être tel qu'il fasse allusion aux effets, et qu'il ne préjuge rien sur la nature de la chose nommée: *Principe d'unité*, *principe d'harmonie*, rempliraient cette condition. »

« Comme il n'est pas facile de distinguer la cause productrice des phénomènes vitaux d'avec la cause qui les met en harmonie, Barthez a tout exprimé par la dénomination de *Principe vital.* Ce mot ne signifie donc dans son langage que la *cause*, *quelle qu'elle soit*, *de tous les actes vitaux et du rapport mutuel qui les unit.* Quand elle serait elle-même un résultat, un effet, rien n'empêche de lui donner le nom de principe, puisqu'on la considère seulement en tant qu'elle produit. »

« Malgré le soin avec lequel Barthez a écarté de

sa doctrine toute influence de l'imagination ; malgré l'attention avec laquelle il a évité les traces de Van-Helmont et de Stahl, pour se conformer aux règles de la philosophie Newtonienne; on a dit que le principe vital est une hypothèse. Mais certainement il n'y a point d'hypothèse (1) à assurer que

---

(1) Il doit être bien difficile de ne pas regarder quelquefois l'opinion de Barthez comme tournant vers l'hypothèse, puisque M. Lordat paraît l'avoir présentée lui-même dans ce sens dans sa thèse (Réflexions sur la nécessité de la Physiologie dans l'étude et l'exercice de la médecine ; an 5 de la Rép.). « Les écrits et les leçons des Bordeu, des Fouquet, des Barthez, ont appris à substituer *des faits aux hypothèses*, *et des raisonnemens fondés sur des probabilités aux prétendues démonstrations.* Voici la marche qu'ils ont suivie.... Observer avec soin les phénomènes, assigner autant de causes expérimentales qu'il y a de faits d'une nature différente à *expliquer* ; *n'employer que des hypothèses tirées des faits propres à la science elle-même* (Disc. prélim. Nouv. élém. de la science de l'homme, pag. 14.) : tels sont les principes fondamentaux qui doivent diriger dans l'étude de toutes les sciences naturelles. »

« 1.° On a observé attentivement les phénomènes que présente le corps animal en santé. »

« 2.° Appliquant ensuite la philosophie à l'histoire des faits, et allant à la recherche des causes, on s'est aperçu que les lois physiques et chimiques ne pouvaient fournir des explications suffisantes ; que souvent même elles répugnaient à ces phénomènes, puisque les actes de la vie ne sont soumis à aucune impulsion de la part des objets extérieurs ; que le corps qui les produit, porte en soi le principe de ses mouvemens ; que la succession de ces actes et la manière dont ils s'exercent, ne peuvent dépendre des propriétés physiques de la matière ; que l'habitude a sur eux le plus grand pouvoir ; qu'enfin tous concourent à la conservation de l'individu, avec une harmonie qui atteste l'influence d'un principe régulateur. D'après la loi qu'on s'est prescrite de rapporter à des causes expérimentales nouvelles tous les faits inexplicables par celles déjà admises,

le rapport harmonique des actes vitaux a une cause; et à parler de cette cause comme un analyste parle d'une inconnue dont il énonce les fonctions qui l'intéressent. Quoi qu'on en puisse dire, cette manière de raisonner est exactement celle de Newton.... J'ose même avancer que l'expression *principe vital* est plus conforme à l'esprit de Newton que le mot *attraction*, parce qu'elle a un sens moins déterminé. Celui-ci représente une force qui réside dans le corps vers lequel un autre est forcé de se mouvoir. Or, Newton n'osait rien affirmer sur la nature de la cause de la gravité ou du mouvement centripète, et le mot en disait plus qu'il ne voulait » (1).

---

on a supposé un être dont la présence anime la matière, qui a la connaissance purement intuitive des besoins et des facultés du corps qu'il régit, et qui produit et règle des phénomènes si admirables. » (*p.* 16.)

A Dieu ne plaise que je prétende me servir de M Lordat, jeune encore, contre M. Lordat, parvenu à la maturité de l'âge et du talent, et des essais de l'élève, contre les écrits du Professeur. D'ailleurs, quelque circonstance particulière a pu commander et modifier ses opinions. En associant les noms de Barthez et de Fouquet, il fallait de l'esprit et de l'adresse logique pour plaire à tous les deux. Je veux simplement chercher à mériter quelque indulgence à ceux qui sont assez aveugles pour affirmer que le système de Barthez n'est qu'une nouvelle hypothèse introduite dans la science, ainsi qu'à ceux qui ne peuvent pas se défaire de l'idée que ce système a, en effet, quelque chose d'hypothétique. Si M. Lordat n'a point parfaitement saisi dans sa thèse le fond de la doctrine de Barthez, l'on peut en conclure que Barthez lui même est pour quelque chose dans cette erreur » et qu'il en est un peu complice. M. Lordat n'aurait-il pas attribué à Barthez, en dernier lieu, les perfectionnemens que M. Dumas et lui-même ont apportés à sa doctrine?

(1) Ouv. cit., p. 113-123.

L'on ne peut pas procéder par une méthode plus sévère et plus habilement combinée, à l'admission du principe vital, et s'il faut proclamer la cause des phénomènes vitaux, on ne saurait le faire avec plus de réserve et de sagesse; la raison la plus obstinée ne peut presque pas résister à l'entraînement d'une logique aussi séduisante. Tous les besoins de l'esprit humain paraissent satisfaits, même celui de la recherche des causes qu'on amuse et qu'on endort par des espérances, plus qu'on ne le trompe par des assertions positives, comme on l'a fait si souvent. On traite un peu l'esprit humain comme un enfant qu'une nourrice veut engager à marcher; on a l'air de lui présenter quelque chose, et, au fond, ce n'est rien, ce n'est qu'un mot; on a la franchise d'en convenir; mais ce manége philosophique n'a-t-il pas les inconvéniens que nous lui avons déjà reprochés ?

La marche de Barthez est-elle plus sévère que celle de Newton ? Les mots de *principe attracteur ou attractif, principe de rapprochement, de mouvement* même si l'on veut, quoique dans le fait plus indéterminés que celui d'attraction, et correspondans à la dénomination de principe vital, seraient-ils d'un emploi plus facile que celui d'attraction ? Le nom *de principe de mouvement* toucherait aux hypothèses les plus absurdes qui aient été introduites dans la physique, à celles qui ont arrêté ses progrès pendant si long-temps ; et l'on peut affirmer que la science n'échapperait point aisément aux inconvéniens dont ce mot la menacerait sans cesse. Il deviendrait

impossible à l'esprit le plus sévère, de parler chimie une demi-heure seulement, en se servant d'une expression de ce genre. Reste à savoir maintenant, si la physiologie n'a point à redouter les mêmes dangers d'un mot analogue; elle qui, depuis sa première origine jusqu'à nos jours, a eu la plus grande peine à se défendre de l'erreur par laquelle on attribuerait les phénomènes de l'économie vivante aux affections d'un principe intelligent, sensitif ou instinctif; ou pour mieux dire, elle qui n'a jamais complètement résisté à cette opinion hypothétique; elle, dont tous les faits même paraissent porter à une erreur, que l'on n'évite pas toujours par la réserve philosophique la plus craintive, et par la conviction profonde des inconvénieus auxquels expose cette première idée.

Pour mon compte, je l'avoue franchement, les mots de principe vital, de principe d'harmonie ou tout autre analogue, me paraissent trop difficiles à manier pour que j'ose m'en servir; je ne me sens point assez de force d'esprit, pour m'exposer à la vaine gloire de braver un danger que Barthez lui-même n'a pas toujours surmonté, malgré ses intentions formelles et ses protestations si souvent renouvelées. D'ailleurs, je ne vois point la nécessité d'admettre les mots de ce genre. L'unité vitale est un fait, elle est l'expression de mille faits; elle constitue le dogme fondamental dans la science des êtres vivans. Les preuves que Barthez en a présentées, et les beaux développemens que leur a donnés M. Lordat, mettent cette question hors de doute; mais je n'ai

besoin que de transmuer ce fait en loi. Je ne vois point l'obligation de rechercher la cause de cette unité, et encore moins de l'indiquer par un mot qui ferait entendre que je l'ai trouvée dans des analogies avouées ou secrètes prises de l'unité du principe moral et de son action. Que dis-je, ce fait important peut même n'avoir pas de cause particulière, il peut n'être qu'un résultat, qu'une circonstance de la nature des forces vitales ou de la matière organisée vivante. On peut donc admettre l'unité et l'harmonie des forces vitales, comme la première loi de ces forces; si l'on contractait l'engagement d'admettre une cause correspondante pour chaque loi, ne faudrait-il pas recevoir un principe particulier pour rendre raison des effets de l'habitude, de l'imitation, etc.? Ces phénomènes ne supposent que des modifications générales et communes des forces de tous les organes. Au reste, la discussion que j'élève ici n'est qu'une dispute de mots, et non de doctrine, du moins dans sa première origine; car je ne puis m'empêcher de reconnaître que ces mots, et tout le langage analogue qu'ils consacrent consécutivement, ne doivent jeter la science dans les hypothèses Stahliennes.

Je craindrai même beaucoup que ces mots, dans certaines bouches, ne servissent déjà à masquer les hypothèses les plus formelles : je suis autorisé à le penser par l'importance que l'on y attache quelquefois. Si ce ne sont que des mots, ils ne valent pas tant la peine de les défendre; s'ils signifient quelque idée, je ne vois pas qu'on puisse soutenir celle-

ci. Ainsi, dans l'un et l'autre cas, je crois que l'on doit rejeter ces expressions. M. Lordat l'a très-bien senti ; il préfère le mot d'*unité vitale*, qui est plus habilement choisi, mais qui au fond paraît avoir les mêmes inconvéniens pour les faibles, et la même inutilité pour les sages.

Encore un coup, le système de Barthez est indépendant de l'admission du principe vital. Il est évident que ce n'est point la base de l'édifice ; mais bien le couronnement et une sorte d'embellissement étranger, imaginé par le goût de l'artiste. C'est en ce sens qu'il me paraît que Barthez aurait eu raison de dire contre ses adversaires : « s'ils en veulent à ma doctrine, que ne combattent-ils les dogmes fondamentaux, au lieu de me harceler sur quelques sentimens particuliers qui ne l'intéressent en rien. Seraient-ils assez myopes pour ne pas voir qu'ils n'attaquent l'édifice que par les girouettes ? » On peut donc ôter ou changer ces couleurs de secte ou de parti, sans se croire obligé pour cela de détruire à chaque révolution, comme de véritables Vandales, les maisons qui les portent. Mais aussi, d'un autre côté, l'homme prudent et sage ne s'amuse pas à choquer en vain l'opinion dominante, et il n'exposerait pas sa maison pour l'honneur de sa girouette. Ne fût-ce que pour le bien de la paix, je crois que l'on doit renoncer à un langage qui n'est permis que quand il est indifférent, et qui devient criminel dès qu'on a l'air d'y tenir.

L'analyse thérapeutique, telle qu'elle a été

conçue dans notre École, a été appliquée à presque toutes les maladies ; c'est elle qui distingue toutes nos productions, même celles où les lecteurs, arrêtés par certaines hypothèses, ont de la peine à reconnaître sa marche sévère. C'est à elle que M. le professeur Baumes doit en partie les palmes académiques qui ont répandu sur son nom un éclat si justement mérité. En effet, les écrits pratiques de cet excellent médecin se font remarquer par l'habileté et la souplesse en quelque sorte avec laquelle il a saisi les indications variées et combinées des affections dont il a fait le sujet de ses méditations, et presque toujours l'occasion d'un nouveau triomphe. Ce mérite incontestable aurait dû faire pardonner à M. Baumes quelques idées auxquelles il tient très-peu lui-même, comme il le répète si souvent dans ses éloquentes leçons, et sur lesquelles il se garde bien de faire reposer toute sa gloire. Mais l'esprit de parti que ce Professeur a eu la maladresse ou le noble courage de provoquer, a profité avec plaisir de certaines fautes qu'il lui aurait faussement imputées, s'il ne s'en était rendu coupable.

M. le professeur Delpech s'est encore servi de cette méthode pour répandre un nouveau jour sur la thérapeutique chirurgicale, et ce titre recommande à la lecture des praticiens, son *Précis élémentaire des maladies réputées chirurgicales.* Plusieurs autres ouvrages sortis de notre École, une foule de bonnes dissertations inaugurales dont nous aurons occasion de faire mention, ont été

faits dans le même esprit, et tout semble préparer le moment où nous aurons assez de matériaux, pour élever sur un même plan l'édifice entier de la science.

Nous avons tracé le tableau fidèle de la manière de philosopher propre à l'École de Montpellier, en partant de l'époque où elle a commencé à avoir une doctrine particulière. Nous avons pris ses premiers essais dans Sauvages qui renversa la doctrine mécanicienne alors régnante, et entrevit les vrais principes de la recherche des causes expérimentales. Nous avons suivi ses progrès dans les travaux de Lacaze et de Bordeu, qui établirent la science de l'organisme vivant sur l'observation physiologique et pathologique, et dégagèrent ainsi peu à peu les faits des hypothèses qui les enveloppaient.

Nous avons vu cependant Bordeu se laissant entraîner par cette sorte d'imagination poétique, qui anime tout ce qu'elle touche, et réalise tout ce qu'elle crée. Mais l'hypothèse qu'il avait embrassée pour son compte était propre à servir les intérêts de l'observation; elle détruisait plus complètement le mécanicisme, et devait servir à l'indépendance de la science médicale. Il en est de l'administration générale des sciences, comme de celle des corps politiques : l'une change selon les progrès et les besoins de l'esprit humain, comme l'autre varie selon les besoins et les progrès de la civilisation. Les lois qui conviennent à une science naissante et barbare, ne sont pas celles qui conviennent à cette même science accrue et perfectionnée ; les hypothèses en forment heureusement les premières méthodes,

comme les craintes superstitieuses et la distinction exagérée des castes, les premières législations. Les méthodes d'induction et d'analyse ne représentent-elles pas les institutions politiques des nations éclairées?

Barthez établit les véritables bases de la science médicale, et il les établit avec un génie qui le mettra autant en rapport avec les plus grands hommes des siècles à venir, qu'avec l'esprit de son siècle; il semble ne tenir aux anciennes erreurs que par le langage. Nous avons rattaché, à cette dernière circonstance, l'incertitude de sa doctrine, poussée tour-à-tour, après lui et malgré lui, dans le spiritualisme par Grimaud, et dans le matérialisme par M. Dumas. La science, à cette époque, peut être comparée à un enfant dont les pas sont encore chancelans; elle semble encore vaciller sur elle-même, se raffermir graduellement, et s'avancer tous les jours vers l'heureuse époque où sa démarche sera libre et assurée. Cette époque a été préparée et amenée par les travaux réunis de MM. Dumas, Lordat, et des autres professeurs actuels.

La philosophie médicale s'arrêtera-t-elle au point élevé où nous l'avons suivie jusqu'ici? Ses principes fondamentaux seront-ils stationnaires? Non, sans doute, le passé nous révèle l'avenir; l'esprit humain ne se repose jamais, et tout en perfectionnant les détails, il perfectionne toujours d'autant les méthodes générales. Quelles seront les révolutions de l'avenir? Quelles seront du moins celles qui feront suite dans cette belle chaîne dont nous avons dé-

roulé successivement les anneaux? Cette question de la plus haute importance pourrait être plus ou moins résolue par celui qui se serait familiarisé avec l'histoire de la science en général et de notre École en particulier. Nous l'avons déjà prouvé par d'illustres exemples ; les perfectionnemens d'une science ne sont que les développemens des premières idées. Les découvertes d'un siècle sont toujours les conséquences immédiates et rigoureuses des découvertes du siècle qui l'a précédé ; on peut dire, relativement à celles-ci, que les prémisses en sont dans un siècle, et les conséquences dans un autre.

Les idées se rectifient de plus en plus ; semblables à un métal que l'on sort de la mine tout couvert de scories, et qui acquiert une pureté toujours croissante par les travaux auxquels on le soumet. Les hypothèses surnagent toujours selon leur degré de légèreté ; les faits, comme plus solides, restent au fond. La science, agitée par ses révolutions, peut encore être comparée à la mer qui, dans ses mouvemens continuels, rejette sur le rivage tout ce qu'elle a d'étranger. C'est d'après ces vues, que nous avons fait sentir, que la doctrine de l'École de Montpellier embrassait, dans ses progrès continuels, un plus grand nombre de faits, et se dépouillait successivement des opinions théoriques qui pouvaient altérer son excellence ; nous l'avons vue renonçant formellement à toute espèce d'hypothèses, et ne gardant quelques restes de celles-ci que comme d'anciens souvenirs. Il n'est peut-être pas impossible de prévoir ce qui arrivera

par la suite. Il semble qu'il doit ne nous rester à la fin que les faits eux-mêmes, rapprochés et arrangés selon leurs analogies. En attendant qu'on exécute ce vaste plan qui ne sera jamais que l'achèvement de la méthode de philosopher qui se forme depuis près d'un siècle dans le sein de notre École; terminons par donner en résumé le principe fondamental de cette méthode. Il consiste à classer les faits que présente l'économie vivante dans l'état de santé ou de maladie, selon leurs ressemblances ou leurs différences réelles et sensibles, en étudiant ceux-ci en eux-mêmes, et non point dans des analogies physiques et métaphysiques. On remonte ainsi, d'un côté, à des faits généraux, ou si l'on veut à des forces qui seront propres, tant que les faits ne pourront pas être confondus avec d'autres ordres de faits; on étudie, d'après l'expérience, leurs lois les plus générales et les plus particulières: et l'on arrive, de l'autre, aux indications variées et compliquées des maladies, sans aucune hypothèse intermédiaire. L'on peut même ne pas pousser l'analyse des maladies jusques à la détermination théorique des modifications vicieuses essentielles des forces primitives, mais s'arrêter pour plus grande sûreté à la détermination empirique des élémens constitutifs d'une affection morbide.

Dans notre seconde section, nous exposerons les principes de la philosophie médicale des autres Écoles, et nous verrons jusques à quel point ils s'écartent ou se rapprochent de ceux que nous venons d'exposer.

II.e SECTION.

Comparaison de la Philosophie médicale de l'École de Montpellier, avec celle des autres Écoles, anciennes et modernes.

Le meilleur moyen pour étudier un objet, est de le comparer avec tous les autres, avec ceux qui lui sont analogues, comme avec ceux qui en diffèrent plus ou moins. On trouve obscure la philosophie de Montpellier; pour l'éclaircir, nous la mettrons en parallèle avec celle des autres Écoles; à force de revenir, en divers sens, sur les mêmes idées, nous parviendrons sans doute à les faire comprendre. Si nous entreprenons un travail de ce genre, c'est moins dans l'intention de relever la doctrine de notre École, que dans le désir de la faire connaître avec précision. Nous ne voulons, ni ne pouvons être juges dans notre propre cause, nous nous proposons seulement de présenter à notre siècle, et à la postérité elle-même, nos titres bons ou mauvais; c'est à lui ou mieux encore à elle à les examiner et à en fixer la valeur. Nos réflexions critiques, sur une opinion quelconque, ne doivent être prises que dans ce sens.

D'ailleurs, nous sommes persuadés que la médecine est une, considérée dans l'ensemble des siècles. Celui qui se donne pour l'avoir créée de toutes pièces, ou pour lui avoir imprimé une réforme entière, par cela seul décrédite lui-même sa doctrine. La médecine d'observation suppose

tant de notions différentes ; le système qui les embrasserait serait si étendu et si compliqué, qu'il est impossible qu'un seul homme, de quelque génie qu'il fût doué, qu'une seule génération même, quelque nombreuse qu'elle fût, qu'un seul peuple, par quelques circonstances heureuses qu'il fût favorisé, pût parvenir à un tel résultat. Ainsi, un système de médecine dans lequel on se proposerait d'approcher du degré de perfectionnement que comporte l'époque actuelle, devrait nécessairement réunir les travaux de tous les temps, s'enrichir de toutes leurs découvertes successives, donner une place commode à ce que chacun d'eux a de vrai et d'utile, se constituer, en un mot, le représentant fidèle de l'expérience de tous les siècles. Il devrait sur-tout se rattacher à Hippocrate et à son École, hors de laquelle, j'ose le dire, il n'y a point de vérité en médecine, et qui est, en quelque sorte, la véritable Église, puisque l'histoire atteste que tous ceux qui ont fait schisme avec elle se sont bientôt égarés et perdus. C'est de ce point de vue que l'on doit examiner tout système nouveau, pour l'apprécier convenablement; et c'est dans de pareilles notions que l'on doit chercher le *criterium* des opinions différentes. Tel est le but que doit se proposer désormais l'histoire de la médecine, pour être aussi utile que possible, et vraiment digne du titre de pragmatique. Quand on juge une doctrine, trop souvent on la considère en elle-même et isolément des doctrines qui l'ont précédée. Elle n'est cependant qu'une pierre du

grand édifice, et souvent même une pier
peut nullement servir à la construction
ci. D'après ces principes, et l'idée que nous nous faisons de la doctrine de l'École de Montpellier, nous avons dû suivre son histoire dans la succession des divers âges de la science elle-même, et chercher à donner une nouvelle garantie de sa vérité, par l'énumération des élémens qui la composent, et l'étendue des travaux que suppose sa formation.

Nous comparerons toujours, moins les opinions particulières de chaque École, que la philosophie qui lui est propre et les dogmes fondamentaux qui en sont la conséquence immédiate. Nous étudierons l'arbre de la science plus par les racines et par le tronc qui sont permanens, que par les fleurs et par les fruits qui sont passagers.

Nous fixerons notre attention sur les idées premières, sur les problèmes dont la solution renferme celle de tous les autres, comme un germe contient une plante, un œuf l'animal entier.

Nous nous convaincrons bientôt que la philosophie médicale est une dans la suite des temps comme le système médical lui-même; nous verrons l'esprit, qui anime la science, se fortifier de jour en jour, conserver quelque chose de sa vigueur, lorsqu'il paraissait être détruit par des méthodes vicieuses, et développer jusqu'à nous une énergie toujours croissante. Les sciences ont donc, en quelque sorte, un principe de vie, susceptible d'un développement progressif; ce principe n'est point,

comme celui des êtres animés, soumis à une dégénération permanente et à une décrépitude irrévocable. Elles partagent l'immortalité de l'esprit qui les a créées et qui les enrichit, et le sage ne se permettra jamais d'assigner des limites à leur dernier perfectionnement. Nous apprécierons mieux jusques à quel point notre École a contribué à maintenir et à étendre cette chaîne qui lie les opérations légitimes de l'intelligence, et combien peu elle a rompu cette unité de la philosophie médicale.

L'empirisme fut la première méthode que l'on suivit en médecine ; l'esprit humain a pu, dans la suite, méconnaître la véritable origine de ses notions ; il a pu croire qu'il les tirait d'une fécondité qui lui est propre et non communiquée. Il n'en est pas moins incontestable que toutes les sciences ont commencé par l'observation, que sans celle-ci nous n'aurions même eu aucune idée de leur objet, et que l'imagination la plus active n'aurait pas pu se donner les matériaux des rêves les plus absurdes de son délire.

Les malades furent les premiers médecins, ils s'étudièrent avec le plus grand soin, et reconnurent bientôt ce qui leur était favorable ou funeste, ce qui diminuait ou augmentait leurs souffrances. Celui qui avait été malade une fois, profita, pour son propre compte, de ce qu'il avait déjà remarqué. Il invoqua le secours de ses parens, de ses amis, de ses voisins, de ceux sur-tout qui avaient eu occasion de voir des cas analogues, ou que l'on croyait tels. Peu à peu on étendit le

champ de l'expérience ; on exposa les malades sur les places publiques, et là, chacun s'empressait de donner son avis sur le cas qu'il avait sous les yeux. Certaines personnes avaient observé plus attentivement, ou avaient recueilli un plus grand nombre de faits : le préjugé ou la justice leur accorda de la supériorité en ce genre. Leurs enfans dûrent hériter de cette confiance. Il y eut donc des médecins, à proprement parler, ou des individus qui prenaient ce titre et qui le méritaient tant bien que mal. D'abord on s'occupa des plaies et des maladies externes ; on examina ensuite les maladies internes.

A cette époque, il n'était nullement question de théorie ; on n'avait d'autre guide que l'observation et l'expérience ; cette observation était grossière et rétrécie, cette expérience souvent aveugle et mensongère. A chaque instant, les faits ou les moyens manquaient ; mais on n'en suivait pas moins la bonne route, la seule qui pût conduire à la vérité ; aussi quelles découvertes ne fit-on pas ! On employa les médications les plus hardies, celles qui paraissaient le moins à la portée de l'esprit humain. Nous ignorons aujourd'hui comment on parvint à reconnaître l'action des émétiques, des purgatifs, de la saignée, etc. ; on ne peut pas concevoir comment on fit des progrès si rapides dans un si court intervalle. On a même eu recours, pour expliquer cette fécondité de l'empirisme, à l'intervention céleste. On n'a pas assez fait attention à l'instrument qu'on mettait alors en usage.

Une réflexion très-importante à faire à ce sujet, c'est que l'on a retrouvé les mêmes découvertes chez tous les peuples, chez ceux qui étaient à peine sortis du dernier degré de barbarie, ou qui n'avaient eu aucune communication avec les autres. La médecine serait donc indigène chez ces divers peuples, et l'heureux fruit de l'expérience qui leur était propre.

Arrêtons-nous quelques instans à des considérations qui donnent tant à penser au médecin philosophe ! Les médicamens dont s'honore notre thérapeutique, nous viennent des peuples ignorans, et de cet empirisme que nous nous plaisons si souvent à humilier. Il faut en convenir, le dogmatisme n'a presque trouvé aucun remède. Quelle École scientifique peut opposer une découverte analogue à celle des émétiques, des purgatifs, de la saignée, du quinquina, de l'inoculation de la vaccine, etc.? et qu'on ne s'imagine point que les premiers médecins ne sussent pas manier les agens qu'ils connaissaient. Le même esprit d'observation qui les leur avait indiqués, leur apprit à s'en servir. Il ne s'agissait pas alors d'expliquer le mode d'action d'un médicament, ce qui sera toujours la source de mille méprises funestes: il était question d'étudier les circonstances sensibles qui indiquaient ou qui contr'indiquaient son emploi, ce qui est l'origine de la vraie thérapeutique.

Si nous recueillons, dans l'histoire des premiers âges de la médecine, les lambeaux épars qu'elle nous fournit, nous pourrons aisément nous con-

vaincre que les indications majeures étaient connues; qu'on savait assez bien émétiser, purger, saigner, etc. Il faut même le dire à notre honte, on ne voit pas qu'il y eût alors de ces erreurs qui déshonorent la médecine des siècles les plus éclairés, et de ces préventions absolues, favorables ou opposées à un remède quelconque : ces préventions viennent toutes d'idées théoriques. Je ne pense pas que l'on puisse croire que je veuille rappeler aujourd'hui la médecine à l'empirisme primitif dont je venge la cause, et que je méconnaisse les avantages que celle-ci doit à une théorie sage et réservée; je me propose seulement d'établir une vérité qui me paraît de la plus haute importance pour les destinées ultérieures de la science : c'est que les découvertes vraiment utiles ont été faites en très-peu de temps, et qu'elles l'ont été par des hommes ignorans ; que la réunion d'un très-grand nombre de siècles éclairés et de nations civilisées, ne donne pas des résultats aussi avantageux que celle de quelques peuplades barbares et de quelques siècles grossiers. D'où il faut nécessairement conclure, que la méthode que l'on suivait dans ces premiers âges, malgré ses imperfections, est préférable à celle que l'on a adoptée dans la suite; et que si on avait continué de marcher dans les mêmes voies et sur la même ligne, la médecine-pratique aurait fait d'autres progrès que ceux qu'elle croit pouvoir exalter aujourd'hui. On aurait rapproché et distingué les faits, en ne les comparant jamais qu'à eux-mêmes, et non pas d'après des notions

vagues et étrangères; on serait ainsi arrivé peu à peu aux vrais principes de la science ; on aurait sur-tout déterminé, avec plus de précision, toutes les indications; on aurait découvert de nouveaux remèdes, et mieux encore de nouvelles associations des remèdes connus. La pratique de l'art serait devenue plus facile, et les grands artistes plus communs.

Nous avons signalé l'esprit de la première École empirique, si toutefois le dogmatisme nous permet de donner ce titre imposant à une École modeste, la mère légitime, la nourrice secrète de toutes les autres, et qui, sans doctrine proprement dite, sans temple particulier, sans prêtre spécial, sans culte avoué et public, peut être comparée à la religion naturelle, qui a été obligée de se cacher dans les temples de toutes les autres religions, pour tempérer les écarts auxquels elles ne se montrent que trop disposées.

Montrons les titres de filiation de notre École avec l'empirisme. Cette noblesse d'origine n'est point à dédaigner. Nous avons prouvé, dans la première section, qu'à Montpellier on avait commencé par l'empirisme, et que des circonstances particulières conservent encore aujourd'hui le goût épuré de cette médecine primitive. Nous avons établi que nous avions eu toujours des praticiens qui oubliaient toute espèce de théories, même celles de notre École. Si l'on nous pressait sur ce point, nous pourrions citer quelques-uns de ces grands maîtres, qui ne brilleraient pas trop peut-

être dans une discussion théorique, qui n'écrivent pas, ou qui écrivent assez mal, ce dont ils se moquent; mais qui répandent au loin l'éclat de leur renommée par l'invention de nouveaux remèdes, comme les premiers empiriques, ou par des *cures* miraculeuses, comme eux-mêmes le disent, et les malades après eux.

Nous verrons même, dans la suite, que le système scientifique de notre École ne tend qu'à réunir, sous une forme théorique, les résultats de l'expérience, et à réaliser ainsi le plan d'empirisme raisonné dont nous venons de faire entrevoir les avantages. Nous avons déjà prouvé que la doctrine de l'École de Montpellier fournissait un cadre capable de comprendre dans son ensemble et dans ses divisions, artistement multipliées, tous les phénomènes physiologiques, ainsi que toutes les indications thérapeutiques; que tel était le but définitif de ses efforts: et nous avons indiqué les heureux essais qu'elle avait déjà faits en ce genre. Je n'insiste pas davantage sur ce point, j'y reviendrai assez souvent.

Jusques à présent nous avons vu que les médecins n'étaient point sortis des faits; ils ne remontaient point encore à la cause des phénomènes; ils cherchaient, par l'observation seule, à constater les symptômes des maladies, et les effets des agens qui les modifient. Le premier pas que les hommes firent hors de cette enceinte sacrée, fut dirigé vers le mysticisme; la première cause qu'ils proclamèrent fut la divinité: ils crurent concevoir comment celle-ci

peut produire les affections morbides par sa puissance suprême. La même erreur fut commise dans les autres sciences. Nous nous moquons aujourd'hui de ces explications ; nous oublions trop aisément qu'elles prenaient leur source dans la même logique, qui nous égare trop souvent encore, c'est-à-dire, dans la nécessité dans laquelle nous nous croyons de nous élancer hors des faits, et de les rattacher à des causes déterminées, positives, substantielles, placées hors de ces faits mêmes, ou des déductions immédiates qui en dérivent. Différaient-ils d'opinion, autant qu'on pourrait le penser d'abord, ceux qui rapportaient les phénomènes de l'état de santé et de maladie à la divinité, et ceux qui les attribuent à la puissance supposée de l'âme, d'un archée, d'un ενορμων et d'autres êtres métaphysiques ou physiques, dont le mode d'action est aussi imaginaire, ou l'existence aussi chimérique ? Pour peu qu'on y reflechisse, tous ces systèmes sont identiques dans leur point de départ, des causes hypothétiques ; analogues dans leurs conséquences ultérieures, des explications forcées ou arbitraires ; également funestes dans leurs résultats définitifs, la ruine entière de la science médicale. Tous reposent également sur une doctrine vicieuse de la causalité, par laquelle on croit qu'elle doit avoir pour but d'expliquer les phénomènes, à l'aide d'une cause dont on prétend déterminer la nature et le mode intérieur d'action.

Le mysticisme scientifique ne fut pas seulement l'opinion du peuple crédule ou du prêtre intéressé ;

il fut soutenu et développé par un très-grand nombre de philosophes. Il reparaît souvent même parmi nous sous différentes formes, et avec des modifications plus ou moins sages ou adroites. Il n'est donc point aussi puérile, aussi facile à éviter que le croient ses adversaires. Que peut-on faire de mieux, quand on est décidé à aller au-delà des faits, que d'avoir recours à une cause dont on ne peut pas plus contester l'action en général, que la suivre dans les détails particuliers? Grimaud l'avait saisi avec génie ; les médecins, comme les autres savans dans tous les genres, se partagent en deux sectes; en théistes et en matérialistes ou atomistes. Les uns rapportent tous les phénomènes du corps vivant à une sagesse prévoyante ou instinctive; les autres, aux résultats accidentels de la combinaison des élémens. Encore aujourd'hui, à le bien voir, nous ne connaissons pas d'autres sectes. Nos *vitalistes-organiciens* nous présentent les derniers restes de l'antique matérialisme ; nos *vitalistes-animistes*, ceux du théïsme (1). Les uns et les autres, comme

---

(1) J'entends par médecins *matérialistes*, ceux qui ont voulu expliquer les phénomènes du corps vivant par les propriétés de la matière qui sont l'objet des sciences physiques et chimiques; comme par l'impulsion, le mélange, les agens impondérables, etc. Les médecins qui rapportent les phénomènes vitaux à la matière qui seule nous les présente, mais qui ne cherchent pas le lien de cette union et qui admettent franchement les propriétés vitales d'après les effets qui leur sont propres, ceux-là ne sont pas matérialistes, ils n'expliquent rien. Tous les jours on confond à tort ces deux opinions, qui diffèrent beaucoup l'une de l'autre.

leurs premiers maîtres, abandonnent les sensations et les phénomènes, pour se perdre dans les raisonnemens et les hypothèses. Ils recherchent ou ils établissent le mode supposé d'action d'une cause qui ne l'est pas moins ; aussi, dans ces systèmes, tout est-il également arbitraire. Et quel point d'appui, en effet, offrent-ils à la réflexion ? Quelle prise peut avoir celle-ci sur ces illusions fantastiques ? Quelle faculté avons-nous qui nous mette en rapport avec elles ? Ainsi, l'on a fait dépendre le sort définitif de toutes les sciences, de la solution hasardée d'une question impossible à résoudre ; d'une question qui, pour le moins, devrait être la dernière, et que l'on place cependant à la tête de toutes les autres, comme pour les obscurcir à jamais ; tandis qu'il est démontré que, si nous avons quelque moyen pour arriver à une vérité quelconque, il consiste à se rapprocher de plus en plus des phénomènes, à embrasser leur collection systématique, à s'élever, enfin, à la notion abstraite des forces ou des causes expérimentales que les effets repré-

---

J'entends par médecins *organiciens*, mot barbare que j'ai créé par nécessité, ceux qui expliquent les phénomènes vitaux par l'organisation, les fonctions vitales des organes par la texture des tissus simples, et par la combinaison de ces tissus qui les composent (Bichat). Cette secte de médecins n'est qu'une division des médecins *matérialistes*. Je n'appelle pas médecins *organiciens* ceux qui rattachent les phénomènes vitaux aux organes qui en sont le théâtre, et qui craignent, en isolant les phénomènes des organes, de les voir se perdre dans les abstractions de l'esprit, ils prennent ceux-ci pour point d'appui, mais non pour moyen d'explication, ce qui n'est pas la même chose.

sentent ou supposent immédiatement et nécessairement.

Le mysticisme régla la thérapeutique, comme l'ont fait toutes les hypothèses. Les remèdes doivent être en rapport avec les causes réelles ou présumées des maladies. L'on pensait que celles-ci étaient produites par la colère du ciel ; l'on devait en conclure que les moyens que l'on imaginait être propres à l'apaiser, composaient la matière médicale. Il ne serait pas injuste de dire que ce système fit moins de mal que beaucoup d'autres. Il ne nuisait guère que par les craintes superstitieuses qu'il inspirait ; il laissait à la nature cette liberté et cette force que les autres hypothèses ont si souvent détruites ou dirigées d'une manière si funeste : je le déclare franchement, j'eusse mieux aimé être traité par un prêtre d'Esculape, que par un de ces mécaniciens toujours prêts à répandre le sang, par un de ces *purgeurs* impitoyables ou de ces chimistes incendiaires. Si le sage faisait comparaître toutes les sectes devant son tribunal, et qu'il écoutât avec impartialité les raisons de chacune d'elles, et sur-tout leurs accusations réciproques, les médecins mystiques auraient peut-être à se reprocher le plus de sottisses, mais le moins de crimes ; et si les malades étaient appelés comme témoins, ils s'élèveraient moins contre eux que contre les autres.

Ne pourrait-on pas même donner au mysticisme une forme plus raisonnable, propre à le réconcilier avec l'expérience la plus sévère, et d'après laquelle il consacrerait, en quelque sorte, les

résultats de celle-ci, et arrêterait les élans d'une fatale curiosité. Selon ce nouveau système, la providence divine aurait tout déterminé, tout arrangé ; elle aurait établi des lois que le philosophe ne saurait franchir, parce qu'elles ne reconnaîtraient d'autre cause que la volonté suprême. Pourvu que ces lois fussent constatées par l'observation, et qu'on n'arrivât à elles qu'en passant par les détails particuliers, cette manière de raisonner n'aurait aucun inconvénient. Ne pourrait-elle pas même rendre de grands services à la science de l'homme, en formant une digue contre ce torrent d'explications, qui a si souvent tout entraîné, en corrigeant cette manie par laquelle on se charge de rendre raison de tout, d'expliquer la mécanisme des fonctions et de l'organisation même du corps, et en retranchant de la science ces questions insolubles, dans lesquelles on recherche la formation et la génération des choses, tandis qu'il est démontré que nous ne pouvons en connaître que les effets (1)?

---

(1) Signalons quelques-uns de ces problèmes qui sont, selon nous, hors de la science ; nous pourrions citer la physique entière des anciens, qui se proposa toujours pour but d'expliquer la formation de l'univers et la génération des êtres. Ainsi Galien affirmait que les organes sexuels de la femme avaient été faits sur le modèle de ceux de l'homme, mais qu'ils avaient été retenus par la froideur d'un tempérament trop faible pour les pousser au-dehors. Un très-grand nombre d'auteurs anciens et modernes ont expliqué la formation de tous les organes en général, ou de quelques-uns en particulier, et la régénération partielle de ceux qui jouissent de cette prérogative ; les premières inspirations de l'enfant qui vient de naître ; la faim, la soif et

N'était-ce pas en partie dans ce sens que Barthez admettait des lois primordiales, auxquelles il rapportait, en dernière analyse, tous les phénomènes vitaux; et que le fougueux Van-Helmont reposait

---

les appétits appropriés à chaque espèce d'animal, et même à leurs différens états de santé et de maladie; les désirs vénériens et les notions instinctives destinées à les satisfaire; l'alternative des mouvemens de systole et de diastole du cœur, ou les variations des autres mouvemens, toujours modifiés selon le but qu'ils remplissent; les différences génériques qui distinguent les sens les uns des autres; la soumission de certains organes aux ordres de la volonté, l'indépendance absolue de beaucoup d'autres, l'état mixte de certains; les synergies dont le concours admirable assure l'exercice des actes de l'économie vivante; les forces médicatrices et leurs opérations aussi compliquées dans leur multiplicité selon les besoins, et dans leurs variations flexibles, que simples dans leur harmonie et constantes dans leur régularité, etc. Il est aisé de voir que toutes ces circonstances tiennent à la formation première des choses; quelles ne peuvent pas être cousidérées comme une dépendance et une suite du mécanisme et des qualités de la matière en général, et même de la matière vivante en particulier, en tant que simplement vivante; qu'elles tendent vers un but déterminé et plus ou moins compliqué, qu'elles doivent être, par conséquent, le résultat de l'intelligence divine, ou, pour mieux dire, des lois auxquelles elle a soumis les êtres vivans.

Dans cette manière de philosopher, l'on verrait bientôt qu'une foule de problèmes, dont on prétend donner la solution, sont absurdes par eux-mêmes. Dès-lors, le champ de la science est changé, il est transporté dans l'étude des phénomènes et des lois générales et secondaires; ces lois sont prises elles-mêmes pour les dernières limites des notions que nous avons des choses. On ne cherche pas comment le cœur, par exemple, se contracte et se dilate, mais quels sont les phénomènes de ces deux mouvemens; s'ils sont également actifs; quel est leur ordre et leur enchaînement; à quelles conditions physiques ils se montrent soumis; quelle est l'influence du cerveau, de la moelle épinière

quelquefois son imagination ardente, toujours prête à pénétrer dans les causes premières, lorsqu'il reconnaissait que les propriétés fondamentales des êtres étaient les ordres de Dieu ? Je me garderai bien de vouloir donner au système physiologique

---

et des nerfs sur leur force, leur durée et leur régularité, ainsi que celle de tous les autres organes éloignés ou rapprochés ; quelles sont les causes physiques et morales qui les modifient, etc. On ne se propose pas d'expliquer comment les organes de la vie extérieure et de relation obéissent à la volonté, tandis que ceux de la vie intérieure résistent à ses ordres, par la nature différente des esprits animaux, par le point de départ des nerfs, par la distinction des deux systèmes nerveux de la vie animale et de la vie organique (Bichat) ; mais l'on établit, d'après l'expérience, quels sont les organes soumis ou rebelles à la volonté, quelles sont les lois de ces rapports, leurs conditions, etc.

Quant à la pathologie, prenons pour exemple les forces médicatrices : il ne s'agit pas de rendre raison de leurs merveilles, en les rapportant à l'action d'une âme prévoyante, d'un archée, d'un principe vital qui agirait automatiquement et par instinct, ou à des circonstances mécaniques et organiques, toujours imaginaires ou accidentelles. Il faut les recevoir comme un fait primitif, comme une loi de la nature vivante, imprimée au corps par le Créateur qui a voulu conserver son ouvrage ; constater, d'après les observations, leurs conditions et leurs effets variés : sur les connaissances de ce genre repose toute la médecine naturelle. Cette nouvelle manière de raisonner tendrait à prouver que la plupart des questions médicales ont été mal posées, et cela n'expliquerait-il pas déjà pourquoi elles ont été mal résolues ? L'on voit donc que cette philosophie, que je nommerai théologique, conduit au même résultat définitif que la philosophie métaphysique, dévoilant les facultés de l'entendement, leur puissance et leurs limites, que l'histoire des erreurs et des vérités de la science, de ses dogmes et de ses hypothèses, et sur-tout de leur origine première, qu'elle trouve constamment dans les prétentions ambitieuses de l'esprit d'explication.

une tournure mystique. Proclamant l'indépendance de la science médicale, je ne la rattacherai point à la théologie : je veux seulement indiquer les rapports d'amitié que l'une peut entretenir avec l'autre; faire voir que les sciences, quoique indépendantes, ne sont pas destinées à une guerre perpétuelle, et qu'il existe pour elles une sorte de droit public, qui maintient leurs liaisons réciproques, comme un droit intérieur qui garantit leur liberté particulière (1).

---

(1) Les sciences ne sont pas soumises les unes aux autres ; chacune d'elles doit reposer sur les faits qui lui sont propres, puisqu'une science n'est, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, que la collection systématique des faits qui lui appartiennent. Cette loi conservatrice de leurs droits respectifs a été violée presque dans tous les temps ; et c'est à cette circonstance qu'il faut rapporter la plus grande partie des erreurs qui ont arrêté leurs progrès.

Les sciences physiques doivent avoir pour base les faits du même ordre. Tant qu'on les a étudiées dans la téléologie mystique, dans l'ontologie et dans la métaphysique, elles n'ont pas même existé.

Les sciences métaphysiques reconnaissent pour fondement les faits idéologiques. C'est à tort qu'on les a rapprochées et qu'on les rapproche encore de la science de l'homme vivant, ou pour mieux dire de la physique, par le mélange le plus bizarre et le plus monstrueux.

Les sciences morales ont pour matériaux les affections morales primitives, simples, et en quelque sorte instinctives, telles que le sentiment de la pitié, de la reconnaissance, etc., qui constituent le sens intérieur ou la conscience. On les a confondues avec les calculs de la raison qui les consacre, de l'égoïsme qui en profite, et d'un légitime amour-propre qui les approuve, toutes choses qui n'en comprennent qu'une partie très-resserrée ; avec les craintes et les espérances religieuses qui ajoutent une sanction puissante aux lois de la morale, et un nouveau prix à ses sacrifices, mais qui ne peuvent donner au cœur humain un seul

Je veux faire soupçonner qu'une science, qui se déclarerait en opposition formelle avec toute autre, doit être sortie des faits par quelque point. La vérité se concilie tous les intérêts ; elle n'est que paix et harmonie dans le monde intellectuel. Ainsi, je ne crains pas de le dire à l'éloge de la doctrine

---

nouveau sentiment ; avec les préjugés utiles qui les favorisent, avec les lois écrites qui les appliquent aux besoins du corps social.

Les sciences politiques ont pour véritable aliment les faits qui dévoilent les circonstances capables d'assurer le plus grand bonheur possible d'une réunion d'hommes formant une société. On les a transportées dans la morale, qui le plus souvent s'accorde avec elles, mais ne peut leur fournir leurs principes et leurs lois ; dans la science de certains droits de l'homme, qui reste toujours dans la région même des abstractions où elle est née ; dans la religion qui sanctionne le contrat des peuples avec les gouvernemens, comme tous les autres contrats, mais qui ne peut ni ne doit en fixer les conditions.

Les sciences religieuses se divisent en science de la religion naturelle, et en science des religions révélées. La religion naturelle a pour point d'appui la connaissance des rapports de toutes les parties de l'univers, et de leur tendance vers un but déterminé. Les religions révélées, qu'on proscrit à tort du nombre des sciences, puisqu'elles doivent être l'objet de l'examen, lors même qu'elles ne seraient pas celui de la croyance, ont pour sujet de leurs méditations les faits qu'elles invoquent à leur appui. Elles se sont perdues dans les discussions métaphysiques sur la possibilité ou l'impossibilité des choses.

Les sciences médicales reposent sur les faits particuliers que présente l'homme vivant dans l'état de santé et de maladie, et on les a toujours associées avec la téléologie (le mysticisme), la physique, la mécanique, la chimie, les mathématiques, la métaphysique, l'idéologie, l'ontologie scolastique ou la science des abstractions personnifiées, la grammaire ou les vaines distinctions de mots, etc. etc.

Une conséquence ultérieure de cette idée fondamentale, c'est

de notre École, elle s'accorde parfaitement avec la théologie naturelle ; tandis que celle de la plupart des autres Écoles modernes persiste à maintenir cet esprit de division qui existe depuis un

---

que l'on ne doit pas même les rapprocher et les confondre dans leurs grandes divisions, et dans les parties distinctes d'une même science.

Ainsi, par rapport à la médecine, la physiologie repose sur les faits physiologiques, comme la doctrine pathologique sur les faits de ce dernier ordre. Ce qui a arrêté les progrès de celle-ci, c'est que l'on ne l'a pas considérée en elle-même, et comme une science propre ; on ne l'a prise que pour une des divisions de l'application de la physiologie ; et cette association trop étroite ou prématurée a détruit, j'ose le dire, la pathologie. On a commis la même erreur par rapport à la thérapeutique, à l'hygiène, et aux autres sections de la science. Avant de les constituer par elles-mêmes, par leurs faits et leurs principes, on les a étudiées à l'aide d'idées physiologiques, que l'on n'aurait pas dû mettre en première ligne, lors même qu'elles auraient été aussi vraies et aussi certaines, qu'elles étaient le plus souvent hypothétiques et fausses. Cette indépendance doit être si rigoureusement conservée, qu'il n'est pas toujours convenable d'appliquer la physiologie des autres êtres vivans à celle de l'homme

Nous venons de poser les limites qui séparent les sciences et même leurs différentes divisions. Nous ne voulons pas laisser croire que nous soyons disposés à méconnaître les rapports qui les lient. Nous l'avons déjà dit, les sciences doivent être constituées comme les états politiques, les uns par rapport aux autres. Le premier point est d'assurer leur existence, et pour cela, il faut établir avant tout leur indépendance absolue, qui seule en est le garant. Ce n'est qu'ensuite, que l'on peut et que l'on doit seulement établir des alliances plus ou moins étroites, selon les rapports de parenté, d'intérêts, de mœurs, d'habitudes, de langage, etc. Celles-ci peuvent autant servir les intérêts des sciences, que les alliances politiques servent les intérêts des états, en unissant leurs forces. Mais pour cela, elles doivent être faites

siècle entre les autres sciences et la théologie. Toutes les hypothèses modernes tendent vers le matérialisme, toutes s'appuient sur cette opinion arbitraire, comme sur une base inébranlable, et par cela seul, toutes menacent ruine aux yeux du sage. Ainsi, nous pourrions prouver peut-être avec plus de raison que notre spirituel Bordeu, que notre système de médecine doit être du goût de tous les siècles, et des savans de tous les genres, comme il l'établissait par rapport à l'inoculation. Mais nous remonterons, à cette occasion, à un principe d'un ordre plus relevé : cette harmonie est, selon nous, le caractère *critique* et distinctif de la vérité. La vérité n'est jamais opposée à elle-même, elle n'est que la conséquence immédiate des faits, et ceux-ci, de quelque genre qu'ils soient, ne sauraient se contredire.

La théorie mystique ne pouvait pas régner longtemps. Les hypothèses des prêtres, plus heureuses que celles des philosophes, s'environnaient du

---

sur d'autres bases que celles sur lesquelles on les a appuyées jusques ici, sur des principes plus libéraux et plus justes, pris dans les intérêts généraux et non dans les intérêts particuliers de quelqu'une d'elles. Les préliminaires de tout traité de ce genre consistent à reconnaître l'indépendance de chaque science ; sinon, ces traités ne sont pas des alliances, mais des conquêtes, des conventions, mais des violences. Elles ne garantissent pas également les avantages et la gloire des contractans, mais le despotisme et l'agrandissement des uns, l'esclavage et la ruine des autres. Heureusement de pareils traités sont bientôt rompus, trop souvent pour y revenir bientôt encore dans de nouvelles combinaisons!

moins des sujets de leurs rêveries; et la vue des malades devait les redresser par l'observation. Les prêtres ne purent pas s'empêcher d'être frappés des lumières que réfléchit la présence même des objets, et que les ténèbres épaisses du sanctuaire avaient pu obscurcir, mais non pas éteindre. Ils se rapprochèrent des *Périodeutes*, et reprenant les travaux de l'empirisme primitif avec une nouvelle ardeur, ils portèrent l'art graduellement au plus haut point de gloire auquel il soit peut-être jamais parvenu.

L'on ne commence, à proprement parler, l'histoire de la médecine qu'à Hippocrate. C'est méconnaître la nature même de cette science, et l'immensité des détails que supposent les écrits de ce grand homme, que de rapporter à lui seul les efforts réunis de plusieurs siècles et peut-être de plusieurs nations. Considérée sous un point de vue plus exact, l'École de Cos acquiert une autorité plus imposante; elle représente la médecine ancienne, et peut servir de guide et de modèle à la médecine moderne. Placée en quelque sorte au milieu des âges (l'an 3500 du monde), elle réunit, comme dans un foyer, les lumières des siècles qui l'avaient précédée, et répand sur ceux qui se sont écoulés après elle, des clartés trop souvent obscurcies par les nuages de la philosophie régnante, perdues peu à peu dans la nuit de la barbarie, mais rallumées avec une nouvelle activité dans les temps modernes, et rappelant l'image du soleil qui ne se dérobe à nos yeux que pour éclairer

un nouvel hémisphère. Dès-lors, la voix d'Hippocrate n'est plus celle d'un seul homme qui, quelque grand qu'il fût, ne donnerait point à l'autorité toutes les garanties qu'elle demande; c'est la voix d'un grand nombre de siècles, l'expérience accumulée de plusieurs âges.

Indiquons rapidement les notions qui peuvent répandre quelque jour sur l'état de la médecine avant Hippocrate. Cette vérité nous paraît si importante en elle-même et dans ses rapports avec nos vues, que nous croyons pouvoir nous arrêter quelques instans sur cet objet. Nous n'avons, il est vrai, que peu de renseignemens positifs sur la médecine des temps anciens, mais cette obscurité même ne doit point servir contr'elle; et beaucoup d'auteurs auraient dû plutôt garder le silence sur ce point, que de s'abandonner à l'esprit d'erreur et de calomnie. Pline établit que, depuis la guerre de Troye, la médecine, parvenue déjà à un haut degré de gloire, demeura couverte des ténèbres les plus épaisses, jusques à la guerre du Péloponèse, c'est-à-dire, pendant sept cent soixante-trois ans, époque à laquelle Hippocrate ralluma son flambeau. Je ne puis partager, ni l'opinion trop avantageuse qu'a cet historien de la médecine primitive, ni le jugement défavorable qu'il porte de celle des temps intermédiaires, et encore moins cette longue suspension de toute culture de l'art : telle n'est point la marche de l'esprit humain, qu'il faut avoir sans cesse sous les yeux, quand on examine des questions analogues. Les notions de ce genre peuvent en

effet, jusques à un certain point, suppléer au silence de l'histoire. Elles dissipent une foule de préjugés sur les sciences et les arts de ceux que nous appelons les anciens : en général, on élève trop les hommes et l'on rabaisse trop les choses. L'on oublie les grands maîtres qu'ont eus les uns, et l'autorité et l'espèce de consécration que le temps avaient données aux autres (1).

D'abord, entre Esculape et Hippocrate, l'on compte huit cents ans d'intervalle, et dix-huit générations non interrompues, qui présentent des noms illustres que la reconnaissance publique a cru devoir conserver. Esculape était un vrai médecin; il savait manier avec assurance et habileté les armes les plus dangereuses de la thérapeutique. De son temps, l'on voit déjà la médecine se dégager des entraves de la superstition, et devenir de plus en plus une science naturelle. Est-il conve-

---

(1) Ces préjugés ne pourraient être détruits que par une histoire philosophique des progrès de l'esprit humain; mais nous n'avons pas cette histoire, ni peut-être les matériaux pour la faire. Condorcet n'a donné que quelques aperçus, et il s'est montré trop pressé d'arriver à la gloire des temps modernes, pour pénétrer dans l'obscurité des temps anciens. Pour faire un pareil ouvrage, l'on ne devrait compter que sur quelques documens isolés, qui font connaître l'état de certaines parties des sciences, et conjecturer celui des autres, ainsi que des sciences limitrophes, sur les lumières du sens commun, et sur l'expérience de ce qui est arrivé chez d'autres peuples. Cette histoire, qui embrasserait celle de l'homme lui-même, de ses institutions, des sciences et des arts, serait très-utile, puisqu'elle renfermerait la philosophie de tous les travaux de l'intelligence humaine.

nable de fixer l'époque précise à laquelle les Périodeutes ou les médecins ambulans ont commencé à paraître ; ont-ils eu même un commencement ? Quelque habiles qu'on suppose qu'ils devinrent dans la suite, n'étaient-ils pas les descendans de ces empiriques que l'on retrouve chez tous les peuples, même chez les nations les plus sauvages. Faut-il en croire Celse, lorsqu'il a l'air de penser que les premiers médecins et presque les premières maladies datent de l'époque où parurent les premiers philosophes ? La médecine constituant un besoin de première nécessité, comme celui de la nourriture, du logement, etc., n'y a-t-il pas eu, dans tous les temps, des individus destinés à le satisfaire ? Et dès-lors notre art n'a-t-il pas dû faire des progrès aussi rapides que tous les autres ? On ne peut donc point admettre, avec un des historiens les plus distingués de la médecine, que celle-ci n'a commencé à être pratiquée extérieurement que vers la L.e olympiade, c'est-à-dire, à une époque qui correspondrait à la naissance de Pythagore, et aux premiers travaux de la philosophie. Je ne puis pas croire sans preuve que les Périodeutes ne soient que les disciples de Pythagore, obligés de se disperser après la ruine de l'institution fondée par ce grand homme.

Le fameux Acron d'Agrigente, qui n'est pas le fondateur de l'empirisme, comme on l'a prétendu, mais seulement un des médecins les plus célèbres de cette secte durant son premier âge, était du nombre de ces Périodeutes. Rien ne prouve qu'il ait

eu aucune relation avec les disciples de Pythagore. On connaît les disputes assez vives et presque indécentes qui eurent lieu entre Acron et Empédocle. Ces querelles ne représentent pas mal la lutte qui commença dès-lors à s'établir, et qui ne finira pas peut-être de long-temps, entre les médecins *philosophes* et les médecins praticiens. Tandis qu'Empédocle s'amusait à compléter la théorie des élémens, et imaginait une hypothèse qui devait infecter la médecine pendant des siècles, Acron parcourait la Grèce, marquait tous ses pas par de nouvelles guérisons, et au milieu même de ses malades, composait sur la médecine et sur la diététique, des ouvrages que nous regrettons encore.

Nul doute que, dès les premiers temps, il n'y eût des médecins de profession, quoique l'histoire ne présente que quelques noms plus illustres que les autres, ou qui, rattachés à quelque circonstance particulière, ont échappé à l'oubli par un heureux hasard (1). La médecine est un art muet, a dit Virgile, et les artistes habiles qui la pratiquent sont plus souvent récompensés par le souvenir de

---

(1) « On ne doit attribuer, dit Goguet (de l'origine des lois, des arts et des sciences, tom. V, p. 183), l'ignorance où nous sommes des noms et de la capacité de ceux qui ont cultivé la médecine, depuis les enfans d'Esculape jusques à Hippocrate, qu'aux temps auxquels ils ont vécu. L'histoire de ces siècles est très-confuse et très-défectueuse. Les médecins ne sont pas les seuls qui aient lieu de s'en plaindre. Il ne se présente que trop d'occasions de s'en convaincre, par rapport à bien d'autres objets. » Voyez aussi Le Clerc, Histoire de la médecine, 1.e partie, liv. II, c. 5.

leurs malades, que par les bruits d'une vaine renommée. Heureux même les médecins dont on parle peu ! Il faut le dire à la honte de l'histoire : elle n'a conservé que les noms de ces conquérans et de ces dévastateurs qui ont bouleversé les sciences et le monde. Les savans observateurs, les princes modérés, les nations sages et tranquilles ont été obligés de céder la place aux systématiques hardis, aux souverains ambitieux, aux nations guerrières et turbulentes ; serait-il donc vrai qu'il fallût faire beaucoup de mal aux hommes pour qu'ils se souvinssent de nous ? Et de nos jours, combien d'excellens médecins n'y a-t-il pas, qui sont répandus ou cachés dans les villes et les campagnes, et dont l'histoire taira les noms et les services ?

Nous allons recueillir les témoignages de l'antiquité sur l'existence des médecins dès les âges les plus reculés. Dans la Genèse, Joseph ordonne aux médecins égyptiens, d'embaumer le corps de Jacob (1). Ces médecins me paraissent être les pastophores, qui étaient réellement chargés de ce soin, ainsi que de toute la partie mécanique de la médecine. Moïse établit dans ses lois, que si deux hommes se battent, et qu'il y en ait un de blessé, l'aggresseur rendra à celui-ci tout ce qu'il lui en aura coûté pour se faire guérir (2) : *mercedem medici solvet*, dit la paraphrase chaldaïque sur ce verset. Ce serait donc à tort qu'on aurait prétendu que, chez les Hébreux, les lévites seuls étaient

(1) *Gen. c.* 50. *v.* 2.

(2) *Exod. c.* 21. *v.* 19.

chargés du soin des malades, et que l'on n'employait que des purifications et des pratiques religieuses. On a confondu les maladies que le législateur s'était réservées, avec celles qu'il abandonnait aux secours naturels. D'ailleurs, des précautions d'isolement qu'il consacrait à sa manière, n'étaient pas contraires à l'administration de tout remède. Voici le passage qu'on lit dans l'Ecclésiaste ; il est remarquable par une sage alliance de la philosophie et de la piété :

« Honorez le médecin par le besoin que vous pouvez avoir de lui ; car c'est le Très-Haut qui l'a créé. »

« La médecine vient de Dieu, et elle mérite d'être comblée des présens des Rois. »

« La science du médecin l'élèvera en honneur, et lui attirera les éloges des grands. »

« C'est le Très-Haut qui a fait naître du sein de la terre tous les remèdes, et l'homme sage n'aura point d'éloignement pour cet art. »

« Dieu a fait connaître aux hommes la vertu des plantes. Le Très-Haut leur en a donné la science, afin qu'ils l'honorassent dans ses merveilles. »

« C'est par elles que Dieu même calme les douleurs, et détruit les maladies. Ceux qui connaissent cet art, en font des compositions salutaires, des onctions propres à rendre la santé, et en varient les préparations en mille manières différentes. »

« Mon fils, ne vous abandonnez pas vous-même dans la maladie, mais priez le Seigneur, et il vous guérira. »

« Offrez à Dieu des victimes pures et parfaites ; et appelez le médecin. »

« Car c'est le Seigneur qui l'a créé ; qu'il ne vous quitte pas, son art vous est nécessaire (1). »

Salomon avait écrit des traités sur les plantes et sur les animaux, et il se plaignait que de son temps l'on faisait trop de livres. L'histoire naturelle était donc cultivée à cette époque ; la médecine devait l'être : c'est à celle-ci que celle-là doit toujours sa première origine et ses progrès.

Les historiens racontent qu'il n'y avait aucun pays où les médecins fussent en aussi grand nombre qu'en Égypte. Il y en avait pour les maladies des yeux, de la tête, des dents, etc. ; les affections internes avaient aussi les leurs. Il est à croire cependant qu'il y avait, en même temps, des médecins qui saisissaient l'art dans son ensemble. Une mutilation absolue est aussi impossible à exécuter, qu'elle serait absurde à concevoir. Homère remarque que tous les Égyptiens étaient médecins ; et ils devaient l'être d'après ce régime sévère auquel la loi les soumettait, et cette médecine de précaution à laquelle ils étaient astreints tous les mois.

Il paraît que, de temps immémorial, l'art des accouchemens constituait une profession particulière confiée aux femmes. D'après les termes dont se sert Moïse, les sages-femmes Égyptiennes faisaient usage de quelque machine propre à faciliter l'ac-

(1) Ecclésiast. c. XXXVIII.

couchement : c'était, autant qu'on le peut conjecturer, une espèce de chaise sur laquelle elles faisaient mettre les femmes au moment du travail.

Les Grecs eurent des médecins bien avant Hippocrate. Nous allons citer les plus fameux : les ancêtres d'Hippocrate, Hippolochus fils de Podalire, Sostrate I, Dardanus, Cléomytidée I, Crisamis I, Théodore I, Sostrate II, Crisamis II, Cléomytidée II, Théodore II, Sostrate III, Nébrus, Gnosidicus, Chrysus, Elaphus, Hippocrate, Héraclide, Nicomachus, et Gorgasus, fils de Machaon ; Zamolxis, Pythagore, Démocède, Polyclète, Alcméon, Empédocle, Pausanias, Métrodore de Cos, Epicharme, Eudoxe, Timée, Héraclite, Démocrite, Diagoras, Acron, Apollonides, Antigènes, Ægimus, Euryphon, Hérodicus, Iccus, Alexias, etc. Les médecins contemporains d'Hippocrate sont plus connus et plus nombreux ; on mentionne Phœon, Philistion, Ariston, Phérécydes, Pythoclès, Philétas, Acuménus, Pittalus, Archidamus, Méton, Eryximachus, Ctésias de Gnide. Du temps de Solon (XLIII.e olymp., 608 ans avant J.-C.), il y avait déjà des médecins à Athènes.

Chez les Romains, au rapport de Pline, il n'y aurait pas eu de médecins à titre avant l'an 600 de Rome ; mais Denys d'Halicarnasse dit en passant, que, trois cents ans après la fondation de cette ville, une horrible peste ayant régné, le nombre des médecins se trouva trop petit relativement à celui des malades.

L'on voit donc que, dès les temps les plus anciens, il y a eu des médecins, et que c'est à tort que l'on dit que la médecine n'a été, chez presque tous les peuples jusques à Hippocrate, qu'un ramas de pratiques superstitieuses et de jongleries sacerdotales. Je ne nie point que, dans les âges primitifs, on n'insistât beaucoup sur ces pratiques; mais j'admets que peu à peu et de très-bonne heure, les moyens naturels furent de plus en plus employés. La plupart des historiens n'ont pas assez distingué les temps. C'est ainsi que Strabon raconte que, chez les Égyptiens, on exposait les malades sur les places publiques: ce qui n'est vrai que pour les âges les plus reculés. Diodore rapporte encore, qu'on les faisait coucher dans les temples, afin que l'oracle leur révélât, pendant leur sommeil, ce qu'ils devaient faire pour obtenir leur guérison. Mais tout prouve que si cette coutume existait, elle n'était ni générale, ni exclusive. Dans Hérodote et dans les auteurs les plus anciens, on ne trouve rien qui autorise à croire que les Égyptiens missent en usage des pratiques superstitieuses dans le traitement des maladies. Je ne garantirai pas cependant que le peuple sur-tout, les prêtres et même les philosophes ne les associassent quelquefois à la médecine naturelle. On a confondu les temps de gloire avec ceux d'humiliation. L'Égypte devenue esclave se déshonora par tous les travers de l'esprit humain, comme il est arrivé aux autres nations, dans les mêmes circonstances; et les Égyptiens des derniers temps n'entendaient

plus ni leur langue, ni leurs cérémonies, ni leurs antiques sciences; ils ne faisaient que rêver sur leur souvenirs.

C'est ainsi que, pour ce qui regarde les Grecs, on aurait tort de conclure que leur médecine était toute superstitieuse, de ce qu'elle l'était quelquefois; qu'ils n'avaient pas des médecins, de ce qu'ils avaient des prêtres d'Esculape; et que l'on ne recevait pas les remèdes des uns, de ce qu'on obéissait aux oracles des autres. Jusque dans les derniers temps, et sous les yeux des plus grands médecins, les prêtres exploitèrent la crédulité publique. Sous Adrien même, le philosophe Aristide se montra le modèle d'une superstition aveugle et stupide. Pergame avait un temple d'Esculape en grande réputation du temps de Galien; l'illustre médecin préconise le Dieu de sa patrie, et ajoute foi à ses prétendues révélations.

On n'a pas assez distingué les prêtres des médecins, les temples d'Esculape des Écoles de médecine. Il y avait un très-grand nombre de temples dans la Grèce, et il n'y avait que quelques Écoles proprement dites; les uns n'étaient donc pas les autres. Que les Écoles se fussent formées à côté des temples, cela n'est nullement étonnant, il en a toujours été ainsi pour les temps anciens et modernes. Esculape était regardé par les prêtres comme un Dieu, comme un médecin par ses confrères; il ne fut déifié que cinquante ans après sa mort; encore même son temple n'était-il, dans le principe, qu'un témoignage de gloire et de reconnaissance, élevé par ses neveux.

Peu-à-peu sa réputation divine s'accrut ; *è longinquo veneratio.*

Croit-on qu'Hippocrate ait jamais recueilli et expliqué les songes des malades ? Ne s'exprime-t-il pas franchement sur toutes ces jongleries? Ne reconnaît-on pas aisément , d'après les écrits qui nous restent , que ce grand homme , ainsi que Polybe et Thessalus , étaient de vrais médecins ; peut-on penser qu'ils ne le fussent que de quelques jours , et qu'ils eussent été les premiers à avoir renoncé à vivre de l'autel ?

Il paraît que les Asclépiades médecins se rapprochaient beaucoup des Périodeutes. Hippocrate parcourait les villes de la Thessalie et de la Thrace. Plusieurs passages des livres de Cos prouvent que ses élèves pratiquaient la médecine de la même manière : voyez entr'autres le traité *De aëre, locis et aquis.*

Dans les temps primitifs, les Rois avaient leurs médecins à titre. Polyclète l'était de Phalaris, tyran d'Agrigente ; Apollonides de Cos était médecin d'Amytis, fille de Xerxès (LXXIX.^{e} olymp.). Hérodote le range parmi les médecins célèbres de son siècle ; il y avait donc une concurrence établie.

On avait des médecins d'armée; leur institution remontait même très - haut. Machaon et Podalire peuvent être considérés comme ayant eu ce titre dans l'armée des Grecs au siége de Troye. On doit le penser d'après l'idée qu'on avait d'eux : « le fils d'Esculape , dit Homère , habile à enlever les traits qui restent dans les blessures ou à verser un

baume salutaire, vaut seul un grand nombre de guerriers (1). » Les deux frères se consultaient réciproquement dans tous les cas, comme l'assure Diodore de Sicile (2); et selon cet historien, ils acquirent une telle réputation, qu'on les dispensa de prendre part aux combats. Xénophon parle des médecins militaires. Sprengel croit, il est vrai, qu'on les appelait seulement après la bataille pour panser les blessés ; mais cette circonstance seule ne prouverait pas qu'ils ne suivissent l'armée, et ne lui fussent spécialement attachés. Tous les médecins n'ont pas le courage des médecins français, qui portent leurs secours au milieu des combats. Xénophon rapporte que Cyrus, lorsqu'il prépara ses expéditions, fit le choix des médecins les plus habiles, et approvisionna son armée de toute espèce de remèdes. Il est possible que le guerrier philosophe, dans un ouvrage qui est plutôt un admirable roman qu'une histoire fidèle, ait indiqué plus ce qu'il fallait faire, qu'il n'ait raconté ce que l'on faisait réellement chez les Perses. Il est très-sûr que, pour son compte, il ne négligeait rien sous ce rapport, comme il en donna tant de preuves dans sa fameuse retraite des dix mille. Quand ce général trouvait des malades ou des militaires blessés, il les faisait transporter sur-le-champ aux bagages, par les valets de l'armée ou par des soldats, selon l'urgence des cas. Ce grand homme

(1) Iliad. c. XI.

(2) Liv. IV.

ayant eu, à la suite d'un combat, un trop grand nombre de blessés à conduire au milieu des poursuites de l'ennemi, séjourna pendant trois jours dans le premier village qu'il trouva sur sa route, y installa ses malades, et détacha de son armée huit médecins pour les soigner (1). Lycurgue avait mis des médecins auprès de ses soldats; ils devaient se placer au centre de l'armée avec les commissaires des guerres, afin qu'ils pussent remplir plus aisément leurs fonctions (2).

L'auteur du traité *De medico* dit que, pour se rendre habile dans le traitement des blessures, et notamment dans l'extraction des dards, l'on doit suivre les camps. Quand les Athéniens envoyèrent des troupes en Sicile, Hippocrate leur donna son fils Thessalus pour médecin, et voulut qu'il fît le voyage à ses dépens. Malgré le mauvais succès de l'expédition, les Athéniens honorèrent Thessalus d'une couronne d'or à son retour, après trois années de service.

L'Égypte avait ses médecins des pauvres ou plutôt des médecins publics. Au rapport de Diodore, il n'en coûtait rien aux Égyptiens pour se faire traiter, quand ils étaient à la guerre, ou quand ils voyageaient dans le royaume. Il y avait des mé-

---

(1) Xenoph. *De expedit. Cyri.*

(2) *Sunt autem hi (qui ad tabernaculum publicum pertinent) quicunque contubernio cum paribus utuntur, et auspices et medici et tibicines et copiarum apud impedimenta præfecti.* Xénoph. *de rep. laced.*

decins payés des deniers publics pour prendre soin de ceux qui tombaient malades dans ces occasions (1). Un soin aussi paternel de la part du Gouvernement indique une haute civilisation, et une culture avancée de la médecine elle-même.

Depuis très-long-temps, quand Hippocrate parut, les médecins visitaient les malades. On a fait remonter l'institution de la médecine clinique à Esculape ; il faudrait lui donner une origine bien plus reculée. Le premier jour qu'il y eut un malade qui ne put aller trouver le médecin, celui-ci dut venir chez le malade, et dut être, si l'on veut, l'inventeur de la médecine clinique.

Au siècle d'Hippocrate, on connaissait les consultations de médecine. L'auteur du traité *De præceptionibus* en parle expressément comme d'une chose déjà ancienne. Il y avait même des médecins qui avaient la prétention de les refuser, ou de ne les appeler que fort tard, et qui les déshonoraient par les écarts de leur amour-propre.

Il paraît que les médecins formaient alors des espèces de Colléges. Les nations de l'antiquité avaient une législation médicale qui manque aux nations modernes les plus civilisées. Il fallait donc que les médecins se réunissent pour décider des contraventions au code médical, et qu'ils fussent régulièrement constitués.

---

(1) *In expeditione bellicâ aut intrà patriæ fines peregrinatione, absque mercede curantur ; medici enim annonam ex publico accipiunt.* Diod. Sicil.

Au rapport de Diodore, lorsque les médecins Égyptiens suivaient les règles légales, ils étaient à l'abri de toute poursuite, lors même que le malade venait à périr ; mais s'ils s'en écartaient, ils devenaient responsables de l'évènement, et pouvaient être punis de mort, si le malade succombait (1). Aristote cite une loi d'Égypte, par laquelle il leur était défendu, à moins qu'ils ne voulussent le faire à leurs risques, de remuer les humeurs, ou de purger avant le quatrième jour dans les maladies aiguës (2). On s'est élevé contre cette législation, et on a soutenu que, résultat de l'ignorance la plus aveugle, elle consacrait celle-ci à jamais et arrêtait les progrès de l'art. Mais l'on doit observer que le même esprit de rigorisme régnait dans toutes les institutions de l'Égypte, et que ce peuple n'en était pas moins parvenu à un très-haut degré de civilisation. En général, les législateurs anciens donnaient le plus grand empire à la loi ; pour eux rien n'était indifférent, et ne devait être abandonné au caprice des individus. D'ailleurs, n'y avait-il pas plusieurs ordres de médecins? La loi ne regardait-elle pas seulement les Pastophores, dernière classe de prêtres, chargée de toutes les opérations mécaniques du sacerdoce, c'est-à-dire, les officiers de santé de l'Égypte? Cette conjecture s'appuie sur l'autorité de l'auteur de l'*Histoire pragmatique de la Médecine* : « les Prophètes, dit-il, prédisaient

(1) Diod., liv. V.

(2) *De republ., lib. III, c.* 15.

les changemens et les terminaisons des maladies, et les prêtres inférieurs les traitaient strictement d'après les règles qui leur étaient prescrites dans les livres d'Hermès (1). »

Le code médical était le résultat de l'expérience des siècles; il avait été composé par une association nombreuse de médecins du premier mérite : *medicinam ex lege scriptâ per multos, ab antiquo, medicos illustres concinnatam applicant* (2). Il y avait donc en Égypte, de temps immémorial, de grands médecins, ainsi que des livres de médecine (3). Platon semble

---

(2) Trad. de M. Jourdan, t. I, p. 58.

(2) Diod., l. c.

(3) Le livre sacré, *Embre*, avait été fait en partie, à ce que l'on prétend, d'après les connaissances gravées sur les colonnes de Thaut, et dès l'époque où l'on commença à écrire sur le papyrus. « Il est infiniment probable, dit Sprengel, que ce livre contenait le recueil des observations séméiologiques faites jusqu'alors; car les médecins des temples d'Égypte s'en servaient pour prédire si les maladies devaient se terminer par la guérison ou par la mort. Diodore nous laisse à penser qu'ils établissaient principalement leurs diagnostics sur la position des malades dans leurs lits, position qui fournit en effet des signes d'après lesquels on arrive, dans bien des cas, à des résultats plus précis qu'à l'aide de tous les autres réunis. » *Ouv. cit. p.* 33.

« On doit regarder les Égyptiens, dit Goguet (ouv. cit., t. IV, p. 92), comme les premiers qui aient réduit en principes et assujéti à de certaines règles, les pratiques vagues et arbitraires auxquelles on s'en était tenu pendant bien des temps. Ils passaient dans l'antiquité pour avoir cultivé la médecine, plus anciennement et plus savamment qu'aucun autre peuple (Homère, Socrate, Pline, Clément d'Alexandrie). » Suivant Pline et Strabon, Hippocrate aurait puisé dans les registres publics une très-grande partie de ses connaissances. Ces livres, selon ce dernier, traitaient spécialement du régime. Nous ne pouvons par-

insinuer que, de son temps, les médecins d'Athènes dirigeaient le traitement de leurs malades d'après certains préceptes qui leur étaient tracés, et qu'ils étaient responsables envers l'état des morts causées par leur négligence. Ce qu'on lit dans Aristote, vient à l'appui de cette première conjecture. Selon lui, les médecins ne rendaient compte de leur conduite qu'à leurs collègues. Il y aurait donc eu un Collége de médecine à Athènes. Observons, cependant, que l'auteur du traité *De arte* dit, que la médecine est la seule profession où les délits ne soient punis que par l'infamie, et c'est à cette impunité qu'il attribue le grand nombre de charlatans qui désolaient les villes de la Grèce. La distinction que cet auteur met entre les bons et les mauvais médecins, et les qualités qu'il exige des premiers, suffiraient pour prouver la perfection de l'art à cette époque ; d'ailleurs, les traités *De arte* et *De priscâ medicinâ* sont consacrés à établir son existence. Dans la préface des traités *Prædictorum lib. II*, *De victûs ratione in acutis*, *De aëre, locis et aquis*, l'on revient souvent sur les caractères qui signalaient les vrais médecins. Il ne faudrait pas avoir lu les ouvrages d'Hippocrate, pour penser un seul instant que la médecine et les médecins n'existaient que depuis peu de temps à cette époque.

Un passage de Xénophon prouverait que les jeunes

---

tager en entier cette idée de Strabon, mais ce fait n'en établirait pas moins les relations que la médecine d'Hippocrate a pu avoir avec celle de l'Égypte. Nous retrouvons la loi Égyptienne, citée par Aristote, dans les aphorismes d'Hippocrate.

médecins, avant de s'établir sur le territoire de la république d'Athènes, étaient obligés d'en demander la permission dans un discours public, où ils faisaient connaître la manière dont ils avaient pratiqué cet art jusqu'alors, et quels avaient été leurs maîtres. Sans doute que le peuple n'intervenait que comme témoin; les Grecs aimaient beaucoup plus que les nations modernes à se mêler de leurs affaires, et celles-ci n'en allaient pas plus mal. Il est à croire que le Collége seul des médecins devait être chargé de l'examen des candidats. Hyginus dit qu'il existait, chez les Athéniens, une loi qui défendait aux esclaves l'exercice de l'art, réservé exclusivement aux hommes libres. Les Grecs avaient donc senti l'importance de la médecine, et celle-ci avait dû déjà se rendre digne d'une confiance aussi honorable. On a prétendu peut-être à tort, sur un passage d'Aristote, que le code d'Athènes distinguait trois classes de médecins publiquement reconnus: les architectes, les démiurges, et ceux qui se livraient à la culture de l'art dès leur tendre jeunesse. Mais lors même qu'il ne serait question que d'une distinction imaginée par le philosophe, et non d'une classification autorisée par les lois de l'état, ce passage ne tendrait pas moins à faire penser que la médecine était assez cultivée pour que l'on pût concevoir l'existence d'artistes de différens ordres.

On objectera, peut-être, que les institutions et les lois que nous avons rappelées sont postérieures à Hippocrate. Mais il est à remarquer que les auteurs

qui en font mention, et qui sont plus ou moins rapprochés du médecin de Cos (Platon et Xénophon naquirent avant sa mort), n'en parlent que comme de choses établies depuis une époque qu'ils ne fixent pas. L'on peut ajouter qu'ils en parlent en passant et comme par hasard; ce qui autorise à croire que, si nous n'en savons pas davantage sur ce sujet, il ne faut s'en prendre qu'au peu de renseignemens qu'on nous a laissés, renseignemens qui portaient d'ailleurs sur des points que l'on ne devait pas traiter *ex professo*.

Il y avait des Écoles de médecine; elles étaient même multipliées. Dans un espace assez resserré, l'on comptait celles de Rhodes, de Cos et de Gnide. L'époque précise de leur fondation se perdait dans la nuit des temps. L'École de Rhodes était très-ancienne, et celle de Cos suivait le fil des générations qui l'avaient illustrée jusqu'à Esculape. Hérodote signale plusieurs autres Écoles de médecine qu'il dit être très-fameuses, et entre autres celle de Cyrène et de Crotone. Il ne faut pas oublier encore celle d'Italie établie à Agrigente, et qui dut sa naissance, à ce que l'on croit, à Pythagore, 550 ans avant J.-C. Toutes ces Écoles qui florissaient en même temps, et qui, rapprochées par les distances, se surveillaient et s'excitaient réciproquement, durent hâter les progrès de la médecine. Galien (1) dit qu'avant Hippocrate les descendans d'Esculape traitaient les maladies suivant des règles confirmées

(1) *Meth. med., lib. I, p.* 35.

par de nombreuses guérisons, et que leurs trois Écoles se félicitaient à l'envi de plusieurs excellentes découvertes.

Nous n'avons que peu de détails sur la manière dont on y enseignait la médecine, pour nous assurer du véritable état de la science. Quelques traités faussement attribués à Hippocrate, mais qui appartiennent à son École, et dont on ne peut pas du moins contester l'antiquité, nous donneront quelques documens précieux. Le disciple se liait avec le maître par un serment solennel (*jusjurandum Hipp.*). On aurait une idée bien fausse de cette initiation, si l'on n'y voyait que le mystère de la superstition et de l'ignorance. L'on considérait la médecine comme une chose sacrée, et les choses sacrées n'étaient réservées qu'aux âmes pures. Des sages avaient donc reconnu, de très-bonne heure, que la médecine peut être un instrument très-dangereux dans les mains de l'ignorance et de la stupidité, de la négligence ou de la scélératesse. Ils avaient senti que les formes sévères d'une initiation religieuse devaient interdire son étude, à ceux qui y apportaient un cœur pervers, des facultés bornées, ou une volonté paresseuse. Nos réceptions, pour être plus faciles, donnent-elles plus de garanties? Que de conditions n'exigeait-on pas du néophyte! On lui demandait des mœurs irréprochables et des talens naturels; l'on voulait qu'il eût commencé jeune à étudier la médecine (1),

(1) « Je plains ceux qui ont commencé tard leur éducation

et qu'il eût déjà fait paraître un goût prononcé pour l'étude ; on avait donc beaucoup de choses à lui enseigner (1). On recommandait sur-tout à l'élève de choisir avec discernement le lieu de ses études ; il y en avait donc un grand nombre : et quel était celui que l'on désignait ? Était-ce une École où l'on pût apprendre l'Anatomie, l'Histoire naturelle, la Chimie, la Physique, la Mécanique, les Mathématiques, telles du moins, que ces sciences étaient cultivées à cette époque ? On envoyait le candidat dans une École toute pratique. L'on voulait que le maître eût un lieu approprié aux opérations chirurgicales, et qu'il eût à sa disposition tout ce qui lui était nécessaire à cet effet ; car il paraît

---

médicale, dit l'auteur du traité intitulé *Præceptiones*. La connaissance de l'art ne s'acquiert que par une expérience qui remonte très-haut dans l'avenir. Les médecins qui ont appris dans un âge avancé, sont pour les malades une véritable peste ; ils les trompent, ne pouvant les guérir ; ils ne savent pas définir les maladies, ni parler avec clarté auprès du malade, ou des assistans. Pour moi, si je me trouvais avec ces sortes de gens auprès des malades, je ne les interrogerais pas sur la méthode rationnelle qui dépend de la connaissance de l'art qu'ils n'ont point, mais je leur demanderais leur avis, car ils peuvent bien saisir le caractère de la maladie ; et quoiqu'ils soient nécessairement ignorans, étant privés de la connaissance des dogmes et des principes généraux, je pense qu'on peut tirer parti de leur expérience : et quel est celui qui peut prétendre à la connaissance entière de dogmes si multipliés, s'il ne s'appuie sur l'expérience la plus étendue ? »

(1) « L'art est long et la vie est courte. » Après une pareille maxime, que le vieillard de Cos met en tête de ses immortelles lois, comment a-t-on pu dire que la médecine ne venait que de naître ? Il est très-remarquable qu'Hippocrate revient très-souvent sur cette étendue de l'art.

que les opérations étaient faites dans la maison du chirurgien et sous les yeux des élèves.

L'on peut voir dans le traité *De medico*, quels étaient les instrumens et les secours d'une École de médecine: ce ne sont pas tout-à-fait ceux que nous trouvons dans nos conservatoires. Comment s'y faisaient les leçons ? Un professeur montait-il en chaire, et dissertait - il pendant une heure sur un point théorique, permis ou non à l'élève de l'écouter ? Il n'y paraît pas. Le maître conduisait le disciple au lit des malades ; il examinait, il réfléchissait, il ordonnait et opérait sous les yeux de celui-ci ; l'élève restait auprès du malade, et il pouvait, quand il était assez instruit, suppléer le maître absent dans certaines occasions pressantes. Il paraît que, comme dans nos Écoles cliniques si tard instituées, les jeunes gens étaient d'abord auditeurs passifs, et qu'ils devenaient ensuite actifs. Pour ne pas former des médecins routiniers, les professeurs enseignaient les principes généraux de l'art, exprimés en langage aphoristique. Il fallait que les maîtres employassent beaucoup de temps et de peine à instruire les disciples, puisque ceux-ci s'engageaient par serment à rendre non-seulement le même service à leurs enfans, mais encore à les nourrir et à leur fournir tout ce qui pourrait leur être nécessaire, s'ils tombaient jamais dans le besoin. Le bienfait devait répondre sans doute à la reconnaissance. On conviendra qu'une leçon publique et commune, sans autre relation du maître avec le disciple, aurait été trop payée à ce prix. Ce

qui confirmerait encore l'opinion que les Écoles Grecques étaient purement cliniques (1), c'est qu'Hippocrate et ses successeurs ne restaient pas fixés dans la même ville. Partout où ils rencontraient des malades, ils établissaient l'École clinique. Apprenaient-ils que quelque ville de la Grèce était affligée d'une épidémie, ils y accouraient en foule, ou se distribuaient selon les besoins. Des institutions aussi sages annoncent-elles une médecine barbare ; et les nations les plus éclairées n'auraient-elles pas quelque chose à profiter en admirant de si beaux modèles ? Il faut le dire, il y a loin des Écoles de la Grèce à celles de l'Europe moderne, établies par des moines, alimentées par des savans, entretenues par des Gouvernemens qui, les prenant au mot, les tiennent sur le même pied que les Écoles chargées d'enseigner à lire, à compter, ou si l'on veut, les sciences les plus relevées, mais toujours théoriques et de pur raisonnement. Si jamais les praticiens étaient chargés d'organiser cette partie de l'ins-

---

(1) « La bonne leçon émane de l'œuvre, tout raisonnement qui n'est pas justifié par l'œuvre est mauvais. Discourir et ne pas agir est un signe de vice dans l'art ; et ces discours abstraits déshonorent ceux qui les font, comme ils tuent le plus souvent ceux qui s'y fient. Les médecins qui sur ces beaux discours se persuadent qu'ils possèdent la science-pratique, se dévoilent dans l'exercice de l'art, comme l'or faux se découvre par le feu. L'avis que nous donnons ici ne sera d'aucun secours aux individus dont il s'agit, pour leur faire comprendre que la fin seule garantit la connaissance, au lieu que ceux qui ont pris la voie de l'expérience feront des progrès journaliers. » *De decent. hab.*

truction publique, ne se rapprocheraient-ils pas dans leurs plans des institutions Grecques? Thierry, Clerc et beaucoup d'autres médecins philosophes, ont émis des vœux analogues qui finiront sans doute par se réaliser un jour.

La médecine, du temps d'Hippocrate, passait déjà pour ancienne ; elle avait peut-être même à se défendre contre le prestige que l'envie a toujours attaché à l'antiquité, et l'auteur du livre *De priscâ medicinâ* s'efforce de la justifier, en prouvant qu'elle se rattache aux découvertes des âges les plus reculés ; témoignage éclatant par lequel il honore à la fois la médecine des temps antérieurs dont il reconnaît et proclame les grandes découvertes, et la médecine de son siècle qu'il met à sa place, d'après les idées les plus profondes sur le développement de l'esprit humain dans les progrès de l'art. « La Médecine, dit-il, qui existe depuis long-temps, a découvert des principes fixes et une route sûre, par laquelle on est arrrivé depuis plusieurs siècles à une infinité de vérités précieuses. Celui qui avec du talent dirigera ses recherches en partant de ces vérités connues, en augmentera le nombre. Celui au contraire qui, les rejetant, prend une toute autre voie, et prétend avoir trouvé des dogmes fondamentaux, se trompe lui-même et trompe les autres avec lui. Il n'y a nul autre moyen de faire faire de nouveaux pas à la science, que de reprendre les premiers travaux au point où ils ont été laissés. » Dans tous les ouvrages d'Hippocrate ou de son École, on suppose, ou l'on rappelle cette antiquité des dogmes

de la médecine ; ce qui justifie l'idée que nous avons donnée de l'École de Cos, et l'importance que nous attachons à l'unité de l'art, considérée comme le *criterium* de la vraie doctrine.

A l'époque où Hippocrate écrivit, l'on possédait déjà un grand nombre d'ouvrages. Euryphon, médecin plus âgé que lui, avait publié les *Gnidiennes*, recueil qui appartenait à plusieurs auteurs, ainsi que le dit le vieillard de Cos, et qui réunissait les travaux d'une École entière. Malgré les reproches adressés par le chef d'une École rivale, on n'y reconnaît pas moins une observation attentive et une aversion décidée pour toute hypothèse ; d'ailleurs, Hippocrate convient que les médecins qui avaient écrit après la publication de ce traité, en avaient corrigé la plupart des défauts. Aux Gnidiennes l'École de Cos opposait avec orgueil les *Coaques*, dont le titre et la texture annoncent également le résultat des observations d'une association nombreuse de médecins. Le grand-père d'Hippocrate y avait, dit-on, beaucoup coopéré. Il y a apparence que ce même auteur avait résumé les travaux de son École dans la chirurgie ; les traités *De articulis*, *De fracturis* et *De vulneribus capitis*, qui paraissent appartenir au même auteur, annoncent une chirurgie très-perfectionnée. Dans ces ouvrages, qui ont dû servir de modèle à Hippocrate, on retrouve les premiers germes de toutes les découvertes qu'on lui a attribuées exclusivement. Il y est question des crises, du régime, etc. ; on pénètre déjà dans les profondeurs du pronostic. On commence à

se servir de la méthode simple et sublime que le vieillard de Cos porta si loin. Hippocrate lui-même, dans les ouvrages qui lui appartiennent incontestablement, est loin de se déclarer l'inventeur de toutes ces découvertes. Au contraire, dans le *Prædictorum lib. II*, il dit que l'on peut annoncer la mort, le délire et le retour à la santé, d'après ce qui a été écrit; qu'il n'est pas même très-difficile de faire des prédictions semblables, quand on a pris la peine de s'y exercer; mais qu'il y a des personnes qui abusent des connaissances en ce genre, parce qu'elles ne savent pas ce qui a été fait et écrit dans notre art. Quant au régime, Hippocrate se donne d'assez grands éloges sur cet objet; mais il n'en reconnaît pas moins que, très-longtemps avant lui, on avait employé la nourriture liquide, la tisane et tous les matériaux du régime; que l'on s'était déjà occupé de cette matière, mais que seulement les ouvrages qu'on avait faits n'étaient pas dignes du sujet; il dit que les médecins différaient d'avis sur les règles à suivre, et il se glorifie d'avoir trouvé ces règles. L'auteur *De priscâ medicinâ* avertit qu'il faut bien se garder de mépriser la médecine ancienne, de ce qu'elle n'avait pas tout connu.

Nous avons perdu un très-grand nombre de livres. Il paraît que chaque École possédait une bibliothèque, composée principalement des ouvrages des professeurs qui l'avaient illustrée depuis sa première fondation. Gnide avait la sienne; un certain Andréas qui, deux cent cinquante ans après

Hippocrate, avait écrit un livre sur l'*Origine de la médecine*, capable d'éclaircir tous nos doutes, accuse le vieillard de Cos d'avoir brûlé la bibliothèque de Gnide, pour dérober les traces des larcins qu'il lui reproche. Quoique cette accusation n'ait été regardée que comme une calomnie, elle n'en prouve pas moins l'existence d'un très-grand nombre de livres au siècle d'Hippocrate. L'École de Cos avait aussi une bibliothèque, Soranus l'avait dit-on parcourue (Dacier); nous n'avons que quelques ouvrages de cette collection précieuse. Dans ceux qui nous restent, nous trouvons l'indication de ceux que nous avons perdus. En voici la liste : l'auteur du traité *De fracturis* et *De articulis*, cite comme lui appartenant, un traité *des Frictions*, et un autre *de la Nature des glandes*, qui paraît être celui que nous avons sous ce nom. Celui-ci porte, en effet, le titre promis, et ce titre est exprimé d'une manière particulière : περι αδενων υπομελιης, *De naturâ perfectâ et absolutâ glandularum.* L'auteur *De articulis* promet de s'y occuper de la nature des glandes, de leur définition, de leurs maladies et de leur influence sympathique; et ce sont ces mêmes objets que l'on trouve dans l'ouvrage *De glandulis.* On n'oublie pas d'y mentionner les glandes axillaires, à l'occasion desquelles l'auteur *De articulis* indique son traité *De glandulis* auquel il renvoie. Ce même auteur rappelle un traité *des Plaies de tête*;

Un second très-détaillé sur la nécrose en général;

Un troisième sur les autres espèces de maladies, sans doute chirurgicales, dans lequel il devait

s'occuper des symphyses de la mâchoire supérieure;

Un autre où il devait exposer quelles sont les parties qui abondent en sérosité et qu'on peut ouvrir impunément; et quelles sont celles qu'on n'ouvre pas, sans s'exposer à donner la mort, ou à causer de très-grands maux;

Un traité *des Maladies des poumons*;

Un autre sur les sympathies.

L'auteur du livre *De medico* cite, comme fait par lui, un traité sur les tumeurs et sur les moyens de procurer leur coction; un second sur les plaies et les ulcères, et un troisième sur l'extraction des dards.

L'auteur *De septimestri partu* promet un traité sur les différentes révolutions des âges;

Celui *De affectionibus* renvoie à un livre *des remèdes* qui appartenait sans doute à l'École elle-même.

Dans le siècle où parut Hippocrate, l'on remarque une activité singulière de l'esprit d'observation dans toutes les sciences en général, et dans la médecine en particulier. Tandis que les Périodeutes dégageaient de plus en plus celle-ci de l'empirisme rétréci des premiers âges, les philosophes devenaient observateurs; et les titres de certains ouvrages de Démocrite prouvent qu'il n'était point entièrement étranger aux détails de l'art (1). Peu à

---

(1) On comptait parmi ses ouvrages trois traités *des Maladies pestilentielles*, un livre *des Pronostics*, *de la Diète ou de la Science de la médecine*, *de la Fièvre*, *de la Toux*.

peu plusieurs Pythagoriciens, renonçant aux pratiques secrètes de leur École et à ses principes hypothétiques, devinrent des médecins très-distingués. Du temps d'Isocrate, on ne les reconnaissait déjà plus pour les descendans des anciens Pythagoriciens, et ils n'y perdaient peut-être pas. La routine même des gymnases s'éleva à la noblesse de l'art raisonné de modifier la santé et les maladies par les différens exercices. Des hommes éclairés étaient à la tête des établissemens de ce genre. Hérodicus ne créa pas sans doute, comme on l'a dit, la médecine gymnastique; elle existait avant lui; mais il est très-sûr qu'il la perfectionna et lui donna une forme systématique. Il paraît, suivant Hippocrate, que l'on possédait alors un grand nombre d'ouvrages sur la médecine gymnastique (1). Ils présentaient les travaux de l'observation la plus sévère, poussée même jusques à une sorte de superstition scrupuleuse. Dans le traité *De priscâ medicinâ*, on préconise les découvertes journalières faites sur le régime par les chefs de ces Écoles, d'après la méthode fondamentale de la vraie médecine, qui est, selon lui, l'observation de ce qui est utile ou nuisible au corps vivant.

C'est ainsi qu'on voit naître l'aurore du plus beau jour qui éclairera à jamais la médecine. En montrant comment Hippocrate a pu se former, nous sommes loin de vouloir rien diminuer de sa gloire; il n'en est que plus grand, puisqu'il s'est élevé si haut au-dessus de si grands hommes, et qu'il a

(1) *Prædictorum lib. II.*

perfectionné la médecine, qui était portée à un tel degré de splendeur. On conçoit ainsi le génie d'Hippocrate; j'oserai dire plus, on entrevoit l'espérance et les moyens de reproduire quelque chose de ce personnage étonnant. Le plus souvent, on le représente comme un prodige qui n'est fait que pour humilier l'amour-propre et le condamner au désespoir de ne pouvoir en approcher.

Nous commencerons par exposer la logique d'Hippocrate. On a trop insisté sur les dogmes qu'il a établis, et pas assez sur la philosophie qui l'a dirigé. On croit trop souvent avoir présenté sa doctrine, lorsque l'on a rappelé quelques-unes de ses idées sur les altérations des quatre humeurs qu'il n'a jamais formellement admises; sur la coction, sur les crises et les jours critiques qu'il ne prenait pas dans le sens rigoureux qu'on lui a attribué; sur le pronostic et sur le régime dont il était loin d'être le seul inventeur. On a reproduit le matériel de ses ouvrages, et non fait revivre cet esprit qui les anime et leur assure l'immortalité.

Éclairé par l'inspiration de son génie, ou plutôt par la contemplation des faits et par l'excellent esprit de notre art, Hippocrate établit les vrais principes sur l'origine de nos idées. « Il faut tirer toutes les règles de la médecine-pratique, non d'une suite de conséquences, quelque probables qu'elles puissent être, mais de l'expérience dirigée par le raisonnement. Le jugement est une espèce de mémoire qui rassemble et met en ordre les impressions reçues par les sens; car, avant que la pensée se pro-

duise, les sens ont éprouvé tout ce qui doit la former, et ce sont eux qui en font parvenir les matériaux à l'entendement. Je dis donc, que le raisonnement ne doit être fondé que sur les phénomènes, et qu'il doit s'en étayer dans toute son étendue. Le jugement doit consulter la mémoire, pour qu'elle lui présente les phénomènes dans leur ordre de succession. La Nature a plusieurs causes cachées des changemens qu'elle nous offre, les phénomènes sensibles manifestent ces causes auxquelles ils sont enchaînés par les liens de la nécessité. C'est par cette voie seulement que l'esprit s'élève à la vérité (1); tandis que toutes les fois que les raisonnemens ne sont pas un enchaînement de sensations, mais seulement une suite de suppositions vraisemblables, on tombe dans des jugemens d'une fâcheuse conséquence. Ceux qui exercent la médecine sur de tels principes, en doivent être punis par de mauvais succès (2). »

Ces dogmes lumineux sur la génération de nos idées, sont tout autrement précis que la maxime tant célébrée d'Aristote: *nihil est in intellectu quod non priùs fuerit in sensu*; maxime qu'il n'a fait qu'émettre en passant, et dont il paraît qu'il a été loin de connaître la valeur et l'usage, comme cela est arrivé à plus d'un de nos métaphysiciens.

(1) Cette doctrine sur la manière par laquelle nous remontons des effets aux causes, et nous constatons par les phénomènes l'existence de celles-ci, quelque cachées qu'elles soient, est la même que celle qui a été si bien développée par Barthez : Voy. Nouv. Elémens etc., et la première section de cet ouvrage, p. 79.

(2) *Præceptiones.*

C'est ainsi que Platon disait que le jugement joint à des sens aussi fins qu'exercés, et devenu une même chose avec eux, était la source de toute vérité (1), quoiqu'il ait oublié si souvent ce principe. Hippocrate développe, au contraire, toute sa pensée. Il voit que l'on ne doit point procéder d'après des raisonnemens qui ne seraient que des hypothèses ou des énumérations incomplètes des phénomènes. Les vrais raisonnemens ne sont, selon lui, que le souvenir bien ordonné des circonstances connues par les sens, de ces sensations même généralisées, et rendues abstraites par la réflexion qui les rassemble, et reproduites par la mémoire qui les conserve dans leur ordre naturel de succession, dans leurs antécédens et dans leurs conséquens, c'est-à-dire, dans cet ordre qui manifeste l'enchaînement intérieur qui lie les phénomènes, et qui représente les ressorts secrets qui les unissent et les déterminent: ce qui est la seule voie par laquelle nous pouvons connaître leur action, sans pénétrer dans leur mécanisme. La Nature a des causes de ses mouvemens ou de ses changemens; les phénomènes seuls nous manifestent ces causes. Ainsi, Hippocrate tient un juste milieu entre cette métaphysique empirique, qui s'arrête dans la sensation même et ne peut pas se détacher d'elle par la réflexion, pour s'élever aux dogmes de la science, et entre cette métaphysique d'abstraction, qui cherche les principes dans les idées innées (Des-

(1) *De legibus, lib. XII.*

cartes), dans l'action de la divinité (Mallebranche), dans les formes logiques de l'entendement (Kant), dans des notions abstraites et vides de faits, ou dans des distinctions puériles de mots (la scolastique). Il fait sentir la liaison qui unit les idées les plus abstraites aux sensations les plus matérielles, les lois les plus générales aux faits les plus particuliers. Nous osons l'assurer, nous ne connaissons aucun système d'idéologie, ancien ou moderne, qui nous paraisse aussi exact et aussi simple que celui qui nous est présenté dans ces quelques lignes. On n'en appréciera peut-être toute la vérité que lorsque la logique de toutes les sciences, et celle sur-tout de la médecine, sera fixée à jamais. Nous ne craignons pas de le dire à un siècle qui ne rabaisse sa gloire devant aucun autre: nous ne devons pas encore entendre pleinement cette manière de philosopher, puisque nous ne la mettons pas toujours en usage. Nos mains grossières ne savent pas se servir encore d'un instrument si délicat et si parfait.

Hippocrate ne se contente point d'établir des dogmes généraux, il en fait l'application aux derniers détails de la science. Recueillir des faits, les réunir par leurs plus grandes analogies, prendre ces analogies dans les circonstances les plus importantes, tel est le moyen dont le vieillard de Cos s'est servi pour élever le plus beau monument qui existe, nous ne dirons pas seulement dans la science médicale, mais encore dans toutes les autres sciences.

Suivons les traces de cette marche admirable dans quelques-uns de ses ouvrages. Heureusement il nous en reste plusieurs auxquels il n'a point mis la dernière main, et où l'on peut prendre, en quelque sorte, le génie de l'observation sur le fait. L'échafaudage est encore debout, nous pouvons concevoir comment de si grandes masses ont été portées à des hauteurs si prodigieuses; le plan de l'architecte et tous les instrumens dont il s'est aidé frappent encore nos regards. Le peintre de la nature est mort à côté de son ouvrage imparfait, il a laissé son pinceau et ses couleurs; nous pouvons les considérer, mais qui osera y toucher, pour achever le magnifique tableau qu'il avait si bien commencé? Ce sont sur-tout le premier et le troisième livres des Épidémies, que l'on peut faire servir à cette étude importante. A la fin de la troisième Constitution, Hippocrate pose des dogmes qu'il a sans doute puisés dans l'observation des faits particuliers qui viennent de passer sous ses yeux; ou plutôt ceux-ci n'ont fait que rappeler ceux-là, et consacrer, par une dernière preuve, des vérités d'expérience depuis long-temps pressenties. Dans les deux premières Constitutions, qui étaient entièrement achevées, l'on ne cite aucune observation individuelle, l'on ne mentionne aucun nom de malade, l'on ne rapporte aucune de ces circonstances singulières qui soutiennent et favorisent le souvenir, et qu'on retrouve toujours dans les histoires particulières, comme si l'auteur ne les avait composées que pour lui seul, et pour fournir

des matériaux à sa pensée solitaire. L'auteur trace, d'une main ferme, l'histoire générale de la Constitution; il résume, d'une manière assurée, tout ce qu'il a vu dans les divers cas. Dans la troisième Constitution, au contraire, l'on reconnaît les traits du crayon, les lignes qui marquent le dessin, et cette incertitude d'une main habile qui essaie un *croquis* et prélude à un chef-d'œuvre. Il n'a point donné à ce tableau les derniers coups d'un pinceau délicat, qui en arrêtent et fixent les contours; il ne l'a pas encore embelli de ces couleurs pures et animées qui en font une image vivante de la nature. De temps en temps, l'histoire de l'épidémie est coupée par des aphorismes qui ne se rattachent pas toujours à ce que l'auteur vient de dire, mais qui devaient se lier sans doute à ce qu'il venait d'observer, ou qui sont peut-être le résultat de ces associations accidentelles que saisit un grand génie sans cesse occupé de son sujet et prêt à profiter de tout pour le féconder. Hippocrate ne se montre pas asservi aux divisions scolastiques; la nature qui l'inspire, n'emprunte point une forme aussi didactique. L'un parle selon les modèles que l'autre lui présente. Il semble qu'il rejetait à la fin de chacun de ses traités les observations que lui fournissaient ses notes, et qu'il n'avait pas pu faire entrer dans le corps de l'ouvrage. Car il est très-sûr que des tableaux aussi précis et aussi parfaits que ceux qu'il présente, supposent une infinité d'observations de détail, recueillies jour par jour au lit des malades, et qu'elles

n'ont pas pu être faites en une seule et première fois. Cette manière de composer un livre n'a pas été du goût de quelques modernes. Mais aussi en conviendrons-nous franchement, ce ne sont pas des livres que les traités d'Hippocrate (1); ce ne

---

(1) Les livres de Cos appartiennent à plusieurs auteurs; on en convient pour le traité du Régime dans les maladies aiguës. La quatrième partie, qui ne tient d'ailleurs au traité entier que parce qu'il y est toujours question du même ordre de maladies, n'est pas d'Hippocrate. On y considère le *souffle* πνεῦμα comme la cause générale des affections morbides, hypothèse qui est postérieure au siècle de ce grand homme.

La seconde partie du traité de la Nature humaine doit être rapportée à Polybe, ou plutôt le morceau d'angéiologie qui ne fait pas même corps avec cette dernière, est seul de ce médecin, selon Aristote qui le lui attribue. Ainsi Galien aurait eu raison de croire ce livre un recueil de fragmens appartenant à divers auteurs; selon nous, il y en aurait au moins trois différens.

Le quatrième livre des Maladies n'est pas dû à la même plume que les trois premiers

Il n'y a qu'un très-petit nombre de livres qui soient didactiques, et dans lesquels le même auteur ait achevé le plan qu'il s'était proposé. Je ne connais que celui du Pronostic et celui du Régime qui soient reellement clôturés : quant aux autres, il est évident qu'ils ne le sont pas; que ce sont des fragmens que l'on ajoutait successivement, et que l'on perfectionnait de plus en plus par des observations nouvelles, par une méditation plus profonde et une rédaction plus précise. Presque toujours, la fin paraît d'autant plus imparfaite, que le commencement est plus soigné. Cette circonstance remarquable ferait présumer que les ouvrages de l'École de Cos sont le fruit du travail d'un grand nombre de médecins, et le résultat d'une réunion prodigieuse d'observations particulières. On conservait celles-ci avec le plus grand soin dans les archives de l'École, ainsi que le prouvent les livres des Épidémies, rédigés avec plus ou moins d'inexactitude, et où l'on trouve même des répétitions multipliées. Ces ouvrages étaient toujours sur le métier : à mesure

sont point les discours de l'homme sur les maladies; c'est la Nature qui a emprunté le secours de nos langues pour se dévoiler à nous. Nous avons sous les yeux les maladies elles-mêmes : nous les considérons sous le point de vue le plus important, ou plutôt sous tel point de vue que nous voulons. L'histoire des Constitutions est interrompue par l'histoire des maladies, qui paraissent appar-

---

qu'on croyait avoir assez de faits sur un point, on les rédigeait en lois, ou on les réunissait en traités particuliers. L'on rejetait à la fin les principes moins épurés, et l'on les livrait à des recherches ultérieures; c'est ce que l'on voit évidemment dans les ouvrages aphoristiques qui se plient le mieux à cette manière de composition. Les dernières sections des Aphorismes ne sont pas d'Hippocrate; elles sont le résumé des faits que l'on trouve dans des traités, qui ont été composés sans doute avant ces Aphorismes, et qui ne sont pas du vieillard de Cos. La plupart des écrits de ce genre finissent par des dogmes sur les maladies des femmes, et rappellent les principes du traité *ex professo* sur les affections de ce sexe : cette partie a dû être ajoutée dans tous par celui qui avait composé ce dernier ouvrage, ou du moins postérieurement à la publication de cet ouvrage. Telle était la marche que l'on suivait à Cos, marche si bien appropriée aux besoins et au génie de la médecine, et qui explique naturellement les grands progrès que cette Ecole lui fit faire. Jamais peut-être ne se reproduira une association si étroitement unie dans ses membres, si long-temps prolongée dans son existence, composée de si grands hommes, animée d'un aussi bon esprit, et placée dans des circonstances aussi favorables. Hippocrate doit être considéré comme un des plus marquans parmi ces médecins, et l'éclat de sa gloire aura effacé sans doute celui des autres, comme le soleil dérobe à l'œil les astres inférieurs; ou peut-être que, comme seul il éclaire l'univers, Hippocrate a enveloppé toute la doctrine médicale dans des torrens de lumière, tandis que ses collègues n'ont versé que de faibles rayons sur certains points.

tenir à la Constitution correspondante. Desmars a cru que cette confusion provenait de l'ignorance ou de la cupidité des copistes, quoique l'on ne voie pas comment l'une a pu se méprendre à ce point, et ce que l'autre aurait eu à gagner à cette association bizarre. Cet auteur veut que le vieillard de Cos ait eu la prétention de présenter, dans ses quatre histoires d'épidémies, le tableau complet des quatre Constitutions cardinales. C'est ainsi qu'Aubry a dit encore que les quarante-deux histoires avaient servi à composer les Coaques, les Prénotions et les Pronostics. C'est bien mal apprécier la valeur de ces immortels aphorismes, que de penser que, sur quarante-deux histoires, l'on ait pu établir des lois qui supposent un nombre infini d'observations prises sans doute pendant plusieurs siècles, et encore même telles qu'elles pouvaient l'être, par les membres de l'illustre famille des Asclépiades.

L'on trouve de nouvelles preuves de cette marche d'Hippocrate dans les autres livres des Épidémies ; ceux-ci sont encore moins achevés, ou appartiennent même à ses enfans et à son gendre qu'il avait imbus de ses principes et de sa méthode. Les observations y sont plus multipliées et plus détaillées; par intervalles, l'on y rencontre des histoires de Constitutions qui retracent la beauté des premiers tableaux. Puis paraissent tout-à-coup des aphorismes nouveaux, ou même quelquefois des aphorismes anciens, que les faits ont rappelés à l'auteur, et qu'il semble n'indiquer que pour son usage.

Le premier livre des Prédictions est frappé des mêmes imperfections, ou plutôt, il étincelle des mêmes beautés. Des histoires sont citées à l'appui des dogmes. Hippocrate s'est, dit-on, trop hâté de généraliser des faits individuels ; mais gardons-nous de le calomnier, et de tourner contre lui les révélations de son génie investigateur. Il n'est permis qu'à des Scoliastes de lui faire un crime de ces prétendues erreurs. Celui qui ne sait point que, pour faire un aphorisme vrai, il faut en essayer cent de faux, n'a jamais été initié à sa méthode sublime. Le vieillard de Cos présente souvent des aphorismes en forme de doute ; il en appelle à de nouvelles observations ; au travail qui est achevé, il ajoute comme des pierres d'attente, et il montre ainsi comment on aurait pu, jusqu'à la fin des siècles, continuer l'édifice qu'il avait commencé. Hippocrate vit donc que la véritable théorie consiste dans la collection des faits analogues que l'on systématise ainsi, et que l'on élève à la hauteur des dogmes. C'est à l'aide de cette logique, aussi simple que féconde, qu'il fit toutes ses découvertes ; qu'il connut que les maladies avaient un cours régulier ; qu'il dévoila les époques de leurs révolutions ; qu'il établit la doctrine des crises, de leurs signes et de leur valeur ; qu'il fixa les principes de l'art de distribuer les alimens, relativement aux forces des malades et aux changemens des maladies elles-mêmes ; c'est par elle que, résumant les travaux de ses devanciers, et les augmentant par de nouvelles acquisitions, il fonda les lois du pro-

nostic; c'est, en un mot, par cette méthode qu'il dévoila la connaissance entière des maladies, leurs causes sensibles, leur marche, leurs révolutions futures, et qu'il embrassa le passé, le présent et l'avenir. Dans ce système, rien d'hypothétique et rien d'inutile ; tout est vrai, tout est applicable aux cas les plus journaliers, considérés sous leur point de vue le plus important.

L'on peut s'assurer de la simplicité et de la pureté de cette doctrine, par la nature des questions qu'Hippocrate propose à l'attention de ses élèves appelés auprès des malades. L'on verra quelle est l'idée qu'il se faisait de la science et ce qu'il entendait par ce dogmatisme qu'on a confondu si souvent avec un assemblage d'explications physiologiques et de théories arbitraires sur le mécanisme des maladies. L'on se convaincra que la médecine d'Hippocrate est la plus sûre, la plus étendue, celle qui suppose le plus de véritables connaissances ; et l'on présumera qu'aujourd'hui même, nos médecins le sont à meilleur compte que les élèves d'Hippocrate. Ces questions montreront, combien serait fausse l'idée que l'on se ferait de sa doctrine, si l'on s'imaginait qu'elle consiste dans quelques notions hypothétiques sur l'altération des quatre humeurs, c'est-à-dire, si on le jugeait d'après la *caricature* qu'en ont présentée Galien et les scolastiques. « On parvient, dit le Père de la médecine, à connaître les maladies, en étudiant la nature humaine en général, et le tempérament de chaque individu en particulier. La maladie, le malade, les choses qu'on

lui présente doivent être pareillement appréciés ; car de ces circonstances dérivent les changemens des maladies en pire ou en mieux. Nous devons encore observer l'état général et particulier de l'atmosphère, du pays, les habitudes, le régime, le genre de vie, l'âge, les discours, le silence, les mœurs, le sommeil, l'insomnie, les rêves, les caprices du malade, quelquefois les picotemens, le prurit, les larmes, les paroxysmes, les déjections, les urines, les crachats, les vomissemens. On doit encore faire attention aux transmutations qui se font d'une maladie en une autre, et les abcès salutaires ou funestes ; la sueur, le refroidissement, la toux, l'éternuement, le hoquet, la respiration, les vents par le haut et par le bas, les hémorrhagies, les hémorrhoïdes, etc. Tous ces signes et ce qui arrive en conséquence de chacun d'eux, doit être examiné attentivement (1). »

« On ne doit rien négliger concernant les variations dans la couleur de la peau, l'enrouement de la voix, les douleurs de la rate, l'extrême pâleur, l'altération, les flatuosités, les gonflemens des vaisseaux, la tension aux hypocondres, les points de côté, les douleurs au dos, les crampes, les éblouissemens, les bourdonnemens d'oreille, les incontinences d'urine, la jaunisse, les selles de matières non digérées (2). »

---

(1) *Epid., lib. I, sect. III.*

(2) *De ratione victûs in morbis acutis.* Voyez aussi le traité *De humoribus*, qui est le programme de toutes les questions cliniques de l'école de Cos.

« Il faut s'appliquer à décider si la maladie sera longue ou mortelle, ou seulement longue et terminée par la guérison, si au contraire la maladie sera de peu de durée et suivie du rétablissement de la santé. Il faut encore saisir l'ordre des jours critiques. Les observations de ce genre sont la source du pronostic, et nous apprennent quels sont les malades dont nous pouvons entreprendre le traitement, quand et comment nous devons le faire (1). »

« On doit avoir toujours présens à l'esprit les remèdes simples, leurs vertus, leurs diverses préparations. C'est en ceci que consiste principalement toute la médecine, le commencement, le milieu et la fin (2). »

« Il faut savoir quels sont les effets des remèdes; cette connaissance est de la plus haute importance. Elle ne s'acquiert point par la force du génie; c'est le fruit de l'expérience : les gens de l'art ne sont pas les seuls qui soient propres à y faire des découvertes. Tout ce qui dans la médecine est l'objet de l'observation, qu'il s'agisse des remèdes, des alimens ou des boissons, l'on peut l'apprendre de tout le monde, parce que tout le monde peut en juger (3). »

« On doit savoir ce qui humecte et ce qui dessèche, ce qui rafraîchit et ce qui échauffe (4). »

« Nous connaissons quelques-unes des propriétés

---

(1) *Epid.*, *lib. III*, *sect. III.*

(2) *De dec. hab.*

(3) *De affectionibus.* Voy. aussi le traité intitulé *Præceptiones.*

(4) *Epid. lib. II*, *sect. II.*

des remèdes, de quelles substances ils sont composés, à quelle dose on les prescrit ; mais nos règles ne sont pas sans exception. Les malades se trouvent autrement disposés les uns que les autres. Les effets des médicamens varient encore, suivant qu'ils sont pris plutôt ou plus tard, qu'ils sont secs, en poudre ou en décoction. Je ne parle point d'une foule d'autres circonstances qui tiennent aux drogues elles-mêmes, à la maladie, à ses périodes, à l'âge du sujet, à sa constitution, à son régime, à la saison de l'année, aux maladies régnantes, et aux autres choses de ce genre (1). »

« Quant à ce qui ne tombe pas sous les sens, comme par exemple, lorsqu'il s'agit de constater les causes sensibles des maladies et leur siége, de deviner les erreurs de régime, l'on procède par les sens de la vue, de l'ouïe, du tact, du goût et de l'odorat, ainsi que par le raisonnement, l'entendement (γνῶμή) par l'expérience acquise antérieurement sur la liaison des phénomènes (*probatis* δοκιμοισι), par l'observation antérieure, personnelle ou étrangère, traditionnelle ou écrite, qui prouve que tel phénomène sensible est accompagné de tel autre intérieur ou caché (2) » ; voilà ce qu'on entend par raisonner

---

(1) *Epid. lib. II, sect. III.* Voy. le traité *De locis* ; l'auteur expose admirablement la variabilité des principes de médecine. Voy. encore le traité *De morbis, lib. I*, et le traité *De his quæ uterum non gerunt.*

(2) *Prædictorum, lib. II.* On peut voir les précautions que prend Hippocrate pour favoriser l'observation : il veut qu'on examine les individus le matin, parce qu'alors les sens sont plus fins et l'esprit plus libre.

dans l'École d'Hippocrate. C'est ce que l'on n'a pas assez généralement reconnu, quand on a parlé des raisonnemens de cette École. On les a souvent confondus avec des notions vagues, souvent fausses et toujours prises de plus haut que ne le voulait le Père de la Médecine. »

« On doit commencer toute espèce d'étude par s'assurer si les choses sont du même ordre ; quelles sont les plus importantes à connaître ; quelles sont les plus faciles à saisir ; par quelle voie l'on peut acquérir des idées exactes sur chacune d'elles ; si c'est par les sens ou par le raisonnement : *ex quibus omnis cognitio nostra constat* (1). »

« Il faut examiner les humeurs qui sont évacuées, et constater d'où elles viennent par les sens et par le raisonnement. L'on doit faire servir à l'observation la vue, l'ouïe, le tact, l'odorat et le goût, ainsi que le raisonnement εις σκεψιν pour la vue, pour la contemplation des choses. »

« Les maladies sont externes ou internes ; les premières sont aisées à connaître. On peut, par la vue et par le tact, décider si les parties malades sont humides ou sèches, froides ou chaudes, distinguer leurs qualités positives ou négatives. Le traitement des maladies de ce genre peut être parfait, non pas qu'il soit facile de l'établir, mais par la raison seule que l'on a une méthode sûre pour parvenir à ce résultat. Il ne suffit pas, sans doute, de le vou-

(1) *De offic. med.*

loir, il faut être capable d'atteindre le but proposé : il faut des dispositions naturelles et de l'étude. »

« L'art n'est pas entièrement sans ressource pour les maladies internes. Les parties qu'elles affectent sont dérobées, il est vrai, à la vue ; mais, pour connaître l'état où elles sont, l'art a divers moyens. D'abord, la solution des questions analogues dépend de la manière plus ou moins exacte dont les malades font leur rapport, et de l'habileté plus ou moins grande du médecin qui les interroge. Celui-ci peut, dans certains cas, voir en quelque sorte les organes intérieurs ; mais, pour ces affections, il faut beaucoup plus de travail et de temps que pour les maladies externes. Le médecin qui ne peut pas s'assurer par ses yeux quelle est la partie qui souffre, ni l'apprendre directement du malade, est obligé d'avoir recours au raisonnement, c'est-à-dire, de tirer des conclusions directes des données que lui fournissent l'examen et les réponses du malade, dirigées toujours vers la détermination de l'organe malade et de l'état où il se trouve, et non vers la découverte du mécanisme secret de la maladie. L'on doit avouer que ce que les malades disent de leurs affections, est plutôt tiré de leur imagination que de la réalité des choses. S'ils avaient la connaissance de celles-ci, ils n'auraient pas besoin de médecin ; car la même science qui fait découvrir les maladies, en apprend aussi les remèdes. Quand on a déterminé avec exactitude l'état morbide, que l'on sait si la partie est relâchée ou irritée, froide ou sèche, engorgée ou vide, comme pour

les lésions externes, il est aisé de décider ce qu'il convient de faire. Si le médecin ne peut pas trouver des données suffisantes dans le rapport du malade, il doit avoir recours à d'autres moyens que l'art a inventés. Il considérera, par exemple, si la voix est claire ou rauque ; il examinera toutes les humeurs qui sortent du corps par diverses voies, et tirera des conséquences de leur odeur, de leur couleur, de leur consistance ; il jugera par là de l'organe malade et de l'état de cet organe. Il parviendra même à l'aide de ces signes, non-seulement à découvrir ce que le malade a souffert, mais encore ce qu'il doit souffrir. Il a divers procédés par lesquels il peut forcer la nature à s'expliquer : il provoquera des excrétions et les observera avec soin ; par des courses pénibles dans des lieux escarpés, il obligera la poitrine à révéler ses infirmités les plus cachées (1). »

S'il fallait en juger par les opinions qu'on met sur son compte, le divin vieillard aurait été bien plus avant dans les théories ; il serait remonté aux premiers principes des choses, et se serait perdu dans la vaine recherche de la formation première des corps : mais la plupart des idées de ce genre ne sont consignées que dans les ouvrages apocryphes, et l'on ne peut établir la véritable doctrine d'Hippocrate, que d'après les écrits qui lui appartiennent incontestablement (2). Alors l'on

---

(1) *De arte.*

(2) Il est fort difficile de reconnaître parmi les ouvrages d'Hip-

porte sur ce grand homme un jugement bien différent de celui que semblent avoir autorisé les historiens

---

pocrate, ceux qui sont authentiques de ceux qui sont apocryphes ; il paraît qu'ils ont été publiés dans la plus grande confusion, et que dès les premiers temps on ne s'y entendait guère plus qu'aujourd'hui ; la tradition était nulle, variable ou infidèle, et l'on n'avait aucune donnée positive pour diriger un choix si important. Erotien et Galien diffèrent entr'eux et ne s'accordent pas avec eux-mêmes dans leur jugement. Presque tous les traités étaient attribués à d'autres auteurs qu'à Hippocrate, sans qu'on pût fixer d'une manière précise celui auquel ils appartenaient. Quelques-uns des ouvrages de l'Ecole entière auront été publiés pêle-mêle ; car je considère ce que nous avons, comme ce qui nous reste de la collection complète des livres de Cos, c'est ce qu'on aura pu sauver des archives. On aura réuni les ouvrages du père et des enfans, du maître et des disciples. On prétend même qu'il s'y est glissé des traités qui sont de Gnide et de divers philosophes. Avant l'imprimerie, les noms d'auteurs pouvaient se perdre aisément ; chaque lecteur profitait de son exemplaire pour ajouter ce qui lui plaisait : Suidas compte sept Hippocrate. D'ailleurs, comme nous l'avons conjecturé, la plupart des livres de Cos n'appartenaient pas à un seul auteur, mais à l'Ecole entière ; tels étaient entr'autres presque tous les livres aphoristiques, et notamment les Coaques. L'on peut même présumer aujourd'hui qu'il y a plus de dix ou douze auteurs qui ont travaillé à cette collection, par les répétitions multipliées de matière et de choses que l'on y trouve, par les opinions opposées sur les points les plus importans, comme sur la théorie générale des maladies, les causes auxquelles on les attribue, leur nombre, etc., par des descriptions anatomiques différentes, et enfin, par des idées physiologiques et anatomiques qui appartiennent à des siècles plus ou moins reculés ; car il nous paraît que, dans l'état de confusion où en sont les choses, l'on ne peut porter une décision sur ces livres qu'en les jugeant par eux-mêmes, la tradition n'en disant rien. Les caractères pris du style, du dialecte, de la méthode, ne donnent pas une garantie suffisante, quand on les prend isolément ; il faut comparer les ouvrages par tous

même de la science. Selon Le Clerc, il aurait été le disciple de tous les philosophes de son siècle,

---

les points, et constater ainsi leur identité ou leur différence. Nous ne pensons pas qu'il soit impossible de distinguer ainsi les différens auteurs. L'on devrait faire usage sur-tout des renvois fréquens par lesquels un traité en indique d'autres que nous avons encore ou qui sont perdus. C'est ainsi que, pour distinguer les ouvrages authentiques, l'on peut prendre ceux qui le sont incontestablement, et par eux établir l'authenticité des autres. Le premier et le troisième livre des Epidémies sont d'Hippocrate, sans contradiction ; il n'y a jamais eu aucun doute élevé à cet égard. L'auteur des Constitutions est le même que celui des Histoires particulières des maladies ; les unes correspondent aux autres, et l'on cite dans les Constitutions ces mêmes histoires. L'auteur du premier livre, après avoir parlé des révolutions des maladies, dit qu'il faut y avoir une très-grande attention pour y adapter le régime. C'est l'idée fondamentale et caractéristique du traité de la Diète dans les maladies aiguës. « On peut, ajoute-t-il, en tirer d'autres signes importans, dont j'ai déjà parlé ailleurs, et dont je parlerai encore ; signes qu'il faut méditer, soit pour le pronostic, soit pour la prescription des remèdes, pour décider s'il faut agir ou ne point agir, et comment il faut le faire. » Il est évident que l'auteur renvoie ici à son livre du Pronostic, qui par cela seul serait démontré être de lui, lors même que la tradition ne serait pas unanime sur ce point. Il en promet encore un autre qui me paraît être le livre second des Prédictions. L'auteur de ce dernier traité, à l'occasion des phthisiques, renvoie, pour ce qui concerne leur toux et leurs crachats, à ce qu'il a déjà écrit sur l'empyème. Tout ce qu'il ajoute prouve qu'il indique le traité du Pronostic, où il parle précisément des signes de l'empyème. Ailleurs il dit : « quand il y a des douleurs, il est bon que les bords de la plaie s'enflamment, qu'après l'hémorrhagie le pus se montre à la surface des veines. Il faut aussi qu'on observe les bons signes que j'ai décrits tant au sujet des fièvres que des maladies aiguës, dont les mauvais signes sont ici également dangereux. La fièvre se juge ordinairement au onzième, si elle est survenue le qua-

quoiqu'il n'y paraisse pas d'après ses écrits. Leurs noms les plus fameux ne s'y trouvent pas plus que leurs opinions les plus remarquables. L'on veut qu'il ait étudié sous Démocrite, qui n'était pas plus âgé que lui. L'on se retranche sur l'entretien que le médecin dut avoir avec le philosophe, lorsque les Abdéritains appelèrent Hippocrate auprès de lui pour le guérir d'une prétendue folie; mais, en admettant tous ces faits, d'ailleurs très-peu probables, il

---

trième, et au quatorzième ou au dix-septième, si elle est survenue le septième; enfin, si la fièvre a commencé le onzième jour, elle se juge au vingtième, conformément à ce qui a été écrit pour les fièvres qui viennent sans cause manifeste. » Ce passage est extrait mot pour mot des Pronostics, §. 108, 109 et 122. Ce dernier traité est consacré spécialement aux fièvres et aux maladies aiguës. Ailleurs, il dit que les crises ont lieu ainsi qu'il l'a décrit à l'article des fièvres. (De Mercy.) (§. 103. conf. Progn. §. 122. Voy. aussi §. 86. conf. Progn. §. 123. - §. 108. conf. Progn. §. 100, 122, 123, 129.) « J'ai traité ailleurs des dépôts qui se forment, et comment on doit considérer chacun d'eux (§. 3. conf. Progn. sect. 3. §. 30-35.) Le traité du Pronostic remplit le plan proposé dans l'avant-propos, et il est manifestement clôturé; le second livre des Prédictions ne l'est pas. D'après cette règle, je crois pouvoir attribuer à Hippocrate, le premier et le troisième livre des Epidémies, les Pronostics, le livre II des Prédictions, les Aphorismes, du moins les cinq premières sections, le traité des Airs, des Eaux et des Lieux, qui lui a toujours été attribué; celui de la Diète dans les maladies aiguës, indiqué dans le premier livre des Epidémies, rappelé dans la section II des Aphorismes; peut-être celui de l'Usage des liquides qui me paraît indiqué à son tour dans le traité de la Diète et résumé dans les Aphorismes. Quant à tous les autres on n'a aucune garantie qu'ils soient du vieillard de Cos; la plupart même présentent des preuves décisives qu'ils ne lui appartiennent point.

est sûr qu'il jouissait déjà de la haute réputation qu'il méritait à tant de titres. Il n'avait pas attendu ce moment pour se faire des principes de médecine. Cette éducation d'Hippocrate, et les relations étroites que l'on établit entre lui et les savans de son siècle, ne paraissent être que de pures suppositions imaginées dans les temps postérieurs, où l'on avait tellement identifié la médecine avec la philosophie régnante, qu'on ne pouvait croire que l'une se passât du secours de l'autre. L'on répète tous les jours que le père de l'art a dit lui-même, qu'il fallait faire entrer la philosophie dans la médecine et celle-ci dans la première, et qu'un médecin philosophe était égal à un Dieu: mais ce passage est tiré du livre *De decenti habitu*, que rien ne prouve appartenir à Hippocrate. Il ne peut pas d'ailleurs recevoir le sens qu'on lui attribue, et l'on voit par ce qui précède et par ce qui suit, qu'il n'est question que de la philosophie morale à laquelle Socrate et Platon avaient donné tant d'autorité. Tout paraît donc établir que le fond du système d'Hippocrate était l'empirisme primitif développé, c'est-à-dire, l'ensemble des notions expérimentales sur la marche des maladies, et sur l'action de tous les agens de la nature capables de les modifier.

L'hypothèse de l'humide, du sec, du froid et du chaud, celle des quatre humeurs, etc., ne se trouvent point formellement dans les ouvrages légitimes d'Hippocrate; elles n'y sont jamais présentées comme une théorie complète et absolue. L'on ne voit point qu'il en ait fait le fondement de sa

doctrine, le point de départ de ses raisonnemens, le but de ses recherches, ainsi qu'on peut le reprocher à plusieurs de ses disciples. On trouve, il est vrai, dans ces écrits, quelques aperçus de ce genre; mais il faut remarquer que, lorsqu'il parle des chairs froides ou chaudes, ou qu'il dit que tel agent dessèche ou humecte, ce n'est point à la manière de Galien et de son École, mais en observateur qui signale ce qui tombe sous les sens.

Ces mots n'expriment que les sensations les plus immédiates, sous les couleurs les plus vives, sinon les plus pures. Il eût été impossible aux premiers médecins d'en employer d'autres. Le peuple et les malades, étrangers à toute prétention scientifique, se servent sans cesse de ce langage, en quelque sorte naturel; il exprime des choses réellement existantes et non de vaines abstractions. Il est très-sûr que nos chairs sont froides ou chaudes, sèches ou humides; que ces circonstances se reproduisent sans cesse à nos yeux dans l'état physiologique ou pathologique; que tous les agens qui modifient le corps vivant le font à travers ces qualités sensibles, qui sont comme l'écorce matérielle des propriétés plus intimes qu'elles décèlent; que celles-ci devaient par conséquent frapper les regards attentifs des médecins du premier âge, et prendre dans leur esprit le même empire qu'elles ont dans la nature. Ces dénominations sont si exactes qu'elles enveloppent les vérités que des recherches ultérieures doivent découvrir. Les qualités extérieures sont les signes des plus cachées; les plus

grossières des plus subtiles ; encore aujourd'hui, avec toutes nos propriétés vitales, nous n'avons pas imaginé, au fond, d'autre système que celui que nous blâmons si souvent chez les anciens. Notre augmentation des forces vitales, notre excitation, est représentée par leur intempérie chaude ou sèche ; notre diminution de ces forces, notre relâchement, par leur intempérie froide ou humide. L'on n'a pas de la peine à retrouver nos classifications thérapeutiques dans les idées analogues de Galien.

En réunissant les vues d'Hippocrate, et les développemens naturels que leur ont donnés les plus fidèles de ses disciples, l'on peut attribuer à l'École légitime de Cos la théorie suivante. Le principe général de toutes les opérations de l'économie vivante est la Nature ; la Nature agit par plusieurs facultés qui sont ses facteurs ; c'est une faculté qui attire ce qui convient à chaque organe, le retient, le prépare, tandis qu'elle corrige ou rejette ce qui est superflu ou nuisible. Hippocrate est loin de croire que les changemens que les humeurs subissent, doivent être expliqués d'une manière chimique, ou plutôt il n'élève pas même de pareilles questions. La notion qu'il se fait de l'altération des humeurs, de leurs changemens et de leur action, n'est qu'une conception métaphorique. La nature vivante, qu'il représente heureusement sous le nom de chaleur vitale, imprime aux humeurs ces qualités douces et cette consistance moyenne que la chaleur physique communique par la coction aux substances qui nous servent d'alimens. Je défie même qu'on

puisse se passer de cette expression. Si on croit devoir la remplacer par une autre, celle-ci ne vaudra pas mieux, ou même peut-être moins encore. Si l'on rejette la chose, sous prétexte que le mot n'est pas exact, comme l'ont fait tant de sectes anciennes et modernes, on écarte une des plus grandes et des plus importantes vérités de la médecine-pratique. Le père de l'art aurait pu se servir d'un langage abstrait, plus parfait peut-être, mais plus difficile à manier et plus dangereux, sur-tout dans les premiers temps, puisqu'il pouvait détourner l'attention des phénomènes eux-mêmes, pour la porter sur des idées métaphysiques dans lesquelles l'esprit ne se plait que trop, et qui souvent détruisent à la fin toute science. La langue théorique d'Hippocrate est plus favorable à l'observation ; elle offre le tableau animé de la nature ; ce sont des raisonnemens qu'on sent, des abstractions qu'on touche ; ce sont les sens qui raisonnent, si je puis m'exprimer ainsi. Cette manière qui tient à des notions si vraies et si profondes sur l'entendement humain, n'est propre qu'à Hippocrate et à son École : j'ose dire que l'on ne la retrouve dans aucun auteur moderne. Je n'en vois que quelques traces imparfaites dans Sydenham, et c'est par cette raison qu'il a obtenu le nom glorieux d'Hippocrate Anglais. Les autres médecins semblent raisonner lors même qu'ils observent ; leurs expressions sont vagues et indéterminées, souvent même prises de pures hypothèses. Le vieillard de Cos, au contraire, paraît observer lors même qu'il raisonne ; il combine

plus des sensations que des idées; il peint tout en raisonnant ; ses expressions font image , et elles donnent toujours à penser , parce qu'elles reproduisent les choses ; c'est l'original même : les écrits des autres médecins ne sont que des copies , souvent inexactes et toujours sans couleur et sans vie. Au reste , presque tous les auteurs anciens doivent partager cet éloge : ils étaient plus près des objets que nous ; nous ne les voyons que dans le lointain et à travers les nuages des abstractions.

Il faut convenir cependant qu'Hippocrate ne s'est pas assez défié du danger de ses expressions ; il n'a pas averti ses disciples sur ce point avec assez d'attention. Il n'avait pas même donné à sa méthode tous les développemens qu'exigeaient les besoins de l'art , et sur-tout les dangers auxquels il allait être exposé par les incursions de la philosophie régnante. Il est vrai que les écarts du raisonnement n'avaient pas encore fait sentir tout le prix de sa sagesse. Cette méthode admirable , que l'on ne retrouve jamais à aucune autre époque de la science, ne tenait pas seulement au grand génie d'Hippocrate , mais encore au temps où il brilla. La science commence à se perfectionner par l'observation : quand elle a acquis la majorité des faits qui la constituent , quand elle a réuni ces faits en lois , elle est arrivée à son plus haut point de gloire. Elle présente le plus grand nombre de vérités dans la plus grande pureté possible , et de la manière la plus favorable aux applications journalières. Les formules générales ont souvent ,

il est vrai, quelque chose d'hypothétique, ne fût-ce que par un vice d'expression; mais comme elles sont pleines de faits, si j'ose me servir de ce mot, il est facile de se mettre à couvert des insinuations séduisantes de l'esprit d'explication. Dans la suite, l'on veut aller plus avant; on ne cherche plus de nouveaux faits, on croit que les anciens suffisent, on s'imagine même qu'il n'y en a pas d'autres dans cette série; d'ailleurs, ceux qui restent à découvrir sont plus cachés et frappent moins les regards; dès-lors, on doit s'enfoncer de plus en plus dans les raisonnemens et les hypothèses. Ces formules, tenues en présence des faits, les réfléchissaient avec plus ou moins de fidélité; portées plus loin, elles deviennent obscures et sans valeur: on le sait; elles ne sont rien par elles-mêmes, elles n'ont qu'une lumière empruntée. L'on est parti des faits; mais l'on s'est un peu dévié dès le premier pas de la bonne route: plus l'on s'avance, plus l'on s'écarte de celle-ci. La science se perd d'autant plus aisément, que ces formules représentent quelque chose des faits, et qu'elles deviennent d'autant plus nécessaires que l'on s'en sert depuis plus de temps, c'est-à-dire, quand elles sont de plus en plus infidèles. Les notions du sec, de l'humide, du chaud, du froid, étaient très-exactes, tant qu'elles étaient isolées ou heureusement mêlées aux faits. Dès le moment que l'on les prit pour les signes abrégés des faits eux-mêmes, que l'on les réunit en corps de doctrine, et que l'on se contenta de les combiner entre elles, on n'observa plus,

et l'on donna successivement dans les hypothèses, les erreurs et les subtilités des derniers élèves de Cos, de Galien, des Arabes et des médecins scolastiques. Les faits soutiennent les abstractions, celles-ci ressemblent au souffle de la vie, quand il est séparé des organes qui le fixaient, il se dissipe et n'est peut-être plus rien. Il en est donc des sciences d'observation, comme des beaux-arts et de toutes les choses humaines. Le moment où l'on parvient au plus haut point de gloire, marque celui de la décadence; les travaux du génie préparent les efforts de l'esprit, le luxe touche à la richesse, l'abus à l'usage, le pouvoir au despotisme, la liberté à la licence. Cette dégénération, quoique prouvée par tant de faits, ne paraît pas cependant dépendre d'une loi irrévocable de la nature. Le seul moyen de sauver les sciences, les arts et les gouvernemens, c'est de rendre les lois et les méthodes qui ont porté les uns et les autres à ce degré de splendeur, plus fixes, plus fermes et plus sévères, de s'y tenir plus fortement attachés, non plus par l'instinct de la nature ou par des habitudes heureuses, comme dans le passé, mais par la réflexion la plus profonde, par la conviction intime de leur sagesse et du danger de les abandonner, par une sorte d'opiniâtreté de caractère capable de résister aux promesses les plus séduisantes, et qui tienne même, si l'on veut, du préjugé. Il est permis de recevoir avec quelque vénération la sainte autorité de tant de siècles et de tant de grands hommes. Il faut même revenir de temps en temps, ne fût-ce que par la pensée,

aux premières institutions, aux premières idées, comme pour se rajeunir et acquérir dans leur sein une nouvelle force. Il faut être très-lent dans les réformes; pour être admises, celles-ci doivent être le développement graduel des premières améliorations, et exprimer cette marche paisible des progrès de l'homme, vers un perfectionnement indéfini. Les premiers pas dans les sciences sont les plus aisés à faire; à mesure qu'on avance dans la généralisation des faits, le passage va en s'étrécissant, il devient à la fin très-difficile de s'y maintenir dans la vérité. On peut comparer l'esprit humain, lorsqu'il s'élève aux dernières hauteurs de la science, au voyageur qui gravit certaines montagnes; d'abord celui-ci peut aller très-vite, tout est chemin pour lui; à mesure qu'il monte, la marche devient de plus en plus ralentie, pénible et dangereuse; il n'a plus qu'un seul sentier à prendre, s'il le manque, il est perdu; s'il regarde derrière lui et qu'il s'énorgueillisse d'être arrivé si haut, la tête lui tourne, et son orgueil est puni par sa chute; les nuages qui l'enveloppent l'empêchent de reconnaître où il est, et il n'a que les éclairs et la foudre pour guider ses pas tremblans; l'air qu'il respire est trop pur et trop subtil, il ne peut pas suffire à l'entretien de la vie. Ainsi le flambeau de la vérité vacille et s'éteint dans l'atmosphère la plus supérieure des abstractions.

Maintenant que nous avons étudié l'esprit de la philosophie de Cos, nous pourrons établir jusqu'à quel point la philosophie de l'École de Montpellier se rapproche ou s'éloigne de celle de la

Métropole de la médecine antique. Toutes les Écoles, il est vrai, toutes les sectes, celles-là même qui avaient embrassé les principes les plus étrangers à la doctrine de Cos et à l'art, se sont efforcées de se rattacher à elle et à prouver les droits de leur filiation. Les médecins mécaniciens, *attractionnaires*, chimistes, alchimistes, etc., et les sylphes du spiritualisme, enfans nombreux et variés d'un même père, les humoristes et les solidistes, ont proclamé Hippocrate pour leur chef, et l'ont appelé pour garant. Ils pouvaient justifier d'autant plus aisément leurs prétentions, que ce grand homme ayant embrasssé tous les faits, découvert ou entrevu toutes les vérités, pressenti toutes les hypothèses, il ne leur a pas été impossible de rapporter leurs dogmes à quelques passages tronqués de ses écrits légitimes ou apocryphes. Ainsi, ces mêmes systématiques ont pu trouver dans la nature quelques faits isolés pour autoriser leurs opinions les plus fausses. Il faut donc saisir l'ensemble d'une doctrine, sa manière de philosopher, ses principes fondamentaux, son génie, sa tendance, etc., et se convaincre par une comparaison attentive et détaillée, si elle tient à celle d'Hippocrate par le corps des idées, ou seulement par quelque point toujours prêt à se rompre. Il convient de s'assurer par cette voie, si les médecins de l'École de Montpellier sont les descendans vrais ou supposés de la famille sacrée des Asclépiades de Cos; venus en ligne directe, ou par une de ses branches collatérales plus ou moins éloignée, ou altérée

par des mélanges impurs et par d'impies adultères. Il faut pouvoir dresser une généalogie exacte et sans interruption.

Rappelons les causes qui ont établi et fixé la médecine à Cos, et voyons si des circonstances plus ou moins analogues n'ont pas dû avoir les mêmes résultats à Montpellier. La philosophie a lieu de s'étonner que le plus grand et le plus difficile de tous les arts ait pris naissance dans une île si peu considérable, et qui ne joue aucun rôle dans l'histoire de la Grèce. Cos ne prit aucune part aux grands évènemens qui ont à jamais illustré cet immortel pays. L'on sait comme par hasard que Xerxès l'entraîna à sa suite dans cette guerre mémorable, où le despotisme lui-même parut succomber sous le génie de la liberté. Mais cette île était un lieu de passage ; elle recevait dans ses ports les vaisseaux qui venaient de l'Ionie, ou pour mieux dire, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. Son temple d'Esculape dut recevoir des malades de toutes les régions et effacer l'éclat de tous les autres. La médecine fut bientôt créée et enrichie au milieu des malades; elle se trouvait comme dans son sol naturel. L'on peut bien présumer que les prêtres d'Esculape, une fois établis, entretinrent quelque communication avec les prêtres Égyptiens, et que l'on dut recevoir quelques-uns de leurs dogmes par les mêmes vaisseaux qui transportaient les marchandises de l'Égypte dans la Grèce : mais la médecine n'en fut pas moins indigène dans l'île de Cos; aussi voyons-

nous que sa doctrine n'a rien d'emprunté ; tout annonce que ses fondateurs l'ont reçue immédiatement des malades et de la Nature. Elle n'a point pour fondement quelques-unes de ces idées systématiques que l'on fait passer si aisément d'un pays dans un autre. Les observations délicates et multipliées qu'elle suppose, ne peuvent pas plus venir du dehors, qu'elles n'ont pu être transportées que lorsqu'elles ont été réunies et concentrées dans des maximes aphoristiques, comme dans une sorte d'extrait conservateur.

Montpellier présente les mêmes circonstances. Son peu d'étendue et sa position géographique semblent placer cette ville hors de toute révolution politique : l'histoire s'occupe peu d'elle dans ses pages sanglantes ; elle dit seulement que Jacques Cœur, un des plus riches négocians de la France, sous Charles VII, y avait établi le centre de ses opérations, et que cette cité fut long-temps le point de communication du commerce du Midi et du Nord (1). Il y avait donc à Montpellier des ma-

(1) « Montpellier avait des foires et des marchés fameux ; elle faisait par le port de Lattes un grand commerce avec toutes les côtes de la Méditerranée. Benjamin de Tudèle rapporte que les marchands Iduméens et Ismaëlites (Chrétiens et Sarrasins) y venaient de toutes parts pour le négoce et qu'on y accourait d'Algarbe, de Lombardie, du royaume de Rome la grande, de toute la terre d'Egypte, du pays d'Israël, de la Grèce, de France, d'Angleterre, et de toutes les langues et nations qui se trouvent aux environs de Gènes et de Pise. Le commerce maritime, que Montpellier partageait alors avec Arles et Marseille, était donc considérable. Guillaume, à son

lades, de l'argent et des médecins. La médecine dut y acquérir de très-bonne heure une réputation qui n'était point circonscrite, mais générale.

La médecine fut donc en quelque sorte indigène à Montpellier comme à Cos. Elle profita sans doute du commerce des Arabes et des Juifs ; elle dut recueillir avec avidité les dogmes d'Hippocrate et des anciens en si grand rapport avec ses goûts, mais nos premiers maîtres furent les malades, et nos ancêtres furent de véritables empiriques qui profitèrent de leurs leçons : je suis loin d'en rougir pour eux et pour nous. C'est en vain qu'on le repète, la médecine ne dut point son origine aux sciences accessoires ; elles n'existaient point encore, ou n'étaient point assez puissantes pour l'influencer. Hippocrate pouvait-il recevoir la loi imposée par les chimistes, les physiciens et les philosophes de son temps ? Ses ayeux avaient illustré notre art avant que Thalès créât le premier système ; et quand la théorie nais-

---

retour de la Terre-Sainte, avait établi, pour en avoir la direction, des magistrats particuliers, connus sous le nom de Consuls de mer. Dans le XII.e siècle, les négocians de Montpellier se trouvaient si nombreux dans le Levant, qu'ils furent en état de résister à ceux de Marseille, qui voulaient assujétir toutes les villes de France à leur consulat. (Ruffi, Hist. de Marseille, 1696, 153). Vers le même temps, les richesses de la première de ces villes étaient passées en proverbe. Sordello de Mantoue, ce troubadour qui, dans le VI.e chant du *Purgatorio*, apostrophe l'Italie avec tant de véhémence, dit en parlant de Pierre Vidal : « si j'attrape ce mauvais discoureur, tout l'or de Montpellier ne le garantira pas de mes coups, en eût-il autant de marcs qu'il y a de cailloux à la Crau. » (Millot, Hist. littér. des Troubadours, 1774. II. 90). M. Prunelle, Disc. cit., p. 53.

sante parut, elle ne pouvait guère se mesurer avec la doctrine de Cos : celle-ci était déjà adulte. D'ailleurs, nous ne voyons pas qu'aucun philosophe se soit établi dans cette île. Cet heureux pays n'avait que des médecins et des peintres ; et la patrie d'Hippocrate était celle d'Apelle. Mais lorsque les Asclépiades exercèrent la médecine à la cour des Rois de Macédoine, qu'ils se furent établis à Athènes, et qu'ils eurent des communications plus ou moins étroites avec Aristote et Platon, les choses changèrent de face, les médecins ne tinrent plus le premier rang ; la réputation immense de ces philosophes entraîna bientôt la médecine. Illustres descendans du divin vieillard, abandonnez ces grandes villes trop souvent le séjour de la corruption de l'esprit, comme de celle du cœur ! Retournez dans votre humble patrie ; ayez le courage de n'être que médecins, et ne pouvant occuper qu'une place inférieure dans l'ordre des sciences, contentez-vous de remplir la première dans l'ordre des arts ! Que la Grèce jouisse de vos bienfaits, et qu'elle ignore la bonté de vos méthodes ; elle ne saurait encore leur rendre la justice qu'elles obtiendront nécessairement un jour !

Tels furent les principes d'isolement et d'indépendance, qui caractérisèrent la première École de Cos. Ces mêmes principes entretinrent le feu sacré de la médecine dans nos foyers ; et encore aujourd'hui, au milieu de l'Europe savante, la voix de l'École de Montpellier, étouffée par mille cris, fait toujours entendre les saintes maximes d'où dépend

le salut de notre art. L'introduction sacrilége du platonisme, de l'aristotélisme, etc., n'est connue que par l'histoire de la science. Il en a été de même, pour les temps modernes, du chimisme, du mécanicisme, de l'animisme, etc. L'organicisme et les applications exagérées de l'anatomie physiologique et pathologique, disparaîtront comme tous les autres systèmes : les efforts turbulens de l'esprit de secte annoncent même une défaite prochaine. Il ne restera donc à la fin que les vérités d'observation, et les noms heureux qui se seront attachés à l'impérissable Nature.

La superstition Grecque avait placé à Cos un des temples de la santé. La piété de nos pères établit à Montpellier une église dédiée à Notre-Dame, qui était en très-grande vénération. Dans le principe, à Montpellier comme à Cos, les médecins laissaient agir les prêtres ; ceux-ci appelaient toujours les malades ; dans la suite, il les leur disputèrent et finirent par obtenir toute confiance.

Le climat de Cos et la beauté des sites influaient beaucoup sur le concours des malades qui y arrivaient de toutes parts ; le Ciel nous accorda le même avantage. Or Apollon, disaient les anciens, mérite sur-tout d'être honoré dans les pays où il répand le plus ses bienfaits, et où il fait le plus sentir sa puissance ; et Apollon, racontaient ces mêmes fables pleines de la plus haute philosophie, est le Dieu de la Médecine.

L'Ionie, riche par ses productions abondantes et variées, par un commerce étendu et actif, dut être

un des pays de la Grèce où la civilisation s'établit avec le plus de facilité et s'éleva rapidement au plus haut degré. Cette heureuse contrée donna naissance aux premiers poètes, aux premiers philosophes, aux premiers historiens. Athènes était encore barbare, que l'Ionie avait été enchantée par les divines poésies d'Homère. Le midi de la France se glorifie des mêmes prérogatives ; ce fut de son sein que s'échappèrent les premières étincelles de la civilisation, ce fut encore des poètes qui rallumèrent son flambeau ; et quoi qu'en aient dit certains savans pour exalter l'objet de leurs études, ce fut moins les écrits des anciens, perdus dans la poussière des monastères, couverts de la rouille de la scolastique, ou transportés par des Grecs dégénérés, qui donnèrent naissance aux arts de l'Europe, que les chants gracieux de nos aimables troubadours. Ceux-ci furent bientôt suivis des grands poètes de l'Italie, qui purent enfin balancer la gloire des plus beaux génies de la Grèce : et il fut prouvé encore une fois que les beaux-arts sont la source des sciences et de tous les perfectionnemens de l'esprit humain (1).

L'École de Cos n'était point la première en date ; Rhodes l'avait précédée. On ignore l'époque de son établissement, et quelles furent les causes qui détruisirent le premier essai des institutions de ce genre. Peut-être que l'éclat de celle de Cos fit évanouir les faibles lueurs d'une École naissante.

(1) Voy. M. Prunelle, disc. cit.

Montpellier ne reconnaît au-dessus d'elle en antiquité que l'École de Salerne, dont l'existence fut aussi éphémère que celle de la première École de la Grèce.

Cos avait une rivale ; elle jouissait d'une trop haute réputation pour ne pas mériter ce glorieux avantage. Cette rivale avait été formée après elle ; elle était peut-être sortie de son sein, et, fille ingrate, on la vit plus d'une fois insulter à ses maîtres. Gnide, prenant d'autres voies, suivait les traces de l'empirisme ; elle insistait avec une exactitude superstitieuse sur l'histoire détaillée des affections morbides. Là on comptait les soupirs des malades ; on prenait note de tous les symptômes, même des plus indifférens. Donnait-on une description générale, on accumulait tous les phénomènes qui s'étaient manifestés, même accidentellement, dans différens cas, et l'on traçait ainsi le tableau complet de la maladie. Condamnée à l'empirisme par son esprit et par ses principes, cette École ne pouvait essayer d'en sortir que par la classification des maladies; mais l'on fit reposer cette classification sur des bases infidèles, on multiplia singulièrement les espèces; les distinctions n'avaient aucun rapport avec l'indication même. On doit prévoir dès-lors ce que pouvait être la médecine de Gnide ; elle était très-circonscrite, ainsi que le remarque Hippocrate : elle n'avait point de philosophie thérapeutique, point de science d'indications ; on se piquait seulement de simplifier la matière médicale, et cette réforme n'eût été heureuse, que si elle eût été surveillée

par une expérience habilement interprétée. Du petit-lait qu'on administrait dans presque tous les cas, des purgatifs dont on se dissimulait le danger, des recettes empiriques que la suite des temps dut beaucoup augmenter, telles étaient les ressources de Gnide, du moins s'il faut en croire Hippocrate. Ce grand homme a pu exagérer les torts d'une École rivale, mais le fond de ces reproches doit être vrai. Aucun ouvrage ne nous a conservé les objections que Gnide opposait à son tour à Cos ; nous pouvons seulement les prévoir par la différence tranchée dans les opinions. Elle ne manquait pas sans doute de dire, qu'à Cos l'on n'aimait pas du tout l'observation, parce qu'on n'observait pas pour observer, mais pour établir des dogmes, et des dogmes importans par leurs applications. Elle devait répéter que Cos s'égarait dans des abstractions métaphysiques, se perdait dans une analyse subtile des maladies, qu'on y supposait une sorte de principe intérieur qui réglait tous les actes de l'économie, etc. ; tout cela n'était point du goût des Gnidiens. On ne peut pas savoir à quel point l'esprit de secte pouvait les conduire. C'est peut-être de cette source suspecte que sont venues, de loin en loin, ces calomnies sourdes dirigées contre l'École d'Hippocrate, et que les systématiques de tous les pays et de tous les temps recueillirent avec soin et propagèrent avec ardeur.

Il ne suffit pas d'établir que les deux Écoles se ressemblent par les circonstances qui ont décidé leur établissement, leur esprit et leur tendance ;

il faut encore les comparer par la philosophie et par les principes fondamentaux qui les caractérisent et les distinguent.

La méthode de Cos, le secret de toutes ses découvertes, consistait à recueillir les faits propres à l'homme vivant dans l'état de santé et de maladie, et à rapprocher ces faits selon leurs grandes analogies pratiques. Or, nous avons montré, dans notre première section, que tel était le fond de la philosophie de l'École de Montpellier. Nous avons vu, qu'étrangère à toute espèce d'idée préconçue, elle établissait pour base essentielle que la science n'était que la collection systématique des faits médicinaux : nous nous sommes convaincus que c'était à ce point que venaient se réunir les opinions divergentes des nombreux Professeurs qui ont coopéré à sa doctrine, comme des rayons qui aboutissent à un centre commun. L'École de Montpellier n'a fait que préciser et appliquer la philosophie de Cos, raffermir et multiplier ses principes, les suivre dans leurs développemens naturels, et leur prêter l'extension qu'ils devaient avoir pour embrasser l'ensemble de tous les dogmes de la science et de toutes les pratiques de l'art. Hippocrate avait semé le germe heureux de cette philosophie de l'expérience, et lui avait donné, pour sol fécondateur, l'analyse profonde des facultés intellectuelles, et la connaissance raisonnée des instrumens dont l'esprit se sert dans l'étude des choses. Il avait posé les dogmes essentiels de la médecine clinique, considéré les maladies sous le point de vue le plus vaste ; mais il

n'était pas assez descendu dans les détails particuliers des maladies, il n'avait saisi que les masses : telle est la marche naturelle de cette méthode analytique que l'on a plus souvent jugée dans des idées abstraites, que suivie dans ses applications. Il avait entrevu les vrais principes de la physiologie médicale, et les avait liés lâchement avec une extrême sagesse aux combinaisons plus sûres de la médecine-pratique. La méthode de Montpellier est tellement la même que celle de Cos; les dogmes fondamentaux de l'une et de l'autre sont tellement identiques, que je ne crains pas de le dire : si l'École de Cos avait toujours marché dans les voies que lui avaient ouvertes ses immortels fondateurs ; si les leçons du génie avaient été assez développées pour être saisies et appliquées par la médiocrité du commun des disciples, sa doctrine serait arrivée à celle-là même que présente aujourd'hui l'École de Montpellier.

A Cos on était éminemment dogmatique, on aimait sans doute l'observation, on avait établi qu'elle était la source de toutes les vérités ; mais on aimait l'observation savante, raisonnée, dirigée vers la connaissance des lois plus ou moins générales, réunie dans des conclusions plus ou moins étendues et toujours utiles. Là on regardait pour connaître, on recherchait des sensations pour recueillir des idées ; on considérait les maladies sous leurs points de vue les plus généraux et les plus particuliers, on associait ainsi tous les avantages du dogmatisme et de l'empirisme. A Montpellier,

même désir de concilier l'un et l'autre, même méthode pour y parvenir, mêmes résultats obtenus.

A Cos, l'on prenait chaque cas de maladie comme un problème toujours nouveau ; on avait senti que les élémens de ce problème n'étaient jamais fixes et immuables, et qu'on ne pouvait pas réduire l'exercice du plus difficile et du plus compliqué de tous les arts, à la simplicité du mécanisme d'un cadre nosographique. On était loin de croire que les maladies fussent entièrement analogues à des objets d'histoire naturelle, qui présentent toujours des caractères déterminés. Cette erreur, tel était le langage de Cos, était celle de Gnide ; on savait que les mêmes états morbides peuvent se cacher sous des symptômes différens, et les mêmes symptômes masquer des états opposés ; que l'intensité et le nombre de ces symptômes n'étaient pas toujours en rapport avec le degré de la maladie elle-même. D'ailleurs, on ne tenait pas seulement compte des symptômes, on repoussait toutes ces opinions exclusives qui signalent l'esprit de secte ; on se servait du calcul tiré des causes externes, de ces causes que les Empiriques rejetèrent avec dedain, pour se perdre bientôt dans la recherche des causes prochaines les plus hypothétiques ; on n'oubliait pas le tempérament du malade, ses habitudes, ses mœurs, etc., rien, en un mot, de ce qui pouvait jeter quelque jour sur le problème à résoudre.

A l'aide de tous ces moyens, cette École fonda la science des indications, qui reposaient pour elle

sur toutes les données possibles, tandis que les autres Écoles ne les ont établies que sur un empirisme rétréci, ou sur des causes imaginaires ou trop bornées. C'est cette science des indications qui me paraît distinguer essentiellement l'École de Cos, et c'est cette même science que Montpellier a toujours cultivée avec un soin particulier, parce qu'elle était le but de ses travaux, l'objet direct de ses vœux, la conséquence naturelle de ses principes.

Barthez a donné la législation la plus étendue des méthodes thérapeutiques; il a agrandi les travaux d'Hippocrate, toujours en les prenant au point même où les avait laissés le divin vieillard, et en les étendant par la même logique à laquelle étaient dues les premières découvertes en ce genre (1). Il faut en convenir, Hippocrate n'avait guère approfondi que les méthodes naturelles; il les avait portées à une perfection ignorée avant lui, et trop souvent méconnue dans les siècles qui l'ont suivi. Barthez à son tour créa, à proprement parler, les méthodes analytiques, celles qui attaquent directement l'état morbide intérieur qui produit tous les symptômes, et dont la maladie ou l'ensemble de ces symptômes n'est qu'une forme souvent trompeuse; il démêla avec habileté les combinaisons de ces différens états, leurs degrés,

---

(1) Voy. son disc. sur l'*inauguration du buste d'Hippocrate*, tom IX. L'amour-propre de l'illustre Chancelier a peut-être à son insu préparé les matériaux de ce parallèle si glorieux pour lui.

leurs nuances, et établit ainsi sur ses véritables bases le traitement direct des maladies. Nous trouvons cependant le germe de ces grandes idées dans Hippocrate lui-même, et il est facile d'ailleurs de voir qu'elles n'étaient qu'une conséquence rigoureuse de sa manière de considérer chaque maladie comme un problème particulier, et non dans des notions générales souvent fausses ou incomplètes, ainsi que les systématiques, ou dans des divisions arbitraires et rétrécies, ainsi que les nosographes. Toutes les fois que l'on ne croira point que les maladies sont des espèces fixes, que l'on sera convaincu qu'elles diffèrent par leur degré, qu'elles changent dans leurs cours, se compliquent dans la succession et le mélange de leurs élémens, il faudra bientôt que l'on reconnaisse qu'il y a en elles des états communs; que ces états, par leur intensité respective, par leur association variée, ou par leur marche différente, constituent ces maladies, et qu'ils ont leur traitement particulier : eh bien ! dès-lors la médecine analytique est forcément trouvée et établie, car elle n'est que cela.

Développons, avec quelques détails, le système thérapeutique du vieillard de Cos, ce système admirable qui n'a pas toujours été saisi par des commentateurs souvent plus érudits que praticiens. Hippocrate parle-t-il de l'emploi de la saignée, des émétiques, des purgatifs, des délayans, des analeptiques, etc.; il ne dit pas que ces remèdes conviennent dans telle espèce de maladie, mais bien qu'il faut saigner quand l'individu est robuste, dans

la vigueur de l'âge, que la maladie est très-aiguë; que la fièvre est forte, l'inflammation intense, etc.; émétiser lorsque la bouche est amère, qu'il y a des nausées, des douleurs d'estomac, de la céphalalgie, etc. Quel que soit le nom que l'on donne à l'affection, l'on doit remplir ces indications, lorsque ces symptômes se présentent, qu'un examen attentif prouve qu'ils sont seuls, ou du moins essentiels, et qu'il n'y a d'ailleurs aucune contre-indication réelle : voilà la vraie médecine, celle des bons médecins de tous les temps, celle qui est dans les faits, et que l'on découvrira plus ou moins dès qu'on observera les malades pour les traiter, et selon que l'on aura plus ou moins de génie. Toute autre méthode est celle des philosophes, des naturalistes, des théoriciens, des *amateurs*. Ou la médecine n'est qu'une chimère, ou elle est toute entière dans la source d'indications que nous venons de signaler; toute autre source est nulle ou empoisonnée.

Il est donc évident qu'Hippocrate avait pressenti l'analyse thérapeutique, par cet instinct admirable qui lui révéla une foule de vérités, celles-là même qu'il n'avait pas connues à proprement parler, ou plutôt qu'il n'avait pas développées. Je ne crains pas de le dire, on ne fera aucune découverte majeure dans la science, qu'on ne retrouve sans effort et sans subtilité dans les ouvrages du divin vieillard. On peut comparer l'esprit de ce grand homme à une sorte de glace qui a réfléchi le système complet de la nature vivante ; il a tout représenté, tout re-

produit, mais il n'a pas toujours eu une conscience raisonnée de ce qu'il a si bien senti.

L'École de Montpellier n'a donc fait que développer ces notions confuses; elle n'a fait qu'appliquer la réflexion à l'instinct, fixer et généraliser une idée vague et isolée, populariser une doctrine qui n'était réservée jusqu'alors qu'aux plus grands maîtres de l'art. Que l'on ne se laisse pas tromper par un langage particulier sur lequel l'on peut quelquefois trop insister pour faire valoir le droit de propriété. Ces mots d'*élémens*, d'*analyse*, de *complication*, expriment des choses que les médecins ont toujours connues, et dont ils ont fait les plus heureuses applications, même sans le savoir. L'École de Montpellier n'a fait que systématiser les *vues* des praticiens de tous les temps, arrêter dans des formes absolues une doctrine universellement admise, réduire en lois des principes que tout le monde suivait, mais auxquels il était permis à chacun de déroger, parce qu'ils étaient encore subordonnés aux écarts du caprice, à la prérogative du génie, ou aux avantages d'une éducation appropriée.

Hippocrate n'avait appliqué cette analyse thérapeutique qu'aux cas les plus saillans; il ne l'avait point suivie dans les immenses détails qu'elle suppose. Il ne faudrait pas concevoir le vaste plan de ce système, pour croire qu'un seul homme eût pu l'exécuter. D'ailleurs, il n'avait point insisté sur toutes les contre-indications de l'emploi de chaque méthode; disons-le franchement, il n'avait pas connu la combinaison des maladies, d'où résulte

presque toute la science des contre-indications, science qui complète celle des indications même.

Hippocrate fait reposer ses indications sur deux bases qu'il faut bien distinguer: l'une est purement empirique, et l'autre théorique. Il s'appuie sur les symptômes et sur les calculs tirés des causes, du tempérament, etc., c'est-à-dire, sur toutes les données fournies par l'observation. On peut même affirmer, d'après ses écrits légitimes, que tel était le train ordinaire de sa pratique. Cette médecine réservée, modeste, et provisoire même par rapport à une médecine transcendante, sera toujours la plus sage. Quant aux bases théoriques, elles ne sont pas très-solides ; c'est la partie faible de la médecine de Cos, et celle qui a été la cause de la dégénération de son système pendant plusieurs siècles. Hippocrate lui-même se livrait à des hypothèses ; il semblait écouter quelquefois leur inspiration secrète au lit du malade. Ces hypothèses seulement il les avait puisées dans les faits et dans ceux de l'ordre le plus important; elles ont si bien servi les intérêts de l'observation, que je n'ose prononcer leur proscription absolue, sur-tout pour le temps où elles ont paru. C'est ainsi que la théorie des quatre humeurs, de leurs altérations, de leurs effets vrais ou supposés sur l'économie, de leur coction, ou de leur évacuation par diverses voies, a été très-utile à la médecine-pratique et a été la source de ses plus beaux dogmes. Les hypothèses sont des instrumens d'investigation pour le philosophe; elles donnent de la force et de l'étendue

à l'esprit, quand elles sont prises dans cette série de faits qui sont à la tête de tous les autres. Nous sommes convenus qu'à Montpellier, l'on ne repoussait pas avec une rigueur intraitable les hypothèses de tous les genres. On n'en faisait pas, il est vrai, le fondement de la médecine, mais on en usait plus ou moins selon l'état de la science.

L'humorisme est tellement dans les faits, que c'est le système des premiers médecins, des malades, des peuples les plus ignorans, comme les plus éclairés. Il faut cependant reconnaître que Cos ne professait pas un humorisme exclusif. On y tenait compte des solides; on n'employait pas seulement les évacuans, mais on traitait encore les affections des facultés ou des propriétés vitales de ces solides, qu'on exprimait à la manière du temps. On parlait du resserrement et du relâchement des parties, de leur échauffement et de leur refroidissement, de leur sécheresse et de leur humidité. On associait donc heureusement le solidisme avec l'humorisme. L'École de Montpellier marchant sur ces traces, s'est appliquée à réunir les deux opinions plus étroitement que les autres Écoles d'Europe, et à les faire même reposer sur des bases plus solides que celles de la théorie de Cos. Elle admet les altérations des humeurs, mais elle les admet comme des effets de l'action de la force vitale. Ces altérations constituent une classe particulière de faits; elle cherche à déterminer les liens qui les rattachent à la lésion des solides; elle n'a point voulu se hasarder sur ce point dans les décisions absolues auxquelles se sont livrées

la plupart des autres Écoles, et qui ne leur ont pas assez réussi pour la corriger de sa timidité. Nous ne craignons pas de le dire, toutes les Écoles anciennes et modernes se sont prononcées sur cette question d'une manière exclusive. Presque toutes celles de l'antiquité furent franchement humoristes ou solidistes; car le méthodisme n'était qu'un solidisme pur, puisé dans les idées matérielles et physiques du siècle. Les Écoles modernes ont suivi les mêmes erremens: l'on y trouve les médecins chimistes et humoristes d'une part; et de l'autre, les mécaniciens, les partisans de la doctrine du solide vivant, de l'action nerveuse, de l'incitation, les organiciens, etc.

Si l'on considère maintenant que ces deux théories exclusives sont également fausses; que, prises isolément, elles n'ont pas plus de vérité que le corps n'aurait de vie, si l'on séparait les humeurs des solides; l'on en conclura nécessairement que toutes les opinions qu'on a fait reposer sur ces bases fondamentales sont chancelantes et ruineuses. Tous ces systèmes absolus sont donc frappés d'un principe de mort; il circule dans le sein de tous leurs raisonnemens, un poison d'erreur qui les infecte et qui les détruit tôt ou tard.

Il convient de revenir aux idées plus saines et plus complètes qu'avait entrevues Hippocrate, puisque ces idées sont la conséquence de tous les faits. Dans la suite des temps, il devra résulter de leur ensemble une connaissance entière de la liaison des affections des solides et des altérations des humeurs.

L'on se convaincra que les unes comme les autres sont des phénomènes distinctifs des êtres vivans ; qu'elles doivent être étudiées dans les faits qui leur sont propres, dans les lois qui leur sont particulières ; qu'il y a une chimie médicinale bien différente de la chimie ordinaire ; que ces phénomènes représentent des forces spéciales ; que les forces, qui vivifient les fluides, sont du même ordre que celles qui animent les solides ; qu'elles se correspondent entr'elles et se confondent dans l'unité du système vivant, de telle sorte que la question tant agitée de savoir si une maladie a commencé par une altération dans les humeurs, ou par une lésion dans les solides, est insoluble par elle-même ou plutôt aussi inutile à éclaircir que ridicule à poser. Toutes ces affections sont simultanées, ou elles se succèdent si rapidement dans le temps qu'elles sont telles par rapport à nous, et sur-tout par rapport à la lenteur de l'application de nos moyens d'action. Dans notre École se forme donc une doctrine mixte qui embrassera tous les faits, et qui seule fera cesser les interminables querelles qui ont déchiré et détruit, j'ose le dire, la médecine. L'on a déjà entrevu les principes de haute physiologie qui doivent justifier cette doctrine, montrer la source des discussions et les tarir à jamais.

Nous avons prouvé la grande analogie qu'il y avait entre la philosophie et les dogmes de la médecine clinique de l'École de Cos et de celle de Montpellier. Nous retrouvons les mêmes rapports dans les principes les plus relevés de la science

médicale, c'est-à-dire, dans les dogmes de la physiologie et dans leur application à la médecine-pratique. Ce n'était point des expériences ni même des observations physiologiques seules, qu'Hippocrate déduisait les lois de l'économie vivante, mais bien des faits que lui présentait à chaque instant l'exercice de l'art ; et remarquons que, de ce point de vue, il devait envisager la physiologie d'une manière toute particulière. En effet, quand on considère constamment les phénomènes vitaux, et qu'on le fait avec ce génie logique et d'union systématique, que possédait Hippocrate à un si haut degré, on doit naturellement, et presque sans le chercher, trouver le vrai système de l'homme vivant. Je le demande, les hypothèses mécaniques, chimiques, physiques et métaphysiques, peuvent-elles prendre quelque consistance, ou venir même dans l'esprit d'un médecin praticien qui a sans cesse l'homme sous ses yeux? De pareilles opinions n'ont pu être embrassées que par des personnes étrangères à notre art, et plus familiarisées avec les autres sciences qu'avec la science médicale elle-même. Voici comment s'exprime, à cette occasion, l'auteur hippocratique de l'excellent traité *De priscâ medicinâ*. Écoutons sa profession de foi physiologique. « Je veux dire quelque chose de certains sophistes, au nombre desquels on compte des médecins qui prétendent que, pour bien connaître la médecine, il faudrait savoir ce qu'est la nature de l'homme, et comment il a été créé. » C'est ainsi qu'il arrache la médecine aux vaines

hypothèses auxquelles on l'avait déjà associée. Il ne pense pas que la médecine ait besoin de remonter si haut ; que pour parvenir à des résultats certains en pratique, elle doive commencer par examiner des questions si relevées et qui sont même insolubles. « Pour moi, ajoute-t-il, je pense que tout ce que ces sophistes et ces médecins ont écrit sur la nature humaine, est moins utile au médecin qu'au peintre, et que ce qu'on peut apprendre de certain sur ce sujet doit être puisé dans l'observation médicinale ; qu'il est même impossible d'éclaircir les questions de ce genre, si l'on n'est instruit à fond de notre art, et si on ne l'a embrassé dans toute son étendue. J'ai vu beaucoup de personnes qui savaient très-inutilement tout ce dont traitent ces auteurs, qui discouraient sur l'essence de l'homme et sur les causes qui l'ont formé : ce qu'il est indispensable de connaître touchant la nature de l'homme, pour tout médecin qui veut réussir dans l'exercice de notre art, se réduit à savoir ce qu'est l'homme par rapport aux alimens et aux boissons dont il use, et les changemens que chaque chose peut faire en lui, selon son tempérament individuel ; il faut apprécier, en un mot, par l'expérience, les modifications particulières que tous les agens apportent dans l'économie, et c'est en cela seul que consiste la connaissance positive, réelle et utile de la nature humaine. » Ainsi l'École de Cos a prononcé ; elle proscrit de son sein les savans étrangers à la médecine, et n'avoue pour les siens que ceux qui s'en sont spécialement occupés.

Cet arrêt sévère pèse sur des individus très-respectables en eux-mêmes, sur des naturalistes très-instruits, des chimistes très-habiles, des expérimentateurs fort adroits. Que tous ceux-ci fassent l'admiration de leurs disciples, qu'ils agrandissent le domaine des sciences, que l'humanité leur paie le tribut d'éloges qu'elle leur doit, l'École de Cos ne s'y oppose point ; mais elle leur défend l'entrée de son temple. Elle ne reçoit leurs travaux qu'autant que des médecins à titre les ont vérifiés et y ont mis leur sceau particulier Hippocrate aurait donc traité volontiers ces savans, comme Platon voulait que l'on traitât les poètes dans sa république. Il les aurait couronnés de lauriers, et au milieu des applaudissemens de tous ceux qu'ils instruisent ou qu'ils amusent, et de l'humanité entière dont ils relèvent la dignité, il les aurait accompagnés par honneur hors de l'enceinte sacrée, jusques à l'entrée de l'Académie ou du Portique.

A Montpellier, l'on professe les mêmes principes ; on prétend que la physiologie est une science isolée de toutes les autres ; et s'il faut le dire franchement, c'est ce qui nous a un peu brouillé avec les physiciens, les chimistes, les naturalistes, les anatomistes même qui abusent de leurs conaissances ; et c'est ce qui explique peut-être un certain déchaînement contre l'École de Montpellier. Pense-t-on que Platon lui-même, que l'arrêté que nous venons de lire condamne expressément, eût été assez philosophe pour le pardonner à l'École de Cos? Le moment approche cependant où toutes ces petites tracasseries vont finir,

où tous ces amours-propres blessés vont se taire. Quand on fait attention à la marche des sciences médicales, depuis un demi-siècle, on s'aperçoit bientot qu'elles tendent à se séparer de plus en plus de toutes les autres, et à se donner elles-mêmes des lois. L'anarchie des sectes d'une part, l'habitude d'exercer un pouvoir despotique de l'autre, font regarder encore aujourd'hui la médecine comme dans un état de rebellion. Une fois victorieuse, son indépendance sera à la fin reconnue, et elle aussi sera une puissance. Toutes les autres Écoles, celles-là même qui ont fait le plus d'efforts pour s'arracher au joug des sciences accessoires, portent les stigmates de la servitude. Si elles renoncent à leurs principes, elles en reçoivent l'esprit et la philosophie; et cet esprit de rigueur et de sévérité, qui est l'âme des sciences physiques et mathématiques, est un poison pour les sciences médicales. Toute secte qui fait tout dépendre de l'organisation, et qui, en un mot, est matérialiste, aura beau faire, elle subira la loi des sciences physiques; elle se débattra dans ses fers, mais elle ne pourra pas les rompre; ses efforts ne pourront jamais la débarrasser du filet qui l'enveloppe et l'enlace.

Hippocrate embrassant tous les faits de médecine-pratique, arrive à cette grande conclusion: qu'il y a, dans le corps vivant, des lois particulières, que ces lois sont très-compliquées, qu'elles ont pour but la conservation, la réparation et la propagation de l'animal. Cette cause inconnue, il la nomme *Nature*. « La Nature, dit-il, suffit seule

aux animaux pour toutes choses; elle sait elle-même ce qui leur est nécessaire, sans avoir besoin qu'on le lui enseigne et sans l'avoir appris de personne.... Elle est le premier médecin des maladies, et ce n'est qu'en favorisant ses efforts, que nous obtenons quelque succès (1). » Tel est le secret de la physiologie et de la médecine entière d'Hippocrate. Il a sur-tout très-bien vu, dans les faits pratiques, l'unité des forces de la vie; il revient plusieurs fois sur cette importante vérité. On la retrouve en tête de tous les livres de son École légitime, et c'est en quelque sorte ce qui les distingue et peut servir à les faire reconnaître. « Le principe de tout est le même. Il n'y a aussi qu'une fin, et la fin et le principe sont uns.... Dans l'intérieur est un agent inconnu qui travaille pour le tout et pour les parties, quelquefois pour certaines et non pour d'autres.... La Nature est à la fois une et infiniment variée.... Il n'y a qu'un but, qu'un effort. Tout le corps participe aux mêmes affections; c'est une sympathie universelle. Tout est subordonné à tout le corps, tout l'est aussi à chaque partie. Chaque partie concourt à l'action de chacune d'elles. Le sang va tour-à-tour du cœur aux extrémités, et de celles-ci à la grande et à la première origine des vaisseaux. » Tel est le dogme important qu'Hippocrate établit sur l'unité du corps vivant, et qu'il n'a pu puiser que dans l'observation pathologique. Il est diamétralement opposé à tout système méca-

(1) *De alimento.*

nique et physique : aussi a-t-il toujours été entièrement méconnu ou vivement repoussé par les médecins matérialistes. Ce sont ces idées défigurées qui ont donné naissance à l'hypothèse de Van-Helmont et de Sthal, et qui, présentées avec plus de pureté et développées avec plus d'étendue, constituent le fond et l'essence de la doctrine de Barthez. Qu'elles font paraître puériles et vaines, la plupart des petites questions qu'agitent tous les jours les médecins organiciens, soit sur les fonctions de l'état de santé, soit sur le siége des maladies! Les fonctions, ils les attribuent à des élémens d'organes auxquels ils les rattachent fixément; les maladies, ils ne les considèrent que dans les petits vaisseaux blancs ou rouges; on examine le mécanisme des fonctions et des maladies, comme si le corps vivant était une espèce de machine, dont les rouages s'enchaînent les uns aux autres et se dérangent successivement. En un mot, on n'étudie les êtres vivans qu'en les mutilant sous un scalpel destructeur, ou par une analyse imaginaire. L'École d'Hippocrate ne se perd point ainsi dans les infinimens petits; elle prend les masses; elle s'attache aux effets majeurs et aux grandes vues d'observation; elle ne remonte point aux premiers principes de l'organisation, comme quelques anciens et la plupart des modernes; elle sait très-bien que, de la connaissance de ces principes matériels de leur composition et de leur combinaison, cette connaissance fût-elle aussi certaine qu'elle est obscure, l'on ne peut déduire aucune conséquence légitime par rap-

port aux fonctions, parce que l'on ne peut établir aucune liaison entre celles-ci et les circonstances sensibles et appréciables de l'organisation. Elle entrevoit que ces circonstances sont de simples conditions de fonctions, et non les premiers ressorts des phénomènes vitaux, des instrumens favorables et non des causes réelles. Eh bien! ces dogmes sont précisément les mêmes que ceux que proclame l'École de Montpellier. Ce principe vital qui est devenu un sujet de scandale pour toutes les sectes matérialistes, elle l'a emprunté d'Hippocrate, ou, pour mieux dire, des faits qui inspirent cette hypothèse. Nous conviendrons même que notre École a eu quelquefois le tort de réaliser ce principe; mais qu'on nous accorde aussi que ce tort lui est commun avec celle de Cos, et que sa doctrine générale ressemble tellement à la sienne, qu'elle retrace jusques à ses défauts. En effet, l'École Grecque avait cherché à déterminer la nature de ce principe, elle s'était perdue à cette occasion dans un mélange d'idées matérielles et métaphysiques. Elle avait confondu la cause inconnue de la vie avec ce qu'elle appelait l'humidité radicale, la chaleur innée, la matière éthérée, et elle accordait à ce feu-principe l'intelligence, la sagesse, la justice même. « Ce que nous appelons la chaleur ou le chaud, me paraît être quelque chose d'immortel, qui entend tout, qui voit et qui connaît autant ce qui est présent que ce qui est à venir (1). »

(1) *De carnibus.*

L'École de Cos voulut fixer la nature de la cause de la vie, et elle se jeta dans des erreurs analogues à celles qui ont échappé à quelques médecins de Montpellier (Bordeu, Grimaud, Roussel), du moins dans leur première origine qui est identique, sinon dans le moyen particulier d'explication qui est quelquefois opposé: ce qui prouve bien que ceux-ci s'étaient placés dans le même point de vue que l'École de Cos. Cependant, les progrès de la philosophie médicale ont réformé ces idées ; et enfin l'École de Montpellier a proclamé la première, et peut-être la seule de toutes les Écoles anciennes et modernes, que le principe de la vie n'était qu'une cause abstraite, qu'un fait généralisé, que la somme de toutes les forces confondues dans une sorte d'unité. Peu à peu elle est rentrée dans les faits pour ne plus en sortir. Peut-être que quelques-uns des défenseurs de ses derniers principes chancèlent encore; à un point aussi élevé, la tête tourne aisément, mais avec un peu d'habitude on s'y fera, et la science médicale sera à jamais arrachée aux idées métaphysiques ou matérielles qui l'ont infectée jusqu'ici. Son langage s'épurera, il deviendra aussi clair qu'il est exact, aussi répandu qu'il est vrai, et quand il sera aussi populaire qu'il mérite de l'être, on s'étonnera qu'on ait attaqué une pareille doctrine.

L'École de Cos ne se contente pas de considérer les phénomènes vitaux dans l'unité qui les embrasse, elle les analyse, les décompose, et arrive ainsi à l'idée des facultés vitales, non pas de ces

propriétés isolées qui n'expliquent que les motitations incertaines d'une fibre prête à mourir, qui ne rendent raison que d'une vie en quelque sorte cadavérique, désordonnée et sans accord, mais de ces facultés vitales qui se réunissent dans une seule, et qui renouvellent leurs forces dans une même source. « Il y a, dit l'auteur hippocratique du traité *De alimento*, une seule faculté, et il y en a plus d'une. C'est par les facultés que tout est administré dans le corps des animaux ; ce sont elles qui font passer le sang, le souffle et la chaleur dans toutes les parties, qui reçoivent ainsi la vie et le sentiment. » Il dit ailleurs que c'est la faculté qui nourrit et fait croître tous les organes, et il pénètre profondément dans le mécanisme de l'assimilation; *Carnes enim attrahunt.... corpus à cujusvis generis ingestis, sibi quod confert, assumit unaquæque corporis pars de singulis cibis.* Nous voyons les mêmes principes dans la doctrine de notre École. Elle admet les même facultés, elle insiste spécialement sur les forces digestives et assimilatrices qui animent les fluides, forces que la plupart des autres Écoles ont complètement méconnues, ou dont elles ne parlent qu'en passant, et qu'on ne retrouve plus dans leurs systèmes pathologiques.

Ce que l'École de Cos n'avait fait le plus souvent que pressentir, a été étendu et développé par celle de Montpellier. Tous les germes, jetés dans un sol analogue à celui qui leur avait donné naissance, ont déjà fourni des fruits abondans; nous n'avons qu'à continuer la même culture, et le

terrein n'en deviendra que plus fertile. L'École de Montpellier n'est pas encore arrivée, bien s'en faut, au terme de la science, mais tout annonce qu'elle marche dans la route qui y conduit.

Veut-on s'assurer que les idées physiologiques de Montpellier ne sont que la suite des premières notions entrevues par l'École de Cos, l'on n'a qu'à ouvrir les ouvrages des fondateurs de sa doctrine; Bordeu, Desèze, Grimaud, etc., s'y montrent toujours occupés du soin de lier leurs principes à ceux d'Hippocrate. A chaque instant, ils rappellent des passages tirés des traités de l'École Grecque, et ceux-ci se mêlent si bien à ce qui leur est propre, qu'on ne peut pas aisément distinguer lorsque ces auteurs parlent par eux-mêmes.

Nous avons comparé la philosophie et les dogmes fondamentaux des deux Écoles, rapprochons maintenant leurs mœurs et leurs habitudes.

Cos s'attachait beaucoup à la métaphysique de la science, et à la méthode qui lui était propre; c'était par-là qu'elle se piquait de se distinguer des autres Écoles, des empiriques et des philosophes de son temps. Nous avons vu même qu'elle ne craignait pas de remonter aux principes de nos idées, dans les leçons qu'elle donnait à ses élèves. Lisez surtout les traités didactiques, *De arte*, *De medico*, *De medicinâ priscâ*, *Præceptiones*; dans tous les autres traités on y revient à chaque instant. Nous avons établi quel était le goût de l'École de Montpellier sur ce point.

A Cos, on recherchait les résultats dogmatiques, on n'aimait point à se traîner sur les détails, à revenir sur les élémens de la science. Le langage était précis et serré, on se piquait de dire les choses en moins de mots que possible. C'était la méthode des anciens philosophes, plus jaloux d'indiquer des idées neuves, que de s'appesantir sur des idées connues. Mais cette manière d'exposition suppose une instruction avancée, ou la volonté de suppléer ce que l'auteur a cru inutile de dire ; elle doit donc être nécessairement obscure, et sur-tout paraître telle aux esprits paresseux, ou initiés depuis peu de temps à l'étude de la médecine. On adresse le même reproche à l'École de Montpellier, et il s'explique en grande partie par les mêmes raisons. Barthez a introduit parmi nous ce goût des résultats synthétiques. Jamais auteur ne se montra plus fécond en principes et plus stérile en paroles. Il réfléchissait tant, qu'il parlait très-peu, et il croyait souvent avoir dit tout ce qu'il avait pensé. Dans la petite île de Cos, l'on ne devait mesurer le mérite d'un ouvrage que par son utilité réelle; il n'y avait pas de philosophes à titre, et des faiseurs de livres comme à Athènes. A Montpellier, on n'en vaut guère plus pour avoir fait un ouvrage ; trop heureux même celui pour lequel cette circonstance n'arrête pas la confiance des malades, que l'on y obtient par toute autre voie !

Les premiers médecins de Cos composaient peu de livres, et encore ceux-ci étaient-ils moins des

traités *ex professo*, sur un sujet déterminé et suivi dans toutes ses divisions, qu'un recueil de notes, de maximes, de grandes et importantes vérités sur la science entière. Les traités de la Diète, des Maladies en général et des Maladies des femmes en particulier, sont des ouvrages proprement dits, et cela seul annonce qu'ils appartiennent à des temps postérieurs à Hippocrate (1).

La vraie médecine n'est pas bavarde, elle n'affirme que ce qu'elle sait positivement ; presque toujours elle se borne à raconter ce qu'elle a vu par elle-même, ou ce qu'elle tient des bons observateurs ; elle ne se livre pas à ces discussions théoriques, source d'un babil intarissable. Le vrai médecin est silencieux; tout entier à l'observation du dehors ou à la réflexion du dedans, il n'a pas grand'chose à dire. Les disciples légitimes d'Hippocrate n'ont pas été de grands faiseurs de livres ; c'est le reproche ou l'éloge qu'on leur doit. Un

---

(1) Cette précision remarquable et ce mode de composition, dont nous avons fait sentir le prix dans la médecine, peut tenir en partie à la rareté du papier au siècle d'Hippocrate. L'usage du papyrus fut très-peu répandu dans la Grèce jusqu'au temps d'Alexandre. Hippocrate écrivit ses observations en style très-concis, sur des tablettes enduites de cire, ou sur des peaux d'animaux. Plusieurs de ces recueils n'étaient pas destinés au public ; ainsi, une circonstance qui semblait arrêter les progrès de l'art tourna à son avantage. Si l'introduction du papyrus, et la multiplicité des livres qui en a été la conséquence, ont eu une influence fâcheuse sur la médecine d'observation, que doit-on penser de l'imprimerie sous ce rapport, quoiqu'on ne puisse pas nier, cependant, d'un autre côté, les grands avantages de celle-ci.

professeur qui retrace, dans la moderne Cos, les traits, la philosophie et la manière du divin vieillard, n'a pas écrit une ligne.

Il devait régner à Cos un certain orgueil auquel n'échappent pas aisément ceux qui cultivent une science avec ardeur, et qui croient avoir trouvé la vérité. Il paraît que l'on n'y citait que les ouvrages de l'École même, et que l'on ne parlait guère de ceux qui lui étaient étrangers, que pour en relever les erreurs. C'est ainsi qu'Hippocrate s'est conduit à l'égard des médecins Gnidiens et Gymnosophistes. L'on ne voit pas même que l'École de Cos se soit beaucoup occupée du soin de discuter ses principes et de les défendre contre des sectes rivales ; et c'était un véritable sacrifice chez une nation où tout était mis en dispute, et où les succès en ce genre avaient un si haut prix. L'École de Cos se montrait assurée d'avoir établi le vrai système de la médecine. Elle le répète ou le fait entendre à chaque instant ; elle aspirait donc à une sorte de suprématie. Elle ne le disait pas cependant aux autres Écoles ; il fallait taire un secret qui aurait alarmé tant d'amours-propres, et endoctriner des Écoles qui ne s'en doutaient pas; il fallait les enchaîner par la force de la doctrine et non point par tout autre moyen. Il faut le dire, l'École de Cos voulait bien être école normale, mais elle ne voulait point l'être par un arrêté des Amphyctions.

On le voit, l'École de Montpellier est calquée sur celle de Cos ; elle ne donne pas à ses

élèves d'autres leçons ; et lorsqu'enfin, après le cours des études médicales, le moment arrive où elle investit le disciple du pouvoir d'exercer l'art divin, c'est au nom d'Hippocrate qu'elle lui confère le grade suprême. Si j'assiste à une de nos réceptions, je vois qu'on présente au néophyte les ouvrages du vieillard de Cos. On l'exhorte à se pénétrer de ses maximes, et on lui répète que tous les principes qu'il a reçus, il les retrouvera dans ce livre sacré. Il reçoit l'anneau mystérieux, analogue sans doute au signe qui, dans l'École Grecque, devait marquer la filiation secrète, et il répète le même serment qu'on prononçait à Cos aux pieds de l'autel d'Esculape, dans les mains d'Hippocrate, ou sans doute à côté de son effigie après sa mort. Suis-je en France ou dans la Grèce, à Montpellier ou à Cos ?

Nous croyons avoir montré, avec toute l'impartialité dont nous sommes capables, les analogies étroites qui existent entre l'École de Cos et celle de Montpellier. Examinons maintenant si une autre École moderne a autant de titres de filiation. Sera-ce l'École empirique? Elle compte, il est vrai, de très-grands hommes et des travaux du plus haut intérêt, sur-tout en Angleterre et en Allemagne ; mais Hippocrate s'est prononcé expressément contre l'empirisme. La science était, selon lui, un ensemble de dogmes puisés dans l'observation. Il a établi une foule de dogmes, et la plupart sont rejetés par ces illustres médecins. D'ailleurs, l'empirisme moderne est bien loin

d'avoir toute la pureté qu'il s'attribue, il n'a jamais pu se débarrasser des idées régnantes les plus hypothétiques, et il n'a trouvé d'autre moyen de théoriser les faits que de les rapporter à des principes arbitraires, tels qu'à l'altération des humeurs, à quelque lésion mécanique des solides, etc. N'ayant pas voulu étudier profondément la philosophie des systèmes, l'empirisme a pris sur parole, et souvent même sans s'en douter, les notions les plus arbitraires, comme l'on peut s'en assurer en lisant les ouvrages de Sydenham, de Stoll, etc. Sera-ce le solidisme de Cullen, de Brown et de tant d'autres ? Mais Hippocrate a-t-il jamais osé établir qu'on devait rattacher la médecine à un seul principe ? Que dirait-il d'un système dans lequel on ne fait attention qu'à l'exaltation ou à la diminution des forces, lui qui rappelait toujours la science aux détails particuliers, et qui avait établi ces dogmes généraux qui, par leurs combinaisons et leur souplesse, pouvaient se plier à toutes les nuances des faits ? Qu'aurait-il pensé de ces principes absolus et destructeurs, lui qui a combattu vivement Mélissus, et avec lui tous ceux qui ne voulaient admettre qu'un seul élément dans le corps vivant, qu'une seule source des maladies; lui qui s'efforce de prouver à chaque instant que le vrai système doit embrasser tous les cas, toutes les circonstances, toutes les données; qui a pressenti que cet ensemble et cette liaison des faits constituaient la vraie théorie médicale ? Les humoristes ou les solidistes exclusifs ne sauraient

être les disciples de l'École de Cos, qui réunissait les deux systèmes, ou plutôt qui n'avait ni l'un ni l'autre, mais qui faisait reposer la médecine sur les résultats généraux de l'observation, et qui, par cela seul, repousse à jamais de son sein tous ceux pour lesquels la science ne consiste que dans un assemblage plus ou moins bien combiné de notions théoriques et de conséquences déduites d'un principe absolu.

Sera-ce le système des classifications modernes que nous rapprocherons de la doctrine de Cos? Nous en conviendrons, c'est celui qui lui ressemble le plus, au premier coup-d'œil; et lorsque son illustre défenseur prit le burin de l'histoire des maladies, l'on crut reconnaître un moment la touche d'Hippocrate, et revoir reproduire ses immortels tableaux. La langue française prit la rapidité et la souplesse de la langue grecque : mais disons-le avec la même franchise, Hippocrate s'est décidé affirmativement contre ces classifications, il n'a point jugé qu'elles fussent la source de la vraie médecine-pratique; son système est diamétralement opposé à de pareilles vues. Une médecine aussi mécanique dans ses méthodes, aussi stérile dans ses résultats, aussi bornée dans ses moyens, n'était point celle qu'avait conçue le génie du divin vieillard. Sera-ce enfin, ceux qui appliquent l'anatomie à la médecine? Mais ceux-ci n'ont élevé aucune prétention en ce genre; ils reconnaissent qu'Hippocrate, étranger à l'anatomie, n'a eu aucune notion de ces principes par

lesquels ils veulent régénérer une science qui était déjà établie, du moins dans ses bases fondamentales, long-temps avant qu'on eût jamais disséqué un cadavre.

Nous avons présenté l'exposition de la médecine d'Hippocrate, avant l'histoire des écoles théoriques, soit pour suivre l'ordre des temps et la succession des idées, soit pour faire ressortir une vérité que nous avons déjà établie, savoir : que la médecine-pratique est indépendante de toutes les autres sciences ; que l'observation de l'homme sain et malade lui a donné naissance ; et qu'elle seule peut étendre et assurer ses progrès. Nous croyons devoir d'autant plus insister sur cette opinion, qu'elle nous paraît plus décisive pour les destinées de la science, et que les historiens de la médecine en ont embrassé une opposée. Celse a dit : *Primòque medendi scientia sapientiæ pars habebatur, ut et morborum curatio et rerum naturæ contemplatio sub iisdem auctoribus nata sit.* Mais Celse vivait dans un siècle où les sciences les plus étrangères à la médecine la gouvernaient despotiquement. Il se montre le disciple docile des théories régnantes ; et enfin, on a mis en question s'il était médecin-praticien, ou bien un simple *amateur*. Le Clerc, Sprengel tracent en tête de leurs histoires, les premiers progrès de la philosophie, et ils ne craignent pas d'établir que ces progrès ont décidé ceux de la médecine elle-même ; mais ces illustres auteurs possèdent tant de connaissances variées, que la médecine proprement

dite n'a jamais eu assez de place pour elle dans leurs excellens ouvrages. Bien loin que les théories des philosophes aient servi les intérêts de notre art, nous verrons, dans ce tableau, qu'elles seules ont été l'origine des hypothèses qui, de bonne heure, se sont mêlées au système de Cos; qu'elles ont altéré de plus en plus sa pureté, et l'ont fait tomber enfin en pourriture. Nous présenterons la médecine-pratique toujours en lutte avec les doctrines philosophiques; brillante de gloire et de vérité, quand elle l'emporte sur elles, humiliée et nulle, lorsque celles-ci sont victorieuses. Nous reprendrons la médecine théorique dans les essais de son premier âge, afin que l'on puisse saisir la génération successive des systèmes, et s'assurer qu'ils ne diffèrent pas les uns des autres autant qu'on le croirait d'abord, que tous sont partis des mêmes principes; qu'ils ont marché vers le même but; et enfin, ce qui nous intéresse de plus près, que ces principes et ce but se retrouvent dans la plupart des systèmes modernes, ce qu'il est d'autant plus important de leur rappeler, qu'ils l'oublient plus aisément, et qu'ils louent souvent en eux ce qu'ils blâment dans les autres.

Les premiers philosophes reçurent la science des mains des prêtres et des poètes: quand l'histoire ne le dirait pas, l'analogie des opinions le prouverait assez: les uns et les autres, en effet, ne s'occupaient que de la formation de l'Univers, de la génération des Dieux et des hommes. Les théogonies des prêtres et des poètes n'étaient que des cosmogo-

nies ou des systèmes de physique, et les systèmes de physique ne furent pendant long-temps que de véritables théogonies. Les forces de la nature personnifiées sous des formes sensibles dans les temps anciens, réalisées sous des formes abstraites dans les temps les plus modernes : tel a été le fond de tous les systèmes. Les philosophes n'empruntèrent pas seulement le langage des poètes (l'on sait que leurs premiers ouvrages étaient écrits en vers), ils prirent encore leurs dogmes et leur méthode, si l'on peut désigner sous des noms aussi graves, les aimables jeux d'une imagination toujours prête à adopter les rêves qui charment son délire. Ne pourrait-on pas même assurer, sans crainte de calomnie, que la philosophie s'est toujours ressentie un peu de sa première origine, et qu'elle ne s'est jamais, peut-être, bien corrigée de l'habitude de s'égarer dans la région des chimères. Dès que l'on cherche une chose qui est hors de l'observation, tel que le mode intérieur d'action des causes premières, c'est à l'imagination seule qu'on s'adresse : car c'est en vain qu'on a multiplié les facultés de l'esprit, ses opérations diverses et ses méthodes, d'après les analyses d'une abstraction subtile ; elles se réduisent à voir ou à deviner ; à observer ou à expliquer ; à constater les effets et leur succession constante, ou à se perdre dans la détermination positive des ressorts secrets de leur mécanisme et de leur enchaînement ; à voir ce qui tombe sous les sens, et ce qui est une déduction immédiate des sensations (Dieu, l'âme,

la matière et ses qualités abstraites et indéterminées, la vie et ses forces), ce que l'on saisit dans les sensations mêmes, ou à s'élancer hors de tout ce qui existe par les combinaisons de la pensée, réduite à elle-même, soutenue dans ses calculs par des faits trop peu nombreux, et le plus souvent même étrangers à l'objet de ses méditations, ou séduite par des analogies mensongères enfantées par ses caprices. Les véritables causes expérimentales sont presque encore des phénomènes, puisque ceux-ci supposent celles-là incontestablement au-dessous; la véritable théorie ne se compose presque que de faits; ceux-ci n'ayant rien perdu, ni presque rien gagné de l'observation même par leur généralisation seule. Voir d'une manière générale, ce n'est pas cesser de voir, c'est se placer plus haut pour embrasser un plus vaste horizon, et pour découvrir un plus grand nombre d'objets. Mais se porter hors de l'observation, ou sortir de ses limites expérimentales ou rationnelles, de sensation ou de déduction, c'est ne saisir que sa propre pensée, n'embrasser qu'un vain nuage, et s'égarer dans les rêves de l'imagination.

Thalès fut, à proprement parler, le fondateur des sciences naturelles, en ce sens qu'il ne chercha point le secret du monde, hors du monde lui-même, comme dans l'action pure et simple de Dieu seul, ainsi que ceux qui l'avaient précédé. Il eut la gloire d'être le premier à entreprendre d'interpréter la nature par elle-même. Mais il se jeta dans une erreur diamétralement opposée à

celle des doctrines théologiques, et qu'il importe d'autant plus de signaler, que nous en retrouvons encore des traces dans les systèmes modernes. Les prêtres avaient expliqué les choses par des êtres substantiels auxquels ils rapportaient tout. Thalès pensa au contraire, du moins dans certains momens, que la matière pouvait seule rendre raison des phénomènes qu'elle présente, ou par sa simple existence, ou par quelques propriétés grossières qui frappent les premiers regards de l'observateur encore ignorant, et qui reviennent sans cesse à ceux de l'observateur le plus instruit. Il crut qu'il suffisait de déterminer la constitution chimique des corps pour donner la théorie de toutes leurs propriétés, et qu'il fallait rattacher leur composition au plus petit nombre de possible principes. Il ne vit point qu'il fallait distinguer les corps par les effets généraux et particuliers des uns sur les autres, et en admettre autant de différens qu'il y en avait qui présentaient des effets séparés et des propriétés tranchées. C'est cette idée simple et féconde qui, dans ces derniers temps, a décidé les progrès de la chimie ; elle a donné pour résultat de la science, des divisions tout autrement multipliées que celles des anciens, et qui s'augmentent d'autant plus que la science se perfectionne davantage. Telle était la marche à suivre : encore même, avec toutes ces précautions, fallait-il se garder de croire avoir trouvé la théorie du monde. La chimie est l'anatomie des corps physiques, et l'anatomie ne peut nullement expliquer les propriétés des

organes vivans; celles-là sont comme sur-ajoutées à ceux-ci ; elles ont ou paraissent avoir si peu d'analogie avec eux, qu'on ne peut saisir les liens qui unissent ces propriétés à une matière que nous ne connaissons point par elle-même, mais seulement à travers nos sensations. L'impulsion, l'attraction, l'affinité, etc., ne peuvent pas s'expliquer davantage par la figure et par la seule existence de la matière, qui est, au fond, la seule notion que nous ayons de celle-ci. Thalès, au contraire, ne veut qu'un seul principe, c'était la mode du temps, l'esprit de la logique rationnelle et de déduction, qui tend toujours vers l'unité, et voit dans cette unité même la perfection de la théorie, parce que, dans les hypothèses, comme dans les chefs-d'œuvres des arts, l'imagination a besoin de l'unité pour soutenir l'action de son jeu et favoriser ses goûts de combinaison. L'eau fut la source de tout; elle avait donné naissance à tous les corps, elle était douée de toutes les propriétés possibles, c'était l'âme du monde, c'était Dieu lui-même. Quelques faits isolés justifiaient cette opinion singulière, on en rejetait un plus grand nombre qui lui étaient opposés. Cependant Thalès qui avait résolu de tout expliquer, et qui pensait que c'était en cela même que consistait la théorie, ne pouvait pas se contenter des causes mécaniques et purement matérielles; elles ne rendent pas aussi bien raison des effets spontanés et dirigés vers un but déterminé que le fait un être substantiel, un génie, une âme, qui remue la matière vivante ou morte, d'après ses affections

et ses volontés. Il n'hésita donc pas à attribuer une âme aux corps dont le mouvement n'est pas la suite d'un choc visible et extérieur, mais semble dépendre d'une cause interne. Ainsi, par le même esprit d'hypothèse qui lui avait fait rapporter les phénomènes physiques à l'eau pour principe matériel, il attribua à des génies les phénomènes de mouvement et d'action ; et Thalès, athée, ne fit pas difficulté d'admettre une sorte de divinité dans tous les corps. Épicure en fit autant dans la suite (la matière éthérée). C'est encore ainsi, mais dans un sens inverse, que le panthéisme, ou la religion de tous les peuples anciens, n'était que le matérialisme divinisé. On a voulu que Thalès n'eût imaginé cette partie de son système, que pour masquer des opinions qui pouvaient le compromettre auprès des prêtres et des magistrats ; mais j'aime mieux croire qu'il a obéi aux conséquences nécessaires de la recherche inaccessible des causes premières et au besoin insatiable de l'esprit d'explication. Nous retrouvons ce même mélange hétéroclite dans tous les systèmes anciens, et dans la plupart des systèmes modernes. Il semble que les deux gouffres du matérialisme et du spiritualisme, qui ont si souvent englouti les sciences, communiquent entre eux dans leurs dernières profondeurs. Ces deux opinions affichent la même prétention de tout expliquer : or, expliquer une chose, n'est le plus souvent que confondre un phénomène dont on ignore trop la cause pour s'imaginer la connaître, avec un autre qui nous

est si familier qu'on se tient assuré de temps immémorial d'avoir pénétré son mécanisme intérieur : les deux seules choses qui frappent sans cesse nos regards, et que nous n'hésitons jamais à croire connaître, c'est la forme de la matière et l'impulsion d'une part, et de l'autre, l'action d'un être agissant et voulant comme nous, en d'autres termes, la matière et nous-mêmes ; nous oublions que nous n'avons d'autre idée de ces deux choses, que celle que nous en donne immédiatement la conscience.

C'est de Thalès que la médecine reçut la doctrine de l'humide radical, considéré comme le principe même de la vie ; idée qui a signalé la première origine de l'art, qui s'est soutenue pendant trois ou quatre mille ans, et qui a été la source d'une foule de raisonnemens hypothétiques qui ont altéré la pureté des principes de Cos.

Les disciples de Thalès suivirent la même philosophie ; ils ne firent que changer l'élément matériel des choses, le fond du système resta le même. Ce ne fut plus l'eau qui fut le principe de tout, ce fut l'air, selon Anaximène : « l'air est Dieu ou plutôt plusieurs Dieux; lorsqu'il est plus rare, il s'élève à la plus haute région et produit le feu ; moins rare, il se tient plus bas et forme les nuages ; moins rare encore, c'est l'eau et enfin la terre. » Anaximandre rapporta tous les phénomènes à l'infini qu'il réalisa et transforma en cause active, par une abstraction vraiment matérielle et dans le goût de la philosophie systé-

matique. L'infini admis par Anaximandre était quelque chose qui remplissait l'espace, qui tenait le milieu entre l'eau, l'air et le feu, et n'était rien de tout cela, ou qui, pour mieux dire, n'était qu'un produit de l'imagination; c'est ainsi qu'un observateur prévenu dessine des fantômes en regardant des nuages.

Anaxagore reconnut que, par la combinaison des élémens admis jusques à lui, l'on ne pouvait pas rendre raison de la formation des corps et des propriétés dont ils jouissent. Il chercha une autre théorie, mais il la puisa toujours dans les mêmes idées fondamentales. Il établit qu'il y avait autant d'élémens que de substances qui paraissaient différentes, au premier coup-d'œil, par leurs qualités physiques les plus accidentelles, et que l'agrégation simple de ces élémens constituait les corps. Selon lui, la matière avait été divisée par Dieu en une infinité de parties qui devaient être les élémens des corps, et qui étaient semblables, dans leurs moindres qualités, à ces corps mêmes. Toutes ces parties, dispersées par sa sagesse, ont une tendance naturelle à se réunir et se rejoignent effectivement quand les besoins de la Nature le demandent. Ainsi, le pain qu'on mange, les alimens qu'on prend, renferment des particules de sang, de lymphe, de nerfs, de cheveux, d'ongles, particules qui vont se rendre, par leur mouvement propre, et par je ne sais quel instinct, aux endroits qui leur sont destinés. Ainsi, le bois qu'on allume contient des particules de

feu, d'eau, de cendres, de sels, qui se détachent les unes des autres, et qui, après avoir long-temps nagé dans l'air, vont composer le nouveau bois. Ne pouvant concevoir la formation d'aucun corps par les principes reçus, il les admet tous comme simples, conséquence absurde, mais rigoureuse, du système d'explication. Il fait une véritable pétition de principe, pour parler le langage de la logique, c'est-à-dire, qu'il suppose ce qui est précisément en question. Cette théorie se retrouve à chaque instant dans la médecine, et presque toujours l'on a eu recours à elle, quand on a voulu rendre raison de la génération des animaux et des plantes, de la nutrition des différentes parties, des sécrétions et des excrétions. C'est ainsi qu'on a dit que les alimens renfermaient la matière vivante toute faite, et que la digestion ne consistait qu'à l'extraire ; que le sang contenait en nature toutes les humeurs, la substance de tous les organes, et que la nutrition, les sécrétions et les excrétions, n'étaient que de simples séparations de principes, idée hypothétique qui a toujours régné en physiologie, et qui règne encore combinée avec d'autres élémens d'explication non moins arbitraires. De cette notion fondamentale découlent la théorie de la génération reçue par les Écoles anciennes, d'après laquelle la semence est un extrait matériel de toutes les parties, celle des molécules organiques de Buffon et de la matière vivante de tant d'autres auteurs. Toutes ces idées viennent du besoin irréfléchi de rendre raison de tout; on ne voit pas

que l'on ne fait, au fond, que reculer la difficulté, qu'elle reste la même dans le point plus éloigné où on la transporte, et qu'on la double même à proprement parler. Mais l'esprit d'explication ne se montre pas difficile, un rien le satisfait, et on le traite en conséquence. Il est sûr que le sang renferme les matériaux de tous les organes, rien ne prouve cependant que la bile, la semence, etc., soient contenues en nature dans ce fluide, comme on l'a supposé, et comme on est obligé de le faire dès qu'on se propose d'expliquer la formation de ces diverses humeurs. La bonne manière de philosopher veut que l'on observe les phénomènes de composition dans les corps vivans, qu'on les compare avec ceux de la chimie morte, qu'on s'assure s'ils s'en rapprochent ou s'ils en diffèrent; ou plutôt l'on peut même, sans entrer dans toutes ces discussions, se contenter d'établir, d'après tous les faits, les lois générales ou particulières, les conditions essentielles ou accessoires, les caractères et les effets variés de ces phénomènes, et rapporter, si l'on veut, ces phénomènes ou cet ensemble de notions, à des forces propres, comme à la force plastique, génératrice, etc., pourvu qu'on n'oublie jamais que les dénominations de ces forces ne sont rien par elles-mêmes, et que l'ensemble des notions et des phénomènes qu'elles représentent est tout pour la vraie science, qu'elles ne désignent que des causes indéterminées, inconnues, dont on ne pénétrera jamais l'essence.

Anaxagore comprenant toujours que les causes

matérielles connues étaient insuffisantes pour la solution du problème qu'il cherchait, admit une intelligence qui avait réglé l'Univers, et à laquelle il rapportait très-commodément les phénomènes qu'il ne pouvait pas expliquer par les circonstances physiques. Ce philosophe n'est pas, comme on le répète, l'inventeur du système métaphysique. Il est absurde de croire qu'il fut le premier à reconnaître un Dieu spirituel. Les abstractions de ce genre avaient été connues dès les premiers temps, seulement il épura cette conception ; encore même ne faudrait-il pas affirmer qu'elle n'eût rien de matériel pour lui, et qu'il se fût entièrement dégagé de l'esprit de son siècle, et plus généralement de celui des systématiques. Son intelligence divine était mêlée au monde lui-même qui en était comme le corps. Il faut le dire, l'idée abstraite de Dieu n'est arrivée à toute sa pureté, que lorsqu'elle s'est élevée dans les régions aériennes de la scholastique. Anaxagore, ainsi que tous ceux de sa secte, commença par le spiritualisme et finit par le matérialisme. Les matérialistes ont suivi une marche inverse ; voilà toute la différence qui existe entre les uns et les autres. On pourrait peut-être expliquer ainsi, comment le plus religieux des philosophes fut accusé d'impiété. Les persécutions de ce genre sont absurdes par elles-mêmes, les opinions étant hors de toute bonne législation, lorsque celle-ci ne se propose pas d'enchaîner les hommes, et ne commence pas par vouloir les aveugler pour mieux assurer ce dessein ;

mais il est très-sûr que les systématiques renversaient la religion, comme toutes les autres sciences, par leurs dogmes fondamentaux ou par les conséquences immédiates qu'on pouvait en tirer. Confusion et destruction de toutes les sciences, supposition et contradiction, tels sont les caractères de tous les systèmes. Cette circonstance explique les opinions opposées que l'on a eues sur la religion des philosophes et de la plupart des peuples; les uns ont pu regarder comme athées ceux-là mêmes que les autres prenaient pour des modèles de piété, ou pour des exemples d'une superstition fanatique. C'est ce qui a eu lieu surtout pour les Chinois. Leur religion, comme celle de toutes les autres nations, est un mélange bizarre de sensations spiritualisées et d'abstractions matérialisées. Ils adorent le Ciel, et on n'a pas pu déterminer encore ce qu'ils entendent par cette dénomination, si c'est le ciel matériel ou une intelligen ce qui l'animerait : la vérité est qu'il y a un peu de tout cela dans leurs idées sur ce point.

Selon Anaxagore, de même que l'âme de l'homme, celle des animaux et des végétaux n'est qu'une émanation de l'âme générale de l'Univers. Anaxagore consacra donc le théisme philosophique, doctrine qui eut dans la suite une si grande influence dans la médecine.

Une opinion de ce grand homme, très-importante pour nous, est celle par laquelle il établissait que la bile, en pénétrant dans les poumons, dans les vaisseaux et dans la plèvre, devenait la cause des

maladies aiguës. Aristote a combattu cette hypothèse par d'excellentes raisons qui n'ont pas empêché qu'elle n'ait traversé des siècles, et ne soit arrivée jusqu'à nous, soutenue par le matérialisme médical.

Peu à peu les idées des anciens s'étendent et se complètent, mais elles n'en sont pas plus exactes, elles restent frappées du même vice; elles sont toujours rétrécies considérées en elles-mêmes, et toujours hypothétiques, lorsqu'on s'en sert comme moyens d'explication. C'est ainsi qu'Empédocle n'améliora pas le système, quand il réunit les prétendues découvertes de ses prédécesseurs, admit les quatre élémens, et embrassa les qualités communes du froid et du chaud, du sec et de l'humide. Si les anciens n'avaient indiqué ces élémens et ces qualités que comme les résultats actuels de leurs analyses, ils auraient signalé des faits exacts, et ne se seraient pas opposés aux progrès ultérieurs de la science; mais, en transformant ces phénomènes en moyens d'explication, en causes actives, et en principes définitifs des choses, ils ne donnèrent que des erreurs qui, pendant des siècles, empêchèrent la découverte de toute vérité. Cet exemple era sentir la différence des deux méthodes. La première est purement expérimentale, elle ne sort pas des faits et de leurs déductions immédiates: elle peut être bornée, mais elle ne conduit qu'à la vérité. La seconde est théorique; elle voit dans les faits, moins les faits eux-mêmes, que l'activité supposée d'une cause imaginaire; elle très-vaste, sans doute, puisqu'elle embrasse l'univers entier,

mais elle ne mène jamais qu'à l'erreur, lors même qu'elle prend pour point de départ la vérité la plus incontestable. Nous reviendrons si souvent sur cette distinction, nous la confirmerons par un si grand nombre d'exemples, qu'il sera impossible de la méconnaître. Quand nous ne serions parvenus qu'à établir ce point de doctrine et à le populariser, nous croirions être récompensés dignement de nos efforts; de plus habiles en montreront les applications fécondes.

Selon Empédocle, les élémens sont éternels et immuables; ne subissant ni transmutation, ni décomposition lorsqu'ils viennent à se réunir, ils ne font que se combiner en divers sens les uns avec les autres, et n'éprouvent qu'un mélange mécanique : celui-ci n'explique aucune des qualités qu'ils acquièrent par la mixtion; il rend encore moins raison de celles qui lui sont complètement étrangères, et qui échapperont toujours à toutes les explications de ce genre. Cependant ce philosophe, comme tous les matérialistes venus avant et après lui, ne douta pas qu'il eût résolu un problème qu'il n'osait pas trop envisager, et qu'on n'avait jamais même posé d'une manière déterminée.

Les mouvemens des quatre élémens livrés au hasard avaient donné naissance au monde et aux animaux. Empédocle racontait que leur attraction et leur répulsion avaient formé, dès le principe, des têtes sans cou, des jambes sans corps, des animaux moitié bœufs et moitié hommes, et une foule de monstres analogues. Parmi tous ces êtres, les uns

étaient construits comme sur un plan, ceux-là conservèrent la vie et propagèrent leur espèce ; les autres retombèrent dans le chaos d'où ils étaient sortis. Il était assuré que les vertèbres résultaient de la distorsion ou de la fracture d'un os unique qui régnait d'abord le long de la colonne vertébrale. Il attribuait la cavité abdominale et celle des intestins au passage subit et rapide de l'air à travers le corps, au moment de sa composition, et les ouvertures extérieures du nez, à un courant d'air qui s'était établi de l'intérieur à l'extérieur. On avait déjà expliqué hypothétiquement les propriétés des corps par la seule combinaison de leurs principes ; il n'y avait qu'un pas à faire pour croire pouvoir se rendre raison de la formation première de ces corps par ce même moyen. On avait abandonné la comparaison expérimentale des phénomènes, et les déductions logiques qui résultent de celle-ci et qui en font même partie ; on avait méconnu le point de séparation et de rupture qui existait entre les faits et les explications données ; on avait ouvert ainsi un abîme où l'on pouvait cacher telle conclusion qu'on voulait. On n'avait plus de point d'appui, on errait dans les espaces imaginaires.

Empédocle s'occupa beaucoup de la génération, l'on devait s'y attendre ; c'était la question favorite des philosophes, c'était le triomphe ou l'écueil de tous leurs systèmes. En fait d'explications, il faut aller jusqu'à la formation première des choses ou ne pas s'en mêler. Tel était alors l'orgueil de la

science; nous nous croyons aujourd'hui plus modestes, nous ne touchons pas le plus souvent à ces questions, mais, ce qui est plus fâcheux encore, nous les croyons résolues, ou nous en donnons une solution indéterminée et d'autant plus séduisante qu'elle est par cela même inattaquable. Les hypothèses des anciens avaient l'avantage qu'elles pouvaient se détruire plus aisément; elles étaient plus franches et plus décidées. C'est ainsi que nous affirmons, ou plutôt que nous émettons comme en passant, et sans nous arrêter jamais à le prouver, que tout dépend de l'affinité, du mélange et de l'organisation des parties; il est défendu même de remuer les fondemens d'une pareille croyance, c'est se perdre, dit-on, dans la métaphysique; et quand ce terrible arrêt est prononcé, c'en est fait, il n'y a pas d'appel. Il nous paraît que les savans se sont un peu conduits à l'égard des causes premières, comme les Juifs à l'égard du Messie; ils ont été attrapés si souvent en ce genre, qu'ils ont prohibé toute recherche et permis toute espérance, entretenant ainsi une superstition d'autant plus redoutable qu'elle échappe à tout examen.

L'embryon n'est pas le produit d'une seule semence. Il résulte du mélange des deux liqueurs prolifiques, et reçoit la forme du père ou de la mère, suivant que la semence de l'un ou de l'autre prédomine, ou suivant que l'imagination de la mère est plus ou moins mise en jeu. Les semences des deux sexes sont composées de parties différentes, dont l'attraction mutuelle explique les désirs qui

entraînent l'homme et la femme l'un vers l'autre. Galien observe avec raison, selon M. Sprengel, qu'Empédocle, dans cette explication, n'a pas eu assez d'égard aux parties simples qui donnent naissance à tous les organes. Il nous semble qu'il y avait bien d'autres objections à faire contre l'hypothèse d'Empédocle que celles que lui adresse Galien, et qui d'ailleurs ne sont pas trop aisées à comprendre.

Le sexe de l'enfant dépend uniquement du degré de chaleur de la matrice qui le renferme. L'enfant est mâle si la semence pénètre dans une matrice chaude, et il est du sexe féminin si cet organe est froid. Empédocle attribue la formation des monstres à la surabondance ou au défaut de la semence, à sa dispersion, ou à la fausse route qu'elle prend; et celle des jumeaux à sa trop grande quantité ou à sa séparation. Quelque bizarres que nous paraissent ces idées, nous les admettrons forcément, ou nous en recevrons d'autres non moins ridicules, si nous adoptons les mêmes principes; elles sont les conséquences rigoureuses de tout système d'explication, qui prend pour base des données purement matérielles et physiques. Il faut renoncer à rendre raison de la formation première des êtres vivans, et s'en tenir aux lois expérimentales de cette génération; ou bien il faut admettre que l'animal est le résultat des affinités livrées au hasard, ou des combinaisons de la matière dirigées par une intelligence.

Empédocle donne hardiment l'analyse chimique des différentes parties du corps; les muscles résul-

lent d'un mélange des quatre élémens à proportions égales, les tendons d'une surabondance de feu et de terre, etc., et il ne doutait pas qu'il n'expliquât ainsi les propriétés de chaque organe. Les chimistes modernes pourraient avoir des idées plus saines, s'ils se mêlaient de déterminer la composition des organes, mais leurs prétentions n'en seraient pas moins absurdes, s'ils voulaient par ces idées rendre raison de leurs fonctions. La plupart d'entre eux n'osent pas avouer ce vœu secret, mais tous conservent des espérances en ce genre. L'on doit ménager ces espérances, lorsqu'elles invitent la science à des recherches pénibles et multipliées, qu'elle ne ferait pas peut-être sans elles. C'est ainsi que le désir de trouver la pierre philosophale a été très-utile aux progrès de la chimie ; mais elles doivent être dissipées, dès l'instant qu'on va s'imaginer qu'elles sont remplies et qu'elles ont conduit au secret du monde. Toutes les prétentions analogues des sciences accessoires à la médecine doivent être traitées de la même manière par les médecins philosophes. Périsse celui qui voudrait détruire tous les préjugés !

La théorie des sensations, toujours prise dans les mêmes principes, mérite de nous arrêter. Elles résultent de l'attraction qu'exercent réciproquement l'un envers l'autre les élémens similaires des corps et des organes. L'œil a une nature resplendissante, l'oreille aérienne, le nez vaporeuse, la langue humide, l'organe du tact terrestre. « Nous voyons, dit Empédocle la terre avec la terre, l'eau

avec l'eau, l'éther divin avec l'éther, le feu lumineux avec le feu. » Il s'appuyait sur ce dogme consacré dans toutes les Écoles de l'antiquité, que *le semblable ne peut affecter que le semblable*; dogme qui paraît incontestable, comme vérité logique et de pur raisonnement, et qui cependant est arbitraire dans son origine, contraire à un très-grand nombre de faits, et absurde enfin dans l'ordre métaphysique, puisque nous n'avons aucune notion du mécanisme intérieur de l'action des choses les unes sur les autres. Sur ce même dogme les sectes *raisonneuses* avaient établi leur doctrine, savoir; que nos idées générales et abstraites devaient venir du principe même de l'intelligence et non des sensations individuelles, le général ne pouvant être le produit du particulier. Les matérialistes modernes ne conservent-ils pas quelque chose de cette idée, lorsqu'ils pensent que tout doit être matière, par cela seul qu'ils ne peuvent pas concevoir comment celle-ci agirait sur un esprit? D'un autre côté, les Kantistes n'ont-ils pas fait reposer sur la même base leur système de spiritualisme, par lequel ils n'admettent que l'esprit et nient l'existence de toute matière? « Si le sujet et l'objet sont différens, disent-ils, il n'y a point de connaissance possible; car il y aurait toujours un abîme entre eux, le sujet et l'objet sont donc identiques, ce sont deux manières de considérer l'existence : si le fini et l'infini étaient réellement opposés, le fini ne pourrait jamais comprendre l'infini, et ne se comprendrait pas lui-même. Il faut donc croire que

l'infini existe seul, et que le fini n'est que le fini lui-même, manifesté et révélé d'une certaine manière. » Il est singulier de voir les mêmes principes conduire à des conséquences diamétralement opposées ; ce qui suffirait pour montrer combien ces principes eux-mêmes sont gratuits : ce sont des idées abstraites, des x, des y algébriques, si on les livre à des combinaisons purement logiques, on n'aura jamais que les lettres elles-mêmes ; si ces lettres ne sont pas remplies par des valeurs réelles, on n'aura pas d'idées ou on aura toutes les idées que l'on voudra, même celles qui sont contradictoires entre elles. Les systématiques s'imaginent donc à la fin concevoir l'action des divers êtres les uns sur les autres, et donnent leurs conceptions pour la réalité des choses ; tel est leur secret.

Pour achever ce tableau, nous observerons que Empédocle lui-même se jette dans toutes les erreurs du spiritualisme. Il pense que tout est animé dans la nature, que celle-ci est remplie de divinités ; que les végétaux ont une âme douée des mêmes forces que celles qu'il accordait à l'âme des animaux ; qu'ils ont la faculté de vouloir, de percevoir le sentiment de la joie et de la tristesse, et qu'enfin la matière s'attire ou se repousse par amitié ou par haine.

Nous n'avons pas besoin d'indiquer les tristes effets de cette doctrine sur la médecine de Cos. Dès cet instant, on croira avoir trouvé les principes des choses, on n'observera plus les effets qu'en passant, la médecine deviendra presque station-

naire, elle se perdra dans les ténèbres, et ce ne sera qu'en tâtonnant qu'elle retrouvera quelques faits au milieu de ses écarts. Ainsi, parce que des philosophes, complètement étrangers à notre art, ont imaginé un système qui n'est pas vrai pour la physique, pour laquelle ils l'ont fait, il faudra que, pendant un grand nombre de générations, les médecins se laissent conduire par des guides aveugles, qui ne connaissent pas plus le pays d'où ils viennent, que celui dans lequel ils s'engagent; parce qu'un philosophe de la Grèce a fait un rêve, il faudra que les médecins de tous les siècles et de tous les pays s'amusent à expliquer ce rêve, ou à prouver sa réalité.

Leucippe et Démocrite, reconnaissant le vide des explications tirées d'élémens fixes, considérèrent les choses sous un point de vue plus vague, et donnèrent une forme plus indéterminée au matérialisme : le système en devint plus difficile à combattre, sans en être plus solide dans ses bases fondamentales. Ils admîrent donc des atômes ou de simples molécules, et crurent pouvoir expliquer les phénomènes de l'Univers, par leur figure et par un double mouvement rectiligne et de rotation abandonné au hasard. Je ne dis rien de toutes ces suppositions, je me plairai seulement à observer que ces philosophes n'en eurent pas moins recours à une âme comme cause de tous les mouvemens (1). Démocrite n'hésita pas à accorder à

(1) « Tantôt, dit Cicéron, Démocrite suppose que des images

cette âme une forme sphérique, une nature ignée, aérienne et l'indivisibilité (1). « Des atômes ronds, des atômes de feu, selon Leucippe, rendaient raison du mouvement spontané des corps animés (2). » On peut prévoir aisément quelle devait être la physiologie de ces philosophes qui, moins gênés d'ailleurs sous tous les rapports que les matérialistes modernes, n'avaient pas autant de cette réserve et de cette pudeur, si j'ose le dire, qui retient de nos jours les systématiques les plus décidés; nous avons tant de faits sous les yeux, qu'il est beaucoup plus difficile de nous faire recevoir des suppositions. Peut-on raconter des merveilles d'un pays que tout le monde connaît, avec la même assurance que lorsqu'on parle à des auditeurs qui ne sont pas sortis d'un cercle très-rétréci? Aujourd'hui il faut toujours vanter l'expérience et s'en servir quelquefois; il faut cacher les hypothèses dans les faits adroitement accumulés, ou s'envelopper dans un langage obscur. Les filous n'exercent leur adresse qu'au milieu d'une foule et à la faveur des ténèbres.

« Le principe pensant n'est, continue Leucippe,

---

douées de la divinité président à toutes choses; tantôt il admet certains élémens d'intelligence, qui sont disséminés dans l'Univers lui-même; tantôt certaines *images aimantes*, qui exercent sur nous une influence favorable ou funeste; tantôt certaines *images immenses* et tellement étendues, qu'elles renferment l'Univers entier et se répandent par-delà ses limites. » (*De naturâ Deor.* 1. *c.* 43.)

(1) Aristote, *De animâ*, *lib. I*, *c.* 2.

(2) Diogène Laërce, IX, 31. — Aristote, *De animâ*, *I*, 2.

qu'une combinaison d'atômes, et par conséquent, le produit de divers mouvemens. L'homme aspire sans cesse ces atômes, et c'est ainsi qu'il communique avec la Nature universelle » ; et si l'on est sûr que l'âme soit une combinaison matérielle, pourquoi ne dirait-on pas qu'elle est soumise aux affinités chimiques ? Pourquoi ne s'alimenterait-elle pas par des substances venues du dehors ? Celui qui admet le principe, est obligé de recevoir explicitement ou implicitement les conséquences ; en fait d'hypothèses, il n'y a que le premier pas qui coûte, tous les autres ne sont qu'une suite nécessaire du premier. D'un autre côté, en remontant des conséquences aux principes, l'absurdité des unes démontre la fausseté des autres.

Démocrite affirme que l'âme est entièrement passive dans ses fonctions, parce qu'elle doit l'être d'après la doctrine qu'il a adoptée. Comment concevoir un atôme qui agit par lui-même avec choix et liberté ? Tous les métaphysiciens qui ont été gênés par une vérité qui détruit tous les dogmes physiques, s'en sont débarrassés aussi aisément. Selon lui, il émane des corps une foule de particules qui s'approchent de celui de l'homme. Ces particules sont les images voltigeantes des corps *Eidola* ; ces images se rendent d'elles-mêmes, en vertu de la force d'assimilation, vers les organes dont les élémens correspondent aux leurs ; car, répétait-il toujours, *le semblable seul peut agir sur le semblable.* Et remarquons cependant que, malgré ces hypothèses, Démocrite exaltait l'observation, qu'il faisait beau-

coup d'expériences, avait disséqué un grand nombre d'animaux ; qu'il avait posé cet excellent principe : qu'on ne peut pas demander la raison pour laquelle les choses sont, puisqu'elles ont toujours été, en quoi il se hasardait peut-être, mais qu'on ne peut demander que la raison qui nous autorise à juger de leur existence (1). On croit entendre ici nos plus grands métaphysiciens. En serait-il donc des préceptes de la logique, comme de ceux de la morale? On les reconnaît en théorie, on les oublie en pratique ; ou plutôt, toutes les vérités étant dans les faits n'ont-elles pas dû être saisies par tous les hommes dans tous les temps ? Les découvertes les plus brillantes des siècles les plus éclairés ne sont le plus souvent que le développement de ces vérités confuses, dont on ignorait l'usage et sur-tout la fécondité. Nous répétons peut-être tous les jours, sans y faire attention, des idées qui feront la gloire de nos derniers neveux. A-t-il découvert la mine, celui qui aperçoit quelques paillettes d'or perdues dans une grande quantité de sable ? N'est-ce pas plutôt celui qui en trouve les filons et qui les exploite ? Cette idée peut servir à terminer beaucoup de discussions de ce genre. Si l'on voulait apporter dans ces questions une sévérité trop minutieuse, personne n'obtiendrait le droit d'invention à proprement parler, et l'intérêt des sciences comme celui des arts, demande que l'on puisse jouir de cette prérogative.

---

(1) Aristote, *De generat. animal.* II. 6.

Héraclite crut que le feu était le principe universel; il en fit l'âme du monde. Selon lui, nous prenons toujours part à cette âme raisonnable, en l'attirant dans notre corps par la respiration. Les organes des sens sont inactifs pendant le sommeil, et leur communication avec l'âme du monde semble alors être rompue; mais, à l'instant du réveil, l'âme pénètre de nouveau ces organes et recouvre ses facultés par son contact avec celle de l'Univers, dont le siége est dans l'air qui nous entoure. Les sens ne peuvent nous donner aucune connaissance certaine des objets, puisque leurs instructions n'ont ni uniformité ni constance; l'entendement seul présente dans ses instructions ce caractère absolu, lui seul peut donc connaître la vérité. Ce n'est cependant pas à l'entendement privé de chacun que ce droit est réservé, mais seulement à l'entendement universel, ce qu'on peut entendre ou par le sens commun ou par les facultés des notions générales. « Cette lumière commune, dit-il, n'est autre chose que la raison divine, qui se répand dans tous les êtres pensans par une effusion immédiate. Mais c'est par les sens, ajoutait-il, comme par autant de canaux ouverts, que cette divine raison est en quelque sorte aspirée par nous. Enfin, l'entendement n'est que la représentation de la marche de l'Univers, en tant qu'elle nous est conservée par la mémoire. Nous saisissons donc la vérité chaque fois que la mémoire peut participer à cette représentation; nous nous égarons lorsque nous prenons nos propres impressions pour

guide. » Comment concilier ces dogmes importans avec les absurdités qui les enveloppent ? Par la Nature qui nous présente toutes les vérités, et par l'esprit humain qui crée si aisément toutes les erreurs, lorsqu'il s'abandonne à ses propres idées et à une mauvaise logique (1).

Il faut l'avouer cependant, il n'est pas facile de voir comment l'entendement peut raisonner sans sortir des sensations, et former des théories générales sans perdre de vue les faits particuliers. Ce mécanisme admirable, par lequel une abstraction est encore une sensation considérée sous un certain point de vue, et un système, une simple collection de faits, n'a pas été peut-être encore saisi dans tous ses ressorts. Il est possible même que plusieurs métaphysiciens nient le principe que nous émettons ici; il faudra du temps pour le faire admettre, si toutefois il est aussi vrai qu'il nous le paraît. Ne nous étonnons donc plus des contradictions des anciens sur ce point. Les deux systèmes d'idées, les sensations et les abstractions, l'empirisme et le dogmatisme, les notions des effets et celles des causes, etc., s'accorderont-ils un jour

---

(1) « Héraclite commença, dit Diogène Laërce, par établir qu'il ne savait rien, et finit par assurer qu'il savait tout. C'est precisément le contraire de ce qui était arrivé à Xénophane et à bien d'autres. » Ce double inconvénient est le résultat inévitable d'une mauvaise théorie sur la génération de nos idées et sur le but définitif de la science. La même chose a eu lieu pour Descartes; il n'eut, pour refaire ses idées, que la notion abstraite de l'existence, et quelques souvenirs des notions empiriques qu'il avait conservées malgré lui,

dans une opinion mixte, plus habilement combinée que celle que nous avons aujourd'hui ? Parviendra-t-on à démontrer, par une analyse délicate et toujours expérimentale, que les sensations, modifiées par la force active de l'intelligence qui peut les voir sous des faces particulières et les réunir d'après ces vues analogiques, considérées dans leur succession, et prises enfin dans la déduction immédiate des causes qu'elles représentent ou supposent incontestablement, que ces sensations, dis-je, constituent le système entier de nos idées? Nous n'osons pas émettre nos espérances sur ce sujet : ne parlons donc que de nos vœux, et disons que la science de l'entendement dépend d'une bonne théorie de l'abstraction : théorie que nous n'avons pas encore, puisque la querelle de la raison pure et de l'empirisme n'est pas terminée.

Pythagore était un grand géomètre, il raisonnait donc beaucoup ; il devait croire que toutes les vérités particulières émanaient de certaines vérités générales ; car telle est la logique propre aux sciences mathématiques. Il avait en outre consulté les Prêtres Égyptiens ; son système devait donc être une théogonie arithmétique, quoique ces deux choses ne marchent guère ensemble ; mais l'esprit d'explication ou de supposition accorde aisément les contradictoires mêmes. Tout émanait de Dieu, tout était Dieu : il ne fallait qu'un seul principe, les systématiques l'avaient ainsi décidé. Ce principe transformé donnait donc naissance à tout le reste. Pythagore avait découvert les lois de l'harmonie

par l'application du calcul. Il entrevit que, dans l'Univers et dans le corps humain, tout se faisait avec ordre. S'il avait soutenu cette idée générale par des détails d'observation, il aurait été fort loin dans la vérité ; mais telle n'était pas la méthode des anciens, et telle n'est pas celle des *théoriciens* ; ils tirent tout d'eux-mêmes : d'ailleurs il ne s'agissait pas d'étendre la masse des faits, mais de trouver dans un seul fait, ou dans une supposition, l'explication de tous les phénomènes. Le problème de la science était ainsi posé : devait-on considérer les choses sous un autre point de vue ? Dès-lors cette harmonie et ces nombres durent être regardés par Pythagore, comme les principes de l'Univers. Il avait même entendu, disait-on, le concert des Astres ; nous voulons bien croire, avec Aristote, que Pythagore n'eut pas toutes les idées absurdes que l'on mit dans la suite sur son compte ; mais il paraît qu'on ne peut guère contester qu'il n'ait exalté au-delà de leur légitime usage les connaissances prises des nombres, et perdu ces connaissances dans un langage abstrait, métaphysique et indéterminé (1). Il est certain qu'il donnait les nombres comme moyens d'explication, et dès-lors

---

(1) « Les Pythagoriciens trouvèrent entre les principes des mathématiques et les lois de l'Univers une étroite analogie ; ils trouvèrent en elles les rapports et le principe de l'identité ; ils observèrent que toutes choses se mesurent par les nombres ; ils considérèrent donc les nombres, soit comme le *principe*, soit comme la *matière*, soit comme l'*état*, soit comme les propriétés des objets. » Arist. *Métaphys.* c. 5.

pouvait-il s'en servir bien différemment de ce qu'on prétend qu'il l'a fait? Il est probable qu'il n'aura pas développé toute sa pensée; et que, comme il est arrivé à tous les grands génies, le bon sens et le spectacle de la Nature l'auront retenu dans la vérité. Mais son langage était ambigu, ses principes exagérés et sa méthode vicieuse, faut-il s'étonner que ses disciples, en suivant le fil de ses idées, soient arrivés à toutes les absurdités qu'on leur reproche? Et ne faut-il pas considérer le maître comme le premier coupable? Nous l'avons déjà établi, les chefs de sectes sont comptables des fautes de leurs disciples; et l'on peut recevoir avec quelque raison, dans les sciences, le principe par lequel les Chinois punissent les pères pour les fautes de leurs enfans, les maîtres pour celles de leurs élèves, et les gouvernans pour celles de leurs sujets. Ce principe logique paraîtra injuste et trop sévère à ces chefs qu'il accuse, et même aux disciples dont il pallie les torts : ceux-ci ont mis leur amour-propre en ceux-là. Ce sont des prolétaires qui ne travaillent pas pour leur compte. Ils s'attachent aux intérêts des propriétaires qu'ils enrichissent par leur industrie. Arrêtons-nous un instant à faire ressortir une vérité si importante pour les destinées de la science, et qui garantit son existence et son éclat au milieu des révolutions les plus subversives. Veut-on s'assurer si un système est vrai ou faux; veut-on, comme par une sorte de pierre de touche, reconnaître s'il contient quelque alliage impur, que l'on prenne le dogme que l'on suspecte d'erreur, que l'on lui donne tout

le développement dont il est susceptible, par le résultat naturel d'une logique franche et loyale, mais sévère et profonde; et dès-lors ce dogme révolte par sa fausseté. Que l'on y fasse cependant attention; ce principe, on ne l'a point changé, on n'a fait que l'étendre; s'il était exact, il ne serait jamais devenu absurde, la vérité est toujours telle. L'on n'a qu'augmenté ses dimensions, à l'aide d'une sorte de microscope; l'objet aurait dû rester toujours le même. Eh bien! cette opération de l'esprit est imitée par les progrès naturels d'une secte. Ainsi l'erreur n'a pas besoin d'être attaquée pour être détruite. Si les savans entendaient un peu mieux les légitimes intérêts de la science, ils ne prendraient pas l'allarme à chaque menace d'une nouvelle revolution, qu'ils réalisent souvent par leurs craintes chimériques, et par les moyens intempestifs qu'ils lui opposent. Ils laisseraient les charlatans vendre leurs panacées : l'on ne trompe pas longtemps le public, du moins de la même manière. Les sages devraient donc se garder de courir sur la place où ils appellent la foule, fût-ce même pour les combattre; ce serait augmenter celle-ci, et c'est peut-être tout ce qu'ils demandent. Mais pour que l'on puisse se conduire avec cette sagesse, il faut que la science existe par elle-même et par la réunion des faits qui lui sont propres, et indépendamment de toute explication conjecturale. Tout annonce déjà que cet heureux moment s'approche pour la médecine. Dès-lors les moins instruits des Élèves de nos Écoles ne seront pas les dupes des systéma-

tiques, et ceux-ci serviront pour leur instruction, leur amusement ou leur exemple. Les Spartiates faisaient énivrer leurs esclaves pour inspirer la sobriété à leurs enfans. D'ailleurs, les systématiques pourraient former le parti de l'opposition dans la science; et dans un gouvernement bien constitué, l'opposition n'est-elle pas nécessaire pour assurer une indépendance légitime? La vérité, comme la liberté, ne s'éteindrait-elle pas autrement dans l'indifférence absolue? Le point important, c'est que l'opposition n'arrive à la puissance que quand elle s'est mise plus en harmonie avec le principe de l'institution même, et qu'elle consent à réformer sans détruire.

L'on sait qu'on appliqua la théorie des nombres aux révolutions du corps vivant, dans l'état de santé et de maladie. Nous sommes loin de penser que ce soit dans cette source impure qu'Hippocrate ait puisé sa doctrine des jours critiques. Il ne faut pas avoir lu ses ouvrages authentiques, pour avoir une pareille idée. Mais il faut reconnaître cependant que ses disciples adoptèrent d'assez bonne heure les opinions de ce genre: on les trouve dans le traité de la Nature de l'enfant, dans le quatrième livre des Maladies, etc.

Observons que les erreurs de Pythagore sont toujours venues de ce que l'on s'était promis d'expliquer les phénomènes bon gré malgré: voulant à toutes forces trouver des causes, on a été jusques à donner une valeur réelle et positive à un nombre, à une pure abstraction de l'esprit. On a considéré ce nom-

bre comme susceptible d'affections morales, de haine ou d'amour, de caprice ou de sagesse ; en un mot comme une identité réelle, et comme un principe d'action. On ne peut rien voir de plus absurde et à la fois de plus naturel : il faut bien que la chose soit telle puisqu'elle s'est reproduite si souvent. Il est en effet si commode de faire la science de l'Univers entier, sans sortir de sa propre pensée ! Ce que l'esprit a le plus à sa portée, c'est lui-même ; c'est ce qu'il connaît le mieux, ou ce qu'il croit le mieux connaître. Aussi, que n'a-t-on pas tiré de ce fonds ! Religion, physique, physiologie ; tout est souvent sorti de cette source inépuisable. La plupart des systématiques reviennent toujours à eux-mêmes, à la force active, aux formes de l'entendement et à ses conceptions ; presque toutes les hypothèses aboutissent au spiritualisme, ou à l'idéalisme, lorsqu'on les suit dans leurs derniers développemens, ou que par une logique sévère l'on rattache leurs dernières conséquences à leurs premiers principes. L'esprit humain s'est réfléchi dans les objets, et il a pris sa propre image pour la représentation fidèle de ceux-ci ; comme un enfant qui se regarde dans un miroir, il ne s'est pas reconnu ; il a vu en lui Dieu et la Nature entière, et a transporté au-dehors les rêves d'une imagination en délire, et les idées fantastiques d'un songe creux, d'une idée vide et sans matériaux intérieurs.

Veut-on une preuve de cette vérité importante, on la trouve dans l'histoire de l'École Éléatique. Celle-ci, plus conséquente que toutes les autres, ne

s'appuya que sur le raisonnement pur ; elle poussa les questions d'explication jusques à l'extrémité de la chaîne. Les philosophes qui l'avaient précédée, avaient osé demander comment s'étaient formées les choses ; les Éléatiques se demandèrent comment les choses elles-mêmes existaient, et quelle était la première origine de leur existence. Quand on est dans la voie des explications, on ne doit jamais s'arrêter ; l'esprit ne peut se reposer que dans la vérité seule, il s'enfonce donc de plus en plus dans l'erreur. Xénophane veut trouver la raison pour laquelle ce qui n'est pas commencerait à être, et ce qui est d'une certaine manière viendrait à changer : *rien ne se fait de rien*, tel est le principe d'où il part, et le seul qui puisse s'offrir à lui dans l'ordre d'abstraction qu'il a adopté ; donc rien ne commence à être, ne cesse d'être, ne change de mode d'être. Ce qui est, est éternel, unique, immuable ; il n'y a qu'une seule substance qui remplit l'espace ; s'il y en avait deux, je ne pourrais pas en admettre une infinie. Les objets changent, il est vrai, à nos yeux, mais ces changemens ne peuvent pas exister puisque je ne les conçois pas (Mélissus), ce sont de pures illusions de nos sens ; ces songes légers et fugitifs, qui amusent notre esprit, ne résident que dans notre esprit même, et ne représentent aucun objet réellement existant au-dehors. La raison s'appuye sur des déductions, les sens sur des impressions : la raison engendre la science ; une simple opinion est le résultat auquel les sens peuvent conduire (Parménide). Je ne comprends

pas ni mouvement ni l'espace ; je me suis engagé à tout concevoir, à tout expliquer, il ne me reste donc d'autre parti à prendre qu'à les rejeter (Zénon). Tout ce que l'entendement conçoit est quelque chose ; ce qui est quelque chose est réel, ce qui n'est rien ne peut être conçu (Parménide). Ce qui est, est : il faut tout déduire de la simple notion que nous avons de l'existence, puisqu'il nous est défendu d'acquérir par nos sens aucune connaissance sur les divers modes d'existence : raisonner sur un point ne doit être pour nous que reconnaître l'identité de ce point avec cette notion simple et fondamentale. L'on réduit ainsi l'esprit humain et toutes les sciences à la seule idée abstraite de l'existence, considérée de la manière la plus vague et la plus indéterminée. Ce système singulier de l'identité absolue, tout absurde qu'il peut paraître, est une conséquence nécessaire et inévitable de la manie du raisonnement pur et des explications ; aussi a-t-il été embrassé par tous les philosophes *raisonneurs*, et en dernière analyse par tous ceux qui ne se sont pas attachés à l'expérience seule. Aristote, Jordan-Bruno, Spinosa, Descartes, Leibnitz, Condillac (1), Kant, etc.

En effet, l'entendement abandonné à lui-même et guidé par l'esprit de déduction, ne doit s'arrêter qu'au sentiment de sa propre existence, ou mieux encore à l'idée de l'être en général, en se niant lui-même. Ainsi tous les systèmes *raisonneurs* se

(1) Dans sa logique il rapporte tout aux vérités identiques.

résolvent dans l'idéalisme, comme tous les systèmes empiriques dans le matérialisme, et les uns et les autres enfin, dans un pirrhonisme absolu. C'est ainsi que Fitche a ramené le Kantisme à la simple idée du *moi*; qu'il a tiré de cette notion seule l'existence même du monde, qui n'est pour lui qu'une abstraction de l'esprit, que le *non-moi*, l'antithèse, l'opposé du *moi*, ou la conception de la privation du *moi* et de la conscience. Cette notion primitive du *moi* intelligent et du *moi* existant, double produit de l'action créatrice de l'entendement, Fitche l'a exprimée par cette formule *moi* = *moi*, qu'il a cru devoir expliquer ou justifier par cette autre formule A = A, et qui devient ainsi selon lui le principe sur lequel repose la science. Détournez le regard de l'esprit de ce *moi* qui vient d'être créé, vous aurez le *non-moi*: c'est le second acte créateur de l'existence et de la science; vous aurez un second principe à l'aide de l'axiome A n'est pas = à A, vous aurez établi l'*antithèse*, vous aurez la double réalité. Avec cette opposition, vous aurez l'esprit et l'univers, la nécessité et la liberté, l'être absolu et l'être limité, etc. Vous aurez toutes les oppositions possibles, la nature entière et l'intelligence; et tous les êtres seront devenus les produits de l'activité de l'esprit.

Schelling, marchant sur la même ligne, va plus loin encore; il nie l'existence même de l'être pensant et s'élève à l'idée de l'être absolu, à son activité intérieure, et à ce qu'il appelle son *autonomie*. Dès-

lors, toutes les notions de l'existence des choses ne sont que de pures abstractions de la force active de l'esprit; la plus haute idée de la philosophie est l'identité absolue de la pensée et de l'étendue, de l'idéal et du réel; l'idéalisme et le matérialisme se pénètrent réciproquement de la même manière; le subjectif et l'objectif n'ont plus qu'une différence relative entr'eux; la matière n'est à ses yeux qu'une intelligence qui s'obscurcit, l'intelligence qu'une matière qui s'éclaire; la nature n'est que la conscience de ce qui est privé de conscience; l'intelligence, la conscience de ce qui est accompagné de conscience.

Par suite de toutes ces idées, il en vient à la conclusion la plus absurde, mais la plus rigoureuse, et qui a été au fond celle de tous les systèmes *raisonneurs*: philosopher sur la Nature est la même chose que créer la Nature. L'entendement impose ses lois à la Nature; et celles qui semblent lui appartenir le plus, appartiennent à nous-mêmes. L'entendement ou plutôt l'idée de l'existence et les déductions logiques qu'on en tire, voilà l'homme, Dieu, la Nature, voilà l'Univers entier.

On doit toujours avoir sous les yeux ces écarts des méthodes de raisonnement pur, lorsque l'on veut sentir les avantages de la philosophie de l'expérience. Les Éléatiques et les Kantistes sont les *fous* de ces méthodes; eux seuls en disent le secret et en montrent les inconvéniens.

Ce qu'il y a encore de très-singulier, c'est que cette théorie métaphysique finit par se matéria-

liser : telle est la destinée définitive de tous les systèmes d'explication, ils se détruisent d'eux-mêmes par les contradictions. Les philosophes Éléatiques étaient athées et matérialistes, ou admettaient les conceptions les plus matérielles de Dieu et de l'âme. Tels étaient Protagoras, Leucippe, Démocrite, etc., tels furent Jordan-Bruno, Spinosa, etc. ; et chose étonnante ! ils appuyèrent leur matérialisme sur les principes les plus abstraits.

La doctrine Éléatique ne fut guère directement appliquée à la médecine. On en voit cependant des traces manifestes dans les écrits de Cos ; le traité de la Nature humaine est consacré à réfuter l'idée absolue que les disciples de Mélissus voulaient donner de l'homme, en le rapportant à un seul élément. On trouve encore plusieurs maximes de cette École philosophique dans le traité *De alimento*. Mais ce fut sur-tout l'esprit de ce système, ou plus généralement des méthodes de raisonnement, qui eut une profonde influence sur la médecine, comme sur toutes les autres sciences. L'activité de cette logique de déduction n'est pas même encore usée, et elle paraît tenir à la nature de l'esprit.

Platon rechercha toujours la cause première des choses : et quel secret pouvait-il lui être réservé, lorsqu'il était forcé d'admettre, d'après les principes de sa métaphysique, que l'intelligence humaine communique directement avec l'intelligence divine ! Platon a voulu expliquer l'origine de nos facultés et la génération de nos idées ; mais n'ayant pas eu assez de patience ou de sagacité pour suivre

la formation des principes abstraits dans les résultats de l'expérience elle-même, il les a fait venir de Dieu (1). Il n'a pas connu comment la force

(1) « Il y a en nous des images, des notions et des idées : les premières appartiennent aux sens, les secondes à l'entendement, les troisièmes à la raison. Tout commence aux images sensibles. L'entendement est étroitement lié à la sensation, car chaque sensation est un jugement encore confus que l'entendement développe. L'entendement compare les images, il en tire par abstraction les notions, c'est-à-dire, les perceptions de rapport et les considérations générales. Ces notions sont en partie le produit de la faculté de penser et dérivent de sa nature même. Les sens nous présentent toujours ce qu'il y a de particulier et d'individuel ; l'entendement, ce qu'il y a de commun et de général : les sens nous offrent des perceptions confuses et dans l'état concret, l'entendement des perceptions claires et dans l'état abstrait Les combinaisons que l'entendement forme en appliquant l'activité de l'âme aux images sensibles, ne sont point encore le dernier degré de la pensée : l'entendement ne s'élève ainsi que jusqu'aux notions mathématiques ; ces notions ne sont que comme les formes et les contours des choses ; mais les *idées* sont ces choses elles-mêmes : c'est la raison qui se trouve seule douée de cette lumière supérieure et pure. En effet, le but que se prescrit la raison est d'imprimer aux connaissances un caractère absolu et le sceau de l'unité ; elle en trouve le moyen dans ces idées qu'elle tire de son propre fonds. Il n'y a qu'une seule et unique idée pour chaque genre ; elle en constitue l'essence ; elle représente toutes les espèces et tous les individus ; elle lui sert de lien commun ; sans les idées, il n'y aurait donc pour l'esprit que des élémens épars et confus ; les idées générales renfermant les caractères et les conditions de tout ce qui est contenu dans le genre, peuvent seules offrir une règle certaine et invariable pour juger ce qui convient aux individus. L'idée est la forme, le modèle et le prototype des choses ; elle est simple, matérielle, affranchie de toutes les conditions de l'étendue, de l'espace et de toute autre forme sensible. De quelle source émaneront ces idées ? Il est évident que les images sensibles et les idées n'ont point

active de l'entendement appliquée aux sensations, donne naissance à toutes les abstractions, à celles-mêmes qui sont les plus métaphysiques et qui paraissent ne rien tenir des sensations, leur source première. Cette vérité est, selon nous, la clef de toute la philosophie; elle renferme toutes les autres, et décide du sort, j'ose le dire, de toutes les sciences. Les anciens n'ont imaginé leurs hypothèses, que parce qu'ils ne pouvaient pas concevoir cette formation des idées abstraites; ils les rapportaient à des principes de pur raisonnement, et croyaient ceux-ci l'origine de toutes les connaissances. Dès-lors, les anciens avaient dû se brouiller avec les sens, et par conséquent avec l'expérience; et quelle science peut exister sans elle! « Tout ce qui change et qui est perçu par les sens, n'engendre qu'une opinion; il n'y a que ce qui est fixe et immuable, qui est l'objet de la vérité. » Platon, remontant aux idées générales, les trouve dans le sein de Dieu; ces idées, il les fait descendre dans les corps, et

---

la même origine. La justice, la sagesse sont-elles des choses sensibles? Toutes les notions individuelles dérivant des notions générales et y étant contenues, les unes ne peuvent pas donner naissance aux autres; elles ont été donc placées dans l'esprit par Dieu. » Telle est l'exposition de la théorie des *idées* de Platon, donnée par M. Dégérando, dans son Histoire comparée des systèmes de philosophie (vol. I, p. 129), un des ouvrages les plus sagement pensés qui aient été faits dans ce siècle. On voit que Platon a pris les choses en sens inverse; qu'il a confondu l'ordre de la génération des idées avec l'ordre de leur démonstration, et qu'il a donné une activité absolue et supérieure à l'entendement pur.

elles en déterminent tous les phénomènes et tous les actes. Ainsi, en réalisant ces idées, il les donne comme moyens d'explication.

Platon entreprit de rendre raison de la formation de l'homme. Nous ne nous appesantirons point sur les rêves de ce genre (1) ; nous observerons seulement que c'est dans cette source, ou peut-être dans une source commune, que l'auteur du traité *De locis*, qu'on a faussement attribué à Hippocrate, a puisé ses idées sur la génération des animaux.

Platon faisait consister la philosophie dans la recherche des causes finales. On trouve quelques idées analogues dans plusieurs traités de l'École de Cos, et notamment dans celui du Cœur.

Selon lui, le corps humain ne contient pas en lui-même la cause ou la raison des phénomènes qui se succèdent pendant la vie, il est un sujet passif sur lequel l'âme forme et réalise la suite de ses affections, semblable à la toile soumise au travail du peintre, qui reçoit et rend, par des traits sensibles, toutes les conceptions de son esprit. Le froid, le chaud, le rare et le dense, et les autres qualités sensibles des corps ne sont point

---

(1) Platon, comme la plupart des systématiques, ne fut qu'un poète philosophe. Dans sa jeunesse, il avait étudié avec ardeur tous les beaux-arts ; il s'était livré sur-tout à la poésie, et Socrate lui trouvait une imagination trop vive et trop impétueuse pour la poésie elle-même. Cicéron, d'après Panœtius, nomme Platon, pour le louer, l'Homère des philosophes ; c'est exprimer la beauté et les défauts des ouvrages de ce grand homme.

les causes des phénomènes qui nous frappent, ce ne sont que des occasions, des accidens propres à mettre en jeu la force intelligente disséminée dans la Nature et qui en modifie les élémens. On croit lire l'exposé du système Stahlien dans ce passage du Timée, où il est dit que l'âme préside à la mixtion, ainsi qu'à la structure du corps; qu'elle en travaille incessamment la masse, et que deux causes chez l'homme peuvent empêcher l'exercice de l'intelligence et de la raison : l'une et l'autre relatives à l'enfance viennent, ou de ce que l'âme, entièrement occupée à fabriquer le corps, ne se livre point à des opérations qui pourraient la distraire, ou de ce que les objets extérieurs, agissant sur des sens qui manquent d'exercice, les frappent d'une impression trop vive, et retiennent l'âme dans un étonnement stupide par leur nouveauté.

L'âme irrationnelle, qui appète les alimens et tout ce dont le corps a besoin, réside dans la région épigastrique, entre le diaphragme et l'ombilic. C'est là une espèce de crèche où se trouve attaché un animal vorace. La matrice est encore une sorte d'animal, susceptible de colère et de caprice, qui change de place et étrangle les parties qu'il saisit. Plusieurs livres de l'École de Cos expliquent, de la même manière, les maladies de la matrice, et fondent sur cette idée bizarre leur traitement, qui consiste selon eux à appeler ou à repousser la matrice par des odeurs agréables ou fétides. Van-Helmont et plusieurs autres médecins

n'ont pas eu d'autres idées. On a dit que ces conceptions poétiques exprimaient de très-grandes vérités ; je ne le conteste pas, mais ces conceptions sont données ici comme de véritables explications et non comme de simples expressions, et en ce sens elles sont absurdes. Il n'y aurait pas de système que l'on ne pût défendre à s'y prendre de cette manière.

Voyons maintenant comment Platon associera les idées mécaniques les plus matérielles à ces abstractions du spiritualisme le plus exagéré.

« Les poumons rafraîchissent le cœur : la rate se remplit par pure attraction des sucs excrémentitiels que fournit l'estomac ; l'épiploon réchauffe les intestins, comme le ferait une couverture. Dieu fit le foie, raconte Platon, d'une substance dure, mêlée de douceur et d'amertume, et d'une superficie polie et unie comme la glace d'un miroir. Quand l'âme veut avertir l'esprit animal de ce qui se passe, elle imprime par le moyen de la pensée, sur cette superficie, les images de tout ce dont elle veut l'informer ; et par ces images, elle le réjouit ou l'afflige. Quand l'âme n'agit pas sur cette partie, et qu'elle la laisse en repos, comme pendant le sommeil, alors les Dieux qui ont formé le corps, ou Dieu même, impriment sur cette glace les images des choses qui doivent arriver, et ces images étant portées à l'imagination produisent la divination ou la prophétie, dont les anciens ont placé le siége dans le foie par cette raison. »

Le même esprit de matérialisme se retrouve dans

la pathologie de Platon, comme dans celle de tous les anciens. Le défaut de proportion entre les élémens physiques du corps est la cause prochaine des maladies. La fonte et la décomposition matérielles de certaines parties, leur résolution en atrabile, en bile et en pituite, donnent naissance à beaucoup de maladies. L'esprit ou l'air donne aussi lieu à des affections fort graves ; c'est de lui que proviennent les spasmes et les douleurs violentes. L'inflammation de la bile occasionne la plupart des maladies aiguës et inflammatoires, l'épilepsie et les affections chroniques. La pituite est la cause de presque tous les flux, tels que la diarrhée et la dysenterie. La surabondance du feu produit les fièvres continues ; celle de l'air, les fièvres quotidiennes ; celle de l'eau, les fièvres tierces ; et celle de la terre, les fièvres quartes.

La tristesse vient de l'intempérie du corps ; car elle est causée par une pituite âcre et par des humeurs bilieuses qui se répandent dans le corps, et qui, ne trouvant point d'issues, obscurcissent l'âme de leurs vapeurs, troublent ses mouvemens, et lui causent de très-grandes maladies, différentes selon les parties où elles se jettent.

Il nous importerait peu de relever les erreurs médicales de Platon, si elles ne se retrouvaient dans plusieurs des ouvrages de Cos, et dans presque tous les écrits de l'antiquité. On les voit même reparaître dans les Écoles modernes toutes matérialistes ou spiritualistes ; et cependant, il est évident que l'observation ne justifie pas ces idées fondamentales. Nous

avons de la peine à croire qu'une erreur aussi enracinée tienne à l'influence de l'autorité seule ; elle doit être une conséquence nécessaire d'une certaine manière de raisonner. On aura beau détruire des erreurs partielles, on les verra renaître à chaque instant, tant qu'on méconnaîtra la source d'où elles dérivent. Cette source est la recherche des causes premières, le désir d'expliquer les phénomènes par des principes qui sont placés hors de l'expérience, soit qu'on rattache ces phénomènes à quelques qualités sensibles de la matière, dont on exagère vicieusement et hypothétiquement l'influence, soit qu'on les rapporte à une entité métaphysique. Tant que l'on suivra les mêmes dogmes généraux, je défie qu'on échappe aux conséquences, à celles-là mêmes qui sont les plus absurdes.

Aristote parut embrasser un système bien différent de celui qu'on avait suivi jusqu'alors, et on put croire qu'il allait trouver la véritable philosophie des sciences. Il sentit que c'était à tort que les grands hommes qui l'avaient précédé avaient cherché à connaître les causes plutôt que les effets, la matière des êtres plutôt que leur forme, leur composition intime plutôt que leurs propriétés sensibles. « Les anciens philosophes, disait-il, voulaient savoir comment les choses sont faites, avant de savoir comment elles sont. » Pour lui, il commence par s'arrêter sagement dans le doute. Il se propose de remonter des effets aux causes, du connu à l'inconnu. S'occupe-t-il d'histoire naturelle, il dissèque une infinité d'animaux et observe

leurs mœurs avec le plus grand soin ; s'agit-il de politique, il fait passer sous ses yeux cent cinquante-deux Constitutions de la Grèce ; de logique, il embrasse toutes les espèces de sophismes : jamais aucun auteur n'a connu autant de faits sur la matière qui est l'objet de ses méditations. On voit qu'il cherche l'art de systématiser l'expérience ; assurons-nous s'il l'a réellement trouvé.

Il pose d'abord en principe, avec presque tous les grands philosophes de l'antiquité, que toutes nos idées viennent des sens, et il exprime cette vérité avec autant de force que s'il l'avait conçue dans toute son étendue. « L'âme, dit-il, ne pense nullement sans les images des sens (1), ἄνευ φαντασματος ἡ ψυχὴ : mais il ne saisit pas mieux que ces philosophes la liaison légitime qui unit les sensations aux abstractions, l'observation au raisonnement. Dès-lors l'abîme d'erreurs, ouvert entre ces deux facultés de l'entendement, n'est pas fermé ; le pont qui doit les unir et permettre d'aller de l'une à l'autre n'est point établi. Aristote ne chercha pas le mécanisme du raisonnement dans l'application de l'entendement à l'expérience, mais dans les lois de l'entendement lui-même, dans ses calculs et dans la manière dont il distribue ses idées générales et les place dans les mots. Il imagina une logique purement rationnelle, même purement verbale, et il crut à tort que l'art de trouver la vérité consistait dans la combinaison

(1) *De anim.*

exacte des idées ou dans l'usage bien déterminé des mots, tandis qu'il réside dans la distribution méthodique des résultats de l'expérience, d'après l'expérience elle-même. Le raisonnement va de lui-même, pourvu qu'on lui fournisse de bons matériaux. Dans Aristote, la pensée est stérile faute de ces matériaux; ou bien, quand il lui en fournit, il se contente de quelques notions vagues et générales, qu'il livre de suite à sa machine logique : celle-ci les combine, et les mêle de toutes les façons (1). La force active de l'intelligence finit par réaliser ces notions, et Aristote revient forcément aux erreurs qu'il avait proscrites, lorsqu'il avait reconnu que les idées formelles de Platon n'étaient que de vaines métaphores poétiques. « Les formes, disait-il, ne sont point réellement distinctes de la matière; elles résident dans les objets; elles n'en sont détachées que par une abstraction de l'esprit. » Cependant, il admet trois principes des choses: la matière, la forme et la privation. Il est évident qu'il prend ici des idées générales abstraites pour des réalités. Il existe de la matière et des formes, mais non point une matière une, absolue, comme le suppose Aristote. Il va jusques à donner à la privation une existence positive, une force réelle, du moins dans la suite de son

(1) Platon avait très-bien connu le génie de son disciple Aristote; il l'appelait l'*Esprit*, *l'Intelligence*, et le comparait à un coursier dont l'ardeur avait besoin d'être retenue par un frein. Il faut convenir que Platon ne pouvait guère se charger de ce soin.

discours, quoiqu'il reconnaisse, dès le principe, que la privation n'est qu'une pure négation et une sorte de néant. Platon s'était égaré par imagination, Aristote se perdit par l'esprit d'abstraction : l'un emploie des images, et des êtres substantiels pour moyens d'explication ; l'autre, des abstractions et des mots ; l'un et l'autre aveuglent l'entendement, puisqu'ils l'empêchent de voir les faits ; ils le circonscrivent en lui-même et dans ses propres idées. Ni l'un ni l'autre n'observaient pas, mais devinaient la nature des choses. Le système d'Aristote est celui de Platon débarrassé de la forme poétique et rendu simplement abstrait.

Imbu de ces conceptions logiques, Aristote croit que la définition peut expliquer l'essence de chaque corps, comme la chose a réellement lieu pour les notions mathématiques ; et il pense trouver la philosophie des sciences physiques dans l'art des définitions, tandis qu'elle consiste dans l'investigation patiente et habile, et dans l'énumération complète et exacte des qualités sensibles des corps. Toutes ces idées, qui nous paraissent si singulières, étaient une suite nécessaire de son analyse des facultés intellectuelles. Il n'avait pas vu comment les abstractions les plus relevées se rattachent à des sensations ; il ne put donc pas les décomposer et s'assurer que les unes ne peuvent avoir que la fécondité que les autres leur donnent. Or, comme les idées de genre, d'espèce, etc., se retrouvent à chaque instant, il les prit pour les principes des connaissances mêmes ; il jugea que toute la science

consistait à appliquer convenablement les notions générales aux détails particuliers. Ces notions sont pour lui la mesure et le *criterium* de toute vérité. Dès-lors l'entendement fut isolé des phénomènes de la Nature ; il dut tirer tout de lui-même et ne se nourrir d'autre aliment que de sa propre substance. D'après l'idéologie qu'Aristote avait admise, il rechercha toujours les principes qui pouvaient rendre raison des phénomènes; et ces principes il les puisa moins dans l'observation que dans des notions logiques. Il croyait, par exemple, avoir trouvé les lois universelles de la Nature dans ces trois principes : *les phénomènes sont opposés ; ils naissent des contraires ; ils se résolvent dans leurs contraires.* C'était même d'après ces trois principes, qu'il avait imaginé la distinction de la matière, de la forme et de la privation. Il prouve toujours par le raisonnement ce qui doit être, plutôt qu'il ne détermine ce qui est d'après l'observation. Veut-il savoir s'il y a un Dieu, si le monde est éternel, etc. ? C'est toujours par des raisonnemens qu'il résout des questions dont les unes ne sont pour nous que la conséquence de tous les faits; et les autres hors des faits mêmes et par cela seul insolubles. Il veut prouver *à priori* l'existence des quatre élémens, etc.

L'on voit par ce tableau général, que le système d'Aristote est essentiellement stérile ; que ce grand homme n'a point trouvé le moyen d'unir l'entendement aux faits; que dans sa logique, quelque admirable qu'elle soit, l'esprit humain se replie sans cesse

sur lui-même, et ne fait que se reproduire dans ses vains efforts. Ce système poussé à bout devait aboutir à un vain jargon métaphysique et se résoudre en mots, comme il arriva aux derniers scolastiques, ainsi que les systèmes de Pythagore et de Platon dégénérèrent en enthousiasme et en délire religieux. Toutes ces doctrines avaient tellement cette tendance par elles-mêmes, qu'il était impossible qu'elles ne parvinssent à ce résultat. C'est ce qu'ont méconnu plusieurs historiens de la philosophie. Les principes logiques et abstraits n'ont qu'une fécondité très-bornée. Cette circonstance détruisit toutes les sciences de l'antiquité. « Un roi d'Égypte, disent les conteurs Arabes, voulut faire bâtir un palais dans le Ciel. On dressa des aiglons qui traînaient des corbeilles dans lesquelles se trouvaient des enfans architectes habiles. Quand ils furent dans les airs, ils crurent être dans le Ciel, et voulurent commencer le travail. Comme les matériaux leur manquaient, ils criaient sans discontinuer: apportez, apportez des matériaux! et le travail n'aboutit à rien, parce que les matériaux ne pouvaient leur parvenir (1). »

Que l'on redoute donc cette logique; tôt ou tard elle aurait les mêmes inconvéniens, du moins pour quelques siècles et pour quelques peuples, ou plutôt pour quelques individus; car l'esprit humain, par-lui-même, tend à un perfectionnement toujours croissant.

---

(1) Essais philosophiques, par Ancillon, 1817. tom. I, p. 238.

Nous allons passer à l'exposition d'une nouvelle doctrine, qui eut la plus grande influence sur l'esprit humain en général, et sur la médecine en particulier. Le système de Zénon fut un des derniers qu'enfanta la philosophie chez les anciens; et comme, sous plusieurs rapports, il n'est que le résumé et le développement de ceux qui l'avaient précédé, il peut beaucoup servir à l'éclaircissement de ceux-ci.

Selon les Stoïciens, toutes les idées viennent des sens. Les objets extérieurs impriment leurs images dans l'organe commun des sensations (le cerveau), de la même manière qu'un cachet laisse des traces particulières sur la cire qui le reçoit. Les *imaginations*, ou les résultats des sensations, sont *compréhensibles* et représentent des objets existans, ou *incompréhensibles* et représentent des objets que l'entendement seul produit, en combinant les sensations par augmentation, par diminution, etc. Ils admettaient encore comme facultés, la mémoire et l'entendement pur ou la faculté d'abstraction. Celle-ci embrassait les idées générales. L'ensemble de ces idées considérées dans leur plus grande étendue, constituait ce qu'ils appelaient le *Sens commun*, et prises sous le point de vue particulier de la morale, ce qu'ils désignaient sous le nom de *Loi de Nature*. Les Stoïciens méconnurent donc la génération des idées abstraites et leurs rapports de filiation avec les sensations; ils ne virent pas mieux que les autres philosophes, comment l'esprit humain les composait avec ces sensations

mêmes, au moyen d'une simple force d'attention libre et volontaire, qui s'attache exclusivement à telle ou telle partie de celles-ci, ou qui en tire diverses déductions immédiates d'existence, de modes, de lois, etc. Ils attribuèrent ces idées abstraites à l'action directe de Dieu sur les entendemens humains. La cause suprême de tous les phénomènes de l'univers produisait en eux les notions communes, universelles, et leur communiquait sa *raison*. La divinité, qu'ils croyaient en commerce continuel avec les intelligences humaines, comme avec toutes les autres parties du monde, leur imprimait ces idées par l'intermède d'une sorte de sens particulier, qui était matériel comme les autres sens. Ce sens recevait d'autant plus aisément l'action de la divinité, que celle-ci était elle-même matérielle, remplissait l'univers qu'elle animait par son activité et dirigeait par sa sagesse, et qu'elle pénétrait chez l'homme à chaque instant par la respiration. Ainsi, les abstractions étaient matérielles, comme le remarque Plutarque. Cette théorie des abstractions, qui nous paraît aujourd'hui si singulière et si absurde, était conforme à tous les principes de la philosophie antique qu'elle présente sous leur véritable point de vue. Elle était une application exacte de la fameuse maxime des Éléatiques : *que le semblable engendre son semblable*. Le *particulier* ou les sensations individuelles toujours changeantes, ne pouvaient pas produire le *général* ; celui-ci ne pouvait venir que de Dieu, seule cause de ce qui est universel et permanent.

Sur le dogme de la communication directe de Dieu

avec les intelligences humaines, reposait la garantie de toutes les sciences, et de ce sentiment intime de l'évidence, qui consacre les jugemens immortels de la nature, bien différens des jugemens passagers de l'opinion (1). Elle était sur-tout le fondement de la morale, qui consistait dans une imitation fidèle de l'action bienveillante de Dieu dans l'administration du monde, et dans une union étroite de l'âme humaine avec lui par la méditation, la retraite, et par tout ce qui est propre à diminuer l'empire des sens extérieurs et des passions physiques : elle consacrait ainsi les élans de l'orgueil le plus intraitable, du mysticisme le plus ténébreux, comme de la vertu la plus généreuse.

Les Stoïciens s'occupaient beaucoup de l'influence des mots sur les idées. Celles-ci étant toutes passives et matérielles, ils pouvaient ne les voir que dans les mots, comme l'ont fait plusieurs célèbres idéologues modernes. Selon eux, la fonction de l'entendement consiste à exprimer par le discours, les idées ou images qu'il reçoit de l'imagination, qui les tient elle-même de la sensation. D'après cela, ils insistaient beaucoup sur les définitions des termes et sur les distinctions, et ils poussaient la dialectique jusque dans ses dernières subtilités. Presque toujours, ils raisonnaient *a priori* et par des déductions purement logiques, s'occupant moins des choses pour les connaître que pour expliquer leur génération et leur manière d'agir ; et cherchant

(1) Cicéron.

à deviner ce qui devait être, plutôt qu'ils ne considéraient ce qui était.

Voyons comment les Stoïciens étudiaient la nature, d'après cette théorie des idées. L'univers offre par-tout des rapports évidens entre ses parties, et par conséquent des traces multipliées d'intelligence. Les mouvemens qu'il présente paraissent être spontanés. Or, quelle chose peut rendre raison de ces rapports et de cette activité ? Ce n'est pas la matière grossière qui frappe nos regards ; elle est inerte, et loin de donner le mouvement, elle n'est susceptible que de le recevoir par une impulsion étrangère dont elle amortit bientôt les effets ; c'est le feu, c'est quelque chose de plus subtil encore, c'est l'éther qui s'agite sans cesse : cet éther est Dieu.

Les philosophes anciens avaient toujours cherché la cause première du mouvement, ils devaient donc s'arrêter aux choses qui semblent se mouvoir par elles-mêmes ; ils le devaient avec d'autant plus d'assurance, qu'ils ne connaissaient pas d'autres mouvemens que ceux d'impulsion, et les mouvemens spontanés et volontaires. Ainsi, Platon avait admis deux sortes de mouvemens, l'un propre, l'autre étranger ; l'un spontané et volontaire, l'autre communiqué et nécessaire. « Or, disait-il, ce qui se meut par lui-même est le point de départ de tout mouvement, et par conséquent la cause universelle de tous les phénomènes de l'univers, qui ne sont que des formes variées de cet acte. Le mouvement propre n'appartient qu'à l'âme :

les autres êtres n'ont qu'un mouvement d'impulsion, toujours communiqué par une cause étrangère; l'âme seule agit par une énergie intérieure, et quand elle le veut; seule elle se donne du mouvement: Il conclut de là que l'origine première de tout mouvement ne peut résider que dans une âme. » D'après les mêmes idées, Aristote l'avait placée dans l'éther qui occupe les régions les plus supérieures de l'air. Tel est le dogme fondamental de la philosophie ancienne, et celui qui en donne la clef: ce dogme dérivait du but définitif de ses recherches, la détermination positive des causes premières. La saine logique établit que tout mouvement, même celui d'impulsion, doit être rapporté à une force occulte, pure abstraction qui nous sera toujours inconnue dans sa nature, et dont il faut se contenter d'étudier les effets, les circonstances, les lois expérimentales, sans jamais essayer de remonter à l'essence intérieure qui la constitue. On ne fera qu'obscurcir toutes les idées, et même les notions les plus claires, en croyant expliquer ce mouvement par des analogies arbitraires prises de l'action de notre âme que nous ne connaissons pas davantage, et qui n'est pour nous qu'un fait d'un autre genre. Newton suivait les inspirations secrètes de cette philosophie qu'il avait voulu proscrire, lorsqu'il pensait pouvoir rendre raison de l'attraction et de tous les phénomènes du monde, par l'impulsion de la matière éthérée, mise en jeu par la divinité, qu'il supposait présente dans l'espace, et dont ce fluide subtil était comme le *sensorium*, destiné à

l'avertir de tous les changemens extérieurs. Descartes avait encore imaginé sa matière subtile dans les mêmes vues d'explication.

Selon les Stoïciens, cet éther, ce feu principe de tout mouvement, est intelligent et rempli de prudence. D'où viendrait la raison humaine, s'il n'y avait quelque chose d'analogue dans l'univers? D'ailleurs, puisque ce feu agit par lui-même comme notre âme, il est de même nature qu'elle, il en a les qualités, l'ordre du monde prouve sa sagesse: d'un autre côté, notre âme est de la nature du feu, elle en a toutes les propriétés. Que de mystères éclaircis par ces rapprochemens! Ainsi, par des analogies forcées, on croyait pénétrer l'essence des choses, et par une véritable pétition de principe, on expliquait les inconnus par des inconnus, *obscurum per obscurius*. Les anciens ne connaissaient pas le procédé par lequel l'esprit s'élève à l'idée des existences, des substances, des *substrata* et de leurs caractères distinctifs, par des déductions logiques tirées des effets, des phénomènes, des actions; ils ne pouvaient avoir d'autres notions des choses que des idées d'explication, prises dans des analogies précipitées et fausses, ou dans de vaines suppositions.

Le monde intelligent est animé, c'est un véritable animal; les corps qui le composent ne sont que ses membres divers; toutes ses parties concourent à un même but. Une harmonie si étendue et si exacte entre elles, peut-elle se concevoir sans l'admission d'une âme qui les pénètre et les unisse,

ce qui est une nouvelle preuve en faveur de l'existence de cette âme conçue comme principe de tous les phénomènes? Voici comment s'exprime à ce sujet le Stoïcien Balbus, dans les *Entretiens* de Cicéron *sur la nature des Dieux*. « Pour Épicure, la Nature n'est que la combinaison des atômes dans le vide, et tout ce qui en résulte nécessairement, tous les êtres sont isolés, l'univers est sans harmonie: pour nous, quand nous disons que la Nature forme le monde et le gouverne, nous n'entendons pas que ce soit comme s'il était question d'une motte de terre, d'un monceau de pierres, ou de quelque corps semblable, dont les parties n'ont point de liaison nécessaire les unes avec les autres. Nous l'entendons comme s'il s'agissait d'un arbre, d'un animal, où rien ne paraît disposé aveuglément, mais dont les parties sont dans un ordre qui tient de l'art. Voyez en effet, comme toutes les parties tendent également vers un centre commun. Une espèce de lien, qui embrasse les élémens, les fait demeurer étroitement unis ensemble. Ce lien est la *Nature* qui, répandue dans l'univers, où son intelligence et sa raison opèrent tout, attire les extrémités vers le milieu. » L'harmonie et l'unité de but des phénomènes du monde établissent donc l'existence substantielle du principe vital qui l'anime et l'unité de ce principe (1).

---

(1) D'après ce passage, il est évident que les Stoïciens avaient connu l'unité absolue, qui caractérise les êtres vivans; et qu'ils avaient cru déjà devoir l'expliquer par l'hypothèse d'un principe vital qui liait tous les actes de la vie, comme lui seul les pro-

Ecoutons maintenant l'histoire de la génération des choses. Il existait sans doute une matière première, puisque nous ne pouvons pas concevoir sa création. Elle n'avait aucune des qualités que nous lui connaissons aujourd'hui ; celles-ci ne sont que le résultat des combinaisons qu'elle subit dans la suite : c'était le feu considéré abstractivement dans son sujet, dans son *substratum*, dans sa substance intime ; c'était le feu subtil, l'*éther*. Il ne paraît pas que les Stoïciens admissent, comme on l'a cru, l'existence d'une matière en général, indépendamment du feu ; celui-ci n'était que la première forme de l'éther, que l'éther devenu sensible par une modification particulière. La matière et l'éther ou le feu, sont la même chose prise sous deux points de vue différens. Voilà quelle est la source, le principe de tout ce qui frappe nos yeux. De là naissaient les élémens ; car les Stoïciens distinguaient les principes, la cause première, la substance de toutes choses d'une part : et de l'autre, les élémens, modifications secondaires des principes. Au commencement des temps, ce *feu-principe* était donc sans forme et sans dimensions proprement dites, par la seule raison qu'il est si ténu que l'œil ne

---

duisait. Ils avaient vu que la même unité existait, quoique d'une manière plus lâche, dans les phénomènes du monde dont les parties ne font qu'un seul tout, et sur cela ils avaient admis très-conséquemment un principe vital de l'univers. L'arbitraire et les dangers de cette double supposition prouvent que cette unité et ces rapports doivent être reçus comme des faits importans qu'il ne faut pas négliger, mais dont on ne doit pas chercher la cause.

peut le saisir; il était incorporel, immatériel. Les Stoïciens, comme tous les philosophes de l'antiquité, étaient loin de donner à ce dernier mot le sens qu'il a aujourd'hui; il n'exprimait point pour eux une substance d'une nature opposée à celle de la matière: d'un autre côté, les mots de *matière* et de *corporel* ne se prenaient que par opposition à une chose subtile et invisible, qui n'avait pas de forme déterminée et des dimensions mesurables, celle-ci était un corps impondérable, un gaz, un *esprit*.

Tout-à-coup et sans doute à l'époque marquée par la nécessité de sa nature, l'éther se réveille et déploie son activité. Il se sépare en parties plus ou moins grossières; et ce premier travail donne naissance à la formation des quatre élémens. Ces quatre élémens se transmuent les uns dans les autres, selon qu'ils deviennent plus ou moins subtils, ce qui démontre leur commune origine. Sous nos yeux, la terre se change en eau; l'eau, en s'évaporisant, se transforme en air dans sa portion la plus pure; cet air, en s'élevant dans les régions les plus supérieures de l'atmosphère, devient feu, et enfin éther: par une marche inverse, en s'accumulant et en s'épaississant graduellement, l'éther devient successivement du feu, de l'air, de l'eau et de la terre. Les Stoïciens, comme tous les autres philosophes, se chargeaient donc d'expliquer jusques à la génération des élémens: ils les faisaient dériver d'une seule substance, d'un seul principe, qui, par émanation ou par transformation, engendrait les

élémens sensibles des choses ou la matière telle qu'elle se montre à nous.

Toutes les différences que présente la matière, dépendaient de son état de ténuité qui la rendait plus ou moins visible, et lui donnait des apparences et des qualités variées; ils ne lui reconnaissaient d'autres propriétés que celles qui étaient prises de son état de grossièreté ou de subtilité, parce qu'ils ne pouvaient expliquer que les propriétés qui dérivaient de cette circonstance, la seule sous laquelle ils concevaient la matière. Par cette extrême simplicité de vues et par le désir de rendre raison de tout, ils méconnaissaient les propriétés distinctes et les principes différens des corps. C'est ainsi que Descartes, dans des temps postérieurs, voulut tout expliquer par les mouvemens bornés d'une seule substance, dont il ne se faisait d'autre idée que celle d'une surface étendue, susceptible de prendre des formes différentes (1). L'esprit d'hypothèse

(1) « Si nous examinons quelque corps que ce soit, dit ce philosophe, nous pouvons penser qu'il n'a en soi aucune de ces qualités (dureté, pesanteur, couleur), et cependant nous connaissons *clairement et distinctement* (d'après nos idées) qu'il a tout ce qui le fait corps, pourvu qu'il ait de l'extension en longueur, largeur et profondeur; d'où il suit aussi que, pour être, il n'a besoin d'elles en aucune façon, et que sa *nature* (son essence) consiste en cela seul qu'il est une substance et qu'il a de l'extension. » *Principes de philosophie.* Descartes, d'après sa philosophie, croyait donc concevoir la matière; il ne lui donnait d'autres propriétés que celles que lui attribuait cette conception. Ces idées sont le résultat nécessaire de sa manière de raisonner toute logique et *a priori*; il allait de l'entendement à l'observation des choses, au lieu de former les

se sert d'une ruse singulière pour parvenir à ses fins; il s'empare des circonstances les plus générales, de celles qui se répètent à chaque instant, qui accompagnent tous les phénomènes, et il les présente avec confiance à la crédulité systématique, pour les choses elles-mêmes, et pour une théorie qui embrasse leur ensemble.

Les élémens une fois produits, le *feu-principe*, ou la partie qui a conservé sa pureté, les *informa* et décida les qualités dont jouissent tous les corps, résultat de leur mélange. L'éther est comme un moule animé, qui leur donne les modifications dont ils sont susceptibles. Il agit d'après les lois de sa propre sagesse, ou si l'on veut, de sa propre nature, toujours dirigée vers l'ordre et l'harmonie. Ces lois immuables expliquent l'arrangement du monde et la régularité constante de ses révolutions; elles constituent le destin, la nécessité morale, la *Nature* cause ou essence de tout ce qui existe. Zénon définissait la *Nature* un feu *artiste*, qui procède méthodiquement à la génération des choses. (Héraclite, Hippocrate et tous les anciens.) C'est une force intelligente qui observe une méthode,

---

idées de l'entendement après l'observation et par l'observation. Il aurait vu alors que nous ne pénétrons pas l'essence des choses, mais que, d'après les phénomènes, nous leur attribuons certaines qualités intérieures indéterminées, qui sont pour nous leur nature, leur essence, qualités dont nous ne connaissons que la simple existence, leurs différences distinctives, et qu'il faut toujours considérer par rapport à nous et à nos moyens d'investigation, jamais en elles-mêmes, puisque sous ce rapport elles nous sont inaccessibles.

qui se propose une fin dans tout ce qu'elle fait, qui tend à cette fin, et dont les ouvrages marquent une adresse que l'art le plus ingénieux, que la main la plus habile ne sauraient imiter (1). Le nom de *Providence* lui convient, puisqu'elle pourvoit à tous les besoins.

La nature productrice de tout étant de feu, on comprend comment les Stoïciens considéraient le chaud et le froid, ou les propriétés positives et négatives du feu, comme les principes actifs de l'univers; tandis que l'humidité et la sécheresse n'en étaient que les principes passifs, que la matière.

L'éther divin forma les astres; les astres sont de véritables animaux remplis de sagesse ; on les voit s'avancer, reculer, s'arrêter dans leur course, toujours selon les besoins de l'univers ; ce sont des Dieux ou plutôt des portions du Dieu suprême. L'éther divin, présent et infus dans leur masse, les remue et les dirige : leurs mouvemens sont volontaires. Voici sur quelles preuves on appuie cette opinion bizarre. Tout mouvement est naturel, violent, ou volontaire, comme le remarque Aristote « Or, puisque les astres, continue ce philosophe, se meuvent orbiculairement, ce n'est point par un mouvement naturel ou inhérent, comme quand une chose est portée en bas par sa pesanteur, ou en haut par sa légèreté. On ne saurait dire non plus que ce soit par un mouvement violent et contre nature, car quelle force pourrait

(1) Cicér. *De nat. Deor.*

violenter les astres : leurs mouvemens ne peuvent donc être que volontaires. »

Les astres se nourrissent comme de véritables animaux, l'air est leur aliment : ils le subtilisent en l'échauffant, en le raréfiant, au point de l'assimiler à leur propre substance et d'en faire du feu. Les astres doivent avoir une intelligence supérieure à celle des hommes, car nous voyons que les personnes qui respirent un air plus pur, ont plus d'esprit que n'en ont celles qui vivent dans un air épais et grossier, et l'on admet généralement que la qualité des alimens contribue à la vivacité des facultés intellectuelles.

Tous les êtres vivans naissent d'un germe. Ce germe est le résultat de l'action antérieure de l'*esprit séminal* qu'il renferme. Cet esprit séminal est une portion de l'éther universel ; le principe vital de tous les êtres vivans, n'est autre chose que le feu et l'éther, que la chaleur innée plus pure que le feu visible et destructeur ; toute l'antiquité a considéré la chaleur comme la cause de la vie. Cet *esprit*, cet air, ce souffle arrange la matière, d'après le prototype, d'après le modèle tracé par la sagesse qui caractérise ses opérations. On ne peut pas expliquer autrement l'organisation admirable des êtres vivans, et le concours harmonique des parties qui les composent vers un but que des combinaisons fortuites et mécaniques ne sauraient atteindre. C'est cet éther qui porte les feuilles de la plante vers la lumière qui l'anime, et ses racines vers l'espèce de nourriture qui lui convient.

Les plantes ne sentent point, un instinct borné et aveugle les dirige. Cet instinct devient sensation chez les animaux, et fait paraître une surveillance plus éclairée. Les petits canards, élevés par des poules, courent à l'eau malgré celles-ci, comme à leur élément naturel.

Les Stoïciens étaient essentiellement théistes, leur théorie des fonctions des êtres vivans avait pour base la téléologie ou la connaissance du but que remplissent les fonctions, qu'ils expliquaient d'ailleurs par l'action directe, actuelle et volontaire de la cause suprême, ou de quelqu'une de ses parties détachées et circonscrites dans certaines portions de matière. La saine philosophie expose, au contraire, les lois générales qui dirigent les fonctions des êtres vivans vers un but déterminé : ces lois sont l'expression pure de faits particuliers, et non une vaine théorie sur la cause qui produit cette tendance. Les anciens ont méconnu comment on arrivait abstractivement à l'idée de Dieu et de son existence indépendante; comment on séparait cette idée du monde lui-même, soit dans la réalité des choses, soit dans l'étude des sciences; comment on établissait les lois expérimentales directrices de l'univers d'après les faits, évitant ainsi, par l'admission de ces lois, de se servir de l'action de Dieu comme d'un moyen d'explication. Ce moyen est d'autant plus dangereux qu'il est plus commode, plus général et plus abstrait. On peut s'assurer dans Platon et dans Cicéron, que les anciens avaient confondu la physiologie, ainsi que toutes les sciences, avec la

théologie, ou plutôt qu'ils considéraient moins celle-ci en elle-même, que comme la clef de tous les phénomènes. La théologie était moins pour eux un moyen de piété qu'un instrument général d'explications, qu'une théorie physique. La Nature, l'*intelligence vitale* attire, choisit ce qu'elle juge convenable aux besoins du corps; l'estomac retient les alimens tout le temps nécessaire à leur coction, il se resserre et se dilate quand il le faut; les poumons en font autant par rapport à l'air : telle est encore la cause des mouvemens du cœur. Il est évident que les facultés dont il s'agit ici sont morales, et qu'on les reçoit comme fournissant l'explication des fonctions.

D'après ce tableau de la formation des choses, l'uuivers est un; l'éther, doué de raison, en explique l'énigme; une échelle non interrompue unit tous les êtres, depuis la matière la plus grossière et la plus inerte, jusques à l'éther le plus subtil et le plus actif; depuis le métal jusques à l'intelligence divine. Les rayons de l'éther divin descendent par cette sorte d'échelle, et en illuminent plus ou moins les différens degrés, selon que ceux-ci s'approchent du sommet : cette lumière brille de plus ou moins de clarté dans les êtres, au sein desquels elle se joue et qu'elle *informe*. Dans les corps inorganiques, elle ne se manifeste que par les qualités les plus simples, que par les mouvemens les plus bornés, que par les lois immuables d'une sagesse soumise à l'impérieuse nécessité; elle est comme accablée par le poids d'une matière

lourde et inerte, comme voilée par l'épaisseur et la grossièreté de celle-ci. Elle montre plus de liberté dans la plante et sur-tout dans les animaux. Ainsi, la *Raison divine* qui est répandue dans toutes les parties de l'univers, l'est moins dans les unes que dans les autres. Dans les animaux et les plantes, elle agit comme entendement libre plus ou moins développé; dans les minéraux, elle n'agit que comme une faculté, une simple puissance. On remarque ces mêmes modifications, ces mêmes nuances, dans les divers organes de l'homme vivant. Les uns jouissent de la sensibilité de conscience, et leurs mouvemens sont volontaires: les autres n'ont qu'une sensibilité obscure, latente, et leurs déterminations sont automatiques et aveugles. Dans ce dernier cas, la sensibilité n'est que la faculté de recevoir des impressions, et d'être avertie de la présence des corps étrangers; la volonté n'est que de la spontanéité et de l'automatisme. Enfin, la raison divine brille de toute sa pureté dans l'intelligence humaine; elle y est, il est vrai, encore un peu obscurcie par la matière grossière à laquelle elle est associée; mais après la mort, elle s'élève jusqu'à la source première de toute raison, où elle trouve la félicité et le repos, si elle est suffisamment épurée par la vertu.

D'après ces idées, l'âme humaine est à la fois chargée des fonctions morales et des fonctions vitales; elle a huit facultés ou huit parties, car les Stoïciens regardent comme autant de parties d'une âme matérielle et divisible, les cinq sens, les facultés de

parler, d'engendrer, et de penser ou l'entendement et la raison ; celle-ci est la faculté maîtresse, qui se sert de toutes les autres comme d'autant d'instrumens, de la même façon que la sèche fait usage de ses membres, selon ses besoins (1).

Imbus de conceptions matérielles, les Stoïciens n'admettaient pas des facultés purement abstraites, de simples puissances d'agir d'une certaine manière, comme l'entend la philosophie moderne, du moins en théorie, si ce n'est encore en pratique. Ils voulaient des choses positives que l'esprit d'explication pût saisir, et dont il pût s'emparer pour rendre raison de tout. Ainsi, Pythagore, Platon, etc., avaient reconnu deux parties dans l'âme, la partie *raisonnable* et l'*irrationnelle* : celle-ci présidait aux passions, aux appétits, aux instincts et aux fonctions vitales. Selon Démocrite, l'âme irrationnelle était éparse dans tout le corps, les motitations incertaines d'une fibre isolée prouvaient sa présence et manifestaient son mode d'action par automatisme et par instinct de conservation. Tous les êtres, même les corps inorganiques, avaient une âme de ce genre pour principe de leurs opérations. Aristote avait de même rapporté à l'âme ou *entéléchie* les facultés sensitives, nutritives, génératrices, l'intelligence passive et active : cette dernière partie spécifiait l'homme auquel seul elle appartenait ; elle dérivait d'une source commune des intelligences humaines, de la substance divine, de l'éther cinquième élément.

(1) Plut. *Des opin. des Philos. L. IV. c. 4.*

L'âme humaine était donc matérielle, les détails ultérieurs du sytème le prouvaient assez : les passions ne sont qu'une effervescence physique du feu de l'âme, et les Stoïciens n'hésitaient pas à présenter comme des vérités absolues et des explications raisonnables, les expressions métaphoriques dont on se sert pour rendre les effets des passions. L'âme humaine composée de feu, se réunissait, après la mort, à l'âme divine qui par sa nature lui était analogue, et cela d'après la simple loi des affinités qui existent entre des substances homogènes. Il fallait cependant qu'elle se trouvât, au moment de sa séparation du corps, dans un certain degré de pureté appropriée, telle que pouvaient la produire l'exercice de toutes les vertus et la fuite constante des plaisirs des sens : car, dans leurs idées, la pureté morale était une chose matérielle, et le vice supposait un état physique plus grossier. Il n'y avait même que les âmes des grands génies et des hommes éminens par leurs vertus, qui eussent le privilége de se joindre directement à Dieu. Les autres âmes avaient besoin de se purifier dans les astres plus ou moins rapprochés de la région de l'éther divin, ou en subissant des métamorphoses successives; ou enfin elles étaient destinées à vivifier simplement de nouveaux corps : c'est à tort qu'on a cru que les Stoïciens niaient toute immortalité de l'âme, parce qu'ils la concevaient de toute autre manière que nous.

D'après ce tableau de l'enchaînement et du rapprochement des différens êtres qui composent l'univers, il est évident que les Stoïciens, comme tous

les autres philosophes, matérialisèrent le sentiment et la pensée, tandis qu'ils spiritualisèrent la matière et le mouvement : ils confondirent et détruisirent ainsi toutes les sciences, et jetèrent sur-tout la physiologie dans cet animisme, que de notre temps on a attribué à tort à un seul homme très-rapproché de nous (Stahl). L'animisme n'est pas une hypothèse accidentelle et isolée, c'est une opinion de tous les temps; elle tient à ce besoin séducteur d'explication, que l'on aura toujours beaucoup de peine à détruire. En reculant l'antiquité de cette doctrine, et en augmentant le nombre des grands hommes qui l'ont professée, notre intention est moins de la rendre plus sacrée, que de la signaler comme d'autant plus dangereuse qu'elle est plus difficile à éviter. Nous voulons, d'une part, ménager quelque indulgence à ceux qui même aujourd'hui pourraient tomber encore dans cette erreur; et de l'autre, accumuler contre elle l'autorité puissante de la chose jugée, et présenter à ses efforts toujours renaissans de réhabilitation une condamnation équitable, revêtue des droits d'une longue prescription. On peut heureusement échapper à cette erreur en suivant avec franchise, jusque dans leurs dernières et légitimes conséquences, la manière de philosopher de l'École de Montpellier et ses principes fondamentaux. Cette École répète sans cesse qu'elle ne veut rien prononcer sur la nature de la cause de la vie et de l'unité de ses actes, elle n'a qu'à tenir des promesses si souvent renouvelées. Elle le peut d'autant plus aisément, que la

science de l'homme vivant n'est pour elle que l'ensemble des faits qu'il présente, réduits en lois plus ou moins générales. Tout système, au contraire, qui a pris pour base une explication quelle qu'elle soit, est arrêté dès le premier pas, et ne peut que s'embarrasser lui-même de plus en plus dans un animisme abstrait, dans un mécanicisme grossier, ou dans un vitalisme rétréci (Brown, Bichat, et le dynamisme de presque toutes les écoles modernes), ou dans le mélange hétéroclite de toutes ces opinions fausses ou exagérées.

Pour compléter nos recherches sur l'esprit de la Philosophie ancienne, arrêtons-nous quelques instans à analyser celle des Chinois, qui appartient à cette philosophie par l'époque de son origine et par ses principes. Rien de plus propre que cette étude à nous éclairer et à garantir les résultats déjà obtenus. Lorsque l'on verra que des peuples séparés les uns des autres, ont admis les mêmes dogmes fondamentaux, et sont tombés dans les mêmes erreurs, on sera obligé de reconnaître que cette identité n'est pas l'effet d'une simple coïncidence due au hasard, mais la conséquence nécessaire d'une manière analogue de raisonner, qui doit tenir elle-même à un vice en quelque sorte naturel à l'esprit humain.

Les Chinois ne se sont pas beaucoup occupés de la théorie de la génération des idées; ils ont dit en passant, que les notions morales venaient du ciel, que le *Tien* les avait imprimées dans les âmes, pour établir entre les hommes des liaisons plus puissantes et plus profitables à la société que celles

que fournirait l'intérêt privé, quelqu'éclairé qu'il pût être. Ils ont donc établi sur ce point, des idées conformes aux principes reçus par presque tous les philosophes anciens et modernes. Ces principes sont fondés sur l'observation exacte du cœur humain : ils n'ont besoin que d'être développés avec plus de détails, d'être présentés avec plus de pureté, et d'être éclairés par une théorie plus expérimentale que celle que nous avons aujourd'hui des facultés de l'entendement humain, pour obtenir l'assentiment général qu'ils méritent. En effet, la morale, considérée en elle-même, ne dépend pas des calculs de l'intérêt, comme on l'a dit d'après une idéologie trop rétrécie et hypothétique par cette seule circonstance ; elle découle essentiellement des affections de pitié, de sympathie, de tendresse et de bienveillance qui lient les pères aux enfans, le fort au faible, celui qui est heureux à celui qui est victime du sort, et tous les hommes entre eux, par des besoins naturels aussi primitifs, aussi impérieux, aussi inexplicables que ceux qui attachent l'homme à la femme et aux objets les plus indispensables de ses besoins physiques. Ces affections peuvent être développées, modifiées, altérées par une foule de circonstances, etc., comme par l'éducation, les préjugés, les habitudes ; mais il ne serait pas au pouvoir de l'homme de les faire naître, si la nature ne les fournissait pas; il ne peut que les appliquer.

Ce qui caractérise ce peuple singulier et le distingue de tous les autres, c'est la direction constante des esprits vers la morale, ainsi que des institutions et

du Gouvernement lui-même, qui par-tout ailleurs a si peu de choses à démêler avec elle. Chaque nation a une tendance propre qu'elle emprunte du pouvoir politique qui la régit, des grands hommes qui forment l'opinion publique, de la religion qui l'éclaire ou qui l'égare, du climat qu'elle habite, du sol qu'elle cultive, de la position géographique de celui-ci et de la nature des moyens d'existence qu'il fournit, etc. Ailleurs, ce sont les idées religieuses qui ont tout dominé, tout entraîné, comme dans l'Orient; ou les sciences physiques et les arts utiles, comme dans notre Europe. Ici on n'a en vue que le commerce, l'industrie, la population, c'est-à-dire, le nombre, la force, la richesse, et la satisfaction de tous les besoins analogues.

Les nations modernes nées dans les bois, civilisées d'hier, établies par la conquête, nourries par le pillage et par des priviléges insultans à l'humanité, conservent de nos jours des traces manifestes de l'état sauvage et guerrier dont elles sont à peine sorties, et de l'existence en quelque sorte toute physique, dont elles ne sont pas encore complètement affranchies. Les Chinois, au contraire, réunis en société au milieu de plaines fertiles, et sous un climat pour lequel la tempérance la plus austère n'est presque plus une vertu, vieillis dans les habitudes d'une antique civilisation, soumis à un Gouvernement doux et paternel, mais triste et muet de despotisme; les Chinois, dis-je, se sont spécialement et exclusivement attachés à la morale, et à développer les lois d'affection, qui unissent les gouvernans aux

sujets, les pères aux enfans, et les membres d'une même famille entr'eux ; ils ne font même que peu d'attention aux idées religieuses, auxquelles nous attachons la plus grande importance, et avec juste raison, parce que nous n'avons pas les mêmes moyens de suppléer leur heureuse influence, dans notre état de civilisation encore grossière et de si fraîche date. Des passions plus impétueuses et plus nobles, un caractère plus tracassier et plus courageux, des besoins plus actifs et plus étendus, le désir dangereux de l'indépendance et l'amour sacré de la liberté, exigent le développement et l'application de toutes les ressources de l'esprit humain et de toutes les vérités utiles. L'édifice social doit être établi sur des dimensions plus larges et plus en harmonie avec la dignité de l'homme, et peut-être même, oserai-je le dire, avec la supériorité naturelle d'une race particulière ou d'une branche avantagée de la famille humaine. Le Chinois calme et réfléchi, courbé sous le joug de l'esclavage, peut être aisément contenu par cette douceur de mœurs que la civilisation produit. Les formes sévères d'une politesse hypocrite, et l'obéissance aveugle aux rites sacrés, peuvent presque remplacer toutes les vertus qui lui manquent.

Or, pour revenir à notre sujet, l'esprit propre à la morale est l'esprit de déduction et de raisonnement. Les notions morales sont très-simples; nous les trouvons au-dedans de nous-mêmes, sans effort et sans crainte d'erreur; il ne s'agit que de les développer avec exactitude et de les appliquer avec franchise. La philosophie chinoise sera donc éminemment logique

et nullement expérimentale. La morale aura par rapport aux sciences, des résultats analogues à ceux de la dialectique et de l'abus du langage chez les Grecs, et des mathématiques chez les modernes, à l'époque de la renaissance des lettres. Les vérités qui exigent un appareil imposant d'observations, d'expériences et de recherches souvent infructueuses en apparence, échapperont à un peuple paresseux et raisonneur, embarrassé par une écriture et un langage si longs à apprendre et si difficiles à manier; à un peuple occupé en entier par les soins stupides d'une existence bornée, et toujours livré à des professions déterminées et directement utiles. L'inégalité des conditions et des fortunes, l'oisiveté des uns et l'activité des autres, la multiplicité toujours croissante des besoins et de leurs caprices, ont donné naissance aux sciences de la brillante et inquiète Europe, à ces sciences qui d'abord ne semblaient destinées qu'à amuser nos loisirs, et qui dans la suite ont renouvelé la société sur un nouveau plan, par les prodiges des arts, par l'empire presque absolu de l'homme sur la nature entière, par les plus grandes extensions du commerce, et enfin par l'heureuse découverte des garanties des libertés publiques.

La physique, chez les Chinois, est presque toujours destinée à fournir des analogies morales; ainsi pendant très-long-temps, chez d'autres peuples, elle fut moins considérée en elle-même que dans ses rapports avec les idées religieuses (téléologie).

Le but de la philosophie consiste, selon les Chinois, à déterminer quel est le premier principe de

l'Univers; quelles causes génerales et particulières en sont émanées, c'est-à-dire, que les Chinois, comme les philosophes de la Grèce, ont été égarés par ces habitudes de déduction très-naturelles à l'esprit humain, qui veut apprendre aux moindres frais possibles, et qui s'imagine faussement que l'investigation des causes est le moyen le plus court et le plus sûr pour parvenir à ce résultat. Comme eux, ils ont méconnu les facultés de l'entendement et les rapports qui les lient aux choses, d'où résulte le droit d'en décider avec sagesse et exactitude. Ils se sont adressés la question que doit se faire l'esprit humain à la première vue du monde et dans sa première ignorance. Ils ont essayé de résoudre le grand problème de l'Univers. Il fallait une longue suite de siècles, et cette activité par laquelle on parvient à la vérité en épuisant toutes les erreurs, pour s'apercevoir que le problême était insoluble, et pour trouver la vraie route des sciences.

Pour expliquer la génération des choses, les Chinois partent du principe si souvent invoqué par les Eléatiques, et le fondement de toutes les doctrines de la Grèce philosophe: que *rien ne se fait de rien*. Rien n'a donc été créé; tout existe de toute éternité, et avant la naissance du temps, il y avait une matière première et unique (1). Ne pouvant pas concevoir

(1) Selon la secte de Lao-Kiun, toutes choses sont *un*, et ne sont qu'une même chose. A force de raisonner et de ne vouloir admettre que ce qu'ils concevaient, les Chinois en sont venus à l'identité absolue comme Parménide, et comme toutes les sectes qui ont poussé à bout l'esprit de déduction livré à lui-même et travaillant ses propres idées.

la création, ils admettent la transformation des choses ; ils s'imaginent qu'ils comprendront mieux ce phénomène que le premier, d'après de fausses analogies prises de ce qu'ils observent quelquefois en ce genre. La matière première était très-subtile, transparente, sans figure et sans corporéité : c'est l'éther des Stoïciens. En s'épaississant, elle devint air; et successivement, en changeant d'état, elle donna naissance aux cinq élémens, l'air, le feu, le métal, le bois et la terre. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce sont à peu près les élémens reçus par les Grecs.

Comme eux, les Chinois, d'après une observation précipitée des choses et séduits toujours par la logique d'explication, établissent que le chaud et le froid sont les causes de toute génération et de toute destruction. La matière subtile, qui constitue la partie la plus élevée du ciel, est Dieu : les Chinois, comme les Stoïciens, et comme presque tous les philosophes de l'antiquité, admettent un Dieu matériel ; ils ne séparent pas du monde lui-même la cause suprême de l'ordre et de l'harmonie qui brillent en lui : toutes ces notions différentes sont pour eux une masse qu'ils n'ont pas su ou qu'ils n'ont pas pu analyser. Ils craindraient de détruire l'idée de la Divinité, s'ils ne la considéraient que comme une pure intelligence. Ainsi, la raison qu'ils donnent en faveur de leur religion, est précisément celle qui nous les a fait juger athées. La même opinion a été partagée par tous les peuples de l'antiquité ; et, chez les Grecs, on flétrissait du nom d'athées, ceux qui n'adoraient pas un Dieu ma-

tériel. Les premiers Chrétiens furent les tristes victimes des préventions absolues par lesquelles nous voulons que les autres aient les mêmes idées que nous et de la même manière que nous. Dans des temps postérieurs, ils s'en rendirent eux-mêmes coupables à l'égard de plusieurs peuples, auxquels ils les firent payer encore plus cher. Intimidés ou égarés, les Pères de l'église adoptèrent ces conceptions grossières. La philosophie n'était pas encore assez perfectionnée à cette époque, pour connaître par quel procédé on remonte à l'idée des substances en général, on détermine leurs caractères propres, et l'on distingue leur nature particulière.

Dieu, quoique matériel, agit par raison; selon Confucius, la raison divine n'est point soumise au caprice; elle suit des lois fixes et déterminées: c'est ce qu'il nomme *Destin*, comme les Stoïciens. D'après ces lois pleines de sagesse et de prévoyance, la cause première avait organisé les élémens et construit l'Univers. Il résulta de ce travail trois parties primitives, principes de toutes choses: le ciel, la terre et l'homme. Ils considéraient l'homme à part, parce que, selon eux, il a des actions et des générations qui lui sont propres. Ils avaient donc entrevu une vérité que l'on ne peut pas plus méconnaître, qu'on ne peut la concevoir quand on cherche à l'expliquer; car je suis loin de penser qu'ils aient senti toute la vérité que renferme un dogme, que la plus haute philosophie a de la peine à faire entendre à un siècle aussi éclairé que le nôtre, et instruit déjà par tant d'erreurs.

Les Chinois placent par-tout des *esprits* ; ces esprits sont des portions détachées de l'éther universel. Ils se servent de ces esprits pour rendre raison de l'action spontanée, de la régularité des mouvemens des corps, et de leur tendance vers un but déterminé. Ils ont personnifié toutes les parties de la nature, par le même principe qu'ils ont personnifié le Ciel. Comme les Grecs, ils ont moins fait une religion qu'un système de physique ; ils ont moins établi, sur ses véritables preuves, l'existence du Souverain Être, pour en faire l'objet de leurs hommages et une des plus puissantes garanties de la morale publique et privée, qu'ils ne l'ont imaginée pour satisfaire le besoin d'explication. Le Dieu du Ciel n'est pas un Dieu suprême dans le sens absolu ; il ne l'est que comme le Jupiter des anciens et comme le Ciel qu'il anime.

L'âme est matérielle, c'est la partie aérée et ignée de l'éther, un mélange d'air et de feu ; la mort ne saurait la détruire, elle ne détruit jamais rien. Cette âme se réunit à la substance du Ciel, sa première origine : mais, pour être digne de cet heureux sort, elle doit être très-pure. La vertu, la contemplation, et toutes les pratiques propres à diminuer l'action des sens et de la matière inerte, grossière, et à faire prévaloir l'esprit : tels sont les moyens par lesquels l'âme peut se rendre capable de rejoindre la substance de Dieu. On voit d'après cela quel est le Paradis des Chinois : leur enfer est un état purement négatif, il ne consiste que dans la privation du sentiment. Ainsi l'on a eu tort de croire

que les Chinois n'admettaient pas des récompenses et des peines après la mort ; nous avons jugé leurs idées d'après les nôtres, et mal saisi leurs véritables opinions. Il faut avouer cependant, qu'en unissant intimement Dieu avec le monde matériel, et en le morcelant dans les différentes parties de cet Univers, on est plus près de le méconnaître que dans le théisme métaphysique. Quand on en vient, par une étude plus attentive, et par des connaissances plus détaillées, à rapporter le mécanisme du monde aux lois du mouvement, ou aux propriétés de la matière, il ne reste plus de Dieu : c'est ce qui explique comment l'athéisme peut être très-répandu dans la Chine ; comment il a été admis par la secte de Lao-Kiun, qui a conservé tout le système, en écartant simplement l'idée d'une sagesse dans le monde, s'il faut en croire du moins les sectes rivales et des missionnaires toujours prompts à s'alarmer sur ce point. Ainsi fit Épicure, ainsi firent tous les philosophes athées de l'antiquité ou qui ont passé pour l'être. Tous ceux qui chercheront à concevoir les existences et leur mode d'action, et qui ne se contenteront pas de les percevoir et de les distinguer d'après l'observation des effets, tomberont dans des erreurs analogues. Les idées des Chinois sur la persistance des esprits après la mort, sont mises hors de toute contestation par le culte des ancêtres.

Indiquons rapidement les résultats généraux de cette philosophie sur la médecine, autant qu'il nous est permis de parler d'un sujet sur lequel nous avons si peu de renseignemens positifs. On s'attend bien,

d'après les principes que nous avons signalés, que l'homme vivant sera considéré d'une manière purement matérielle et physique. Les deux élémens constituans du corps sont la chaleur et l'humidité. En effet, la chaleur et une douce souplesse des chairs caractérisent l'état de vie, et leur absence indique l'état de mort : la chaleur ainsi que l'humidité nourricière paraissent être les sources de l'entretien de la vie. Tout occupés de trouver la cause des phénomènes, les Chinois, comme les Grecs, ont proclamé comme telle la première circonstance qui se présente à l'observateur superficiel. Le principe de vie est l'air, la matière subtile, les *esprits* qui entrent par la respiration. De ces *esprits* ou de ces *vents* proviennent toutes les maladies, opinion qui a été partagée par les médecins grecs. Par eux, on explique la communication des organes entr'eux, et leur action harmonique, qu'on ne sait pas encore de nos jours admettre avec franchise, comme un fait primitif et fondamental, et dont on cherche toujours la raison dans des hypothèses, qui au fond ne sont pas meilleures que celle-là, puisqu'elles sont frappées du même vice. C'est ainsi que les Chinois admettent six parties principales dans lesquelles l'humidité radicale a son siége : ce sont, du côté gauche, le cœur, le foie et le rein gauche ; du côté droit, les poumons, la rate et le rein droit ; ils leur donnent le nom de *Portes* de la vie. Les six parties dans les quelles réside la chaleur vitale sont, du côté gauche, les intestins grêles, la vésicule du fiel et les uretères ; du côté droit, les gros intestins, l'estomac et les

organes de la génération. Les intestins grêles sont en harmonie avec le cœur, la vésicule du fiel avec le foie, les uretères avec les reins, les gros intestins avec les poumons, l'estomac avec la rate, et les organes de la génération avec le rein droit.

Les Chinois sont peu observateurs et très-grands raisonneurs, d'un seul principe ils déduisent une infinité de conséquences. D'après quelques faits mal vus, sur le rapport de l'affection de certains organes avec le pouls, ils ont établi une foule de distinctions subtiles, comme le firent les disciples d'Erasistrate, d'après le même esprit et avec des données aussi bornées (1). D'après quelques observations incomplètes, ils ont imaginé mille erreurs sur les effets directs et spécifiques de tel agent extérieur sur tel organe ; guidés par de fausses analogies, ils ont comparé chaque organe à chaque partie du monde. « Ainsi, disent-ils, le feu agit en été sur le cœur et les gros intestins ; les viscères sont en harmonie avec la région australe ; le foie et la vésicule du fiel appartiennent à l'air et sont tous les deux en rapport avec le levant et avec le printemps. Les métaux ont une influence sur les poumons et les gros intestins ; ils sont en harmonie avec le couchant et l'automne, etc. » Sur quelques influences réelles, vues à travers des idées superstitieuses et des explications ridicules, ils ont fondé, comme tous les autres peuples, une

(1) M. Sprengel paraît croire que les idées de l'École d'Alexandrie sont passées dans la Chine par la Bactriane et la Sogdiane, provinces soumises aux successeurs d'Alexandre. Il est plus naturel de les rapporter à l'origine que nous leur assignons.

médecine astrologique et composée de pratiques absurdes. C'est de la même manière qu'ils ont deviné la circulation, si l'on peut leur faire cet honneur, d'après une comparaison établie entre le grand et le petit monde, entre l'Univers et le corps vivant, c'est-à-dire qu'ils ont rapproché deux choses essentiellement différentes, par cet esprit de fausse analogie auquel la science n'a pas encore entièrement échappé.

Ici finit le tableau de la Philosophie ancienne, considérée dans ses principes les plus relevés et dans ses rapports les plus généraux avec la science de l'homme vivant. Maintenant comparons, d'après notre plan, cette philosophie avec celle que l'École de Montpellier a cru devoir embrasser.

Au premier coup-d'œil, les systèmes idéologiques paraissent avoir peu d'influence sur la médecine, et plusieurs de nos lecteurs ont pu nous accuser de nous être écartés de notre sujet, en nous livrant aux discussions de ce genre ; mais lorsque l'on médite sur ce point avec quelque attention, on s'aperçoit bientôt que la médecine n'est qu'une branche des connaissances humaines, et que le sort de celles-ci dépend presque en entier de la théorie que l'on a adoptée sur la génération des idées, c'est-à-dire de la manière dont on conçoit que l'on acquiert les idées par l'observation des phénomènes, ou par des déductions sans fin prises de principes hypothétiques ; selon que l'on les tire du dehors ou du dedans, de la réalité des choses ou des chimères de l'imagination ; selon que l'on se propose pour but la

recherche des causes premières, ou la connaissance des effets, de leurs lois générales et de leurs conditions. Les questions de ce genre doivent être regardées comme les questions premières et fondamentales, dans l'ordre des idées et selon le degré de leur importance; leur solution décide de la tendance et des résultats de toutes les sciences. Prise sous ce point de vue, l'idéologie est la mère commune des sciences, et d'elle seule dépendent leur naissance précoce ou tardive, régulière ou illégitime, leur constitution saine ou altérée, leurs vices destructeurs ou leurs qualités salutaires, leur fécondité inépuisable ou leur stérilité impuissante, une existence passagère d'erreur ou immortelle de vérité.

Nous avons prouvé que les Philosophes anciens ne connurent pas la véritable génération des idées. Les aperçus admirables de l'Ecole de Cos sur ce point furent bientôt perdus, dans le sein même de la science qui avait eu la gloire de les fournir (1), et cédèrent la place aux hypothèses ténébreuses de Platon, d'Aristote et de leurs nombreux disciples. On rattacha les notions à des idées abstraites, générales et innées : dès-lors fut détruite la philosophie de l'expérience, qui rapporte au contraire les prin-

(1) Voy. cet ouvrage, p. 243. La théorie de la génération des idées que nous proposons, n'est que le développement de celle qui est présentée dans le traité *De præceptionibus*. L'auteur a très-bien vu que les jugemens ne sont que des sensations actives, considérées dans leur enchaînement successif et dans le lien intérieur des causes inconnues et indéterminées qui les unissent.

cipes généraux à des faits particuliers, et qui par là assure leur vérité et leur fécondité. On s'abandonna à tous les écarts des doctrines d'une stérile déduction; on ne s'occupa plus qu'à expliquer les choses, et on finit par se dispenser même de les étudier.

L'École de Montpellier a repris les travaux idéologiques de l'École de Cos. D'abord, elle ne fut pas étrangère à l'importante révolution que Locke opéra dans la métaphysique, qu'il rameua à l'observation par l'observation même. Elle s'enorgueillit du moins, de lui avoir donné des leçons dans une science, qui décida peut-être le fond, l'esprit et les principes de son système, et de lui avoir présenté, dans l'illustre Barbeyrac son ami, le modèle des méthodes d'expérience, et leur application à cet art que nous avons proclamé le plus difficile et le plus philosophique de tous. L'on n'a peut-être jamais apprécié, d'une part, toute la profondeur de logique qu'il y a dans la tête d'un praticien supérieur; et de l'autre, l'on n'a pas calculé ce que le génie de Locke put emprunter à celui de Barbeyrac (1). Qu'il serait curieux et intéressant de retracer les conversations animées de ces deux grands hommes, et de peindre le philosophe transformant en préceptes et en théorie, ce que le médecin lui racontait d'une pratique à la fois habilement rationnelle et empirique !

---

(1) Voy. *Notice sur Sydenham et ses écrits*, par M. le professeur Prunelle, placée à la tête d'une nouvelle édition des œuvres du médecin anglais.

Mais notre École a travaillé aux progrès de la vraie philosophie d'une manière plus directe. A force de s'occuper exclusivement de l'homme vivant dans l'état de santé et de maladie, elle a appris à le considérer en lui-même, à le séparer de tout ce qui n'est pas lui ; et en se familiarisant de plus en plus avec les phénomènes insolites, et en quelque sorte avec les prodiges qui le caractérisent et le distinguent, elle a découvert le secret si important en philosophie de tout contempler et de ne rien expliquer; de tenir compte des effets, et d'oublier l'investigation des causes; d'établir des dogmes, des lois, des propriétés, et de repousser les hypothèses. Barthez, profitant, d'une part, des découvertes idéologiques de son siècle, des doutes exagérés de Hume sur la causalité, et de l'alliance plus légitime des méthodes d'expérience avec les méthodes de raisonnement (Bacon, Newton, Maupertuis); de l'autre, fécondant ces idées par son génie, et les appliquant à la doctrine de la santé et de la maladie; Barthez, dis-je, s'est élevé aux règles les plus sages de l'administration de la science de l'homme, et plus généralement de toutes les sciences. Il a prouvé que nous ne pouvons pas connaître les causes par elles-mêmes et dans leur nature; que nous ne pouvons que déterminer leur existence, les distinguer les unes des autres par leurs phénomènes extérieurs ou par leurs effets. Il a démontré, par ces règles et même par les erreurs dans lesquelles il est tombé, quand il ne les a pas fidèlement suivies, que nous ne pourrons jamais

pénétrer l'essence de la vie; que nous ne pourrons pas décider, comme on l'a toujours fait, si elle dépend de l'organisation ou d'un principe spécial; que nous n'avons que le droit de supposer une cause propre à des effets particuliers, à des phénomènes qui se séparent de tous les phénomènes physiques, chimiques et moraux; que nous ne pouvons déterminer cette cause que d'une manière abstraite, et d'après les caractères manifestés par les phénomènes; que la science de l'homme consiste à établir, d'après l'expérience, les lois de cette cause inconnue, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie, et les conditions des fonctions et des propriétés vitales dans l'un et l'autre mode de vie.

Ces principes, présentés dans tous leurs développemens; appliqués à l'ensemble des connaissances médicales dans leurs derniers détails; rendus plus fermes, plus précis et surtout plus francs; épurés des erreurs auxquelles Barthez n'a pas pu échapper, et qu'il est plus facile de relever que d'éviter; débarrassés de toute recherche ambitieuse de causalité, et de la commodité dangereuse des explications détournées et adroites des phénomènes par les expressions abstraites personnifiées; perfectionnés par les secours successifs et assurés de l'avenir; appuyés sur-tout sur une théorie expérimentale des facultés de l'entendement, qui ramène toutes leurs opérations à des sensations, non point passives, comme le veut Condillac, mais à des sensations actives, considérées sous divers points de vue généraux, pleins d'une heureuse fécondité, et réunis en dogmes et en lois;

et qui termine la scandaleuse dispute de l'empirisme et du dogmatisme, que l'on ne verra cesser que lorsque la saine doctrine de la génération des idées aura prouvé que bien juger n'est que sentir, et que bien raisonner n'est que bien voir (1); ces principes,

---

(1) De la théorie de la génération des idées dépend le choix des méthodes. La doctrine des idées innées, et des notions générales prises pour élémens primitifs de la pensée (Platon, Aristote, etc.) a dû consacrer la méthode synthétique, les déductions vides de faits pour sujet du raisonnement, les principes abstraits, les suppositions arbitraires, sur-tout celles qui sont empruntées à l'ordre métaphysique, et enfin la vaine recherche des causes premières. Celle qui ramène toutes les opérations de l'intelligence à de pures sensations passives (Epicure, Hobbes, Condillac) a dû produire l'empirisme le plus borné, le goût stérile des observations particulières, les hypothèses mécaniques, le scepticisme absolu sur toute causalité. L'une a détruit les sciences physiques et embarrassé les sciences métaphysiques et morales; l'autre a anéanti les sciences morales et restreint les sciences physiques dans des limites trop étroites, ou plutôt toutes les deux ont abouti à ne faire admettre que des idées pures ou des sensations grossières, et à nier également toute réalité d'existence. La combinaison adroite ou plutôt le mélange forcé des deux doctrines, des sensations passives, isolées, et des principes abstraits, généraux, des effets et des causes, de l'observation et du raisonnement, a donné naissance aux méthodes d'induction et d'analyse, par lesquelles on a espéré de pouvoir remonter aux causes des phénomènes, en étudiant avec soin les effets, et en séparant les qualités les unes des autres pour mieux les saisir (Bacon, Newton, Locke). Dans cette dernière méthode, la plus réservée, la plus féconde de toutes, et celle qui paraît le plus s'approcher de la vérité, on sépare trop les jugemens des sensations dont on méconnaît les rapports et les liens; on ignore le procédé logique par lequel on s'élève à la notion des causes, des propriétés et des différentes substances, et aux idées exactes que nous pouvons avoir de celles-ci; et par un chemin opposé à celui qui a été suivi

dis-je, seront à jamais la doctrine philosophique de l'École de Montpellier ; et tout nous porte à

---

par la méthode de raisonnement pur, on arrive au même résultat, aux hypothèses, à la recherche des causes premières et aux explications.

Nous avons établi que les sensations extérieures, les affections morales primitives, et les déterminations instinctives qui sont autant de sensations, étaient la source de nos idées et de nos jugemens, de nos volontés et de nos passions ; que ces sensations n'étaient pas passives, mais soumises à la force active de l'attention, qui, en les considérant sous différens points de vue, peut en déduire les notions et les affections de toute espèce. En effet, en comparant ces sensations et en rapprochant les perceptions des objets, elle établit les principes généraux, les lois, les dogmes. En constatant la succession permanente des phénomènes et leur enchaînement indissoluble, elle acquiert l'idée de la causalité en général, et des différentes causes en particulier, ou des forces de la Nature; elle détermine leur simple existence d'une manière vague et abstraite, et assigne leurs caractères intérieurs d'après les effets. En réfléchissant sur le sentiment intime et sur les qualités des choses qui lui sont étrangères, elle s'élève à l'idée des existences, des *substrata* et de leur distinction (Dieu, l'âme, la matière). En considérant les sensations comme agréables ou pénibles, elle produit le développement de toutes les affections actives : désir, aversion, amour, haine, etc. Enfin, en se repliant sur les affections du cœur, sur la conscience de la peine et de la satisfaction qui accompagne également tous les actes moraux, elle en tire les principes de la morale et leur garantie.

De cette théorie des idées, il résulte 1.° que les sensations actives ou la perception réfléchie des phénomènes sont la véritable source des notions, qu'elles sont les notions elles-mêmes; les sensations passives et les abstractions sans faits ne sont pas des connaissances réelles, mais des modifications de la sensibilité sans relation à un objet; 2.° que les notions n'ont d'autre certitude que celle des sensations et de leurs déductions immédiates, et que, hors de ces limites, il n'y a que des suppositions arbitraires, des *non-idées*, des *non-sens*, comme le

croire que, partagés un jour par les autres Écoles, on ne distinguera celle de Montpellier dans l'histoire des temps, que pour avoir eu l'honneur de s'être placée à la tête d'une révolution si glorieuse. Une logique si attrayante par sa simplicité, si riche par ses résultats, sera transportée dans les autres sciences; elle le sera sur-tout dans les sciences multipliées qui embrassent l'étude de l'homme moral, cette étude qui entretient des rapports si intimes avec celle de l'homme physique, moins encore par les liens qui unissent l'une et l'autre vie, que par l'analogie des méthodes qui rapprochent et qui confondent les deux sciences. Alors chaque science sera cultivée en paix par ceux qui s'en occupent spécialement, et aucune d'elles ne sera plus le jouet de cet esprit de despotisme et de conquête, qui a fait tant de mal jusqu'ici.

---

sont toutes les explications, toutes les prétendues conceptions des choses; 3.° que la véritable manière de philosopher ou d'acquérir des idées exactes, consiste à sentir, à observer activement ou à réfléchir sur des sensations et sur des phénomènes par comparaison ou par déduction des effets. C'est à tort que l'on a séparé, isolé les méthodes d'observation et les méthodes de raisonnement pur, ou qu'on les a vicieusement associées: leur union naturelle constitue leur vie, de la même manière que la vie physique de l'homme résulte de l'union du principe du sentiment et de l'intelligence avec le corps organisé. Ces méthodes, prises à part, ne peuvent engendrer la vérité. 4.° Cette théorie des idées paraît terminer toutes les disputes, que renouvellent et entretiennent sans cesse les autres doctrines; elle établit une paix durable entre l'empirisme et le dogmatisme, le matérialisme et le spiritualisme, le scepticisme et la *crédulité* philosophique, le réalisme et l'idéalisme.

L'anatomie ne put pas être cultivée dans les premiers temps ; des préjugés superstitieux interdisaient l'ouverture des cadavres humains. Il est vrai qu'on aurait pu tirer plus de parti qu'on ne fit de l'anatomie comparée ; mais les esprits n'étaient point dirigés dans ce sens, ils étaient occupés en entier de la génération des choses et de la recherche des causes premières. Les analogies métaphysiques faisaient alors le fond de toutes les théories ; si quelquefois l'on avait étudié les qualités des corps, on n'avait fait attention qu'aux propriétés physiques les plus extérieures, les plus superficielles et les moins importantes, telles que la température, la sécheresse ou l'humidité, etc. Ce point de vue particulier avait donné naissance aux doctrines de la chaleur intégrante, de l'humide radical, des qualités premières : l'humide et le sec, le froid et le chaud. Aristote avait fait quelques efforts pour remonter, par la voie de l'expérience, aux causes actives des phénomènes du monde et de l'énergie de la matière ; mais l'esprit d'abstraction l'avait égaré dans des combinaisons purement logiques, et l'avait enfin ramené au point d'où il était parti. Il avait servi autrement les sciences par ses recherches en histoire naturelle, si puissamment favorisées par la générosité de son royal disciple, et par les dernières conquêtes dans des pays si nouveaux pour les Grecs, et si riches en productions de tous les genres.

A l'époque actuelle, il s'opéra un grand mouvement dans les idées et dans la civilisation : la

découverte des Indes et les relations commerciales qui en résultèrent, furent pour les nations anciennes ce que la découverte du Nouveau-Monde fut pour les nations modernes. L'esprit d'investigation et de réforme s'introduisit de la même manière dans toutes les branches des connaissances humaines. On était fatigué de toujours travailler en pure perte les mêmes idées par des notions abstraites, on se montra avide d'étudier des objets qui frappaient les regards pour la première fois. On s'occupa plus qu'on n'avait fait de la matière considérée en elle-même, et moins des facultés, des principes intérieurs par lesquels on croyait expliquer le jeu de son action. Déjà le système des atomes développe et préconise ses doctrines ; l'anatomie, l'histoire naturelle et toutes les connaissances qui dérivent de l'organisation, remplacent les notions métaphysiques. L'observation gagna sans doute à cette révolution, mais la théorie y perdit sous un certain rapport ; le raisonnement devint plus lourd et moins étendu, et les erreurs furent plus condamnables, parce qu'il était devenu plus facile de les démêler. L'ancienne méthode favorisait l'esprit d'abstraction, et c'était un pas vers la vérité, il ne lui restait qu'à apprendre la manière de faire des abstractions légitimes d'après les faits. L'on cherche maintenant les causes les plus relevées dans les propriétés les plus grossières de la matière, et l'on s'efforçe de rapprocher, par des hypothèses rétrécies, les mécanismes les plus compliqués d'action avec les opérations les plus simples de la nature. L'on ne s'était attaché qu'à des analogies

métaphysiques, on ne tient compte que des circonstances physiques. Tout était esprit ; tout est matière et matière connue, ne jouissant que de ses qualités les plus superficielles. On s'écarta donc de plus en plus de la détermination des causes expérimentales, qui repose sur la comparaison exacte des phénomènes. Cependant, fidèles à la même logique, ils se proposèrent le même but, le désir de rendre raison des choses ; on ne fit que changer le mode d'explication, on s'égara par une route opposée, mais dirigée dans le même sens, et qui éloignait autant de la vérité. Mais on devait épuiser tous les genres d'erreur, et le tour des erreurs mécaniques était arrivé ; il faudra encore bien des siècles pour que ce cercle fatal soit épuisé, et on reviendra même à plusieurs reprises sur les mêmes points.

Ce fut sur-tout à Alexandrie que se fit sentir la révolution dont il s'agit. Alexandrie était alors la Capitale du monde, le centre du commerce, des sciences et des beaux-arts. La médecine ne craignit pas de prendre place dans cet Institut célèbre, que les Ptolémées avaient fondé, dans cette espèce d'Université, le modèle de toutes celles qui parurent dans la suite des temps, et qui consacrèrent également une sorte de monopole aussi dangereux dans les sciences que dans le commerce. Nous l'avons déjà vue avec peine abandonner le sol heureux de la petite île de Cos, pour aller à Athènes se mettre sur les bancs des Écoles des philosophes, et se confondre avec leurs nombreux disciples. Que

n'eurent pas à souffrir sa modeste dignité et son indépendance timide, quand elle se fixa au milieu d'un peuple frivole, tout occupé des disputes scolastiques et des spectacles, du cirque et des jeux de l'esprit ! Ce fut alors qu'elle sentit toute la pesanteur du joug des sciences étrangères.

L'École de cette ville avait obtenu ou usurpé la suprématie médicale ; nous ne connaissons aujourd'hui que ses prétentions : les titres qui les appuient, ceux du moins que le temps a laissé parvenir jusques à nous, ne sont réels que pour l'anatomie et la chirurgie, ils sont nuls pour la médecine-pratique. Pendant long-temps il suffisait à un médecin, de dire qu'il avait étudié à Alexandrie pour assurer sa renommée. C'était un préjugé établi ; l'on aurait été mal reçu de vouloir le soumettre à un examen sévère. Alexandrie décidait de tout en dernier ressort, des sciences, des arts et même des caprices de la mode. Le despotisme des Rois de l'Égypte était intéressé à fixer autour d'eux toutes les sources de considération. On gourverne mieux un peuple, quand sa force, ses opinions et ses goûts, sont réunis dans un centre unique, surveillé, dirigé, caressé par le pouvoir. Un médecin de Cos devait être regardé par un docteur d'Alexandrie, comme étranger aux progrès du grand siècle et aux lumières de la grande ville ; car le siècle de Ptolémée devait s'appeler le *Siècle de la raison et des lumières*. On ne pouvait trop lui disputer ce titre ; celui qui aurait eu cette dangereuse audace n'aurait pas manqué d'être regardé comme un écrivain sans élégance

et sans politesse, comme un provincial grossier et querelleur. Les aimables Alexandrins auraient tourné la discussion en une fine plaisanterie ou en un insultant mépris. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il paraît que les médecins de Cos souscrivirent à cet arrêt, tant ils défendirent mal le dépôt de la doctrine Hippocratique qui leur avait été confié !

Cependant, à en juger par les chefs de l'École d'Alexandrie, la médecine-pratique y fut peu cultivée: elle y prit cette direction vicieuse qu'elle recevra toutes les fois qu'elle ne se contentera pas de sa simplicité naturelle, et qu'elle aura recours à des sciences étrangères pour relever son éclat ; lorsqu'elle abandonnera les malades, ses amis fidèles, ses soutiens puissans, ses touchans protecteurs, pour aller s'égarer dans les temples, s'exercer dans les Académies, ou même s'occuper trop long-temps dans les amphithéâtres d'anatomie.

A Alexandrie, les médecins étaient sans cesse livrés à des disputes scolastiques ; ils se piquaient d'être habiles grammairiens, leur science consistait à imaginer des argumens spécieux en faveur d'une opinion, et à savoir manier les armes de la dialectique. Ils s'attachaient sur-tout à définir les choses dont ils parlaient, et nous avons dans les définitions embarrassées et contradictoires du pouls un modèle de leur manière de procéder. On avait besoin d'écouter assez long-temps les leçons des Professeurs, pour s'assurer qu'ils y traitaient de médecine. Les jeunes docteurs devaient donner le ton à Alexandrie : la fécondité de leur imagination, leur

ignorance même des faits médicinaux que l'expérience seule peut apprendre, leur vivacité dans la dispute, devaient les élever au premier rang. Ils auraient fait aisément un livre avec une idée, tant ils étaient habiles dans l'art de la retourner dans tous les sens!

Hérophile et Érasistrate n'avaient presque point vu de malades. La fameuse anecdote sur le compte d'Erasistrate auprès d'Antiochus, a été mise en doute par de savans critiques, qui ne pensaient pas à contester le mérite médical du fondateur de l'anatomie. A en juger d'après quelques détails, c'est un de ces contes dont l'admiration des disciples ou la crédulité du public se sont toujours emparés pour exalter l'art sphygmique, et ceux qui s'y sont spécialement livrés. On ne fait que changer le lieu de la scène et les noms des acteurs; on n'a pas manqué d'en faire honneur à Hippocrate, et Galien n'hésite pas à en raconter autant à sa propre louange. Les médecins Alexandrins, qui avaient cultivé avec quelque soin l'art important de faire des réputations, ne devaient pas laisser échapper un moyen si simple de vanter leur maître. Quoi qu'il en soit, il est sûr qu'Erasistrate abandonna la médecine-pratique pour se rendre à Alexandrie, où il consacra ses soins aux spéculations théoriques et sur-tout à l'anatomie.

S'il est vrai qu'Erasistrate fût né de la fille d'Aristote, il avait contracté de bonne heure alliance avec la philosophie. Au reste, il avait été élevé par Chrysippe, médecin Cnidien; il était de Céos, et

non point de Cos, comme on l'a dit : il se montra toujours l'ennemi de la patrie et de la métropole de la médecine ; il contredisait même continuellement Hippocrate. Si quelques-uns de ses disciples avaient plus de respect pour le divin vieillard, c'était un simple hommage qui ne les engageait à rien, et qui n'apportait aucun changement dans leur doctrine. Hippocrate, selon eux, appartenait aux temps primitifs de la science, et à une époque bien reculée du siècle heureux; il était étranger à l'anatomie, d'où l'on concluait qu'il n'était pas médecin. Le mépris insultant ou le stérile respect pour Hippocrate, caractérise et condamne Alexandrie, comme toutes les écoles qui s'écartent de la véritable route. Plusieurs médecins, pour réparer l'honneur de leurs confrères, entreprirent de commenter Hippocrate : mais ils n'étaient point dignes de l'entendre, ils ne firent que surcharger le texte sacré de leurs explications futiles, de la même manière que les Arabistes et les Scolastiques du moyen âge ne s'en occupèrent que pour le faire servir d'appui à leurs doctrines humorales.

Asclépiade ne fut jamais regardé comme praticien, il fut considéré comme le premier anatomiste. C'était le plus grand théoricien de son temps; encore même pourrait-on lui disputer ce titre, en le prenant dans sa véritable acception ; il ne peut être acquis que par celui qui connaît tous les faits médicinaux, et qui a appris, en les observant, à les classer d'après leurs analogies naturelles.

Lorsqu'il rejetait la saignée, toujours d'après

les raisonnemens, il ne manquait pas de citer les cas dans lesquels ils n'avait pas eu besoin de recourir à ce moyen: celui de Criton qui avait une angine, et celui d'une jeune fille de Chio atteinte d'une maladie grave, par suite de la suppression des menstrues. Comme il les répétait sans cesse faute d'autres, ses antagonistes ne laissaient pas échapper une aussi belle occasion de lui reprocher son peu d'expérience. Galien nous apprend qu'on accusait Erasistrate de négliger la médecine-pratique, d'être trop sédentaire, et de voir rarement des malades.

S'il en faut croire Pierre Castellan, Erasistrate ayant vainement tenté de guérir un ulcère qu'il avait au pied, s'empoisonna avec du suc de ciguë. Le dogmatisme Hippocratique aurait obtenu un beau triomphe, si Erasistrate lui avait confié son pied malade, et si la médecine de l'expérience avait arraché l'anatomiste célèbre, au désespoir produit par l'insuffisance de son habileté pratique.

Hérophile et Erasistrate firent les découvertes les plus importantes en anatomie, ils distinguèrent les artères des veines, et les nerfs des ligamens. Ils virent les rapports de continuité qui existent entre les nerfs et le cerveau, entre les vaisseaux et le cœur. Selon eux, l'air extérieur, le *pneuma*, pénétrait dans le corps par les poumons, était porté au cœur par des vaisseaux particuliers, et remplissait les artères dans l'état naturel. Ce *pneuma* était la cause de la plupart des phénomènes physiologiques et pathologiques, et cette idée fon-

damentale devint presque pour l'École anatomique d'Alexandrie ce que fut la circulation du sang pour l'École mécanique de la médecine moderne : elle se pliait également à toutes les conceptions matérielles, et amusait assez bien l'avidité de l'esprit d'explication. Elle était admise avec d'autant plus de confiance, qu'elle s'accordait avec la doctrine Platonicienne, sur-tout avec celle des Stoïciens, qui, comme la dernière, devait l'emporter sur toutes les autres : on peut même dire qu'elle était consacrée par l'autorité de tous les Philosophes de l'antiquité. Le *pneuma* n'était pas seulement l'instrument de la vie, le moyen, l'intermède de la force vitale, comme l'ont cru quelques modernes, qui ont jugé des idées des anciens d'après celles qui leur étaient propres, c'était la vie elle-même et son principe substantiel, qu'on n'avait pas craint de déterminer. D'après les mêmes vues, le *pneuma* était l'âme, l'intelligence de l'homme; car il jouissait du sentiment, du mouvement volontaire et du raisonnement : c'est-à-dire, qu'Erasistrate avait créé une même hypothèse, pour expliquer à la fois les phénomènes vitaux et les phénomènes moraux, et l'avait prise, comme tous ceux qui l'avaient précédé, dans un mélange bizarre de spiritualisme et de matérialisme. Ainsi que tous les autres, il rendait raison des phénomènes physiques par les affections morales d'un principe spirituel, et des phénomènes moraux par les propriétés mécaniques d'une substance matérielle. En effet, il partageait le *pneuma* en deux parties, l'une où l'*air*

vital agit dans le cœur, l'autre où le *pneuma de l'âme* exerce son action dans le cerveau. Ces deux espèces de *souffle* ne diffèrent que par leur degré de ténuité. Les anciens ne s'étaient jamais fait une idée plus exacte de la substance spirituelle, ils avaient voulu la concevoir plutôt qu'ils n'avaient cherché à en établir l'existence par la voie d'une légitime déduction tirée des phénomènes qu'elle présente, et à en déterminer les caractères d'après les actions qu'elle produit. Cette marche a toujours eu et doit avoir les mêmes résultats ; de nos jours les mêmes prétentions conduisent aux mêmes écarts : il faut donc changer la méthode elle-même, si l'on veut établir la métaphysique sur ses véritables bases.

D'après ces considérations, Erasistrate, ce premier fondateur du mécanicisme médical, était en un sens animiste, et commença cette série de contradictions que les doctrines de ce genre devaient si souvent renouveler dans la suite. En effet, il croyait que la partie éthérée ou spiritueuse de la semence développe la forme et dispose la structure du corps de l'enfant, de la même manière que Phidias tirait une statue d'un bloc de marbre, idée qui était empruntée à l'animisme physiologique de Platon.

Dans l'explication des fonctions naturelles, Erasistrate paraissait se borner aux doctrines mécaniques ; il rejetait les forces spécifiques adoptées dans toutes les Écoles qui l'avaient précédé, et sur-tout la force *attractive* admise par Hippocrate et par ses disciples pour présider aux sécrétions. Il sentit que ces forces, telles que les avaient reçues les anciens,

n'étaient que des suppositions arbitraires, des conceptions hypothétiques, et des moyens imaginaires d'explication. Quant à lui, il fit dépendre la formation de la bile de la situation et de la diminution du diamètre des vaisseaux qui portent au foie le sang surchargé de parties bilieuses. Il ne vit pas que ces théories étaient d'autant plus absurdes, qu'il transformait en causes essentielles des circonstances accessoires qui n'avaient aucune relation avec les effets à expliquer ; et que ces mêmes circonstances déterminaient, dans les corps inorganiques, des phénomènes différens de ceux que présentaient les corps vivans.

Le *pneuma* par sa dilatation produit le mouvement du cœur ; le cœur et les artères reviennent ensuite sur elles-mêmes. Il est encore la cause de la contraction et du relâchement des muscles. Erasistrate ne s'apercevait pas qu'il y avait dans ce raisonnement pétition de principe, et qu'il lui restait à expliquer les mouvemens de dilatation et de resserrement du *pneuma* lui-même. En admettant qu'ils fussent purement physiques, il fallait qu'il prouvât comment ces mouvemens, dont les effets se bornent à ceux de la simple impulsion mécanique, ont ici des effets tout différens, et soumis à des lois différentes. A rapprocher les phénomènes d'une manière précipitée, pour supposer leurs causes, qui seront cependant toujours cachées, ces idées peuvent arrêter l'esprit quelques instans; mais lorsque l'on compare l'ensemble des phénomènes, de leurs lois et de leurs conditions d'action, seule vraie méthode de

philosopher dans les sciences, ces opinions paraissent bientôt erronées.

Dans la suite, beaucoup de ses disciples admirent les forces occultes, et multiplièrent ainsi les contradictions du système. Hérophile rangeait la respiration parmi les forces particulières de l'âme, et attribuait aux poumons une tendance particulière à inspirer et à expirer. Chrysôme définissait le pouls une alternative de dilatation et de resserrement des artères, opérée par la force vitale et animale. Ces médecins combinaient ainsi les explications prises des forces occultes avec les idées mécaniques de la nouvelle École; ce qui prouve qu'ils n'avaient pas une idée exacte de ce qu'on doit entendre par *forces*, par *propriétés*. Dans la saine théorie philosophique, celles-ci expriment des ordres tranchés de faits primitifs, de faits au-dessus desquels on n'en connaît pas d'autres, que l'on rapporte à une simple puissance d'action, à une faculté considérée de la manière la plus abstraite et la plus indéterminée possible, entre laquelle et les effets qu'elle produit, l'on doit se garder de placer des instrumens imaginaires. Mais nous osons à peine rappeler ici des vérités qui ne seront entrevues dans la suite qu'après plusieurs siècles d'hypothèses et d'erreurs, et qui ne seront enfin solidement établies qu'après le perfectionnement de la théorie de la génération des idées et des méthodes qui en résultent. Celle-ci seule fera connaître comment nous nous élevons à la notion des causes, et jusques à quel point nous pouvons avan-

cer dans cette recherche. Aujourd'hui même ces vérités sont encore reçues avec défiance ou avec mépris ; par elles, on croit voir renaître le stérile péripatéticisme, et l'on confond par les dénominations des choses essentiellement différentes.

Malgré ces contradictions, en général, l'École d'Alexandrie voulut expliquer les fonctions et les maladies par les notions anatomiques. L'anatomie venait de naître, on n'avait pas déterminé son caractère et ses limites, et l'on crut trouver en elle le secret de la vie. On pouvait d'autant plus aisément s'égarer dans de pareilles prétentions, que l'on ne connaissait pas les conditions de la vie et les lois qui la régissent. On n'avait pas une idée plus exacte du but définitif de la science, qui n'est pas l'explication des faits, comme on le croyait, mais leur collection en dogmes et en système, pour rendre leur application commode et facile. Les circonstances anatomiques sont de la plus haute importance dans l'étude de l'homme vivant, sain et malade ; elles fournissent les instrumens matériels des fonctions et le siége des maladies ; elles expliquent plusieurs conditions des unes et des autres : mais ces organes, instrumens des fonctions, et siéges des maladies, ont des forces particulières dont il faut tenir compte. L'analyse isole et calcule ces deux ordres de notions, et suit leurs combinaisons variées, dans tous les sens. La plupart des Écoles ont insisté exclusivement sur l'un ou sur l'autre. Dumas a posé d'excellentes règles générales sur ce sujet; il reste à perfectionner ces règles et à les suivre dans leurs détails

d'application, pour résoudre toutes les questions en ce genre, soit physiologiques, soit pathologiques. On ne peut contester qu'il ne manque à la science une philosophie anatomique, et c'est à l'École dont les principes sont le moins exclusifs que sera réservé peut-être l'honneur de remplir cette lacune. Quoi qu'il en soit, il est incontestable que les notions anatomiques ne peuvent rendre raison que de la partie mécanique des fonctions et des maladies; qu'il serait impossible, en considérant avec la plus grande attention la structure des organes, de deviner *a priori* les fonctions qu'ils doivent remplir, et les affections vitales auxquelles ils sont sujets: et cependant cela devrait être, si tout était organique et matériel dans l'homme. En examinant avec soin une machine, on peut aisément prévoir son jeu et tous les modes de dérangement qu'elle peut subir. L'École de Montpellier s'est toujours servie de ces réflexions pour limiter l'importance des connaissances anatomiques; et la crainte des erreurs auxquelles se livrent les autres Écoles, a pu la jeter quelquefois dans des préventions injustes et que l'on ne peut pas toujours partager.

Érasistrate renversa la doctrine humorale des anciens, et prétendit qu'il ne fallait tenir compte dans les maladies que de la lésion des solides. Cette opinion est analogne à celle de tous nos médecins anatomistes qui l'ont puisée dans la même source. Sur ce fondement, les premiers comme les derniers, avaient rejeté l'usage des purgatifs et de la saignée. Dans les hémorrhagies,

ils suppléaient celle-ci par un moyen qui a été renouvelé dans ces derniers temps d'après les mêmes vues : c'était la ligature des extrémités du corps.

Érasistrate écarta tous les remèdes composés dont il ne pouvait expliquer l'action par sa théorie ; il prétendait même qu'il fallait s'en tenir à la ptisane, à la citrouille et à l'hydroléum ; par la ptisane, les bouillons d'orge et par la citrouille, il voulait marquer la diète, et par l'hydroléum ou l'eau mêlée avec l'huile, les lavemens, les fomentations et les onctions. Tous ces moyens n'agissaient, selon, lui que mécaniquement et sur la forme extérieure du corps, qui seule fixait son attention. C'est dans cet esprit que, dans le squirrhe du foie et dans toutes les tumeurs dont ce viscère peut être affecté, il ouvrait l'abdomen et appliquait les remèdes sur le foie, au rapport de Cœlius-Aurélianus ; il n'aurait pas balancé à tenter la guérison de l'hydropéricarde, par l'injection d'un liquide brûlant entre les membranes du cœur.

La théorie d'Érasistrate fut peut-être la plus stérile de toutes, parce qu'elle était celle qui pouvait expliquer le moins de phénomènes, et l'action de moins de remèdes, et que les systématiques n'ont jamais admis que ce qu'ils ont conçu. Elle porta dans la pratique l'impuissance qu'elle avait en théorie ; elle détruisit la thérapeutique et par conséquent l'art de guérir ; elle conserva à peine la diététique. Le solidisme, l'organicisme, et plus généralement les systèmes anatomiques ont eu les mêmes effets

destructeurs, dans des temps plus rapprochés de nous.

Ces théoriciens furent obligés de recourir à un empirisme très-borné. Tel est le résultat des systèmes, ils élèvent la médecine si haut, ils la mettent tant hors des faits, qu'elle n'a plus aucun rapport avec les détails, et que dès-lors on est forcé d'en venir à l'empirisme, c'est-à-dire, qu'on associe les inconvéniens et les écarts des deux méthodes. Ainsi, l'on a vu l'organicisme donner naissance à l'empirisme nosographique, et celui-ci à son tour à toutes les erreurs et à toutes les exagérations du dogmatisme des dernières sectes.

En général, la Philosophie ancienne avait pris les choses de trop haut. Dès son premier vol, elle s'était élancée dans les régions les plus supérieures de la pensée, elle ne pouvait donc pas s'élever au-delà ; elle s'était portée sur les limites des connaissances humaines, elle les avait même franchies ; elle ne devait donc pas aller plus avant. Elle avait commencé par poser des problêmes inaccessibles à toute recherche, la solution en était impossible, et les efforts pour la donner devaient être complètement inutiles. Si, au lieu de se charger d'expliquer la génération des choses, elle s'était contentée d'étudier les effets et de les réunir en lois, la science aurait fait des progrès toujours croissans, et n'aurait eu d'autres bornes que l'immensité de la connaissance de l'Univers lui-même. Tout système d'idées, qui n'est pas disposé de manière à permettre des progrès illimités, est mal organisé

et n'a pas ce principe de vie qui lui garantit l'immortalité de la Nature dont il doit être la fidèle image. Ce caractère d'imperfectibilité prouve que ce système n'est qu'une hypothèse passagère. L'on s'est engagé dans une sorte de cul-de-sac, si j'ose me servir de cette expression triviale, on arrivera bientôt au bout. Presque tous les systèmes ont été frappés de ce vice qui les condamne à une fin prématurée ; aussi leurs auteurs voient-ils épuiser sous leurs yeux leur triste fécondité ; ce sont de véritables monstres, ils sont stériles.

La Philosophie ancienne n'avait pour but que la théorie, bien différente en ce point de la Philosophie moderne, qui ne se dirige presque toujours que vers les arts, vers la pratique et les choses d'application. Or, dès l'instant que l'esprit se borne à de pures spéculations, il s'égare nécessairement dans ses propres pensées ; privé des faits, son aliment naturel, il se consume dans une fièvre dévorante, comme un malade qui ne prend point d'alimens réparateurs, et qui se nourrit de la propre substance de ses organes. En vain la Philosophie exagère sa prééminence orgueilleuse ; ce sont les arts qui créent les sciences et étendent leurs progrès : ce sont eux qui mettent à l'épreuve leurs méthodes et leurs calculs. Sans doute que les sciences doivent diriger les arts, mais les arts réagissent à leur tour sur les sciences, et c'est de leur union, habilement combinée, que l'esprit humain doit attendre ses véritables progrès.

La Philosophie ancienne ne détermina point

d'après l'observation, les procédés que l'entendement met en usage pour juger des choses; elle ne put donc pas distinguer ce qui est à sa portée et ce qui se dérobe à ses moyens d'investigation. Elle cherchait la nature des choses dans ses propres idées; désespérant de parvenir à ce but, elle devait nécessairement se jeter dans un scepticisme absolu. Le dogmatisme s'était égaré dans mille hypothèses, il avait poussé au dernier point l'audace de ses conceptions. L'esprit humain devait s'apercevoir de la fausseté des notions acquises, et ne trouvant pas à sa disposition le moyen d'en acquérir de plus exactes, il devait nier toute vérité, et regarder même toute recherche en ce genre comme complètement vaine.

D'ailleurs, le dogmatisme lui-même, au milieu de son assurance, trahissait souvent sa faiblesse, et le sentiment indestructible de la conscience lui faisait avouer, à chaque instant, l'arbitraire de ses assertions. Socrate, le Père de la Philosophie de la Grèce, faisait consister sa science à ne rien savoir. Platon, sortant quelquefois de ce sommeil profond dans lequel il avait vu tant de fantômes qu'il prenait pour la réalité, laisse aux Dieux et aux enfans des Dieux la connaissance du vrai, et n'aspire qu'à celle du vraisemblable. De tous les dogmes qu'il avait émis, celui-là seul survécut à la chute du système entier; et ses disciples les plus fidèles ou les plus conséquens, Arcésilas et Carnéade, ne retinrent de sa doctrine que le principe d'un doute universel. Démocrite avait déclaré que nous ne

découvrirons jamais rien des causes, et que la vérité nous sera toujours cachée. Il avait nié l'Univers entier, ne l'avait considéré que comme une vaine image, et croyait n'avoir que le droit d'admettre l'existence des atômes et leur action hypothétique. Selon Xénophane, personne ne sait et ne saura jamais rien que l'erreur. Tous ces Philosophes avaient reconnu que nous ne voyons les choses qu'à travers nos propres sensations, et que par conséquent nous ne les connaissons point en elles-mêmes. Cette grande vérité, profondément méditée, les eut conduits à la véritable théorie de nos idées, et à la détermination exacte de ce que nous pouvons légitimement affirmer. Mais cette vérité même les égara; ils en conclurent que l'Univers n'est pour nous qu'un ensemble d'apparences; que ces apparences changent à chaque instant, d'après l'état de nos organes; et que l'Univers n'existe réellement pas. Arrivé à ce point, l'esprit humain devait tomber au même instant dans le gouffre du scepticisme. Il retarda sa chute en s'attachant quelque temps aux notions abstraites (École Éléatique), aux *idées* (Platon), aux *formes* (Aristote); mais ces conceptions subtiles qui n'étaient point nourries de sensations, qui n'avaient point de corps en quelque sorte, et qui ressemblaient aux mânes des anciens, s'évanouirent bientôt et il n'en dut plus rien rester.

Pyrrhon parut alors. Ce grand homme développa les idées de Démocrite et des autres Philosophes, savoir, que les qualités des choses ne sont point

en elles, mais dans nos sensations. « L'Univers, disait-il, nous présente un spectacle relatif à nos sens. Si nous avions d'autres sens, il nous paraîtrait tout différent, et les animaux qui ne nous ressemblent pas à cet égard doivent en avoir une autre idée : les mêmes sens varient entre eux chez les hommes : chaque espèce de sens nous donne des idées différentes. Nos idées changent encore selon les dispositions intérieures du corps, dans la santé ou la maladie, le sommeil ou la veille, la joie ou la tristesse, la jeunesse ou la vieillesse, le courage ou la crainte, le besoin ou la réplétion, la haine ou l'amitié, etc. Quelle n'est pas l'influence de l'éducation, des lois, des coutumes, des préjugés, des opinions systématiques ! » Pyrrhon conclut de ces considérations que nous n'avons aucune garantie de la vérité des choses : tout ce que nous affirmons ne se réduit qu'à de vaines apparences. Il n'y a point d'Univers, point de mouvement, point de Dieu; il n'y a rien. Pyrrhon n'a l'assurance de rien, pas même de son doute; car il est possible qu'il existe quelque chose, et qu'il se trompe dans ses assertions sceptiques. Il fut donc conduit, par ce système, à l'ignorance la plus absolue, à une ignorance plus grande que celle de l'enfant qui vient de naître, du sauvage qui vit dans les bois, et qui essaie sa pensée.

Tel fut le triste résultat de la Philosophie des anciens, tel fut le fruit de ces méthodes de raisonnement qu'ils avaient prises pour guide; et pouvaient-elles en avoir d'autre ! Elles ne consistent que dans de simples déductions, dans des démons-

trations qui se prêtent un mutuel appui. Suivez leur chaîne successive, vous arriverez ainsi à la dernière. Or, celle-ci ne se soutient point par elle-même ; elle ne se rattache pas à un fait, c'est une explication première ; c'est une idée ou une affection de la sensibilité, qui n'a pour fondement que le sentiment de la conscience ou d'une évidence souvent trompeuse : mais, si vous rejetez la valeur de ce sentiment, ou plutôt si ce sentiment pris en lui-même n'est pour vous, comme il doit l'être d'après la vérité, qu'une pure apparence, qu'une modification de vous-même, il ne nous reste rien de réel, pas même la conscience de notre propre existence substantielle : nous ne sommes qu'une illusion, qu'un rêve, qu'un vain fantôme sur lequel viennent se jouer quelques sensations sans valeur. Si vous ne réunissez pas les sensations aux abstractions, si vous ne remplissez pas les unes par les autres, vous n'aurez à la fin que votre propre sensibilité et ses modifications.

Les anciens, d'après leur théorie des idées, avaient toujours séparé les sensations des abstractions ; ils avaient méconnu les liens qui les unissent : dès-lors, plus de vérité, plus de science. Pour raisonner, au contraire, d'une manière légitime et sûre, il faut faire marcher de front les sensations et les abstractions ; il faut que les sensations ne soient que des abstractions généralisées et débarrassées de quelques circonstances accessoires et accidentelles, qui spécifient et distinguent les objets individuels. D'un autre côté, il ne faut pas

que les sensations soient passives, circonscrites en elles-mêmes, et séparées de toutes les sensations analogues. Si l'on ne compare pas les sensations, l'on n'aboutit qu'à l'empirisme brut : que dis-je, l'on ne peut pas avoir des idées, on n'a pas même des sensations en masse, l'on n'a que des sensations isolées, sans agrégat et sans support, que des perceptions de couleur, d'odeur, de tact, etc., morcelées, sans union et sans valeur. Il faut, en d'autres termes, *sensualiser* la raison et *spiritualiser* les sens. Il faut, en rapprochant les sensations, former les idées ; en comparant les qualités senties, s'élever à leur généralité ; en étudiant les effets, remonter aux forces cachées qui les produisent ; et enfin, en considérant les phénomènes, établir l'existence des supports qui les soutiennent, et déterminer leurs caractères, toujours d'après l'observation.

Mais, dira-t-on, d'après cette manière de procéder nous ne connaissons les choses que par rapport à nous et non point en elles-mêmes. Nul doute à cela, et c'est précisément ce qu'il nous importe d'en savoir ; nous devons chercher à connaître ce que nous en avons à espérer ou à en craindre. On ajoute encore que si nous avions des sens différens, nos connaissances seraient différentes ; et qu'importe encore, nous aurions alors de nouveaux moyens de communication avec l'Univers ; ce serait en quelque sorte une langue nouvelle, mais la pensée serait au fond toujours la même. Nous ne voyons, il est vrai, que l'écorce des choses, mais cette écorce est modelée sur les

parties les plus intérieures de l'arbre de la science. La Nature, si l'on veut encore, se présente à nous couverte d'un masque, mais ce masque suit les contours des traits. D'après cela, nous pouvons être si certains de la fidélité de la ressemblance de nos idées avec les choses, qu'il nous est permis de penser que nos connaissances actuelles seront justifiées dans ce jour d'admiration et d'effroi, où l'âme humaine se réunira au Dieu des mondes, et contemplera l'Univers tel qu'il est, d'une part dans la pensée éternelle de son divin architecte, et de l'autre dans l'Univers lui-même. L'esprit aura peut-être de la peine à se reconnaître, il sera ébloui par la lumière nouvelle qui le frappera ; ce ne sera plus le même soleil, ce ne seront plus les mêmes campagnes, les mêmes animaux: mais bientôt il saura lier les connaissances acquises par ses sensations à celles qu'il obtiendra par cette sublime contemplation; et il s'assurera que le spectacle du monde ne l'a point trompé. Il est possible qu'alors les causes qui nous paraissent premières ne soient que secondaires ; que l'attraction, par exemple, ne soit que l'effet d'une force antérieure plus générale. Mais, si nos raisonnemens auront été bornés, ils ne seront pas faux pour cela; nous verrons les choses de plus haut, mais elles seront les mêmes.

Ainsi, pour développer notre idée, nous ne pouvons pas nous connaître nous-mêmes d'une manière directe, mais nous nous sentons exister ; nous sentons que nous voulons, que nous agissons. Nous en concluons, sans crainte d'erreur, que nous

sommes quelque chose ; nous n'affirmons pas pour cela ce que nous sommes, et quelle est notre nature intime. Voilà notre première connaissance, le fondement et la source de toutes les autres. Parmi nos sensations, nos affections, nous distinguons celles qui nous viennent de nous-mêmes et de notre propre action sur nous, de celles qui nous modifient malgré nous-mêmes, et qui ne partent pas de nous. Nous concluons encore de là qu'il y a quelque chose hors de nous, qui n'est pas nous, qui nous donne la sensation de l'impénétrabilité, et qui arrête notre action volontaire. Nous sommes aussi certains de l'existence de ce quelque chose que de notre propre existence. Ces deux vérités sont étroitement liées entr'elles : je crois ce qui n'est pas moi, parce que je crois en moi. Ce quelque chose, je l'appelle *matière* ; ce qu'il est en lui-même, je n'en sais rien, pas plus que je ne sais ce que je suis. Je puis, en comparant les phénomènes, les qualités de ces deux choses, la matière et moi, établir leur différence extérieure, *phénoménale*, et par conséquent présumer leur différence intérieure, réelle, *objective*. Ce quelque chose produit des effets variés sur moi ; je l'augmente, je le diminue ; je le sépare, je le combine ; je change son état, je le rappelle à celui que je lui ai fait perdre ou je l'y maintiens. Toutes ces différences ne peuvent dépendre que de la nature des corps, quelle qu'elle soit. Je puis donc distinguer les corps les uns des autres, les discerner, les connaître. Leurs apparences peuvent être considérées comme les signes de leurs qualités

réelles; c'est un langage particulier qui exprime la nature des corps, comme le langage ordinaire exprime la pensée. Je n'ai pas pour cela la prétention de pénétrer dans l'essence des choses. Ainsi donc, nous pouvons nous voir nous-mêmes dans le sentiment de notre conscience; reconnaître l'existence de la matière, et ses propriétés relatives à nous dans ses effets; étudier la vie et ses lois dans ses actes; la morale dans notre conscience et dans nos affections primitives; Dieu enfin dans l'harmonie du monde.

Le scepticisme, qui venait de s'établir dans la philosophie, se répandit bientôt dans la médecine. Celle-ci a toujours suivi les révolutions de celle-là, et plus généralement les mouvemens de l'esprit humain qui, dans tous les temps, ont pris leur point de départ dans la philosophie. Cette circonstance démontre la nécessité de rattacher à leur véritable origine l'étude des différens systèmes qui ont régné dans la médecine; sur-tout lorsque l'on se propose de les comparer sous le rapport des méthodes. On a fait assez souvent l'histoire des dates, des auteurs et de leurs opinions; il nous manque une histoire des idées médicales, de leur source et de leurs résultats, et l'on ne saurait trop aujourd'hui insister sur ce point.

L'introduction du scepticisme dans la médecine fut d'autant plus prompte, que les hypothèses y sont plus faciles et plus dangereuses que dans aucune autre science: et le remède dut être plutôt appliqué là où les écarts du dogmatisme l'avaient rendu plus

nécessaire. Les vues d'explication échappées à Hippocrate, avaient pris des développemens si vicieux, par les travaux mal dirigés de ses derniers disciples, que le système entier, d'abord singulièrement altéré par elles, en avait été à la fin complètement détruit. Le dogmatisme antique avait été remplacé par l'École anatomique, qui elle-même n'avait pas pu défendre long-temps ses doctrines, contre les progrès toujours croissans de l'observation clinique et de la réserve philosophique. Elle fut bientôt forcée d'avouer sa défaite et son insuffisance. Ce qui caractérise un siècle philosophe, c'est la courte existence des opinions systématiques qu'il voit naître. Il serait aussi curieux qu'utile de dresser, d'après les faits, les tables de la durée moyenne des hypothèses qui ont dominé à chaque grande époque de l'histoire de l'esprit humain : on se convaincrait que cette durée est en raison inverse des progrès des saines méthodes, du nombre des données acquises par l'expérience, de la simplicité, de la clarté et de la certitude de chaque science. Heureux le temps où les hypothèses n'ont qu'une existence éphémère, et ne sont considérées que comme un jeu de l'esprit par ceux mêmes qui les inventent, sans oser les défendre!

L'École anatomique avait jeté des doutes sur l'antique humorisme, et avait établi une théorie opposée : cela seul devait suffire pour rendre les deux opinions également problématiques aux yeux des esprits sévères ; et dans cette vacillation qui marque le passage d'une doctrine à l'autre, et qui a

toujours si bien servi les intérêts de la vérité, on dut entrevoir l'existence d'une médecine hardie et indépendante, placée hors de toutes les discussions de ce genre, et essayer les moyens de réaliser cette sorte d'*utopie* médicale.

Les anatomistes ne voulurent plus en croire l'imagination sur l'admission de telle ou telle cause; ils exigèrent qu'une cause, pour être reçue, pût tomber sous les sens: dès-lors, toutes les idées abstraites des anciens s'évanouirent comme de vains songes. Pour détruire l'erreur, on n'a qu'à lui demander ses titres; la plupart des hypothèses n'osent pas même s'exposer au témoignage des sens, et l'on peut les condamner par contumace sans crainte d'injustice. On fut même trop loin dans les préventions de cette espèce: telle a toujours été jusqu'ici la marche de l'esprit humain. Parce que la raison avait trompé quelquefois, on ne voulut plus croire à elle; parce qu'il y avait des abstractions fausses et mal faites, on nia la légitimité de toute sorte d'abstraction. Ce mot représenta toutes les erreurs réunies, et l'on crut que, pour trouver la vérité, on n'avait qu'à éviter de faire des abstractions, comme si la chose était réellement possible. Les sceptiques et les empiriques des derniers temps se sont rendus coupables des mêmes exagérations, et n'ont pas connu d'autre remède contre les vices de l'entendement: celui qui ne sait qu'abuser d'une chose prétend qu'on ne peut pas s'en servir.

Hérophile n'admit que des explications mécaniques et tirées de l'organisation; il trouvait donc son

compte au scepticisme qu'il avait tant vanté. Le scepticisme est presque toujours intéressé, rarement il est pur de toute vue secrète, et il ne renverse l'erreur par la réserve philosophique, que pour la remplacer par l'audace des hypothèses. Il donnait ainsi, aux connaissances anatomiques, une prééminence qu'elles ont toujours ambitionnée et qu'elles n'ont jamais su conserver. De nos jours, où leurs droits sont plus étendus et plus généralement reconnus, elles affichent les mêmes prétentions avec la même insuffisance et le même insuccès. Les médecins d'Alexandrie furent donc demi-empiriques et préparèrent la révolution qui signale cette brillante époque. Le champ stérile des hypothèses, de plus en plus rétréci, devait à la fin disparaître en entier sous les efforts d'une culture philosophique toujours plus active. On ne pouvait pas manquer de s'apercevoir que les explications mécaniques n'étaient pas plus exactes que les explications abstraites, et qu'il était indifférent d'imaginer une erreur de toutes pièces, ou de donner à quelques circonstances vraies une extension exagérée et singulièrement vicieuse; d'aller au-delà des sens ou au-delà de la raison: dans l'un et l'autre cas, l'on se plaçait hors de l'observation.

L'empirisme le plus absolu devait donc naître au sein des promesses les plus fastueuses du dogmatisme; celui-ci ressemble au despotisme, le jour où il atteint son plus haut point de gloire, et où il exalte le plus sa puissance et sa force, est celui-là même qui marque le commencement de sa

chute. Les théoriciens sont des espèces de tyrans, ils en ont l'audace dans la victoire, et la timidité dans les moindres revers, la vanité puérile, et la défiance ombrageuse à l'égard de rivaux toujours redoutables, puisqu'ils sont égaux en droits ; comme eux, ils ne peuvent pas se soutenir long-temps sur le trône, et la violence qui les y a placés les en renverse. C'est ainsi que nous avons vu l'empirisme nosographique s'établir au milieu de l'École qui honore la moderne Alexandrie, et qui marcha si souvent sur ses nobles traces.

Mais, ce qui contribua le plus à cette réforme furent les alarmes légitimes de ces praticiens habiles, de ces observateurs exacts qui ont existé dans tous les temps pour le salut de l'art et la terreur des théoriciens. Les hypothèses avaient porté la hardiesse de leurs prétentions dans la Thérapeutique, cette partie de la médecine qui devrait être sacrée pour elles. Les remèdes les plus efficaces et les plus usuels avaient été rejetés sur des raisons frivoles, ou employés d'après des vues erronées. On voulut donc sauver l'art, dont on crut à tort l'existence même compromise, et l'on se proposa pour but de détruire à jamais l'empire de la théorie.

Sous l'influence de toutes ces circonstances se forma l'empirisme, le système le plus profondément combiné qui ait jamais paru en médecine, et qui mérite le plus d'être étudié avec soin ; c'est celui dont la méditation promet à l'esprit philosophique les résultats les plus utiles et les plus féconds, et peut mieux le servir dans la recherche

des méthodes les plus propres à assurer les progrès futurs de la médecine. Cette espérance sur-tout devient fondée dans un siècle où les données d'observation sont plus étendues, et où les différentes méthodes sont plus susceptibles d'être appréciées dans leurs avantages, comme dans leurs inconvéniens, et d'être distribuées dans l'administration de la science avec plus de sagesse, d'après leurs légitimes usages.

L'empirisme a été confondu à tort avec l'expérience bornée et la routine aveugle, qui, dans tous les temps, a été le fléau de la médecine. Il n'avait cependant d'autres rapports avec l'une et avec l'autre, que l'analogie trompeuse des dénominations. Mais le dogmatisme, irrité des coups que l'empirisme lui avait portés et qu'il était toujours prêt à renouveler, s'est toujours efforcé de donner le change sur ce point; il a élevé la voix si haut, que ses criailleries en ont imposé à l'empirisme modeste, qui craint par-dessus tout les disputes dans lesquelles d'ailleurs il ne brille pas trop. Celui-ci a même été obligé de prendre la livrée de son ennemi pour sauver son existence, et il a suivi le culte épuré de l'expérience proscrite, à l'ombre des doctrines dominantes pleines d'orgueil et d'intolérance.

Les empiriques établirent d'abord que la médecine théorique ou d'explication n'appartenait pas, à proprement parler, à la médecine-pratique; qu'elle constituait une science susceptible du plus haut intérêt en elle-même, sur-tout si elle était plus cer-

taine, mais que, dans tous les cas, elle devait être séparée de la médecine. Pour assurer l'existence de celle-ci, ils eurent la noble hardiesse de déclarer à la face des philosophes et des théoriciens de leur temps, jusque dans les Écoles de médecine, et au milieu des amphithéâtres anatomiques, que la Physiologie ou la théorie des fonctions, considérées dans l'état de santé et de maladie, n'était pas le fondement de la médecine-pratique. Selon eux, la médecine reposait sur la connaissance des symptômes caractéristiques des maladies, et des effets des médicamens capables de les modifier heureusement.

Ils se plaisaient à comparer la médecine à tous les autres arts pratiques, à ceux sur-tout qui s'appuient sur des données multipliées, délicates, combinées dans tous les sens, et que la théorie s'efforcerait en vain de suivre. Un agriculteur observateur et intelligent dirigerait, selon eux, la culture d'un champ d'une manière plus profitable, qu'un savant qui posséderait tout ce qu'on a dit sur l'anatomie et la physiologie végétales. Si les empiriques avaient été moins alarmés des écarts des dogmatiques, et qu'ils n'eussent pas été entraînés par la chaleur de la dispute, ils auraient peut-être distingué la pratique ordinaire de l'agriculture, de la médecine et de tous les arts, de leur exercice extraordinaire; les manœuvres et les artistes, des architectes et des hommes de génie; le train habituel des choses connues, de la voie insolite des découvertes; les moyens d'application,

des instrumens d'investigation ; les choses confirmées par une longue expérience, des essais fondés sur un plus ou moins grand nombre de probabilités. Ils auraient vu que la théorie perfectionnée n'était qu'un empirisme plus habile, dont les vues étaient plus étendues, et seulement par cette raison plus sujètes à des illusions ; ils auraient accordé que si la théorie n'est pas le fondement de l'art, elle est la science accessoire qui lui est le plus prochainement utile.

La médecine, disaient-ils, n'est point née dans les écoles des philosophes, mais auprès du lit des malades ; les philosophes n'ont fait que gâter l'ouvrage des praticiens et arrêter les progrès d'un art qui serait autrement perfectionné qu'il ne l'est, s'il avait continué à employer les moyens qui lui avaient si bien réussi dans le principe. Ici les empiriques triomphaient aisément, en faisant le tableau du déplorable état où les théories avaient réduit la médecine de leur temps. Aussi les dogmatiques avaient-ils de l'embarras à leur répondre, et ne reprenaient-ils quelque courage que lorsqu'ils attaquaient à leur tour. Celse nous a conservé le plaidoyer des uns et des autres ; mais dogmatique par mauvaise honte, et empirique au fond de l'âme, il est aussi éloquent dans son style que puissant dans sa logique, lorsqu'il se charge des intérêts des empiriques. A l'entendre, la théorie doit être reçue moins pour le profit de l'art que pour la gloire de l'artiste ; elle sert à orner et à exercer l'esprit du médecin. Il lui paraît vraisemblable que

si l'application qu'Hippocrate et Érasistrate, qui ne se sont pas contentés de guérir des fébricitans ou de panser des plaies, ont eue pour la physique et pour tout ce qui en dépend, ne les a pas faits médecins à proprement parler, ils se sont rendus du moins plus grands médecins qu'ils n'auraient été sans cela. Il rejète tout ce qui est obscur hors de l'art, mais non pas hors de la pensée de l'ouvrier ou du médecin, ce qui est presque passer condamnation. Le savant Leclerc qui a repris la même discussion, et qui y a fait briller un rare talent, a usé des mêmes ménagemens : n'osant pas parler en son propre nom, il a été jusques à emprunter le langage d'un ami supposé, tant le dogmatisme, qui dominait alors en maître, avait jeté la terreur parmi les timides empiriques ! D'ailleurs on n'osait pas, on ne savait pas encore être empirique, ni dogmatique, et l'on n'avait pas trouvé le moyen d'associer les deux systèmes d'une manière légitime.

Revenons sur un procès si intéressant ; apportons-y sur-tout plus de franchise et plus de courage ; peut-être qu'il nous sera permis de le terminer sur certains points fondamentaux, et que notre École nous fournira les moyens de résoudre en partie le problème le plus difficile et le plus important que la médecine ait jamais posé.

Les médecins dogmatiques soutenaient que l'on devait connaître la théorie des *actions naturelles* ; qu'il fallait que l'on sût pourquoi et comment nous recevons l'air dans nos poumons, et pourquoi il en sort, après y être entré ; pourquoi nous

prenons des alimens, et comment ils se préparent et se distribuent ensuite par tout le corps; pourquoi les artères s'élèvent et s'abaissent; quelles sont les causes de la veille et du sommeil, etc. Ils prétendaient qu'on ne pouvait point prévenir les dérangemens de ces fonctions, ni établir des règles d'hygiène pour l'entretien de la santé, si l'on ne savait rendre raison de celles-ci.

Ils en donnaient un exemple tiré de la digestion des alimens. « Ceux-ci se broyent, disaient-ils, dans l'estomac, comme l'a cru Érasistrate; ou ils s'y pourrissent, selon le sentiment de Plistonicus, disciple de Praxagore; ou ils s'y cuisent par l'effet d'une chaleur particulière, si Hippocrate a rencontré juste; ou toutes ces opinions sont également fausses, s'il en faut croire Asclépiade, selon lui rien ne se cuit, mais les alimens se portent et se distribuent dans toute l'économie, crus et dans l'état où on les a pris. D'après ces divers sentimens, il faut convenir que l'on doit donner d'autres alimens aux individus sains et malades, si celui d'Hippocrate est véritable; et d'autres, si celui d'Érasistrate ou des autres médecins est mieux fondé. S'il faut que les alimens soient broyés, l'on doit choisir ceux qui se broyent plus aisément; s'ils se pourrissent, il faut prendre ceux qui sont plus faciles à se pourrir; si c'est la chaleur qui les cuit, il faut s'attacher à ceux qui sont les plus propres à exciter la chaleur; mais si rien ne se cuit, ni ne s'altère, il ne faut pas se donner tant de peine, il faut plutôt choisir les alimens qui changent le moins de nature. »

Les dogmatiques affirmaient encore qu'il est nécessaire d'avoir connaissance des causes cachées des maladies, comme des causes évidentes; qu'il faut savoir comment s'exercent les actions naturelles et les diverses fonctions du corps humain; ce qui suppose nécessairement la connaissance des parties intérieures. Ils appelaient *causes cachées*, les élémens ou les principes dont nos corps sont composés, et ce qui fait la bonne ou la mauvaise santé. « Il est impossible, disaient-ils, que l'on puisse savoir comment il faut s'y prendre pour guérir une maladie, si l'on ignore d'où elle vient; puisque l'on ne peut pas mettre en doute qu'il faut autrement se conduire, si les maladies en général viennent de l'excès ou du défaut de l'un des quatre élémens, comme quelques philosophes l'ont cru; autrement, si c'est des humeurs, comme l'a jugé Hérophile; autrement, si c'est aux *esprits* qu'on les attribue, selon la pensée d'Hippocrate; autrement, si le sang se transvasant des veines qui sont destinées à le contenir, dans les vaisseaux qui ne doivent renfermer que des *esprits*, il excite de l'inflammation, et si cette inflammation produit le mouvement extraordinaire du sang, qu'on remarque dans la fièvre, selon l'opinion d'Érasistrate; autrement enfin, si c'est par le moyen des *petits corps* qui s'arrêtent dans les pores invisibles et qui obstruent les voies, comme l'assure Asclépiade. Cela supposé, l'on doit convenir que celui de ces médecins qui ne se trompera point dans la première origine de la cause des maladies, réussira le mieux dans leur traitement. »

Les empiriques pouvaient répondre à ces raisonnemens que les dogmatiques de tous les temps ont répétés sous des formes différentes, que l'Hygiène, ou les règles propres à entretenir la santé, ne devaient être établies que sur l'observation exacte et détaillée des effets que produisent les alimens, les boissons, l'air, les saisons, l'exercice, etc., en général et en particulier; qu'elle seule pouvait donner à ces préceptes une force et une garantie suffisantes; et que l'explication des effets, en supposant qu'elle fût aussi vraie qu'on le désirerait, ne rendrait pas ceux-ci plus positifs, ni leur application plus facile et plus sûre.

Remarquons que les différentes théories des actions naturelles étaient contradictoires entre elles, et qu'elles consacraient par conséquent des dogmes d'Hygiène diamétralement opposés; que toutes aujourd'hui nous paraissent et sont dans la réalité également absurdes, et l'on sentira combien la manière de procéder des dogmatiques était essentiellement erronée et dangereuse.

Les théories imaginées jusques alors étant fausses, et les dogmatiques n'ayant qu'à choisir entre elles, il est évident qu'une science aussi imparfaite et qui n'existait pas encore, à proprement parler, n'avait pas le droit de fournir aucune conséquence solide; et cependant l'Hygiène était connue à cette époque. Depuis très-long-temps elle était riche en faits et en préceptes; on peut même juger qu'elle était plus avancée qu'elle ne l'est aujourd'hui, considérée du moins comme art, et

dans certaines parties ; et qu'elle agissait avec plus d'habileté et de succès, soit sur les masses, soit sur les individus. Pour s'en convaincre, l'on n'a qu'à se rappeler les prodiges de ce genre opérés par les législations anciennes, et le Traité que l'École de Cos nous a conservé sur le *Régime*, traité qui est aussi admirable par l'exactitude, la finesse des observations et la précision du style, qu'il est ridicule par les idées théoriques qui le déparent, mais qui au reste n'en font pas essentiellement partie. Cette dernière remarque confirme encore la distinction et l'indépendance que nous voulons établir entre l'Hygiène et la Physiologie.

Il est donc démontré, qu'à l'époque dont il est question, les théories ne pouvaient pas être le fondement de l'Hygiène. Mais la chose n'est-elle pas encore vraie de nos jours, où les théories, quoique moins imparfaites, sont encore bien loin d'embrasser l'ensemble des faits ? Ces théories sont-elles généralement admises dans toutes les Écoles modernes ? Celles-ci ne présentent-elles pas sur les mêmes points les mêmes dissidences que les Écoles anciennes ? Sommes-nous assurés que ces théories soient vraies dans le sens le plus absolu, ou ne le sont-elles seulement que relativement aux progrès actuels de la science ? Ne sont-elles pas de simples approximations du problème, sans en être la solution définitive ? Ces dernières hypothèses ne seront-elles pas remplacées à leur tour par de nouvelles ; et la science ne tournera-t-elle pas encore long-temps dans ce cercle d'erreurs,

avant de se fixer à la véritable doctrine ? Nos derniers neveux, que dis-je ! nos disciples les plus fidèles, et nous-mêmes peut-être, ne concevrons-nous pas pour ces opinions la défiance et le mépris que nous avons pour les doctrines anciennes ?

Allons encore plus loin ; supposons que la science physiologique soit assez avancée pour que nous ayons une théorie expérimentale des fonctions et de leurs lois, il faudra encore avouer que ces notions ne seront jamais que très-générales, et qu'il y aura toujours bien loin de ces notions à la détermination du régime approprié à chaque climat, à chaque tempérament, à chaque individu, etc. Tout ceci tient à des modifications très-particulières de la sensibilité, qui sont l'objet d'un examen direct, mais qui ne peuvent entrer que très-incomplètement dans des principes généraux.

En considérant la question sous le point de vue le plus élevé, nous avons déclaré, avec les empiriques, que l'Hygiène pouvait exister sans la Physiologie ; qu'elle pouvait établir ses préceptes sur l'observation, sans les appuyer sur des explications ; et dès-lors, pourquoi la surcharger d'un appareil inutile et toujours dangereux ? Pourquoi lui donner une existence empruntée, quand elle peut avoir une existence propre et indépendante ? Pourquoi la condamner à mendier des secours, lorsqu'elle est riche par elle-même ?

Mais, dira-t-on, la Physiologie n'aura-t-elle aucune espèce de rapport avec l'Hygiène dans aucun cas ? Telle est la manière dont il faut poser ce

problème intéressant, pour en préparer une solution exacte et vraiment utile ; et c'est ce que n'ont pas fait les empiriques, ni les dogmatiques, toujours exagérés dans leurs prétentions ou dans leurs attaques. Ils semblaient plus ambitionner l'honneur de la victoire dans la dispute, que la découverte de la vérité dans leurs recherches. Les uns et les autres ont examiné la question d'une manière trop vague, trop générale, trop absolue ; ils l'ont prise en masse, il fallait la diviser ; ils se sont prononcés exclusivement pour l'un ou pour l'autre parti, il fallait les combiner dans des sens différens, suivant les progrès respectifs de la théorie et de la pratique, et selon une foule de circonstances connues ou à connaître ; ils ont établi *a priori* ce qui devait être, d'après la nature de l'une et de l'autre, il fallait constater ce qui était d'après l'application de tous les détails. En se plaçant sous ce point de vue, ils se seraient convaincus que la Physiologie n'est pas le fondement absolu de l'Hygiène, mais qu'elle doit soutenir quelques-unes de ses parties ; que ces deux sciences sont indépendantes, et existent par elles-mêmes ; qu'elles doivent marcher de front, et se prêter seulement de l'appui dans certaines circonstances ; et qu'à tout prendre, l'Hygiène rend plus de services à la Physiologie qu'elle n'a droit d'en attendre d'elle. Tels sont les principes d'après lesquels l'on doit établir des relations légitimes entre la Physiologie et l'Hygiène. Le triste résultat qu'a toujours eu la violation de ces règles nous garantit leur exactitude et leur nécessité dans l'administration de la science.

La même manière de raisonner s'étend à la médecine-pratique. En effet, il est incontestable que les théories, admises par les anciens sur les causes prochaines des maladies, étaient toutes également absurdes dans leurs suppositions primitives, et également funestes dans leurs dernières conséquences. Nous devons aussi avouer avec franchise que les théories modernes ne sont pas plus sûres et plus avantageuses, sur-tout considérées comme formant un système complet de médecine-pratique, et qui doit servir de base à son exercice; et nous pouvons affirmer qu'elles sont incapables de donner aux conséquences que l'on pourrait en déduire, cette certitude qui est de rigueur lorsqu'il s'agit d'un art pratique, et qui touche à des intérêts aussi importans que ceux qui sont l'objet de la médecine. Nous pouvons assurer qu'un honnête homme ne peut pas jouer habituellement la vie de ses semblables sur des hypothèses, qui la plupart du temps ne lui offrent aucune espèce de garantie, et qui sont si peu probables qu'il ne hasarderait pas la moindre somme d'argent sur des chances analogues. Tous les jours nous regardons les doctrines qui ont régné à des époques très-rapprochées de nous, comme décidément meurtrières; nous calculons avec effroi tout le mal qu'elles ont pu faire, et cependant on croirait pouvoir pratiquer la médecine sur des opinions, qui dans peu seront regardées comme aussi dangereuses, qui le sont déjà même le plus souvent dans des Écoles différentes, dans la même ville, enfin auprès du même malade. J'ose le dire, et je

ne crains pas d'être démenti par aucun praticien sage et de bonne foi, quoique aucun d'eux n'ait peut-être jamais eu le courage de le déclarer : si la médecine ne reposait en entier que sur les explications physiologiques, elle ne pourrait pas être exercée par un homme véritablement probe, dans l'état actuel de la science.

De l'avis des vrais savans, la Physiologie n'existe pas encore, du moins dans un ensemble imposant de théories exactes, et sur-tout complètes dans leur application à la doctrine des maladies. Nous n'avons sur cette science particulière que quelques simples essais faits à la hâte et d'après des vues rétrécies ; et cependant une Physiologie complète aurait seule le droit de pénétrer dans le mécanisme intérieur des maladies, c'est-à-dire, d'établir leurs lois et leurs conditions les plus générales.

Mais, en supposant que la science arrive un jour à ce point de perfection, ce que je juge très-possible, ces théories auront-elles ce degré de certitude que réclame un art, et un art tel que la médecine ? Autre, par exemple, est la certitude qui suffit pour établir l'existence de la plupart des événemens, peu intéressans en eux-mêmes, et celle qui seule peut décider le jugement dans certaines occasions, comme lorsque des jurés veulent constater un crime qui entraîne la peine capitale. La médecine est souvent placée dans la même position, et demande la même sévérité dans les espèces de sentences qui lui sont propres.

Ces théories fussent-elles aussi certaines qu'on

pourrait le désirer, seraient-elles simples, faciles dans leur application, peu susceptibles de méprise, et enfin à la portée de l'intelligence, même bornée, des derniers ministres de l'art : car il faut tenir compte de tout, lorsqu'il s'agit d'une chose aussi usuelle que la médecine. Ces théories, au contraire, ne reposent-elles pas sur des données très-multipliées et très-délicates, qu'il est très-difficile de séparer dans un système vivant, où les actions, les propriétés, ne font si bien qu'un seul tout, que leur analyse est, à proprement parler, chimérique. L'application des axiômes empiriques, fournis par l'observation, n'est-elle pas plus simple et plus sûre? La chaîne des raisonnemens de ce genre, n'est-elle pas plus courte et par conséquent plus forte, et moins susceptible de s'embarrasser? Cette manière de raisonner ne suffit-elle pas aux besoins de la médecine-pratique ? Ne les remplit-elle pas complètement, et mieux que les vues théoriques ne pourraient le faire ? A la rigueur, la science peut se passer de celles-ci ; elles ne feraient que multiplier en pure perte les difficultés de l'application et augmenter les chances d'erreurs. La Physiologie n'existait pas encore, que la médecine-pratique était déjà arrivée à un très-haut degré de perfection ; celle-ci est donc indépendante de celle-là, dans un sens absolu, et on ne peut la soumettre en entier à son empire que d'après des idées fausses sur la nature et les droits respectifs de l'une et de l'autre. On peut même dire que, si les hypothèses ont fait moins de mal en médecine qu'on le jugerait d'abord,

il faut en tenir compte à la médecine purement empirique, qui a toujours dirigé les bons esprits, et leur a ménagé d'heureuses contradictions pour le salut des malades (1).

---

(1) La distinction que j'établis entre la *médecine-art* et la *médecine-science*, entre la médecine-pratique et la médecine théorique ou *transcendantale*, me paraît distribuer les notions médicales, selon leur ordre naturel de génération, selon leur simplicité et leur degré de certitude. Elle rapproche des faits, qui sont l'objet spécial du praticien, les axiômes destinés à diriger l'action de l'art, et, par conséquent, elle rend celle-ci plus aisée et plus sûre. Il est loin d'en être ainsi lorsque ces axiômes et l'action de l'art reposent sur les principes de Physiologie, appuyés eux-mêmes, si l'on veut, sur des faits; ceux-ci sont toujours très-généraux, et placés beaucoup plus loin de l'exercice de l'art.

En séparant ainsi les arts des sciences, on assure l'existence des uns et des autres. J'applique cette même distinction à toutes les branches des connaissances humaines, soit pour confirmer le principe en lui-même, soit pour en étendre les résultats. Ainsi, je vois la plus grande utilité à séparer la *politique-art* ou la politique d'application, de la politique scientifique ou de la politique *transcendantale* : la première s'empare des données d'observation qui montrent les avantages et les inconvéniens d'une loi, d'une institution, etc.; elle se fixe à des axiômes pratiques, à des aphorismes, sans reprendre les choses de plus haut, ni sans aller plus avant; elle établit ainsi le bonheur des nations sur des bases solides et qui sont toujours rationnelles, sans cesser d'être empiriques. Elle n'embrasse pas la législation de tous les peuples; elle ne s'occupe que d'un état en particulier, état dont on a déterminé la population, les moyens d'existence, la distribution des fortunes, les mœurs, la religion, les préjugés, etc. La seconde s'élève, de prime abord, à la connaissance des besoins et des facultés, des droits et des devoirs de l'homme; elle considère plus l'homme en général que les hommes en particulier; elle établit plus ce qui devrait être, qu'elle ne s'occupe de ce qui est, ou quelquefois même de ce qui pourrait être; elle prend

En outre, la Physiologie ne considère l'homme vivant que dans ses lois les plus générales ; tandis

---

l'homme au sortir des mains de la nature, et comme s'il était une cire molle que l'on pétrit à volonté ; elle cherche à le ramener au but primitif de l'institution de la société, il lui importe d'oublier tout ce que l'on a déjà fait pour l'en éloigner ; elle pose le problème de la manière la plus générale et dans sa plus simple expression, les questions particulières ne feraient qu'embarrasser la solution ; elle met de côté, à dessein ou par méprise, les passions, les intérêts privés plus ou moins accidentels, l'ignorance, l'égoïsme, l'ambition, les préjugés, etc., ainsi que toutes ces circonstances qui distinguent et spécifient un peuple, une époque, un degré donné de civilisation. Cette *politique transcendantale* peut fournir, il est vrai, les plus grands services à la *politique pratique* ; elle doit toujours marcher à côté d'elle pour l'éclairer, mais elle ne doit pas la conduire ; les théories hardies de l'une doivent toujours être pesées à la balance sévère de l'autre ; sinon on ne fait que des utopies stériles ou des applications funestes.

D'après les mêmes vues, on doit distinguer la *morale pratique* de la *morale transcendantale*. L'une se contente d'établir, d'après l'observation des hommes et des choses, les préceptes qui doivent diriger la conduite des hommes ; l'autre examine les facultés morales de l'homme, et recherche en elles les raisons premières de ces préceptes. Il en est de même de la *logique pratique* et de la *logique transcendantale*. L'une présente les maximes consacrées par l'expérience pour la direction de l'esprit, l'autre remonte à la connaissance des facultés intellectuelles, à l'origine de nos idées et à leurs divers modes de génération, d'où elle descend à la connaissance de ces mêmes maximes. Il en est encore ainsi de la politique, de la rhétorique, de la mécanique, de l'agriculture, et en un mot, de toutes les connaissances humaines.

En général, on a suivi dans les sciences une marche inverse à celle que consacre la distinction que nous venons d'établir : on a cru devoir commencer par les principes les plus généraux, et redescendre aux axiômes les plus particuliers de l'art. Cette méthode ne pourrait être légitimement admise, que lorsqu'une science serait parvenue à son plus haut degré de perfection, et

que la plupart des maladies sont des modifications très-particulières, quelquefois même spécifiques, qui n'ont rien d'analogue dans l'état de santé ou dans les autres affections: telles sont, par exemple, les états spécifiques et les contagions, les diathèses scrofuleuse, tuberculeuse, cancéreuse, etc., la vérole, la peste, certaines éruptions, etc. Les théories de la Physiologie ne sauraient jamais embrasser ces détails; elles ne sont pas assez souples, assez flexibles, et la médecine-pratique est trop subtile, trop variable, pour que celles-là puissent suivre celle-ci dans toutes les nuances et dans tous les modes qu'elle présente.

La Physiologie n'est donc pas la base de la médecine-pratique, quoiqu'on le répète tous les jours,

---

je ne pense pas qu'aucune d'elles puisse se glorifier d'en être arrivée à ce point. En insistant sur la distinction de *l'art* et de la *science*, nous indiquons cependant les rapports intimes qui les lient, et les moyens légitimes de les associer, au plus grand avantage de l'un et de l'autre. Ils se toucheront alors, dès le principe, par un plus grand nombre de points, et à la fin il y aura véritable continuité; tandis qu'il n'y a souvent, dans toute autre méthode, que des adhérences accidentelles faciles à se rompre.

On a cru encore, d'après le même principe, que plus on lierait étroitement les différentes parties d'une science, et plus on servirait ses intérêts; mais il est facile de voir que l'opinion inverse est beaucoup plus probable, pourvu toutefois que l'indépendance ne dégénère pas en anarchie, et cet esprit d'isolement en routine, ou plutôt pourvu que chacune d'elles établisse des dogmes sur des faits. On ne doit pas oublier que je distingue 1.° la routine aveugle, fondée sur des analogies fausses et rétrécies; 2.° l'art dogmatique ou rationnel, 3.° enfin, la science qui remonte aux faits les plus généraux possibles.

et que le plan des études, reçu dans les Écoles modernes, consacre ce principe comme incontestable. La médecine-pratique repose sur la détermination du caractère des maladies, et sur l'application méthodique des moyens que l'expérience a démontré convenir dans tel cas particulier, dernière circonstance qui distingue l'empirisme philosophique de la routine. Elle existe donc par elle-même, elle s'appuie sur des faits à elle, elle a ses principes; et de la même manière que nous avons cru devoir isoler la science de l'homme de toutes les autres sciences, afin d'assurer ses progrès, de garantir la pureté de ses dogmes, et de maintenir la rectitude des méthodes qui lui sont applicables; nous pensons aussi que les branches particulières de la science doivent être séparées les unes des autres, pour arriver au développement et à toute la perfection dont elles sont susceptibles. Les rapprocher trop étroitement, et de trop bonne heure, c'est les confondre; faire servir les axiômes de l'une pour établir ceux de l'autre, par mode de conclusion, sans examiner directement celle-ci, c'est diminuer le champ de l'observation, ainsi que la force et la simplicité du raisonnement; c'est s'exposer à toutes les suites d'une première erreur, qui ne peut presque pas d'ailleurs être évitée quand on commence par les choses les plus difficiles; les rendre solidaires et faire partager à l'une l'incertitude et la fausseté de l'autre, c'est les resserrer dans un espace très-rétréci, et les exposer aux effets redoutables d'une sorte de contagion, que ce seul

rapprochement amène pour les sciences comme pour les êtres vivans accumulés dans un lieu resserré. Pour qu'une plante puisse prendre tout son développement, s'embellir des plus belles fleurs et s'enrichir des plus doux fruits, il faut qu'elle jouisse d'une étendue de terrein suffisante, et qu'elle ne soit point étouffée par des plantes parasites. La végétation, rendue plus active par cette circonstance, fournira une plus grande quantité de *detritus*, et servira mieux les intérêts des plantes voisines que ne l'aurait fait la parcimonie dans l'emploi du sol.

D'après cela, l'on doit étudier les différentes branches de la médecine à part et dans les faits qui leur sont propres, se réservant de les considérer ensuite dans les relations plus ou moins étroites qui les unissent spécialement. L'examen de ces relations doit terminer la science et non la commencer, il doit couronner l'édifice et non en faire le fondement. Pour comparer deux choses, ne faut-il pas les connaître également l'une et l'autre. Les sciences ressemblent à une pyramide : jusqu'ici l'on a voulu asseoir celle-ci sur son sommet, aussi ne s'est-elle soutenue que très-peu de temps, et jamais n'a-t-on pu la continuer et l'achever sur un même plan ; Bacon a fait cette remarque pour toutes les connaissances humaines, et Pringle pour la médecine. Il faut d'abord établir en quelque sorte la trame de la science, et poser ensuite les fils d'union. On a suivi une méthode inverse à celle des inventeurs ; par une illusion logique, on a vu les objets renversés, et le jugement n'a pas ici redressé

l'erreur. On a cru que la méthode bonne pour enseigner une science était la même que celle qui était propre à lui faire faire des progrès. Il sera plus aisé, en suivant une marche opposée, d'établir les relations les plus exactes et les plus profitables entre les différentes parties de la médecine. Les axiômes de chacune d'elles reposeront sur un nombre de faits correspondans capable de leur donner toute espèce de garantie. Plus la base d'un édifice est large, moins l'édifice est en même temps élevé, et plus celui-ci est solide; plus une conséquence est rapprochée des faits qui la fournissent, plus elle est sûre. Il est difficile que quelque erreur ne se glisse dans des intermédiaires plus ou moins multipliés, et qu'augmentée par la fermentation logique, elle n'infecte le système entier des idées. La science doit être travaillée dans des sens différens, par les faits physiologiques et par les faits pathologiques, par la théorie des fonctions et par celle des maladies, par l'étude des causes des affections morbides et par celle de leurs effets, par la Pathologie et par l'Hygiène, par la connaissance des maladies et par celle de leur traitement, par l'analyse empirique et par l'analyse théorique. Si, en prenant ces divers chemins, on arrivait toujours au même point, aux mêmes axiômes, ce point serait le point central du cercle de la science, et l'on pourrait s'en servir pour tracer celui-ci avec la plus grande exactitude; ces axiômes seraient les vrais *principes*, et l'on pourrait avec leur secours élever la médecine à la dignité d'une

science ; raffermir les préceptes empiriques, et rendre leur application plus prompte et sur-tout plus étendue. Telle est la véritable méthode d'induction à suivre pour créer la théorie médicale, et pour porter la médecine à son plus haut point de perfection. Alors, les théories les plus relevées ne différeraient des plus simples que par leur généralité seule ; elles reposeraient comme elles sur des faits, ne seraient que des faits plus universels, et partageraient leur certitude, en gagnant beaucoup sous le rapport de l'extension des applications. Aucune hypothèse ne se serait glissée dans le système ; il n'y serait question que de phénomènes, de lois, de conditions, et jamais de causes premières.

Les dogmatiques et les empiriques ont considéré la question d'une manière trop vague. A la prendre ainsi, elle était interminable ; et déjà un grand nombre de siècles s'était écoulé, qu'elle était aussi indécise que le premier jour qu'elle fut posée. Si au contraire on la décompose, si on l'analyse, on voit que, par rapport à certaines affections, les théories physiologiques sont le moyen le plus sûr pour s'en faire une idée exacte et pour établir leur traitement : telle est, par exemple, toute la partie mécanique de la médecine, toutes les lésions organiques. Au contraire, il y a des maladies dans lesquelles la théorie ne peut rien. Elles ne consistent que dans des modifications propres de la vie, qui ne sont pas soumises à des lois générales : telles sont les maladies spécifiques. Dans d'autres cas, et cette dernière division embrasse le plus grand nombre, la théorie

dans son état actuel ne peut pas expliquer la cause prochaine ; mais elle jette le plus grand jour sur les lois les plus générales que suit la maladie, sur l'état des forces qu'elle affecte, sur leur concentration et sur les moyens de les répandre d'une manière plus uniforme. Toutes ces circonstances fournissent des indications très-précieuses, et qui quelquefois même sont les seules que l'art ait en sa puissance ; car souvent celui-ci, n'ayant pas des moyens pour attaquer la maladie d'une manière directe, détruit les conditions bien connues au sein desquelles elle s'établit.

Voyons de quelle manière les empiriques disposaient les faits médicinaux pour en former un système ; car il faut nécessairement établir une classification, un arrangement, qui seul les constitue en science ou du moins en art dogmatique et rationnel, et permette leur application aux cas qui se présentent dans l'exercice de la médecine-pratique ; sinon, ces faits isolés sont sans valeur et sans application, ils restent individuels et sont toujours perdus pour l'art ; il n'y a, à proprement parler, point d'expérience, ni générale ni particulière, ni traditionnelle ni personnelle. Ce que les autres ont vu, ce que l'on a vu soi-même, est comme s'il n'avait jamais été, et à peine le temps l'a-t-il éloigné de quelques instans qu'il est anéanti, le présent seul existe. Que dis-je ! si le hasard offre à la fois deux maladies analogues, on ne peut pas les rapprocher entr'elles, et faire servir à l'une ce que l'on vient d'observer pour l'autre. Une maladie

n'est qu'une succession désordonnée de phénomènes sans liaison ; c'est l'expérience raisonnée, c'est-à-dire, généralisée, qui seule met de l'enchaînement entr'eux, en fait un tout, et peut ensuite les comparer.

L'empirisme absolu entraîne donc la destruction de toute notion, de toute idée, ou ne permet qu'un rapprochement de faits forcé et stérile, qu'une routine aveugle et contradictoire au principe fondamental du système, puisqu'elle sort de la sensation individuelle. En effet, une abstraction, un axiôme, quelque circonscrit qu'il puisse être, suppose l'application de l'activité de l'intelligence aux sensations, ou une véritable théorie, dans le sens le plus rigoureux de ce terme. Celui-ci n'exprime qu'une manière générale de voir, ou la vue de l'esprit distincte de celle des sens. Ces deux sortes de facultés constituent tout l'entendement; et hors d'elles, il n'y a que la faculté d'imaginer des chimères et de supposer ce qui n'est pas.

D'un autre côté, toutes les classifications de faits présentées jusques alors par les dogmatiques étaient établies sur des notions hypothétiques, sur de vaines explications du mécanisme intérieur des choses; et les erreurs de ce genre, placées au centre du système, l'altéraient tout entier. Ainsi, d'une part, la routine arrête la science et la détruit ; de l'autre, le dogmatisme la jette hors de la réalité et la rend chimérique : l'une la rend aveugle ou ne lui ouvre aucun chemin; l'autre l'éblouit ou l'égare dans des routes tortueuses, la ramenant souvent

au point de départ, après mille fatigues, et au milieu des perplexités d'un doute plus cruel que l'ignorance : l'une lui dérobe l'objet ; l'autre le lui cache sous des illusions mensongères : la première anéantit la Thérapeutique, ne lui laisse que des moyens puérils, ou frappe dans l'ombre des coups meurtriers ; la seconde attaque des fantômes et ne frappe que des coups trop réels non moins funestes.

Les empiriques, éminemment philosophes, et qui vivaient dans un siècle éclairé où les sciences et la civilisation étaient arrivées à un point qu'elles n'ont peut-être pas encore atteint chez les nations modernes, forcées par les révolutions qui ont eu lieu de reprendre les premiers travaux de l'esprit humain ; les empiriques, dis-je, reconnurent l'étendue des difficultés dans lesquelles se trouvait placée la médecine. Ils cherchèrent la classification des faits dans les faits eux-mêmes, et hors de toute explication théorique, quelque probable qu'elle pût paraître.

Les observations, celles sur-tout qui étaient dirigées vers la découverte des remèdes, car les empiriques ne se proposaient pour but que l'utilité et l'art ; les observations, dis-je, devant faire le fond et la totalité du nouveau système, ils s'attachèrent à en multiplier les sources. Ils en admirent trois ; la première et la plus simple est celle que produit le hasard. Une personne, par exemple, qui avait une grande douleur de tête, s'étant laissée tomber par terre, s'est ouverte la veine du front, et on a vu qu'elle avait été soulagée par la perte de sang

qui avait été la suite de cet accident. Ils mettaient au même rang l'observation des mouvemens par lesquels la Nature, abandonnée à elle-même, guérit les maladies. La seconde sorte d'observation est celle où l'on emploie un remède à dessein de voir quel en sera le résultat, comme lorsqu'un individu, ayant été mordu par un serpent ou par quelque autre animal vénimeux, applique sur sa blessure la première plante qu'il trouve à sa disposition, dans le but de se guérir ; ou lorsque l'on met en usage quoi que ce soit dans les mêmes intentions, par pur caprice, et même sur la foi d'un songe, comme c'était assez ordinaire chez les anciens. La troisième manière est celle que les empiriques appelaient *imitatoire*. Elle a lieu lorsque, après avoir constaté ce qu'ont produit le hasard, la Nature ou le dessein, on essaie si l'on obtiendra les mêmes résultats, en imitant ce qui a été fait en ces occasions.

Je remarque d'abord qu'à ces trois sortes d'*expérience*, il en faut ajouter une quatrième dont les empiriques avaient tort de repousser en entier les secours : c'est celle qui est inspirée par des idées théoriques plus ou moins fondées sur les faits, ou même par des hypothèses plus ou moins probables. Celle-ci multiplie les données d'observation qu'elle appelle par ses vœux, et qu'elle confirme par son autorité ; elle donne plus de prix à ses découvertes dans tous les genres, et étend l'application féconde de ses moyens journaliers les plus sûrs. Les empiriques, très-sages dans le principe, de-

vinrent des sectaires dans la chaleur de la dispute, et dans l'exagération des prétentions qu'elle amène; or, l'esprit de secte, comme toute espèce d'esprit de parti, est absolu dans ses opinions; il ne sait pas saisir la vérité par ces conciliations adroites à l'aide desquelles on la suit avec habileté dans les détours où elle se cache et se perd trop souvent, et on la démêle avec discernement du milieu des erreurs qui l'embarrassent et l'altèrent par un mélange impur. La vraie médecine ne rejette aucun des instrumens qui peuvent aider ses opérations, pas même ceux qui sont dangereux, parce qu'elle sait les manier. Elle n'ignore pas qu'il n'est aucune des sources de l'expérience qui ne puisse quelquefois s'infecter du poison de l'erreur. Connaissant la valeur de toutes les méthodes, elle met à profit celles qui lui paraissent les plus suspectes, parce qu'elle soumet toujours leurs résultats à l'épreuve de l'observation.

Si nous examinons en particulier chacun des moyens admis par les empiriques, nous verrons qu'ils sont insuffisans pour les besoins de l'art, et qu'ils ont été toujours considérés sous un faux point de vue. Pourquoi donner une place si importante aux résultats du hasard? Ils n'ont aucune valeur par eux-mêmes, et ne peuvent en acquérir que lorsqu'ils sont saisis par un esprit plus ou moins éclairé par les connaissances empiriques et théoriques. Le hasard n'est rien, si la raison n'en profite; il est muet, si elle n'en prononce ses oracles, et si en rapprochant le fait accidentel des faits analogues, elle

n'en détermine la signification. Pourquoi confondre avec les observations de ce genre, celles que fournit au médecin le spectacle des mouvemens admirables de la Nature? N'est-ce point considérer ces mouvemens d'une manière trop rétrécie, que de ne les prendre que comme des faits produits par un heureux hasard, et de ne leur pas donner plus de valeur qu'à ceux-ci ? N'est-ce point perdre un des plus grands avantages de leur contemplation, que de ne pas les rapporter à un système complet, à un plan général de lois propres à l'économie vivante? La doctrine de la *Nature médicatrice* est aussi solidement établie par les faits, aussi simple dans ses applications, aussi féconde dans ses résultats, qu'aucun axiôme de l'empirisme. Elle crée, à proprement parler, une médecine entière, et c'est celle des hommes qui ont le plus illustré notre art. L'expérience par *essai* est aveugle ; on ne peut pas faire un essai sans avoir un but, ce but fût-il chimérique; sinon, il faudrait parcourir tous les corps de la Nature pour déterminer leur action sur l'homme vivant, ou se livrer aux chances éternelles du hasard; ce qui serait impraticable ou complètement inutile. L'expérience *imitatoire*, qui n'est que le résultat des deux premières, est frappée des vices réunis que nous avons reprochés à l'une et à l'autre.

Il est évident que les empiriques rejetaient toute influence du raisonnement dans leur système; ce qui est aussi absurde à proposer, qu'impossible à mettre en pratique. Ils ne voyaient pas que l'observation et le raisonnement sont unis par des liens

indissolubles; que l'une ne peut exister sans l'autre: en effet, sans raisonnement on n'observe pas plus, que l'on ne peut raisonner sans observation. Nous ne sommes pas dès-lors passifs quand nous observons; nous ne verrions rien, pas même l'objet qui serait placé devant nos yeux; ce sont les divers jugemens antérieurs qui nous présentent cet objet sous différentes faces, et qui nous le font saisir. Il faut donc multiplier les points de vue autant que possible, pour donner à l'observation toute son étendue; et la crainte des illusions d'optique ne doit pas nous engager à fermer les yeux. Mais les empiriques ne pouvaient pas remplir l'engagement qu'ils avaient contracté avec eux-mêmes, de ne raisonner d'aucune manière l'observation; et le hasard, qui était leur oracle, leur fournissait, malgré eux, des combinaisons rationnelles.

L'ensemble de tous les moyens que nous venons d'indiquer mis en action, constituait ce qu'ils appelaient l'*observation* proprement dite, ou l'*expérience* prise dans le sens le plus étendu. A l'aide des observations particulières fournies par ces moyens, ils tracèrent des histoires générales de maladies, qui embrassaient les résultats de leur pratique, ainsi que ceux de tous les médecins anciens ou contemporains: car les empiriques, différens sur ce point, comme sur tous les autres, des routiniers, ne s'en tenaient pas à leurs forces personnelles, toujours si peu proportionnées aux difficultés de l'art. Ils ne méconnaissaient pas les avantages de la véritable érudition médicale, et leur système était

habilement ménagé pour conserver tout ce qui avait été vu de vrai et tout ce qui avait été fait d'utile. En d'autres termes, cette histoire générale des maladies était la *Nosographie* de l'École moderne qui a marché avec tant d'éclat sur les traces de l'empirisme ancien de cette École, qui, comme lui, honorera sa chute par les plus grands services rendus à l'art, et méritera l'admiration de ceux même qui l'attaqueront.

Cette histoire ne présentait pas indistinctement l'accumulation de tous les symptômes d'une maladie, elle ne tenait compte que de ceux qui sont essentiels (*pathognomoniques*). Les empiriques avaient très-bien vu que la détermination des maladies reposait sur un certain concours ou sur une association particulière de symptômes. Pour s'assurer, par exemple, si un individu était affecté de pleurésie, ils examinaient s'il y avait fièvre continue, point de côté, difficulté de respirer, toux, crachats sanguinolens. Lorsque tous ces accidens se rencontraient réunis, il n'y avait pas de doute sur le caractère de l'affection. Ils exigeaient que le malade en présentât toujours un certain nombre. Si l'individu n'avait que de la toux avec des crachats sanguinolens, ces deux symptômes ne suffisaient pas pour établir l'existence de la pleurésie. Ils indiquaient une phthisie, s'ils étaient accompagnés de fièvre hectique et de marasme.

D'après les différentes espèces de *concours* de symptômes, les empiriques formaient les définitions des maladies, les *prototypes* auxquels ils rapportaient

les cas individuels; et par la comparaison de ceux-ci avec ces modèles que le médecin devait avoir toujours présens à l'esprit, ils déterminaient le caractère *phénoménal* des affections morbides. Il ne faut pas confondre ce caractère *phénoménal* et symptomatique des empiriques, avec le caractère théorique des dogmatiques, qui était établi sur le mécanisme intérieur de la maladie: distinguer la présence d'une chose n'est pas en donner l'explication. Or, l'expérience avait fait connaître le traitement approprié à chaque concours de symptômes ; elle avait consacré l'indication empirique, qu'il faut encore séparer avec soin de l'indication théorique. Celle-ci était une conjecture tirée du dérangement des fonctions connu ou supposé, qui seul constitue la maladie, et dont les symptômes ne sont que l'expression, que le signe.

Telles étaient les bases sur lesquelles les empiriques faisaient reposer l'exercice de la médecine. Nul doute que leur manière de procéder ne soit beaucoup plus sûre que celle des dogmatiques. Les empiriques ont résolu, du moins d'une manière générale, la question la plus difficile et la plus importante que se soit jamais proposée la philosophie médicale : un cas individuel de maladie étant donné, déterminer le traitement qui lui convient, sans se perdre dans aucune idée théorique Ils ont fourni à la médecine de nouvelles ressources logiques, que l'on peut regarder comme les plus précieuses de toutes. Ils ont prouvé qu'elle pouvait se renfermer dans des bornes plus étroites que celles que l'on lui

avait données jusques alors, et augmenter sa force en la concentrant ; qu'elle pouvait se transporter sur le terrein solide de l'expérience, et abandonner l'élément perfide et orageux des hypothèses. Ils avaient établi que la théorie n'était pas le fondement de la médecine, et l'avaient démontré par l'exécution d'un système complet, où il n'entrait aucune vue théorique.

Malgré ces éloges donnés à l'empirisme pris en général, ne dissimulons pas les vices dont il est frappé ; vices qui ont amené nécessairement la destruction de cet excellent système, auquel le sort de la saine médecine semblait désormais attaché. Sa chute le condamne ; car il n'en est pas des systèmes comme des individus, il ne leur est jamais permis d'accuser la destinée, et malheureux, ils ont toujours tort. Les empiriques se jetèrent dans la même erreur fondamentale que les nosographes modernes ; ils pensèrent que les maladies étaient constantes dans leurs caractères, comme le sont les objets d'histoire naturelle, desquels les uns et les autres se plaisaient à les rapprocher. Mais une comparaison exacte et détaillée prouve qu'il est loin d'en être ainsi ; les différentes espèces d'animaux et de plantes ont des caractères distinctifs qui sont toujours les mêmes, et qui ne diffèrent que par quelques légères nuances. La Nature s'est ici imposée des limites qu'elle ne saurait franchir, et au sein desquelles elle ne se permet que quelques variations peu importantes. Le modèle impérissable est toujours fidèlement représenté dans la reproduction

de l'espèce. Les maladies, au contraire, ne sont pas des êtres particuliers qui conservent les mêmes caractères et qui se perpétuent par la génération ; ce sont des modifications passagères des propriétés vitales qui animent le corps humain. Elles se distinguent, il est vrai, par le siége qu'elles occupent ; mais ce siége est toujours prêt à s'étendre ou à se rétrécir, dans une machine où tous les organes sont liés les uns aux autres, par le rapprochement intime et la combinaison inextricable des différens systèmes, par la continuité et l'analogie des tissus, par la sympathie des affections et la synergie harmonique des actions vitales. Il n'est pas rare que la lésion sympathique soit plus manifeste que la lésion idiopathique, et que même, dans certains cas, elle soit seule sensible. Les maladies se séparent, dira-t-on, suivant qu'elles portent sur les solides ou sur les fluides ; mais par des nuances insensibles, les fluides deviennent solides et les solides redeviennent fluides ; les solides modifient l'état des fluides, et ceux-ci à leur tour l'état des solides, ou plutôt les lésions des uns et les altérations des autres se communiquent entr'elles avec une rapidité telle, que l'on ne peut presque jamais déterminer quelles sont celles qui ont été les premières malades : les mêmes forces vitales les pénètrent également. Les maladies se différencient encore par les propriétés particulières qu'elles affectent : mais ces propriétés sont si étroitement unies les unes aux autres, qu'elles n'agissent jamais isolément, quoi qu'on en dise ; qu'elles puisent leur énergie dans un fonds

commun; et que, l'on ne peut les séparer que par une analyse artificielle et de pure supposition. Les maladies se distinguent enfin, par les symptômes; mais ces symptômes ne sont pas constans. Ceux qui sont propres à une affection peuvent tous manquer; et tandis que les monstres sont très-rares en histoire naturelle, ils sont très-fréquens dans la médecine-pratique. Une maladie peut être très-incomplète dans les signes qui l'expriment; elle peut même se masquer sous des symptômes opposés à ceux qui l'accompagnent ordinairement. En histoire naturelle, il n'en est point ainsi : la timide brebis ne prend jamais la férocité du lion, ni les *plumes d'un* oiseau.

En outre, les maladies ne conservent pas les mêmes caractères durant tout leur cours, elles peuvent changer en entier sous ce rapport : ce qui n'arrive jamais pour les sujets de l'histoire naturelle. Les maladies se compliquent dans tous les sens. Or, le système des empiriques est loin de se plier à ces combinaisons; il est donc très-insuffisant, et il peut être considéré comme une machine habilement construite qui ne remplit pas le but auquel elle était destinée, qui paraissait admirable à l'examen théorique, et qui se montre nulle dans l'exécution. C'est un essai fait d'après d'excellentes vues, mais c'est un essai manqué; il peut cependant préparer des inventions plus heureuses, et c'est aussi dans cette idée que depuis long-temps j'en ai fait l'objet de mes méditations le plus souvent renouvelées, et de mes plus douces espérances pour

l'accroissement de l'art. Les empiriques n'ont pas eu assez recours à cette même expérience qu'ils vantaient tant ; et ils ont été égarés par les idées rétrécies de cette philosophie qu'ils voulaient proscrire. Ils ont trop raisonné contre la raison ; ils devaient s'en tenir au sens commun, s'ils ne pouvaient invoquer encore à cette époque les secours d'une idéologie plus parfaite et de méthodes plus habilement combinées. Plus on examine leur système, et plus on s'assure qu'ils étaient plus logiciens que praticiens : mais au temps où ils parurent, les arts avaient trop peu de relation avec les sciences, et les méthodes d'expérience avec les méthodes de raisonnement pour que l'on pût établir de meilleurs principes.

Les empiriques n'ont pas reconnu que tous les cas de médecine sont en un sens individuels ; qu'ils ne peuvent pas être jetés dans un même moule ; que l'on ne pouvait pas pratiquer la médecine à l'aide d'une sorte de machine ; que chaque maladie est un problème particulier, dont la solution ne peut pas se trouver toute faite, comme dans ces livres que l'on a imaginés pour les personnes qui ne savent pas l'arithmétique ; mais que l'art dogmatique doit seulement fournir les données générales suffisantes.

En refléchissant sur les progrès que l'École de Montpellier a faits dans l'étude des méthodes expérimentales, nous avons pensé que l'on pouvait prêter une nouvelle forme à l'empirisme antique, et satisfaire ses vœux par des moyens plus larges et combinés sur un plan plus heureux. Nous avons cru

que l'on pouvait, à l'aide d'une analyse des maladies fondée sur l'observation de leurs causes sensibles, de leurs symptômes, de leur marche, de leur traitement, etc., rechercher quelles étaient les affections simples ou les élémens dont la combinaison produisait les affections individuelles. A l'aide de ces élémens, l'on embrassait toutes les nuances de celles-ci ; l'on suivait leurs variations différentes et toutes les combinaisons dont elles étaient susceptibles, sans se perdre nullement dans l'explication ou la théorie de ces élémens et de leur connexion. Par cette méthode, la médecine ressemblait à Hercule, qui ne se laissait pas tromper ni intimider par les formes variées que pouvait prendre Prothée. Ces élémens sont à la médecine ce que sont les notes à la musique, les lettres de l'alphabet au langage et à l'écriture, les couleurs primitives à leur mélange, les principes constituans des corps à la chimie. Ils sont également indispensables pour connaître les choses et pour être le point d'appui de tous les calculs, de toutes les opérations dont elles sont l'objet. Nous avons jugé que l'on pouvait établir sur cette base, l'exercice de la médecine-pratique et le plan de son enseignement. Cette méthode a été soumise à l'épreuve de cours répétés, et de discussions publiques dans le sein de l'École à laquelle elle appartenait ; discussions qui pouvaient présenter d'autant plus d'intérêt et d'utilité, que tous ses membres ne partageaient pas les mêmes principes. Le dirai-je, et je suis loin de croire que ce soit un préjugé contr'elle, je l'ai vue approuvée, et développée avec éclat, dans des

dissertations inaugurales présentées par de jeunes docteurs, l'honneur et l'espoir de notre Faculté (1). Je me plais à me rappeler cette circonstance, parce qu'elle est pour moi le titre le plus doux comme le plus sûr à une modeste gloire, à laquelle je ne puis m'empêcher d'attacher quelque prix. Cette méthode est d'autant plus avantageuse qu'elle aboutit, en dernière analyse, à des résultats analogues à ceux que donne l'examen théorique de toutes les conditions des maladies. L'une et l'autre arrivent aux mêmes élémens, considérés seulement sous deux points de vue différens: la détermination de la maladie spéciale et celle de la propriété vitale qu'elle affecte et de la modification qu'elle y prend. Elle prépare ainsi le rapprochement le plus vrai, le plus légitime, entre la médecine-pratique et la médecine théorique.

Jusques au temps où nous voilà parvenus, le spiritualisme avait prédominé dans les doctrines. Les premiers regards s'étaient portés et avaient

(1) Parmi eux, se distinguent MM. Rouzet, *Recherches sur le cancer*, 1818. -- Bestieu, *Recherches sur la fièvre ataxique sporadique*. -- Dupau, *De l'éréthisme nerveux, ou analyse des affections nerveuses*, 1819. -- Lizet, *Dissertation clinique sur l'hydropisie et ses principales espèces*, 1818. Laÿ, *Essai sur les caractères de l'oppression des forces*, 1818. -- Coste, *Essai sur la douleur qui réclame l'emploi de l'opium*. -- Descrimes, *Essai sur la périodicité considérée comme élément dans les maladies*. -- Fabre, *Propositions sur la syphilis compliquée*, 1820. -- Laborie, *Dissertation sur le tétanos traumatique*. -- Vacquié, *Essai sur la fièvre considérée comme affection simple ou essentielle*, 1819. -- Pouzin, *Réflexions sur la doctrine de M. Broussais*, 1820. -- Bertin, *Essai sur les phlegmasies des viscères abdominaux dans les fièvres putrides*.

dû nécessairement se porter sur l'activité intérieure de toutes les parties de l'Univers, sur le but vers lequel chacune est dirigée, et sur l'harmonie qui les lie les unes aux autres. On avait voulu expliquer cette activité, cet ordre, cette harmonie; et dès-lors on avait été conduit à admettre des forces étrangères et supérieures à la matière, des facultés douées d'intelligence. Maintenant une nouvelle époque va commencer : on ne tiendra compte que des circonstances purement matérielles, pour rendre raison des phénomènes ; et l'empire qu'avaient obtenu les idées métaphysiques passera aux théories du matérialisme. On a épuisé les combinaisons abstraites, et après plusieurs siècles d'erreurs, on s'est convaincu de leur insuffisance; on espère que les explications, tirées des nouvelles sources, seront plus exactes.

En outre, une révolution incontestable s'est opérée dans les mœurs, et celle-ci confirme la révolution qui a eu lieu dans les idées; cette dernière, à son tour, n'a pas été étrangère à la première dans son origine et dans ses développemens : tant il est vrai que les idées sont liées aux affections, et que la marche de l'esprit humain est une, considérée dans le perfectionnement ou l'altération que présentent les grandes époques de son histoire! Les richesses se sont singulièrement accrues: elles ne l'ont point été par une sage industrie, mère de toutes les vertus ; mais par la guerre, le pillage et l'oppression extérieure et intérieure, source de tous les vices. Elles sont concentrées dans un petit nombre

de mains par des lois partiales et iniques, au lieu d'être uniformément répandues ou naturellement déplacées par le travail et le talent. La liberté, qui sur-tout dans les constitutions fragiles des républiques anciennes, reposait moins sur des garanties habilement combinées, que sur des sentimens généreux toujours prêts à s'éteindre, et sur un enthousiasme factice; la liberté, dis-je, a été détruite avec l'échafaudage hardi qui la soutenait. Or, c'est le propre du despotisme qui l'a remplacée, de diviser les hommes, de les ramener à l'individualité et à l'égoïsme de l'état sauvage. Alors on cherche moins des plaisirs que des jouissances, moins des idées que des sensations: on ne croit qu'à ce que l'on touche; et tout ce qui ne remue pas les sens, qui ne les ébranle pas, n'est rien pour des âmes qui ont perdu la moitié de leurs facultés morales dans l'esclavage et dans l'énervation du luxe. Ces affections généreuses qui échappent au calcul de la pensée comme à celui de l'intérêt; ces préjugés vrais ou faux qu'une âme vertueuse a de la peine à examiner; ces idées religieuses si douces, que l'on craindrait de les affaiblir en les rendant plus sévères, tout cela a disparu. En revanche, on a acquis une politesse qui présente l'image de toutes les vertus, et une facilité de mœurs qui pardonne tout, même le vice. Les hommes sont plus sociables et moins féroces, pourvu toutefois que l'on n'en vienne pas à tromper ou à combattre leur insatiable soif de l'or.

Ainsi, le spiritualisme et le matérialisme se par-

tagèrent tour-à-tour les sciences, et établirent une lutte qui n'est pas encore complètement terminée. Cette marche est naturelle, elle découle de l'esprit humain lui-même, du développement successif de ses idées et de ses habitudes les plus prononcées. L'homme a dû rechercher d'abord les causes premières. Or, la première notion qu'il dut avoir fut le sentiment de sa propre existence, l'idée de son activité, de sa force, et de l'empire qu'il exerce sur lui-même. Tout ce qu'il observa dans l'Univers, il l'attribua à un principe intérieur analogue à celui qui agissait en lui : de là naquirent toutes les religions antiques qui ne paraissent être que la notion de l'homme divinisé, et tous les systèmes de physique qui n'étaient que l'idée du monde animé. Lorsque l'esprit humain fut fatigué de se contempler en pure perte, et qu'il sentit sa propre stérilité pour expliquer tout ce qui n'était pas lui, il porta ses regards sur la matière et sur les qualités qu'elle lui présente. Il crut la concevoir, comme il avait cru se concevoir lui-même. Il expliqua le monde, Dieu et sa propre nature par les circonstances extérieures sensibles.

Cette progression des idées, ainsi que la marche correspondante de la civilisation, s'est reproduite à la renaissance des sciences. Lorsque les nations modernes sortirent de ce sommeil entrecoupé des rêves pénibles qu'enfantaient des habitudes sauvages et une superstition grossière, les doctrines furent d'abord spirituelles et théologiques. On rendait raison de tout par Dieu et par les esprits ; les

méthodes de raisonnement détruisirent l'Univers extérieur, et ne laissèrent subsister que la pensée elle-même. Dans la suite, on ne fit attention qu'aux circonstances matérielles. Depuis plus d'un siècle, le matérialisme fait des progrès toujours croissans. Il a établi un empire qui semble indestructible, mais qui finira comme celui qui l'a précédé, parce qu'il n'est fondé que sur l'erreur et sur l'usurpation. Il a envahi des sciences qui ne lui étaient nullement réservées; il a appliqué des théories ridicules ou rétrécies à la métaphysique; altéré dans leur source les sciences morales; diminué ou éteint les sentimens généreux; dissipé les préjugés utiles sans les remplacer par des vérités salutaires; anéanti la religion au lieu de l'épurer.

On peut annoncer une troisième époque, dans laquelle l'esprit humain se reposera de ses longues erreurs. Déjà même l'œil attentif du philosophe aperçoit l'aurore de ces temps plus heureux. Jusques ici, l'esprit humain a voulu expliquer les choses; désormais il se contentera de les connaître. Il ne les étudiera point les unes par les autres, comme il ne le fait que trop souvent encore aujourd'hui pour certaines d'entr'elles, et comme on doit le faire nécessairement, quand on les ignore également; mais il les considérera en elles-mêmes et d'une manière directe. Il étendra aux sciences morales et physiologiques, la méthode d'observation qui a si bien réussi dans les sciences physiques, et qui les a débarrassées à jamais de tout ce qui n'était pas elles. Alors l'homme se verra tel qu'il est, non pas réduit à de simples

sensations passives, mais animé d'une force active qui exerce sur elle-même un empire suprême, et qui, en réagissant sur ses sensations, en tire la conscience réfléchie de sa propre existence substantielle, celle de la matière et de ses propriétés, de Dieu et de ses attributs. Il se verra libre dans ses actions, et éclairé dans sa conduite par des instincts moraux aussi puissans que variés, que la raison ne fait que développer et appliquer par une suite de déductions sévères. Il établira la dignité de sa nature, et proclamera les nobles destinées qui lui appartiennent. Au sein des abstractions les plus pures, il distinguera le Dieu qui s'élève par-dessus les mondes et par-dessus les lois immuables par lesquelles il les gouverne, et découvrira le culte qui doit l'honorer, si lui-même n'a pas daigné nous l'apprendre. Les religions positives seront un objet d'examen, de croyance raisonnée, et toujours de tolérance réciproque. La politique prendra une forme scientifique; elle ne reposera plus sur des intérêts partiels, si difficiles à manier et toujours destructeurs de l'ordre social; mais sur les intérêts de la masse, source de conservation, de bonheur et de perfectionnement. Cette masse à son tour connaîtra mieux ses droits; elle saura désormais les défendre, non plus par l'esprit de faction et par cette exagération d'idées que créent la fureur des partis, la crainte de la défaite ou l'enivrement de la victoire; mais par la force irrésistible de la raison, par la connaissance plus approfondie du but de l'union sociale, par l'égalité des lumières, et enfin

par la puissance de l'opinion publique, qui empêchera les intérêts particuliers, sinon d'exister dans le cœur humain, du moins d'agir au-dehors et de séduire les esprits faibles par des doctrines mensongères.

Examinons maintenant le nouveau système, et suivons les applications que l'on en fit. Nous avons déjà établi que l'on ne peut étudier, avec quelque profit, l'histoire philosophique d'une science, que lorsqu'on la rapproche de l'histoire de l'esprit humain : l'étudier autrement c'est ne voir que son cadavre défiguré par l'effet rapide du temps, et ne tenir aucun compte du principe intérieur qui l'anime. Privée de la lumière des considérations de ce genre, l'histoire n'est qu'un chaos informe de dates, de noms d'auteurs et d'ouvrages, d'erreurs et de folies qui amusent quelques instans la curiosité maligne, et dont le spectacle dégoûterait de la raison même.

Épicure admit que toutes nos idées venaient des sens, de la mémoire et de l'imagination. Ne distinguant pas les sensations des idées, ou en d'autres termes, les sensations passives des sensations actives (jugemens), il affirma à tort que les sens ne nous trompent jamais. Toutes nos idées se formaient comme d'elles-mêmes par une association forcée, et en quelque sorte mécanique, par ressemblance, par différence et par composition, c'est-à-dire que, comme plusieurs idéologistes modernes, Épicure fit l'entendement passif, et que l'homme ne fut pour lui qu'une statue sensible. Le libre arbitre qui s'élève au-dessus de toutes les opérations intellectuelles, et qui préside à leur développe-

ment et à leur application, était expliqué par le mouvement d'inflexion des atomes, mouvement qui les faisait dévier de la ligne droite, leur direction habituelle.

Épicure ne put donc pas sortir des sensations, il ne s'était ménagé aucune issue légitime pour arriver aux idées abstraites; il ne vit et ne dut voir que la matière et le mouvement, c'est-à-dire, ce qui tombait directement sous les sens.

Tel fut le fond de ce système qui, comme tous les autres, reconnaissait toujours pour origine première, une idéologie inexacte et le désir de tout expliquer. Ainsi, il cherche la cause de l'activité spontanée et libre de l'homme, dans une matière subtile qui doit sa mobilité à des atomes ronds, légers, et par conséquent très-disposés à glisser les uns sur les autres. Il rend raison de la différence des forces subalternes de l'âme, et de celles-là même qui sont purement vitales, car il rapporte au même principe l'intelligence et la vie; il en rend, dis-je, raison par des corpuscules plus ou moins grossiers. La pensée et la vie n'étaient que les mouvemens plus ou moins faciles de cette matière, quoiqu'on ne puisse saisir aucun rapport entre ces deux ordres de phénomènes, quand on s'en tient à la simple comparaison des faits.

Il s'échappait de tous les corps des particules légères qui avaient la forme de ces corps mêmes, et qui en étaient la première écorce. Ces *fantômes* voltigeaient dans les airs, se rencontraient avec les *esprits vitaux* qui s'échappaient de l'âme par

les organes de la vue et de l'ouïe. De cette manière, le principe qui animait l'homme communiquait avec les objets du dehors, et pouvait reconnaître leur distance, leur forme, etc. Ceux-ci imprimaient dans le cerveau et sur l'*esprit animal*, comme sur une cire molle, leur image fidèle, quoique de temps en temps un peu déformée par les chocs que les fantômes avaient pu éprouver dans les airs. Les songes n'étaient autre chose que l'introduction de ces images dans le cerveau durant le sommeil, ou bien l'effet de leur action dans le cerveau lui-même, où elles étaient physiquement renfermés. Il explique, d'une manière analogue, la force active de l'imagination ; les traces des objets restent dans le cerveau et se reproduisent sur l'*esprit animal*.

Ce philosophe, qui avait rejeté la dialectique comme stérile, et les méthodes de raisonnement comme dangereuses, se laissait toujours inspirer par elles dans les détails de son système. Toujours il rend raison des phénomènes *a priori*, et par de simples possibilités. Lui qui craignait de se hasarder en disant que les yeux étaient faits pour voir et les oreilles pour entendre, admettait les hypothèses les plus absurdes, et ne s'épargnait pas les contradictions les plus formelles. Ainsi, il n'osait pas sortir des sensations pour recevoir une cause intelligente dans l'homme, et il donnait une âme à la pierre ; il refusait à l'homme des affections purement morales en les rapportant à un mouvement mécanique en aveugle, et il accordait ces mêmes affections aux atomes. Si on lui objectait,

par exemple, pourquoi les atomes, qui avaient produit de si belles choses, ne créaient plus des mondes ; pourquoi il ne se formait plus dans les airs des nez, des yeux, des bras, des jambes, etc., il répondait que la matière était fatiguée. Le sommeil était l'effet de la lassitude qu'éprouvaient les atomes qui constituent l'âme. Il y avait quelque chose d'incorporel dans la vertu génératrice. Il voulait tout ramener aux qualités sensibles, et il composait l'Univers avec des atomes invisibles, qui n'étaient perceptibles que par la raison, qui étaient *insécables* et presque analogues aux *monades* de Leibnitz.

Pour achever le tableau de ces contradictions, Épicure recevait des Dieux : car, il n'est point prouvé qu'il fût aussi positivement athée qu'on l'a prétendu, et qu'il niât les Dieux, par cela seul qu'il avait détruit les preuves qui établissent leur existence. Il n'avait pas besoin de ces preuves ; il lui suffisait de voir l'existence des Dieux comme possible pour l'admettre. Tous les peuples en avaient l'idée, et selon lui cette idée n'existerait pas si elle n'avait été introduite du dehors par les émanations des Dieux, dont il se détache continuellement, comme de tous les autres objets, des images qui volent dans les airs. Les Dieux sont matériels, parce qu'il ne concevait rien hors de la matière. Ils ont une figure humaine, parce que cette figure est la plus belle de toutes. Épicure n'osait pas cependant affirmer ces absurdités ; il disait que les Dieux n'ont pas précisément un corps,

mais comme un corps ; qu'ils n'ont pas du sang, mais comme du sang ; se retranchant ainsi dans un langage vague et indéterminé, qui n'en est que plus funeste à la vérité, et par lequel on échappe plus aisément à des objections incommodes.

Ce fut Asclépiade qui appliqua le matérialisme à la médecine. Selon lui, l'homme ne consiste que dans une réunion d'atomes disposés en une certaine forme. Cette réunion a été opérée par des mouvemens très-simples et livrés au hasard seul, quelque compliquée que soit l'organisation humaine, et quoique les pièces nombreuses qui la composent, soient admirablement arrangées pour remplir les diverses fonctions. Les atomes ont des vides, à travers lesquels circulent d'autres atomes fluides et mobiles. Les propriétés dont jouit cette machine ne sont que celles du mouvement ; et par celles-ci on peut rendre raison des phénomènes de la vie et de tous ses actes. Il rejetait de la physiologie les *facultés* des anciens. La digestion n'est qu'une division des alimens en leurs particules les plus déliées; il n'y a pas de coction, pas d'altération assimilatrice; le transport des sucs nutritifs et du sang n'est qu'une opération mécanique, une absorption opérée dans le vide. Les sécrétions sont une séparation du sang en molécules plus ou moins ténues, et les organes qui en sont les instrumens des espèces de cribles. Asclépiade niait les sympathies, comme l'ont fait tous les médecins matérialistes, par la raison seule qu'il ne pouvait pas les rapporter à ses principes. Quand on explique les choses *à priori*, on

décide bientôt de leur existence même d'après cette méthode. Comment concevoir, en effet, qu'un corps agisse là où il n'est pas, et qu'une partie souffre, parce qu'une partie éloignée a reçu une impression pénible, les organes intermédiaires n'éprouvant pas la moindre altération ; et cependant, tel est le *miracle* qui constitue les sympathies, ou du moins tel il nous paraît, à s'en tenir aux faits. Il est curieux d'étudier de quelle manière les médecins matérialistes qui n'ont pas osé rejeter les sympathies, ont cherché à les concevoir, en supposant des moyens de communication, des *esprits* vitaux, des liaisons anatomiques nerveuses ou autres. Il ne voyait dans l'homme qu'une machine composée de pièces isolées; il n'avait aucune idée de l'unité du système vivant, du concours des organes et du but général de leur action: tout cela ne s'accordait pas avec le matérialisme qu'il professait, et avec la formation de l'homme par le hasard.

Asclépiade ne croyait point aux *forces médicatrices* de la Nature, aux crises et aux jours critiques, en un mot, à cette sorte de providence vitale qui aurait rappelé celle que les Épicuriens avaient bannie de l'Univers. En vain les faits parlaient hautement, il fallait sauver les principes fondamentaux de la secte; et rien de plus aisé pour repousser les faits que de les confondre et de les proscrire avec les explications que les dogmatiques en avaient données. La question était mal posée; elle ne l'est peut-être pas mieux de nos jours, puisqu'elle n'est pas encore résolue.

Selon lui, aucune maladie n'était incurable ; il

connaissait la machine humaine dans tous les rouages qui la composent, ainsi que tous les divers modes dont elle peut se déranger, et par conséquent tous les moyens de la raccommoder ; car il ne s'agissait de rien moins que de cela, et les mécaniciens de tous les temps ont affiché les mêmes prétentions. En effet, ils doivent bien connaître l'homme, ils l'ont formé de toutes pièces ; ils ont fait les maladies de la même manière et toujours *à priori* : il reste à savoir comment ces espérances s'accordent avec la réalité des choses.

Asclépiade ne doutait jamais, quand il était question des hypothèses qu'il avait imaginées, quelque absurdes qu'elles fussent ; alors seulement qu'il parlait de celles des autres médecins, il devenait sceptique et s'efforçait d'effrayer l'esprit humain par le tableau de ses écarts : ce mélange bizarre et contradictoire est le propre de l'esprit de système.

Asclépiade ne croyait qu'à lui-même et à son École ; tous ceux qui étaient venus avant lui n'avaient rien fait de bon, et il coupait ainsi cette chaîne de travaux qui constitue la vraie médecine. Il osa, le premier, tourner en ridicule Hippocrate et toute l'antiquité, et avouer publiquement ses sentimens, double caractère d'impudence et d'erreur. Jusques à Asclépiade, l'antiquité avait tenu ferme ; Hérophile avait en vain théorisé, ni lui ni ses disciples n'avaient pas fait fortune ; il n'avait été suivi que par les jeunes gens, les philosophes ou par les praticiens peu répandus : on voyait encore des restes considérables de l'ancienne médecine soutenir le crédit qu'elle avait eu dès

le commencement. Les doctrines philosophiques avaient fait, il est vrai, des invasions dévastatrices sur la médecine; mais elles n'avaient point assuré leurs conquêtes: et malgré quelques pertes, celle-ci avait sauvé son indépendance. Asclépiade ayant réduit la science à la vaine recherche des causes des maladies, la médecine, qui était dans le principe un art fondé sur l'expérience, ne fut plus qu'un ensemble de conjectures et d'hypothèses. Elle changea entièrement de face; elle fut soumise, de la manière la plus absolue, aux doctrines régnantes, à la pure théorie; et dès-lors elle fut perdue. (Pline.)

Asclépiade se déclara l'ennemi de toutes les idées abstraites, lors même qu'elles étaient le résultat d'une induction légitime. Selon lui, l'entendement n'avait que des sensations, l'Univers que de la matière. On ne devait admettre comme vrai que ce qu'on touchait; et comme l'activité, les forces, et les puissances de la matière vivante ne tombent pas immédiatement sous les sens, il les rejetait. Dès qu'on parlait de ces forces, de ces propriétés, même en invoquant les faits qui garantissent leur admission, il criait aux causes occultes, à la métaphysique, à la superstition; et tout cela depuis quelque temps n'était plus de mode. Il se hâtait de rappeler quelques-unes des rêveries des dogmatiques, qui ne lui avaient laissé en ce genre, il faut l'avouer, que l'embarras du choix, et il croyait avoir remporté ainsi une victoire complète sur la vérité même. Dans tous les cas, il lui restait la ressource d'un dédaigneux

silence ou d'un sourire malin, ce qui fait toujours quelque effet auprès de certains juges.

Asclépiade l'emportait d'autant plus aisément qu'il répétait sans cesse les mots d'*expérience* et d'*observation*. Sa doctrine était établie sur des circonstances sensibles, ou qui étaient supposées telles; ce n'était pas le système ténébreux des anciens, toujours perdu dans les facultés abstraites et *hyper-organiques*. Cependant, avec cette logique si sévère et cette clarté apparente, Asclépiade se jetait dans les hypothèses les plus absurdes, et dans les idées les plus inconcevables; du moins quand on voulait pénétrer celles-ci, et aller au-delà de cette lumière trompeuse qui éclairait leur superficie. Rien de plus obscur qu'une doctrine où l'on se propose de tout éclaircir. La saine doctrine est abstraite, générale, indéterminée; elle aboutit à des principes, qu'elle déclare par avance ne vouloir pas ou ne pouvoir pas expliquer. Il est vrai que ces principes sont obscurs, mais c'est le contraire de leurs conséquences; celles-ci sont positives, fixes, faciles à saisir, et suivent les faits dans toutes leurs nuances. Les principes en apparence si certains ne donnent naissance qu'à des conséquences vagues, qui ne se plient à aucune circonstance particulière des phénomènes; c'est-à-dire, que la fausse doctrine nous abandonne précisément là où elle nous est nécessaire, dans l'étude des détails; tandis que la vraie se montre alors toujours utile. Ce caractère distinctif prouve que celle-ci nous met en rapport avec les choses mêmes; et en effet,

celles-ci sont impénétrables dans leur nature générale, et très-aisées à connaître dans leurs détails d'observation.

Asclépiade était un grand théoricien, et cependant, dès qu'il était question de médecine-pratique, il devenait empirique, et empirique routinier. « Un médecin, dit-il, est bien chétif qui n'a pas deux ou trois formules toutes prêtes et dont il ait fait l'expérience pour chaque sorte de maladie. » Son système était si général, si loin des choses elles-mêmes, qu'il ne pouvait pas s'en servir; et il lui rendait justice en le rejetant. Tous les médecins systématiques, et sur-tout les mécaniciens, en ont toujours fait autant.

Asclépiade était solidiste absolu; selon lui, toutes les maladies provenaient de l'état des solides: les humeurs n'y étaient pour rien. Les doctrines mécaniques ne pouvaient pas faire jouer celles-ci aussi aisément que les solides, il fallait donc nier leur influence. Pressé par les médecins hippocratiques du temps, il convenait cependant qu'elles pouvaient devenir, dans certains cas, causes éloignées de maladies, et qu'il fallait les évacuer, mais comme en passant, et en quelque sorte pour la forme; l'on devait se hâter de revenir à l'affection des solides qui constituait seule l'état essentiel de la maladie. L'altération des humeurs, leur excès, etc., étaient des causes antécédentes, conjointes, mais non prochaines et essentielles; elles augmentaient la maladie, mais elles ne pouvaient pas la produire.

Asclépiade insistait beaucoup sur les remèdes

externes ; il employait souvent les bains, frottait les malades avec des huiles, les couvrait d'onguens et de cataplasmes ; c'était une conséquence de cette médecine toute superficielle, qui ne pénétrait pas dans les propriétés intérieures du corps vivant. Il avait une espèce d'horreur pour les vomitifs et les purgatifs, et accumulait contre eux les résultats vrais ou faux de l'expérience et sur-tout du raisonnement ; il niait qu'ils fussent utiles, parce qu'il ne concevait pas, dans son système, qu'ils dussent l'être. Telle a toujours été la conduite des théoriciens ; dans leurs efforts opposés, ils auraient détruit la thérapeutique entière, d'après leurs caprices, si l'expérience ne l'avait défendue. Il faut avouer que l'on avait employé ces remèdes à l'excès, ce qui justifia le nouveau système aux yeux de l'ignorance. Il ne profita pas moins, pour accroître sa réputation, de l'abus qu'on faisait des échauffans et des sudorifiques.

Asclépiade se servait beaucoup de la saignée, il la mettait en usage dans toutes les maladies avec douleur. Il avait établi que la douleur était toujours causée par la rétention du sang dans les pores, par la congestion, par l'inflammation. Il ne reconnaissait pas d'inflammation sans douleur, ni de douleur sans inflammation. Par cette raison, il recommandait la saignée avec profusion dans la phrénésie, si celle-ci était accompagnée de douleur vive ; et il la rejetait entièrement dans la péripneumonie, parce qu'elle est ordinairement sans douleur. Il saignait dans l'épilepsie, et en

général dans les maladies convulsives, pensant toujours sans doute qu'elles étaient produites par l'obstruction du sang. En général, l'obstruction matérielle, qui faisait le fond de la doctrine d'Asclépiade, a toujours joué un grand rôle dans les systèmes mécaniciens ; et peut-on avoir une autre manière de concevoir les maladies dans cette doctrine rétrécie ?

Selon Asclépiade, la fièvre reconnaissait pour cause un engorgement quelconque dans une partie; et, sous ce rapport, il n'aurait pas admis les fièvres essentielles. Qu'est-ce, en effet, qu'une fièvre essentielle pour un médecin matérialiste, *organicien* ? Le type des fièvres s'expliquait par l'intensité de l'obstruction. Dans toutes les maladies de ce genre la saignée était le remède par excellence.

Il saignait aussi dans toutes les espèces d'hémorrhagies, parce qu'il les attribuait indifféremment à une même cause. Enfin, ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il tirait du sang dans la *passion cardiaque*, dont les signes sont, selon Cœlius-Aurélianus, un pouls très-petit et fréquent, un abattement général des forces, des défaillances répétées, une sueur glacée avec refroidissement des extrémités, en un mot, dans les fièvres malignes du temps. Asclépiade avait décidé que cette maladie était causée par une obstruction, qui se formait auprès du cœur par le trop grand amas ou par la trop grande compression des corpuscules dans les pores de ce viscère ; or, ces corpuscules ne pouvaient être dégagés que par la saignée. Plus tard,

Thémison employa les sangsues dans les mêmes cas et pour les mêmes raisons, ce qui revient à peu près au même.

Asclépiade était ennemi de la polypharmacie ; il employait les moyens doux, les boissons délayantes, et rejetait tous les remèdes violens, alors fort en vogue; il faisait un grand usage de l'eau fraîche. Les dogmatiques prétendaient qu'il avait rejeté les remèdes, parce qu'il s'était ôté, par son système absurde, les moyens de s'en servir ; et que, ne sachant pas les employer, il avait pris le parti de les faire considérer comme dangereux ou comme inutiles. Il insistait beaucoup en revanche sur le régime, sur l'exercice et sur les bains.

Asclépiade fut le fondateur de la fameuse *dichotomie* des maladies, d'après laquelle on ne voit que resserrement ou relâchement des tissus, force ou faiblesse.

Enfin, Asclépiade ne regardait pas la médecine comme une science proprement dite, qui, par son étendue, ses connaissances propres et par ses méthodes, est digne d'occuper une place séparée et indépendante: ce n'était pour lui qu'une partie de la doctrine générale des philosophes sur l'Univers, qu'un chapitre détaché de leurs romans sur la nature des choses. Il avait commencé à enseigner la rhétorique; mais ne trouvant pas son compte à ce métier, il voulut essayer si celui de la médecine serait moins ingrat pour lui ; il l'étudia comme en passant, au rapport de Pline. D'ailleurs, les systématiques, *faisant* la médecine *à priori*, doivent

s'imaginer la savoir, quand ils connaissent les principes fondamentaux qu'ils ont établis.

Asclépiade écrivait très-bien, et parlait avec beaucoup d'élégance ; Cicéron lui-même l'admirait comme orateur. Son grand talent en ce genre lui fit beaucoup de prosélytes. Il choisit habilement son théâtre ; il se rendit de Pruse à Rome, alors le rendez-vous de toutes les sciences. Attirés par l'appât du gain, les philosophes, les rhéteurs, les poètes et les médecins accouraient en foule de la Grèce, de l'Asie mineure et de l'Égypte à Rome et dans l'Italie, pour étaler, aux yeux des habitans de la Capitale du monde, des connaissances qui leur étaient inconnues. Ainsi, les sciences et les arts se développaient au sein de la corruption, et présentaient quelques traces du sol impur qui les nourrissait. La médecine, en particulier, gémissait sous le double esclavage politique et philosophique; on sait qu'elle fut cultivée à Rome par des esclaves et par des philosophes; et l'on peut mettre en question quels furent ceux qui furent les plus funestes à ses véritables progrès.

Jusques à Asclépiade, la médecine, toujours modeste, s'était tenue renfermée dans son sanctuaire, et ne communiquait guère qu'avec les adeptes; il l'avait popularisée, et avait ainsi multiplié les juges aveugles et les admirateurs passionnés. Il n'était pas du nombre de ces médecins dont la renommée est circonscrite dans le cercle étroit de leurs malades; il était prôné par tous les philosophes et les grands littérateurs de son temps,

avec qui il avait établi les relations les plus intimes, et au milieu desquels il tenait même une place honorable.

A l'époque actuelle, les hypothèses ne pouvaient pas avoir une longue durée. Le perfectionnement de l'anatomie avait rendu l'esprit de système plus difficile à satisfaire ; et les nouvelles doctrines du matérialisme, introduites dans toutes les sciences, exigeaient plus de précision et d'exactitude dans les idées. C'est sur-tout par cette circonstance, qui constitue un de leurs plus grands avantages, qu'elles tournent aux progrès de l'esprit humain, et qu'elles le font marcher vers la vérité d'un pas rapide, toutefois en le faisant passer par l'erreur. Nous avons déjà observé que l'empirisme médical s'efforçait de modifier et d'entraîner dans son sein les hypothèses régnantes. La philosophie médicale avait jeté une si grande défaveur sur la recherche des causes prochaines des maladies, que désormais on n'osait plus s'en servir ouvertement dans la construction des systèmes.

Thémison, homme d'un génie original, quoique trop peu cultivé, conçut l'idée la plus remarquable et la plus précieuse que l'on ait jamais eue sur les véritables bases de la médecine-pratique. Il sentit que l'empirisme, tel qu'il avait été présenté dans les derniers temps, constituait une méthode embarrassée et perdue dans les détails; qu'il détruisait presque toute connaissance dogmatique, ou ne fournissait, pour toute ressource, que des tableaux muets et d'une utilité bornée pour les opérations

délicates de l'art : il vit que les empiriques avaient plus signalé le but qu'ils ne l'avaient atteint. D'un autre côté, il reconnut que le système d'Asclépiade, quoique le plus vraisemblable de tous selon lui, était frappé des mêmes incertitudes que ceux qui l'avaient précédé et qu'il partagerait leur sort. » Le fondateur du mécanicisme avait fait reposer la médecine sur les explications des fonctions, et sur les causes prochaines des maladies ; et les empiriques avaient démontré, en général, l'infidélité de ces données.

Thémison chercha le premier une route intermédiaire entre le dogmatisme et l'empirisme, et entrevit les vrais principes de cette association que réclamaient, qu'appelaient de toutes parts, à cette époque, les vœux de la philosophie médicale. Il admit pour fondement de l'art, les analogies pratiques les plus importantes et les moins sujètes à méprise, les indications communes aux divers genres de maladies. Selon lui, la médecine dogmatique consistait dans une méthode qui apprend à reconnaître ce que les maladies ont de commun entr'elles, sous le rapport de leur caractère essentiel et de leur traitement, en considérant l'un et l'autre d'une manière purement empirique et non dans des explications théoriques. Il s'éleva ainsi aux analogies qu'il jugea les plus générales; il crut qu'il n'y avait, à proprement parler, que deux indications, celle de resserrer et celle de relâcher ; que deux maladies, le *strictum* et le *laxum*. Il prétendait ne point s'enfoncer dans les hypothèses d'Asclépiade ; il se contentait d'éta-

blir qu'il devait y avoir des pores dans toutes les parties du corps humain. Leur existence lui paraissait démontrée par l'exemple de la peau, dans laquelle on n'aperçoit aucune espèce d'ouverture, quoiqu'il soit certain qu'il y en ait, d'après la sueur qui en sort. Thémison ne recevait pas toutes les explications ultérieures d'Asclépiade, sur la nature de ces pores et sur le mécanisme de leurs fonctions dans l'état de santé et de maladie ; ces idées subtiles étaient contre ses principes, qui ne portaient que sur des choses sensibles. Dans cet esprit, les méthodistes disaient que la médecine est une méthode qui conduit d'une chose évidente à une autre qui ne l'est pas. Il n'était point nécessaire de se perdre dans la recherche des causes prochaines des maladies. Les causes occasionnelles elles-mêmes n'ayant qu'une action passagère, ne devaient point entrer dans le calcul des indications essentielles; puisque, lorsqu'une fois elles ont agi et que la maladie est établie, il ne faut étudier que le caractère fondamental de celle-ci, qui ne conserve plus aucun rapport avec la cause qui a pu provoquer son développement. Les méthodistes craignaient tellement de se livrer aux simples probabilités, qu'ils rejetaient la science du pronostic qui ne se pliait pas à leurs dogmes absolus et tranchans : ce qui seul montre le vice de leur système, et prouve qu'ils n'avaient nullement saisi l'esprit propre à la médecine.

Il leur importait peu de connaître le siége des maladies. « Les médecins des autres sectes,

dit Cœlius-Aurélianus, se sont occupés à déterminer quelle est la partie affectée dans la phrénésie, par exemple; les uns ont placé la maladie dans le cerveau, les autres dans le cœur ou le diaphragme, etc. Quant à nous, nous ne nous fatiguons pas beaucoup l'esprit sur ce sujet. La considération des organes qui souffrent n'est d'aucun usage pour indiquer les remèdes dont on doit se servir: ainsi l'inflammation est toujours la même, dans quelque partie qu'elle soit établie. Dans certains cas cependant, disait le même auteur, nous tenons compte du siége; dans les hémoptysies, par exemple, nous tâchons de découvrir d'où vient le sang, pour pouvoir appliquer les remèdes sur les parties qui le fournissent, ou sur celles qui en sont le plus voisines, et non, comme quelques-uns pourraient le croire, pour changer le traitement fondamental, selon cette circonstance, puisque la même méthode convient dans tous les cas. » Cette idée très-sage, dans un temps où l'anatomie n'existait point encore, peut être admise même aujourd'hui, toutefois avec les modifications nécessaires, le raisonnement pratique conservant toujours sa force.

Les méthodistes ne s'occupaient donc que de la détermination du caractère des maladies; ils rejetaient même les définitions, elles les auraient ramenés à la dialectique, et ils voulaient séparer à jamais la médecine-pratique de la philosophie, qui, jusque-là, lui avait fait tant de mal selon eux. Théodorus Priscianus allait jusques à dire que si la médecine avait été entre les mains de per-

sonnes moins instruites et même un peu étrangères aux lettres, et qui n'eussent eu d'autres maîtres que la Nature, les maladies mieux dirigées auraient été plus légères, et les remèdes qu'on leur oppose beaucoup plus simples. Mais, poursuivait-il, la véritable manière de traiter les maladies a été négligée, et notre art a été mis à la disposition d'individus qui font consister tout leur mérite à écrire avec élégance et à disputer avec subtilité contre ceux qui ne sont pas de leurs sentimens. » Le savant Leclerc s'étonne que le livre où l'on émet des propositions qui lui paraissent si paradoxales, portât le titre de *logicus*. Théodorus Priscianus aurait-il su déjà que la logique de la médecine lui était particulière, et qu'elle était distincte de celle qui est propre aux autres sciences.

Les méthodistes s'en tenaient donc à établir le caractère phénoménal des deux grandes maladies, qui, selon eux, embrassait presque tout l'ensemble du cadre nosologique. Outre ces deux maladies générales, le *laxum* et le *strictum*, et la combinaison de ces deux états (*mixtum*), ils admirent les élémens chirurgicaux ou les maladies organiques locales. La première indication était relative à la présence des corps étrangers : parmi ceux-ci les uns sont extérieurs, comme une épine, une flèche ; les autres sont intérieurs, comme ceux qui se développent spontanément dans le corps. Ils distinguaient ces derniers sous trois chefs : il y a des choses qui appartiennent à l'organisation naturelle, mais qui n'étant pas à leur place sont

comme étrangères, tel est un os déplacé ou fracturé. Il y a, en second lieu, des choses qui deviennent étrangères par leur excès comme par leur volume : telles sont toutes les espèces de tumeurs, les abcès, les excroissances. Il y a, au contraire, des choses étrangères par défaut, comme sont les ulcères, etc. Voilà quelles sont les *convenances* des maladies chirurgicales. Thémison en ajoute enfin une dernière sorte, qu'il appelle *prophylactique*, et qui regarde les maladies produites par les poisons, par le venin de certains animaux, cause étrangère que l'on doit chercher à expulser avant qu'elle agisse.

Il est facile de reconnaître les vices fondamentaux du méthodisme. Malgré ses efforts et ses protestations, il repose sur des idées purement théoriques, l'état des pores considéré comme caractère des maladies. Thémison commit une faute que l'on ne s'est pas épargnée après lui; il prit pour des vérités démontrées et incontestables, les opinions de son siècle; il crut à tort qu'elles étaient le résultat immédiat et définitif des faits, parce que Asclépiade le répétait à chaque instant, comme les systématiques de tous les temps qui vantent leurs doctrines, sur le même ton que les charlatans leurs panacées. Il est évident que la notion du *laxum* et du *strictum*, des pores relâchés et resserrés, est arbitraire en elle-même, et qu'elle le devient encore plus par l'extension excessive qu'on lui avait donnée. En effet, il y a autre chose à reconnaître dans le corps vivant, sain ou malade, que des pores

ouverts ou fermés ; il y a d'autres circonstances majeures à signaler, d'autres lois générales à établir. Il était absurde de restreindre l'expression de tous les phénomènes de la vie, à une formule si bornée, même en supposant qu'elle fût aussi exacte qu'elle l'est peu.

Le caractère des maladies doit être pris des circonstances qui tombent sous les sens, telles que les causes manifestes, les symptômes extérieurs, etc., et non pas des circonstances cachées, comme de l'état réel ou imaginaire des pores. Si elle ne suit pas cette marche, la médecine-pratique devient une science hasardeuse, livrée à l'esprit de raisonnement et à toutes les chances des erreurs de ce genre. Elle doit s'arrêter à des indications empiriques; c'est-à-dire, qu'un malade étant soumis à l'action de certaines causes, présentant tel ordre de symptômes, se trouvant, en d'autres termes, dans un cas déterminé, elle doit fixer, d'après l'expérience, quels sont les moyens qu'on doit employer pour lui rendre la santé. Telle est la manière dont il faut poser le problème, et tels sont les instrumens dont on doit se servir pour le résoudre.

Les méthodistes avaient reconnu que l'indication était non-seulement le but, mais encore la base de la médecine-pratique. Ils avaient vu avec génie, qu'en réunissant les analogies des indications, on restreignait singulièrement le nombre des maladies; et l'on donnait à la médecine, après tant d'essais infructueux, une forme scientifique qu'elle

n'avait pas pu trouver dans les tableaux nosographiques des empiriques, ni dans les hypothèses des dogmatiques. L'on établissait ainsi la véritable méthode médicinale, qui ne doit être ni un instinct routinier ou une application automatique de quelques notions rétrécies et absolues; ni un raisonnement sans fin, comme sans garantie, sur les causes prochaines des maladies: mais qui doit consister dans une logique aussi sûre dans ses données qu'exacte dans ses opérations, qui prend pour point de départ les notions les plus rapprochées du but qu'elle se propose, l'indication des remèdes d'après leurs effets sensibles, c'est-à-dire, les circonstances les plus simples et les plus accessibles à l'observation. Ces idées étaient sans doute très-saines; mais pour ne pas avoir approfondi la philosophie de l'empirisme, les méthodistes ne virent pas que les indications communes devaient être purement empiriques, et ne point reposer sur l'état intérieur presque toujours supposé des organes malades. Les élémens qu'admet l'École de Montpellier remplissent toutes les conditions du problème. Ils sont fournis par l'expérience seule, et ne portent que sur des caractères extérieurs, sur les causes sensibles, soumises à un calcul raisonné il est vrai, mais toujours expérimental, et sur les symptômes dont on considère la valeur dans leur concours, et dans leur succession.

M. Sprengel a saisi avec sagacité le vice essentiel de ce système, et établi avec justesse le but qu'il aurait dû se proposer d'atteindre. Cette

circonstance remarquable démontre qu'à l'époque où la science est aujourd'hui parvenue, tous les médecins, à quelqu'École qu'ils appartiennent, sentent le besoin d'un nouveau méthodisme, et entrevoient les données fondamentales qui doivent le constituer. « Thémison, dit cet auteur, voulut faire reposer sa doctrine sur les analogies et les indications communes à plusieurs maladies κοινότητες, sans réfléchir que ces analogies sont aussi occultes que toutes les causes des dogmatiques. S'il eut choisi pour bases des analogies faciles à reconnaître, ou de véritables états morbifiques, au lieu de maladies simples des parties solides, dont il n'admettait même qu'un nombre fort petit, le système des méthodistes aurait été le meilleur de tous. Mais, abusé par la philosophie corpusculaire, il ne voulut admettre d'autres indications communes que celles que fournissent le *strictum* et le *laxum.* »

A la vérité, il déterminait le resserrement d'après la suppression des évacuations ordinaires, et d'après l'augmentation du volume et de la densité des parties; les signes contraires indiquaient l'état opposé ou le relâchement. Mais, quoique ces caractères soient extérieurs, ils ne portent que sur un seul phénomène, qui le plus souvent est accidentel et n'a aucun rapport avec la nature des maladies. Les évacuations augmentées ou supprimées peuvent reconnaître pour causes des circonstances opposées. L'hémorrhagie, par exemple, peut provenir du défaut ou de l'excès des forces. Les méthodistes, au contraire, n'opposaient au même genre de maladie qu'un seul

mode de traitement. C'est peut-être par suite de ces idées absolues que le médecin Musa tua Marcellus, avec ces mêmes bains froids à l'aide desquels il avait guéri Auguste avec tant d'éclat. Ainsi, Soranus saignait dans toutes les espèces de pleurésie, affection qui, selon lui, toujours la même, dérivait du *strictum* : il n'avait point égard à l'âge, au climat, à l'état des forces, etc.

Il est évident que ces systématiques s'étaient laissé entraîner par les idées matérielles et mécaniques de leur siècle. Ils n'avaient pas vu que les symptômes ne sont que les signes de l'état intérieur qui constitue la maladie; que l'évaluation de ces signes exige une appréciation exacte, qui ne doit pas se tirer de l'examen d'un seul phénomène, mais de leur ensemble; et qui emprunte même avec confiance les données prises des causes sensibles. Veut-on avoir une preuve du vice de cette manière de caractériser les maladies, qu'on prenne sur-tout leur notion du *mixtum*. Ils entendaient par là les affections dans lesquelles il y avait engorgement de la partie, augmentation de volume, et par conséquent, selon eux, resserrement; et dans lesquelles cependant les humeurs s'échappaient par les pores ouverts, et où il y avait *laxum*. Ainsi, dans les péripneumonies, ils admettaient à la fois relâchement et resserrement. Ils ne saisissaient donc que la forme matérielle, apparente et accidentelle de la maladie, celle qui n'a aucun rapport avec l'indication.

Dans la doctrine de l'École de Montpellier, les

élémens des maladies représentent les états morbides qui constituent les maladies. Ils sont l'image sensible et extérieure de ces états intérieurs et cachés. Ils ne pénètrent pas, il est vrai, dans leur nature intime; ils ne vont point, par exemple, jusques à la détermination du mécanisme de l'inflammation et des lois qui enchaînent les phénomènes qui la composent : mais ils se bornent à déterminer la présence de l'état intérieur, d'après un ensemble de signes et de caractères qui ne sauraient tromper.

Les *communautés* ou les élémens des méthodistes se réduisaient à deux, au *strictum* et au *laxum*, c'est-à-dire, que les méthodistes ne reconnaissaient que deux maladies essentielles. Quoique cette *dichotomie*, enrichie des modifications les plus importantes, fasse le fond du système de la plupart des médecins de notre siècle, elle n'en est pas moins arbitraire et beaucoup trop rétrécie. Elle n'embrasse pas l'ensemble des affections morbides, et elle est bien loin d'atteindre la variété de nos grandes méthodes de traitement, qui suppose un plus grand nombre de maladies correspondantes. Car il est incontestable qu'il doit y avoir autant de maladies essentielles, autant de sources d'indications majeures, qu'il y a de méthodes tranchantes. Considérée sous ce point de vue éminemment philosophique, la Thérapeutique devient le moyen d'épreuve de tous les systèmes; et certes les praticiens ne lui contesteront jamais ce droit de suprématie, et ne chercheront pas à décliner sa juridiction. Or, si l'on rassemble toutes les différentes

méthodes, si on les classe avec franchise et avec ce bon sens qu'exige et que donne l'exercice de la médecine-pratique, on reconnaîtra sans doute qu'il y en a plus de deux sortes; et dès-lors s'écroule tout système qui n'admet que deux maladies. Il nous paraît même que le vrai système ne doit pas fixer, d'une manière définitive, le nombre des méthodes; il doit être arrangé de manière à permettre toute espèce de réforme, si, par une analyse plus exacte, on multiplie ou l'on restreint ce nombre. La doctrine des élémens se prête à toutes les modifications et à tous les perfectionnemens successifs. Elle seule prend les choses par les faits particuliers; et elle imite, dans ses décompositions des phénomènes des maladies, la chimie dans ses décompositions des corps. Celle-ci a renoncé à déterminer la nature des corps *à priori*, ou par des principes universels, comme elle ne l'a fait que trop long-temps et à son grand désavantage, quand elle partait de l'admission des quatre élémens, comme vérités fondamentales. Aujourd'hui, au contraire, elle commence par la décomposition des corps particuliers et arrive ainsi aux principes les plus généraux, qu'elle ne donne même que pour résultat actuel de ses opérations. Tous les méthodistes modernes, qui ont pris pour bases de leur système des idées fixes et définitivement arrêtées, s'opposent à toute réforme. Ils veulent toujours deviner la Nature; s'ils s'aperçoivent qu'ils n'ont pas réussi, c'est à refaire, et ils s'exposent encore aux chances dangereuses d'un nouveau hasard: ils jouent

la partie à quitte ou double, et finissent toujours par la perdre.

Les méthodistes brillaient peu dans le traitement des maladies. Ce que nous savons des plans thérapeutiques de Thémison, ne nous donne pas une haute idée de son habileté pratique. Il croyait pouvoir guérir les péripneumonies les plus intenses à l'aide de l'huile et des bains. Dans l'apoplexie, il appliquait la même méthode, séduit sans doute par les idées mécaniques et superficielles qui caractérisaient sa thérapeutique. Dans les maladies aiguës, d'une part il recommandait l'exercice violent, et de l'autre, il ordonnait une diète sévère pendant les trois premiers jours, par une loi irrévocable et absolue, sans tenir compte du tempérament de l'individu, de ses habitudes, etc. Thessalus ne fut pas moins borné dans sa thérapeutique. Galien l'accuse de n'avoir pas eu la moindre idée des médicamens, quoiqu'il eût écrit sur cette matière.

Le méthodisme repose sur le solidisme exclusif, c'est-à-dire, sur la prétendue solution d'un problème qui est peut-être insoluble, ou qui du moins n'a pas été encore résolu. La médecine-pratique doit se constituer indépendamment de toutes ces questions, au fond peu importantes pour elle ; et elle ne doit point abandonner la sûreté des malades au hasard de tous ces petits calculs.

Les méthodistes rejetaient la doctrine de la *Nature médicatrice* et des jours critiques ; ils étaient matérialistes, et d'ailleurs leur système ne se prêtait pas à tous ces détails. En général, les hypothèses

repoussent ces dogmes délicats, cachés dans les profondeurs de l'observation. A ce seul caractère, on peut les signaler et les proscrire par avance, sans craindre qu'un examen ultérieur démente ce premier jugement. Ce qui nous attache sur-tout à la doctrine de notre École, c'est que, dans ses théories les plus relevées, et même dans ses hypothèses les plus difficiles à défendre, elle s'accommode aisément des vérités les plus minutieuses que fournit l'expérience.

Thessalus méprisait les anciens dans les termes les plus injurieux; il accusait Hippocrate d'avoir fait périr ses malades, en les surchargeant d'alimens. Il s'appelait lui-même le vainqueur des médecins, et il eut l'audace d'écrire à Néron que ses prédécesseurs n'avaient contribué en rien aux progrès de l'art : ainsi, son amour-propre maladroit prononçait sa condamnation. Malheur à celui qui prétend faire à lui seul la médecine-pratique ! Il méconnaît la nature de cette science et la source pure, mais ralentie, de ses perfectionnemens; il insulte à l'esprit humain lui-même et à la majesté des siècles passés. Qu'est-ce, en effet, qu'un seul homme en présence de toutes les générations ! Et cependant, tous les systématiques ont affiché les mêmes prétentions, avec plus ou moins de réserve et d'adresse. Le tort dont ils se sont rendus coupables, dépend moins encore de leur amour-propre que du vice fondamental de leur doctrine. Leurs formules rétrécies ne pouvant pas embrasser tous les faits, combiner heureusement le résultat de toutes les recherches, et accorder les

exagérations des hypothèses les plus contradictoires par une expérience conciliatrice, ils ont été forcés de rejeter les travaux que l'on avait faits avant eux, pour ne s'en tenir qu'à leurs propres forces et à leurs idées bornées et stériles.

C'est encore aux mêmes causes qu'il faut rapporter la prétention aussi fausse que bizarre de Thessalus, par laquelle il se vantait d'enseigner l'art de guérir en six mois. Celui qui fait de telles promesses a besoin lui-même d'apprendre cet art, et j'ose affirmer qu'il ne le saura jamais. Quand les systématiques de tous les temps répètent de pareilles assertions, ils n'entendent parler sans doute que de la médecine qui leur est propre, de celle qu'ils ont imaginée; il ne saurait être question de la vraie médecine, qui consiste dans la connaissance d'un vaste ensemble de notions fournies par l'expérience, et dans l'habitude de leur application, bien plus longue encore à acquérir. La médecine systématique, au contraire, ne se compose que de quelques idées générales, à l'aide desquelles on devine toute la science par une déduction toujours facile; et c'est trop de six mois pour apprendre si peu de chose, quelques heures suffisent. Ces promesses fastueuses doivent naturellement séduire la multitude, les jeunes gens qui ne savent pas encore la médecine, et ceux qui ne peuvent ou qui ne veulent pas l'apprendre. Thessalus fit foule, il avait attiré un grand nombre de disciples; mais tous étaient des cordiers, des cuisiniers, des bouchers, des tisserans, des tanneurs,

en un mot, des artisans ou des gens sans lettres. La médecine-pratique du sage et du philanthrope, n'est pas cet art routinier et mercenaire, qui n'est qu'une nouvelle branche de commerce, fondée sur la hardiesse d'une part, et sur la crédulité de l'autre. Elle est si vaste, qu'il est reservé à peu d'hommes d'en mesurer l'étendue ; et, sous ce rapport, le vrai système n'obtiendra peut-être jamais l'avantage de la popularité, même parmi les Écoles. Bien différente des beaux-arts, la médecine ne doit rechercher que le suffrage du petit nombre. Elle sacrifie à l'humanité jusques aux douceurs de la gloire ; les applaudissemens du public doivent l'alarmer ; et plus d'une fois, lorsqu'ils sont assez bruyans pour effaroucher sa timide modestie, elle doit dire, comme l'austère Phocion, *me serait-il échappé quelque sottise*? Aurai-je présenté une de ces hypothèses brillantes, qui font la gloire de leurs inventeurs, la honte de l'art et le malheur de l'humanité ?

Observons que Thessalus ne craignait pas d'appeler ses disciples au lit des malades ; c'était d'ailleurs l'usage de cette heureuse époque, les systématiques étaient obligés de s'y conformer : mais l'observation, lorsqu'elle est bornée à un temps trop limité, qu'elle est séparée de l'expérience des siècles et égarée par de faux principes, trompe plus sûrement encore que le raisonnement; parce qu'elle consacre ses erreurs d'un sceau plus justement révéré.

Selon les méthodistes, les maladies sont géné-

rales, et jamais locales. Thessalus prétendait qu'aucun médicament n'agit isolément sur une partie du corps. Les maladies dépendent de l'état des pores, qui est le même dans tous les organes. Ils présentèrent des développemens précieux de cette idée ; mais ils l'exagérèrent au-delà des faits, et la considérèrent sous un faux point de vue. Brown a eu la même opinion, en partant d'autres données. Les Browniens-anatomistes, au contraire, ont regardé les maladies comme locales, et toujours parce qu'elles devaient être telles d'après leur manière de les concevoir. Toutes les sectes ont pris un parti absolu sur cette question, et cela seul prouve la fausseté des notions essentielles qui leur servent de point de départ. Ils ont mal embrassé l'ensemble des faits dans le principe, et tous les détails doivent se ressentir de cette première faute. La doctrine de Montpellier, envisagée sous son véritable point de vue, tient compte à la fois des forces propres des organes et de leur réunion en un seul système, des maladies locales et des affections générales, et enfin de leur passage facile de l'un à l'autre état.

Le méthodisme ne pouvait pas régner long-temps, on devait bientôt s'apercevoir que l'action si bornée des atomes livrés au hasard ne représentait qu'un très-petit nombre de phénomènes. Les dogmatiques ou les derniers héritiers de la doctrine de Cos firent des efforts redoublés pour le détruire; ils lui opposèrent le développement d'une idée qu'Hippocrate avait émise et que ses disciples

avaient déjà étendue. Hippocrate distingue trois principes particuliers dans le corps vivant, les solides, les humeurs et les *esprits*, ou autrement ce qui contient, ce qui est contenu et ce qui donne le mouvement à l'un et à l'autre, et constitue le ressort primitif et fondamental de la machine. L'auteur du traité *De flatibus* avait expliqué par ce *pneuma*, la santé et les maladies. Selon tous les philosophes anciens, la matière étant passive par elle-même, on ne pouvait concevoir son activité, la régularité et l'harmonie de ses mouvemens, que par un principe surajouté à celle-ci. Les pneumatistes ne firent que s'attacher à cette idée d'une manière exclusive: c'est ce qu'on appelle presque toujours créer une doctrine.

Si l'on veut rechercher ce que l'on entendait par ce *pneuma*, on trouvera que la notion qu'on s'en formait, était composée de deux idées contradictoires, empruntées au matérialisme et au spiritualisme: c'était l'air extérieur, animé de forces intellectuelles et morales, d'après toute la philosophie des anciens. C'est pour n'avoir pas étudié assez profondément cette philosophie, que Le Clerc ne peut pas résoudre les questions que sa grande sagacité lui fait élever sur la nature de ce *souffle*. Le *pneuma* était une matière très-subtile, et que par cela seul on supposait essentiellement active et se mouvant par elle-même. Cet esprit était une émanation de l'âme du monde, du Dieu suprême, de la matière éthérée qui anime et dirige l'Univers; il participe donc à tous les carac-

tères qui le distingent. Les maladies ne sont que l'état de souffrance de ce *pneuma*; les anciens appelaient les maladies des *passions*, et rapprochaient volontiers, dans le langage et dans la pensée, les affections physiques et morales. En médecine, comme dans la physique entière, ils se sont rendus constamment coupables de cette confusion. Ce principe agit donc avec conscience et par volonté, comme l'âme de Stahl, ou plutôt comme celle-ci par des volontés irréfléchies et instinctives, avec raison, mais sans raisonnement. D'un autre côté, cet *esprit* est évidemment matériel, comme il paraît d'après les caractères physiques qu'Athénée lui attribue. Il est chaud, froid, sec et humide, épais et ténu; le lait, l'amidon le condensent dans la phthisie pulmonaire; l'odeur ou la vapeur du pavot en fait autant dans la phrénésie. Il se change en eau dans la tympanite qui se transmue en ascite, de la même manière que les vapeurs de l'atmosphère, en se condensant par l'effet du froid, se convertissent en ce liquide. Un *pneuma* dense, trouble et humide, produit les obstructions de la rate: dans la pleurésie, au contraire, il est sec et ténu. Les vertiges résultent de la faiblesse de cette substance aérienne, qui, ne pouvant rester fixe, tourne continuellement en cercle. Ce *pneuma* est susceptible de diminution: l'asphyxie dépend de son épuisement. Il se renouvelle par la respiration en pénétrant avec l'air extérieur, il se rend au cœur et détermine ses mouvemens; aussi le cœur était-il le siége de la vie et de l'âme. Il combine les

élémens du corps, se mêle avec les humeurs, et la vapeur qui s'exhale du sang n'est autre chose que le *pneuma* lui-même. (Marc-Aurèle.) Entraînés par le désir de déterminer la nature du principe de la vie, les pneumatistes se perdirent dans un mélange de notions métaphysiques et matérielles. Comme un très-grand nombre de médecins anciens et modernes, ils voulurent se débarrasser du mécanicisme, mais ils ne purent point y parvenir; ils changèrent seulement les hypothèses reçues, et revinrent malgré eux au matérialisme. Leur but définitif était de concevoir la vie, et ils ne pouvaient l'essayer que par les idées qui étaient le plus à leur portée.

Les pneumatistes n'admettaient point pour élémens du corps le feu, l'air, l'eau et la terre; mais les qualités premières de ces quatre substances, le chaud, le froid, l'humide et le sec; ce qui était conséquent à leur système métaphysique. On voit, en effet, que ces qualités ne sont que des abstractions physiques réalisées, et qu'elles présentent le double caractère de contradiction que nous leur avons reproché. D'après la philosophie d'Aristote, ou plutôt d'après la philosophie générale des anciens, le chaud et le froid, choses subtiles qui échappent à la vue, étaient les causes efficientes, les causes premières et actives; tandis que l'humide et le sec, qui sont plus grossiers et plus sensibles, étaient les causes matérielles, le sujet des qualités : les premières constituaient la *forme*, les secondes la *matière*. Ces qualités

abstraites travaillaient la matière, et lui imprimaient toutes les modifications dont elle est susceptible ; elles représentaient les propriétés vitales des modernes ; car il est sûr que la température du corps est une de leurs expressions les plus fidèles. Le plus souvent, ces quatre qualités n'ont, dans leur langage, que des caractères purement physiques ; mais, quelquefois aussi, elles prennent des caractères essentiellement moraux. Ainsi, Arétée croit que dans le *causus*, l'ardeur de la fièvre ayant consumé ce qu'il y a de matériel, d'épais et de ténébreux dans les humeurs, l'*esprit* est plus épuré, et qu'il peut apercevoir des choses qu'il ne voyait pas auparavant, prédire l'avenir ou avoir des entretiens avec les morts. L'auteur du traité *De flatibus*, prétend que le frisson de la fièvre est produit par l'impression rafraîchissante du *souffle* sur les organes, et que le sang redoutant le froid se jette promptement dans les lieux les plus chauds ; ce qui rappelle la fameuse horreur du vide.

Athénée ne fait pas souvent mention de la bile, de la pituite et des autres humeurs ; il les considère comme des altérations diverses du *pneuma*. Sous ce rapport, ce médecin faisait un très-grand changement dans la pathologie humorale des anciens. Il avait entrevu que les altérations matérielles des humeurs ne sont que des effets, et qu'il faut en chercher la cause dans l'état de la vie elle-même, qui seule décide la constitution de ces humeurs et leurs variations. Ces humeurs ne constituent que la matière des maladies, au lieu que le

chaud, le froid, etc., en sont la cause. « L'asthme, dit Athénée, reconnaît pour cause la froideur et l'humidité de l'*esprit*, et les humeurs crasses et gluantes pour matière. » Ce qu'il y a d'assez singulier, c'est que les pneumatistes introduisirent dans la médecine l'idée de la putridité humorale, idée dont les médecins matérialistes se servirent tant dans la suite.

Les pneumatistes étaient de grands dialecticiens; leur principe d'action, invisible et pénétré de forces morales, se prêtait à tous les raisonnemens abstraits. Ils subtilisaient beaucoup, multipliaient singulièrement les distinctions analytiques, et divisaient moins souvent les choses que les idées ; Galien lui-même le leur reproche.

Jusques au temps où nous voilà arrivés, la philosophie s'était partagée en deux sectes ennemies. L'une avait sans cesse recours à des principes abstraits réalisés, à des âmes, à des *esprits*, etc. : l'autre s'efforçait de déduire tous les phénomènes de l'Univers de la matière, des atomes et de leur jeu. L'éclectisme parut un instant devoir apporter la paix dans les sciences, en respectant toutes les opinions et en ménageant toutes les prétentions ; mais l'éclectisme qui s'établit alors n'était qu'un mélange bizarre et contradictoire d'idées qui le plus souvent étaient fausses en elles-mêmes; c'était un véritable monstre logique. Ce système conciliateur ne remplit l'honorable mission dont il se charge que lorsqu'il ne reçoit des différentes sectes que les vérités qu'elles ont défigurées, et que l'observation devient le juge

suprême de toutes les questions dissidentes. Enfin, les sciences semblaient s'être reposées dans le pyrrhonisme absolu, d'où elles ne sortaient de temps en temps que par l'empirisme.

Dans la médecine, les écarts des dogmatiques avaient produit de la même manière l'empirisme, d'une part, et de l'autre le méthodisme, qui n'était qu'un empirisme systématisé d'après des vues très-bornées. L'art était réduit à des données trop simples et insuffisantes. On s'était éloigné de plus en plus de la méthode d'Hippocrate, qui se fixait sans cesse dans les détails particuliers d'observation; et l'on ne considérait les maladies qu'à travers une formule très-générale. La science s'imaginait avoir acquis le droit de théoriser ses connaissances, elle croyait être déjà adulte et dans la force de la raison; tandis qu'elle ne faisait que rêver sur les brillans souvenirs que lui avaient laissés le premier âge de son existence, marqué par toutes les espérances, et les illusions de cette heureuse époque. La médecine était donc en quelque sorte détruite dans le temps où Galien parut, par suite des révolutions naturelles qu'elle avait subies: elle était arrivée au fond du labyrinthe dans lequel elle s'était engagée, et elle s'apercevait qu'elle ne faisait que revenir sur les mêmes voies d'égarement. On avait acquis cependant un très-grand nombre de données, et découvert beaucoup de vérités; mais l'édifice de la science s'était écroulé, parce qu'on l'avait assis à la fois sur des bases trop étroites, et que l'on avait voulu le porter trop haut. Galien,

reprenant les mêmes matériaux, les coordonna avec plus d'habileté dans un vaste ensemble. Le nouvel édifice était loin d'être parfait, les fondemens en avaient été toujours négligés ; mais il devait durer un très-grand nombre de siècles, conserver la doctrine d'Hippocrate et la médecine antique dans les âges de barbarie, et servir de point d'union entre les travaux des anciens et ceux des modernes.

Galien est un des esprits les plus étendus qui ait paru en médecine, et il posséda au plus haut degré le génie systématique. Sous ce rapport, il fut supérieur à Hippocrate, et on peut dire qu'aucun médecin ne peut lui être comparé. Lui seul théorisa la médecine ; avant lui, on n'avait pas pu le faire ; après lui, on ne l'a peut-être jamais fait sur des dimensions aussi larges ; et si jamais l'on veut répéter le même essai, il faudra prendre ce grand homme pour modèle, lors même qu'on formerait le système médical avec des idées différentes, et d'après une autre manière de philosopher. Le siècle dans lequel il vécut, autorisait il est vrai ses espérances, mais il ne pouvait point les réaliser. Une aussi belle entreprise était réservée pour des temps plus reculés ; et il est possible que cette époque ne soit point encore venue. Peut-être même que la médecine est une science si conjecturale dans sa nature, si délicate à manier dans son usage, si variée dans les détails qui la composent, que l'on ne pourra jamais la rattacher en entier à des principes généraux ; et que, agissant toujours par des procédés qui lui sont propres, elle ne

pourra emprunter à la théorie que des vues plus ou moins heureuses. Il est à craindre que celle-ci ne trouve des applications exactes que dans certains cas particuliers; que sa lumière, portée à son plus haut degré, ne puisse éclairer tout l'espace de la science; et qu'il y ait toujours quelques points obscurs, où l'on soit obligé de marcher comme à tâtons, et de se servir du sens grossier de l'empirisme pour se guider avec quelque assurance.

Dès l'entrée de la carrière, Galien manque le but qu'il se propose, et pour aller trop vîte, il commence par faire un faux pas. Il prend les choses par les principes les plus relevés; il veut faire la médecine *a priori*. Il fallait au contraire, étudier d'abord les faits particuliers, et s'élever ensuite à des axiômes progressivement plus étendus. En suivant cette marche, il se serait rencontré peut-être avec les philosophes qui méditaient sur la formation de l'Univers et sur les lois qui le régissent, ou mieux encore, il se serait consolé de se trouver en contradiction avec eux. Il devait prendre Hippocrate pour guide, continuer les travaux qu'il avait si bien commencés, et non point reconnaître pour chef Aristote, qui était presqu'entièrement étranger à la science médicale. Il ne fallait pas aller au-devant de l'observation par des idées préconçues; mais laisser faire, en quelque sorte, l'observation elle-même, et recevoir les dogmes qu'elle aurait fournis. Mais, comment faire un crime à Galien de n'avoir pas suivi une philosophie qui aujourd'hui

même n'a pas été encore complètement appliquée à la médecine; aujourd'hui que l'esprit humain est éclairé par des siècles d'erreurs, par une métaphysique plus exacte qui touche aux plus grandes vérités, si même elle n'a su les atteindre, et enfin, par l'exemple des progrès rapides et indestructibles des sciences physiques.

Galien fait reposer la médecine sur la Physiologie, la Physiologie sur les principes de la physique de son temps, et celle-ci sur la philosophie régnante. « De même, dit-il, qu'un architecte doit nécessairement connaître toutes les parties d'un édifice, lorsqu'il entreprend de le bâtir ou de le réparer; de même, celui qui veut fonder l'art dont le sujet est le corps humain, c'est-à-dire la médecine, doit avoir une notion exacte de toutes les parties qui composent ce corps, de leur substance, de leurs dimensions, de leur figure, de leur situation, de leur nombre et du rapport qu'elles ont entr'elles. »

Les élémens du corps humain, ainsi que de tous les autres corps de la Nature, sont le feu, l'eau, l'air et la terre. Les qualités de ces élémens sont le chaud, le froid, l'humide et le sec. Chacun de nos organes présente ces qualités à des degrés différens, d'après les élémens qui le composent et d'après leur mode de combinaison : c'est ce qui décide leur *intempérie* naturelle. Ici, Galien ne craint pas de partager les opinions d'Aristote. Le chaud, le froid, l'humide et le sec ne sont dans la réalité que des qualités secondaires, des effets très-subordonnés; mais le besoin d'explication, dans son aveuglement

précipité, les transmue en causes actives et générales, et rapporte à ces causes tous les phénomènes que présente la matière morte ou vivante.

Les humeurs du corps humain sont formées des mêmes élémens que les solides. Ces élémens ont les mêmes qualités, et ces qualités la même activité de cause. Les humeurs sont au nombre de quatre : le sang, la bile, la pituite et l'atrabile. Toutes les modifications naturelles ou contre-nature de ces humeurs ne sont que les effets de la combinaison différente du froid et du chaud, du sec et de l'humide, et ces qualités elles-mêmes résultent des élémens qui constituent les humeurs.

Galien distingue les solides en simples ou similaires, en composés ou *organiques*. Les premiers sont les os, les ligamens, les nerfs, les membranes, les veines, les artères, la graisse, les glandes, etc. ; on les appelle *similaires*, parce qu'en les morcelant, toutes les divisions sont semblables entre elles. Les parties composées résultent de la réunion des parties simples qui concourent à une même fonction ; on les nomme *organiques* ou *instrumentales*, parce qu'elles sont les instrumens ou les *organes* (οργανον) qui exécutent les fonctions.

Telle est la division que Galien fait des parties du corps humain. Il remonte ensuite aux principes d'action. Ces principes d'action sont des *facultés*. Il distingue trois sortes de facultés : la faculté naturelle qui préside à la nutrition, à l'accroissement et à la génération de l'animal, qui décide en un

mot la constitution naturelle du corps ; la faculté vitale qui est chargée de la production de la chaleur, de la circulation, et qui entretient la vie d'une manière directe; et enfin, la faculté animale, qui a sous sa dépendance le sentiment et le mouvement volontaire : celle-ci a pour sous-division la faculté raisonnable ou *régente*, qui tient sous ses ordres l'exercice de la pensée. Chacune de ces facultés agit à l'aide d'une matière subtile que l'on nomme *esprits*. Galien sépare les *esprits* comme les facultés, en naturels, en vitaux et en animaux. Ces *esprits* ne sont que la vapeur du sang, la partie la plus subtile de ce fluide, et qui emprunte un de ses matériaux à l'air extérieur, dans l'acte de la respiration. Les *esprits* vitaux se changent en *esprits* animaux dans l'organe encéphalique, en devenant de plus en plus ténus et affinés. Chacune de ces facultés a son siége spécial: le foie est celui de la faculté naturelle, le cœur de la faculté vitale, le cerveau de la faculté animale. Elles agissent loin du siége qui les récèle, à l'aide de leurs *esprits* respectifs ; et c'est pour expliquer cette action à distance, que Galien avait admis l'hypothèse de ces *esprits*. Outre ces facultés générales, Galien crée des facultés particulières toutes les fois qu'il croit en avoir besoin pour rendre raison des différentes fonctions. Ainsi, il suppose une faculté *concoctrice* et *altérante*; une faculté *attractrice*, *rétentrice*, *expultrice* ; une faculté *auctrice* qui préside à l'accroissement, etc.

Galien rapportait toutes ces facultés à une seule,

dans le sein de laquelle elles se confondaient. Celle-ci était le premier mobile de toutes les autres ; avec Hippocrate, il la nommait *Nature*. La Nature, à l'aide des facultés générales et particulières, dispose des élémens et de leurs qualités, détermine l'organisation du corps et remplit toutes les fonctions qui sont propres à celui-ci.

Il importe d'étudier par quel procédé logique Galien s'élevait à l'admission de ces facultés, et quelle est l'idée qu'il s'en formait. On s'est souvent mépris sur ce point de doctrine, et il faut avouer que Galien lui-même varie dans ses opinions à cet égard. Ainsi, il établit avec sagesse que s'il est un moyen à l'aide duquel on puisse déterminer les facultés, on le trouvera dans la considération des effets et des actes des facultés. « Les facultés n'expriment qu'une simple relation de causalité, que le rapport incontestable qui existe entre un effet sensible et sa cause qui est cachée. Elles représentent ce quelque chose qui dans l'agent produit l'effet. » D'après plusieurs passages de Galien, il est évident qu'il ne considérait les facultés que comme de véritables forces occultes, comme des forces purement abstraites, ou des suppositions nécessitées par les effets. « J'entends, dit-il, par *Nature* une certaine force qui réside dans le corps vivant qu'elle anime et qu'elle dirige, et dont il est inutile de rechercher l'essence, autant que de s'efforcer de connaître celle de l'âme. » « Quelques-uns, dit-il ailleurs, croient que l'âme et la Nature sont composées d'une seule et même substance ; les uns la font

consister en un *esprit*, d'autres dans les propriétés du corps; quant à moi, j'ignore si le Créateur a mis dans notre cerveau une puissance corporelle ou incorporelle, si elle s'éteint par la mort de l'animal, etc. » Ainsi, Galien pousse le scepticisme jusques à n'oser rien affirmer sur la nature du principe pensant, quoique son existence substantielle nous soit prouvée par le sentiment réfléchi de la conscience, qui se tait complètement sur celle du principe de la vie. L'on est d'autant plus autorisé à entendre Galien dans le sens que nous lui attribuons, qu'Aristote son maître avait les mêmes idées sur les facultés en général, du moins quand il établissait les règles logiques qu'il devait suivre si mal.

Il paraît donc très-sûr que Galien voulait donner aux facultés un sens purement abstrait; mais il est aussi incontestable que Galien a fini par réaliser ces facultés, par en faire des causes positives dont il croyait concevoir l'action; c'est-à-dire, que Galien, entraîné par l'esprit d'explication, est tombé dans l'erreur qui a égaré tant de philosophes anciens et modernes. Il devait embrasser cette conception théorique avec d'autant plus de facilité, que, d'une part, ce mode d'explication était très-commode et le dispensait de toute recherche ultérieure; et que, de l'autre, la philosophie de Galien, comme celle de tous les anciens, avait mis en tête de la science ce besoin d'explications, et l'avait considéré comme le point de départ et le but de toutes les sciences.

Au reste, de quelque nature que fussent ces facultés, qu'elles fussent substantielles ou de pures abstractions, corporelles ou spirituelles, Galien les fait agir avec sagesse, et c'est même pour cette raison qu'il les avait imaginées. Il ne pensait pas que la simple existence de la matière pût expliquer l'harmonie des fonctions. Telle avait été l'erreur des médecins et des philosophes théistes, de tous ceux qui avaient porté leurs regards sur les intentions que manifestent les êtres de la nature. Ils voyaient que la matière se dirigeait vers un but, remplissait un dessein, et c'est dans la vue de concevoir son jeu admirable qu'ils admettaient des intelligences pour causes d'action. Ainsi, Galien croyait que l'âme nutritive formait le corps humain sur un certain modèle et d'après les besoins des fonctions, et avec Platon, il lui donnait le nom de *Démiurge* du corps. La faculté *attractice* est éclairée par une sorte d'intelligence dans son choix; elle attire non-seulement le semblable, mais encore tout ce qui lui convient. La force motrice est dirigée avec la même sagesse. L'intensité du mouvement est toujours proportionnée au but qu'il a à atteindre. Selon Galien, l'instrument est matériel, la cause qui se sert de cet instrument ne l'est pas. Selon que l'instrument est plus ou moins altéré dans sa substance ou dans sa structure, la faculté en est empêchée; mais il n'en est pas moins vrai que la faculté agit d'une manière directe, et que, en elle-même, elle est inaltérable.

D'après cela, il est aisé d'entendre le système gé-

néral de Galien, et de comprendre comment sa Physiologie et sa Pathologie, résultat d'un mélange bizarre de spiritualisme et de matérialisme, accumulent les erreurs et les contradictions. Les élémens des corps, les organes similaires ou composés, les humeurs, voilà les instrumens matériels, inertes et passifs; les facultés, voilà les causes actives. Galien, n'est point sorti d'un cercle étroit d'idées et d'explications; il a voulu rendre raison de tout par quelques notions incomplètes et superficielles de la matière considérée comme *sujet*, et de l'esprit pris comme *cause*; tandis que s'il avait admis les propriétés d'après la comparaison analytique des effets, s'il avait fait consister la science dans la classification des faits, et non point dans des dénominations abstraites réalisées, il se serait convaincu que le corps humain a ses phénomènes à lui, ses facultés; qu'on ne doit pas chercher à expliquer celles-ci, en les rapprochant forcement des facultés physiques ou morales; qu'elles doivent être étudiées en elles-mêmes, et non point dans des conceptions étrangères; qu'il faut établir, par exemple, que tel organe est doué de telle propriété, sans s'informer d'où il la tient, sans rechercher si elle dérive de la structure de l'organe ou d'un *esprit infus*.

Maintenant, il nous sera facile de faire connaître la philosophie de la Pathologie de Galien, de cette Pathologie qui avait régné dans les temps qui l'avaient précédé, qui régna dans toute sa pureté tant de siècles après lui, et qui existe encore de nos jours. Il définit la maladie une disposition contre-nature des parties

du corps qui empêche leur action ou l'exercice des facultés. Les différens élémens du corps peuvent être dans un mélange contre-nature ; alors il y a prédominance vicieuse du chaud, du froid, de l'humide et du sec. Dès que ces qualités pèchent par excès ou par défaut, il y a *intempérie* ; et lorsque celle-ci est portée à un certain degré, les fonctions cessent, ou ne s'exercent pas convenablement. Telle est la source d'un très-grand nombre d'affections morbides. Galien rejette avec dedain les théories des anatomistes, sans s'apercevoir qu'il admet le principe fondamental de leur doctrine, savoir, que la maladie dépend d'une altération physique du mélange. L'intempérie est avec ou sans matière ; sans matière, lorsque l'organe pèche seulement par sécheresse, par humidité, etc. ; avec matière, lorsqu'une humeur, telle que le sang, la bile, etc., engorge l'organe frappé d'intempérie L'intempérie est simple ou composée ; simple, lorsqu'une seule des qualités premières est en excès, comme la chaleur ou l'humidité séparément ; composée, comme lorsqu'il y a deux qualités réunies, la chaleur et la sécheresse, le froid et l'humidité. L'intempérie est locale ou générale, égale ou inégale, égale dans tous les organes ou opposée dans certains d'entr'eux : tel est le premier genre des maladies. Le second genre, qui regarde les parties organiques, résulte des irrégularités de ces parties par rapport à leur nombre, leur grandeur, leur figure, leurs liaisons, leur situation respective.

Le troisième genre, qui est commun tant aux

parties similaires qu'aux parties organiques, comprend la solution de continuité qui a lieu lorsque quelque partie, simple ou composée, est coupée, rongée, meurtrie, rompue, ou brûlée.

Les humeurs peuvent prédominer en quantité ou être viciées. Le premier cas constitue la pléthore, le second la cacochymie : ainsi, il y a une pléthore sanguine, bilieuse, pituiteuse, atrabilieuse. La cacochymie vient de ce que les humeurs dégénèrent en devenant plus chaudes ou plus froides, plus sèches ou plus humides, plus âcres, plus aigres, plus douces, plus salées qu'elles ne doivent être; en un mot, de ce qu'elles acquièrent des qualités étrangères et nuisibles qu'elles n'avaient pas auparavant. Galien nomme *putridité*, toute altération profonde des humeurs. Une humeur qui stagne et qui ne s'évapore pas, se putréfie; idée purement matérielle, contraire à tous les faits, et qui est une conséquence rigoureuse du système tout physique de Galien.

Tels sont les élémens des maladies, tels sont les obstacles que la substance présente à l'action des facultés; car celles-ci ne sont point malades par elles-mêmes, du moins d'une manière directe, elles ne le deviennent que par suite de l'embarras opposé à leur action. Voilà comment Galien, quoiqu'éminemment animiste, a créé une pathologie toute matérielle; et quels ont été les résultats définitifs de ses raisonnemens et de ses explications. S'il avait étudié les phénomènes pathologiques en eux-mêmes, il aurait vu que ces prétendues intempéries des par-

ties solides ne sont que des effets très-secondaires; que l'on ne peut point les considérer comme causes des phénomènes de la vie, mais qu'elles sont subordonnées à l'état des propriétés vitales; que les maladies ne sont que des modifications vicieuses de ces propriétés; qu'elles sont inconnues dans leur essence, comme ces propriétés elles-mêmes; qu'on ne peut les différencier que par leurs effets comparés entr'eux. De même, par rapport à l'altération des humeurs, il se serait convaincu que l'état de ces humeurs et les changemens qu'elles subissent, sont des effets de l'état des forces qui les animent; qu'elles ne peuvent pas être isolées des solides qui partagent leur vie; et qu'enfin elles n'agissent point mécaniquement, mais sur des solides doués de propriétés vitales; et qu'en un mot, la connaissance de l'altération de ces humeurs et de leurs effets sur les fonctions ne peut être éclairée que par la connaissance des propriétés de la vie et de leur action. D'après cette nouvelle manière de considérer les maladies, on voit s'écrouler la doctrine entière de Galien, et avec elle le système de la plupart des modernes qui est établi sur les mêmes bases.

La Thérapeutique de Galien repose sur ses principes hypothétiques; il s'appuie sur des indications rationnelles tirées de sa théorie de la santé et des maladies. « L'indication est, selon lui, une insinuation de ce qui doit être fait par rapport à quelque chose tirée de la nature de celle-ci. La médecine consiste à conserver ce qui est bien ou à

rétablir ce qui est mal. Il faut entretenir les parties dans l'état qui leur est propre, par des moyens qui ayent du rapport avec cet état, c'est-à-dire, que le chaud convient pour conserver la chaleur d'une partie chaude, le froid pour entretenir cette dernière qualité dans une partie froide, etc. Le but général, qu'on doit se proposer pour guérir les maladies, c'est de corriger l'intempérie et les désordres qui arrivent par rapport à la situation, à la grandeur, etc., par tout ce qui est contraire : si, par exemple, une partie est froide, il faut la réchauffer; si, par un certain mouvement ou par quelque violence, elle se trouve déplacée, il faut, par un mouvement et par une violence opposée à la première, lui faire reprendre sa position naturelle. » Les remèdes n'agissent que par leur température, par leur qualité froide ou chaude, sèche ou humide; idée purement matérielle et physique, qui ne porte que sur des qualités très-secondaires des médicamens, et qui détourne de l'observation de leurs effets; tandis qu'il est incontestable au contraire, que la plupart des médicamens n'agissent que d'une manière dynamique, et qu'ils modifient directement les forces vitales.

La doctrine de l'École de Montpellier a de grandes analogies et de plus grandes différences encore avec celle de Galien; il importe de constater les unes et les autres, pour obtenir une administration progressivement plus avantageuse de la science. Comme elle, elle s'efforce d'embrasser tous les faits, en multipliant les divisions générales et particulières

de leur classification, peut-être même au-delà des besoins de la science, tant elle redoute ces formules absolues qui jusques ici ont détruit celle-ci. Comme elle, elle est animée d'un esprit de conciliation et d'éclectisme qui lui fait respecter les travaux des anciens sans mépriser ceux des modernes, et qui, tout en lui permettant certaines opinions de prédilection, ne lui en fait rejeter aucune, dès l'instant qu'elle peut s'accorder avec les autres. Elle tient compte à la fois de l'altération des humeurs et de la lésion des solides, parce qu'elle étudie l'homme malade tout entier. Comme elle enfin, elle remonte aux principes d'actions, aux forces de l'économie vivante; mais ces forces ne sont point pour elle, comme pour Galien, des abstractions réalisées; ce sont des abstractions pures ou du moins qu'elle s'efforce de maintenir telles: car, ainsi que nous l'avons déjà avoué, notre École n'a pas toujours résisté au désir de leur supposer une existence substantielle. Le nombre et le domaine respectif de ces forces ne sont pas déterminés d'après un besoin chimérique d'explication, mais d'après les classes naturelles de faits généraux. Elles n'agissent jamais avec raison et par choix, comme le prétendait Galien; mais ce sont de simples forces aveugles, automatiques, ou plutôt, d'après le langage plus sévère que nous avons cru devoir adopter, elles sont soumises à des lois constatées par les faits, et imprimées sans doute à la matière vivante par la souveraine intelligence. La doctrine de Montpellier repousse les analogies métaphysiques et phy-

siques qui constituent le système de Galien, et elle les repousse avec d'autant plus d'empire, qu'elle est soutenue par l'observation de l'ensemble des faits médicinaux, qui lui font considérer l'homme sous le point de vue qui lui est propre.

D'après ces idées, les principes de Galien doivent être le plus médités par ceux de nos docteurs qui veulent travailler à donner à notre doctrine les grands développemens qu'elle acquerra sans doute dans la suite des temps, et qui déjà de nos jours prennent de nouvelles dimensions, et s'enrichissent de nouveaux perfectionnemens. Nous devons avoir sans cesse présent à nos yeux l'exemple de Galien, autant pour éviter ses erreurs, auxquelles nous ne sommes que trop portés, que pour admirer ses sublimes conceptions que nous devons chercher à étendre, et ses vœux que nous devons nous efforcer de réaliser. Nous devons marcher dans les voies du médecin de Pergame avec l'illustre Barthez, qui peut-être l'a même suivi de trop près sous le rapport des opinions, comme il l'a suivi sous celui de la gloire ; mais nous devons nous élancer au-devant de nos guides, tout en prenant la même route qu'eux.

FIN DU TOME PREMIER.

OBSERVATIONS

CLINIQUES

POUR SERVIR DE PREUVE

A LA

DOCTRINE MÉDICALE

DE

L'ÉCOLE DE MONTPELLIER;

RÉDIGÉES ET RECUEILLIES

Par M. F. Bérard,

Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Professeur particulier de Médecine-pratique, Membre de la Société de Médecine-pratique de Montpellier, de Marseille, etc.

TOME PREMIER.

1819.

OBSERVATIONS

CLINIQUES

POUR SERVIR DE PREUVE

A LA

DOCTRINE MEDICALE

DE

L'ÉCOLE DE MONTPELLIER.

§. I.

Hémorrhagie consécutive à l'Opération de la Taille, dépendante du génie périodique pernicieux, arrêtée par le kina (1).

UN Magistrat, âgé de plus de 60 ans, d'une taille médiocre, d'une constitution grêle et délicate, très-irritable et méticuleux, épuisé par des études et des travaux pénibles, éprouvait depuis plusieurs années un embarras dans l'émission des urines. D'abord des douleurs assez fortes dans la région lombaire furent suivies de l'émission d'urines colo-

(1) Par M. Delpech, Professeur de Clinique externe à la Faculté de médecine de Montpellier.

rées et âcres. Plusieurs années après, le malade sentit, par intervalles, un obstacle passager à l'évacuation des urines, mais qui devint de plus en plus marqué. Pendant le cours des trois dernières années, il y eut souvent hématurie assez abondante, accompagnée d'un grand affaiblissement : dans la suite, le besoin d'uriner était tous les jours plus pressant.

Au mois d'avril 1819, le malade fut sondé : on constata la présence d'un calcul urinaire, dont le volume parut considérable. Cependant les urines étaient naturelles ; et quoiqu'il y eût une fébricule assez distincte, rien n'annonçait l'existence d'aucune lésion organique, produite par l'action directe ou sympathique du calcul urinaire.

Après les préparations convenables, l'opération de la taille fut pratiquée le 24 avril. Elle ne présenta pas d'autre circonstance à noter, que les difficultés qui pouvaient résulter d'un calcul ovoïde, déprimé, et du poids de six onces. Il n'y eut point d'hémorrhagie, et il ne survint aucun autre accident qu'une légère réaction traumatique, durant les trois premiers jours ; le calme le plus parfait succéda à ces conséquences immédiates de l'opération, et jusqu'au 8.e jour inclusivement, le malade parut dans l'état le plus satisfaisant. Le volume du calcul et l'éraillement des parties qu'il avait nécessité, avaient laissé une libre issue aux urines par la plaie jusqu'au 6.e jour. Alors il s'opéra un resserrement à la faveur duquel une partie des urines s'échappa par la voie naturelle.

Le 8.e jour, à 3 heures après-midi, le malade étant endormi, fut réveillé pour prendre un potage. Il parut, pendant quelques minutes, dans un état de délire qui ne se soutint pas; la nourriture qu'il avait prise jusqu'alors avec empressement, lui était moins agréable. Cependant la nuit fut calme, et le pouls n'offrit rien de remarquable le soir ni le lendemain.

Le 9.e jour, le malade avait été changé de lit et de linge avec la plus grande précaution; il était très-calme le matin; la langue était belle et il y avait désir des alimens. A trois heures après-midi, évacuation spontanée d'environ une once et demie de sang par la plaie, sans la moindre altération dans le pouls, ni dans aucune fonction. Dans le reste de la journée, l'urine qui se partage entre le canal et la plaie, est pure et limpide. La nuit est bonne, et le malade qui prévoit une guérison prompte et facile, est plein de satisfaction.

Le 10.e jour au matin, le pouls est normal; la chaleur du corps est à peine un peu plus élevée que dans l'état naturel; le malade témoigne peu d'empressement pour la nourriture. A 3 heures après-midi, apparition soudaine d'une grande quantité de sang rutilant, qui sort par la plaie et par le canal de l'urètre, et qui est expulsé par les deux voies à la fois, au moyen des contractions violentes de la vessie. Le pouls fréquent et petit s'affaiblit à mesure que les évacuations sanguines se prolongent, et il survient en peu d'instans une lipothymie profonde et alarmante. L'hémorrhagie

est suspendue par l'application du double tampon à l'instar de celui de Petit ; tandis que l'évacuation de l'urine est assurée par une canule métallique, introduite par la plaie jusqu'à la vessie.

Cependant le délire de l'avant-veille, l'hémorrhagie légère de la veille, sur-tout la coïncidence de l'heure où ces évènemens étaient survenus, les conditions vernales très-prononcées de la saison, la co-existence d'un assez grand nombre de fièvres intermittentes pour faire présumer la prédominance du génie périodique dans la constitution morbifique, se réunissaient pour faire croire à l'existence d'une fièvre intermittente quotidienne dont l'hémorrhagie n'aurait été que le symptôme.

Pénétré, comme nous le sommes par l'observation, que toute hémorrhagie consécutive, après une opération où l'on n'a point intéressé des vaisseaux majeurs, comme celle de la taille, ne peut être que le prodrôme ou le symptôme d'une affection générale, nous n'avions que le choix de l'affection; et les conditions atmosphériques, aussi bien que le caractère des maladies concomitantes, nous paraissaient suffisantes pour fixer nos incertitudes. Nous prescrivîmes donc, sans hésiter, une potion tonique contenant deux gros d'extrait résineux de kina, à prendre par cuillerées dans les huit heures suivantes. L'état de faiblesse extrême où était réduit le malade par l'effet de l'hémorrhagie, ne nous aurait pas permis d'administrer le kina sous toute autre forme ; nous ordonnâmes en même temps quelques cuillerées de bouillon et de vin à prendre d'heure en heure.

Le reste de la journée et la nuit suivante se passèrent tranquillement. L'urine coula par la canule ; le sang ne reparut pas ; les forces se relevèrent insensiblement, et la potion fébrifuge fut bien supportée.

Le 11.e, second jour de l'hémorrhagie, le pouls était un peu élevé et fréquent ; la langue sèche et chaude ; le malade éprouvait une soif intense ; il était dans une somnolence habituelle, dont il sortait à la moindre question. L'heure de trois heures après-midi et toute la soirée s'écoulèrent paisiblement ; on remarquait cependant une légère élévation du pouls.

Le 3.e, le 4.e et le 5.e jours depuis l'hémorrhagie, se passèrent dans le même calme et sans autre circonstance remarquable qu'une légère émotion fébrile dans le pouls, qui sembla s'exaspérer un peu dans l'après-midi ; le tampon était solide, l'urine coulait librement, et le sang ne se montrait plus à l'extérieur. La fatigue de l'estomac, ainsi que le désir de s'assurer de l'exactitude du diagnostic porté sur le caractère de l'hémorrhagie, engagèrent à supprimer l'administration intérieure du kina.

Le 6.e, le 7.e et le 8.e jours, la fièvre habituelle fut plus sensible, et l'exacerbation du soir bien plus marquée. Considérant alors que le caractère pernicieux de la fièvre était effacé et que celle-ci paraissait tenir une marche régulière et suivie ; considérant d'ailleurs que la langue, qui était restée sèche et brûlante pendant toute la durée de l'ad-

ministration du kina, avait repris de l'humidité pendant la suspension de ce médicament, celui-ci fut abandonné, et l'on s'en tint à l'eau vineuse pour toute boisson, et aux bouillons pour toute nourriture.

Le 9.e, le tampon étant isolé fut enlevé par parcelles sans inconvénient et sans que le sang reparût.

Le 11.e, sans qu'il eût été commis d'imprudence et sans que la température de l'air eût éprouvé aucun abaissement rapide, le malade eut de la toux, accompagnée d'expectoration muqueuse; il survint, en même temps, des sueurs douces et générales.

Les 12.e, 13.e et 14.e jours, l'expectoration augmentait progressivement; les sueurs étaient plus abondantes; les forces renaissaient; le malade était moins assoupi et la langue se dépouillait; il survint une selle pultacée, facile et copieuse. Cependant, la fièvre était la même, l'exacerbation du soir était aussi marquée, elle avait été même un peu plus intense qu'à l'ordinaire entre le 11.e et le 12.e jours. L'impatience fit revenir à l'emploi du kina; mais presque aussitôt la langue devint sèche et âpre; l'expectoration diminua; la toux fut fréquente et difficile; une douleur vague se fit sentir vers le côté gauche de la poitrine; il parut quelques stries sanguines dans les crachats. Le kina fut définitivement supprimé; un looch adoucissant lui fut substitué; une décoction légère de lichen d'Islande, prise alternativement avec l'infusion de graine de lin, remplacèrent l'eau vineuse.

Les 15.e, 16.e et 17.e jours, furent marqués par un amendement sensible et par le retour de l'expectoration muqueuse: l'état du malade s'améliorait visiblement.

Jusqu'au 23.e jour, la fièvre diminua graduellement et disparut complètement.

La toux et l'expectoration ont persisté une quinzaine de jours après la terminaison de la maladie; et quelques prises de lait d'ânesse paraissent avoir contribué à dissiper ces symptômes.

Après l'extinction de la fièvre, le retour de l'appétit et le rétablissement de la nutrition ont amené peu à peu le resserrement de la plaie et sa cicatrisation complète.

Nous ne connaissons aucune observation analogue à celle que nous venons de rapporter. On dit que M. le professeur Méjan avait vu un cas de ce genre, dans lequel il avait obtenu le même succès par le même moyen. L'École de Montpellier pense, en général, que le génie périodique peut assujétir sous sa dépendance toutes les maladies internes et externes. Avant la publication de l'ouvrage de Médicus (1764), on employait, à Montpellier, le kina dans les affections périodiques sans fièvre. Une question proposée en 1703 par François Chicoyneau, a pour objet de déterminer si ce remède convient dans les espèces de catalepsie qui reviennent périodiquement à des époques réglées, et l'auteur prononce l'affirmative. M. Dumas a parlé le premier de la fièvre rémittente maligne qui survient aux grandes plaies. (*Mém. de la Soc. méd. d'émul., tom. IV.*)

§. II.

Hémorrhagie consécutive à l'Opération de la Taille, dépendante d'une inflammation commençante du bas-ventre, étouffée par la saignée et l'opium à haute dose (1).

Un jeune homme de 22 ans, d'un tempérament sanguin et d'une constitution assez forte, atteint d'un calcul urinaire dans la vessie, se soumit à l'opération de la taille; qui n'offrit rien de particulier: le calcul était médiocre et son extraction fut facile. Le 3.e jour, le malade n'ayant fait aucune imprudence, et la température de l'air étant devenue tout-à-coup extrêmement élevée, il y eut malaise; douleurs erratiques dans la tête et dans les membres; douleur générale mais extrêmement vague dans tout l'abdomen, qui était soulevé et comme boursoufflé; celle-ci n'augmentait pas de beaucoup par la pression. Le pouls était grand, consistant, fréquent; la peau chaude sans être sèche; la langue rouge, mais humide; il y avait de la soif; la plaie, qui n'avait presque rien fourni durant ni après l'opération, donnait une assez grande quantité de sang rutilant, qui coulait avec les urines, soit par le périnée, soit par le canal de l'urètre.

Le 4.e jour, cet état se soutenait et paraissait

(1) Par le même.

acquérir plus d'intensité. L'élévation rapide de la température de l'air, qui succédait soudainement à une constitution froide et sèche prolongée, avait introduit un élément inflammatoire bien marqué dans toutes les maladies co-régnantes.

A 11 heures du matin, saignée du bras de 18 à 20 onces de sang.

A midi, deux grains d'extrait gommeux d'opium dans trois onces d'eau. A deux heures, affaissement sensible du ventre; diminution du malaise général et des viscères de l'abdomen; point de sommeil; la langue et les tégumens légèrement humectés; chaleur douce et halitueuse; pouls développé et mou. (Deux grains d'extrait gommeux d'opium administrés de la même manière.)

A quatre heures après midi, pouls ample et ondulant; ventre affaissé, souple et nullement douloureux; sueurs décidées; le malade a déjà mouillé plusieurs linges. (Deux grains d'opium.)

A 8 heures du soir, point de sommeil ni d'assoupissement, ventre insensible, excepte dans les régions iliaques, sueurs abondantes; plus de sang dans les urines. (Trois grains d'opium.) La nuit se passe toute entière dans des sueurs abondantes; cependant le malade, quoique tranquille, ne peut se livrer au sommeil.

Le 5.e jour, pouls un peu fréquent, mais mou et ondulant; la chaleur de la peau moindre que la veille; les sueurs continuent, mais elles sont moins abondantes; le ventre est souple et sans douleur; il reste un peu d'embarras à la tête.

Le 6.e jour, calme parfait; les sueurs ont cessé; la douleur de tête se dissipe; la langue est nette et humectée; le malade désire quelques alimens. (Prescription de quatre bouillons gras.)

Dans les quatre jours suivans, le calme est parfait; on accorde des alimens au malade qui les digère. La plaie se resserre, et les urines se partagent entre cette voie et celle du canal.

Le 14.e jour, les urines passent en entier par la voie naturelle, et la plaie ne tarde pas à se cicatriser.

Cette observation intéressante se rattache à l'art si important et si difficile de faire avorter une inflammation imminente sous la dépendance de la douleur et de l'état nerveux.